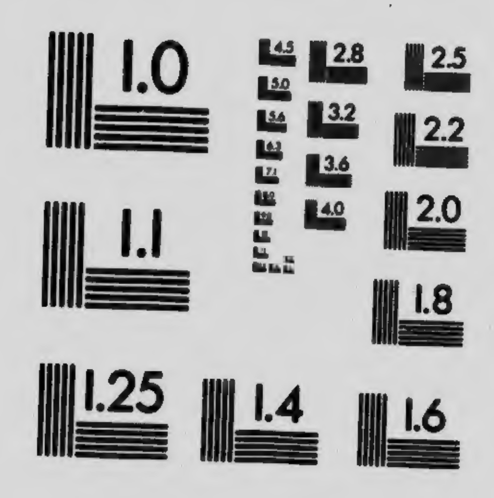
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Les Etrangleurs du Bengale

LA BIBLIOTHEQUE MODERNE.

LOUIS BOUSSENARD

Les Etrangleurs du Bengale



ST-HENRI:
DECARIE, HEBERT & CIE.,
3598 rue Notre Dame.

Mœurs des Indes Anglaises

PREMIERE PARTIE.

LE CHEF DES THUGS.

I

La lourde porte en bois de teck s'ouvrit discrètement et une servante européenne, portant un plateau, entra dans la salle à manger.

Devant la table et au-dessous d'un vaste panka dont le balancement rythmique produisait une délicieuse fraîcheur, trois personnes attendaient le lunch, ou comme on dit là-bas, aux Indes anglaises, le "tiffin".

Une jeune femme et deux beaux adolescents : le frère et la sœur, ses enfants.

" Comme vous êtes en retard aujourd'hui, ma bonne Ketty ? s'écria la jeune mère avec vivacité.

" Voyez ! Patrick et Mary meurent de faim, et moi-même, je souffre depuis une longue demi-heure... "

Cette observation, faite sur un ton d'amical reproche, sembla laisser parfaitement indifférente celle qui en était l'objet.

Elle eut un bon sourire qui dilata largement sa bouche aux dents saines, aux lèvres vermeilles, et interrompit sa maîtresse avec cette familiarité affectueuse de serviteurs dévoués :

" Je viens de la ville au grand galop de Trilby et j'apporte le courrier.

" Oui, madame, des lettres qui arrivent à l'instant de ce vilain pays des Afridis... où mon maître, votre mari, et son joueur de cornemeuse, mon père, combattent les rebelles... "

A ces mots les deux enfants se lèvent brusquement et s'écrient :

" Une lettre de père !... une lettre de père !...

" Merci Ketty !

– Alors, j'ai eu raison de vous faire mourir de faim, n'est-ce pas, mister Patrick, n'est-ce pas, miss Mary, et madame voudra bien me pardonner. "

Sans attendre la réponse de sa maîtresse, la brave fille posait sur la table son plateau où se côtoyaient fraternellement lettres, journaux et victuailles.

Puis elle s'éclipsait vivement, pendant que la jeune mère et ses enfants fourrageaient, de leurs mains tremblantes d'émotion, le paquet où se trouvait la lettre du cher absent.

Emotion bien légitime et que concevront ceux qui connaissent les périls de cette guerre implacable subitement déchaînée aux confins de l'empire Indo-Britannique et de l'Afghanistan.

Guerre abominable qui ne connaît ni le droit des belligérants ni la pitié des blessés, ni le respect des morts.

Guerre sans gloire comme sans merci, où la tactique civilisée, où les armes perfectionnées, où l'intrépidité anglaise n'ont pas raison toujours du fanatisme de sauvages !

La mère a saisi l'enveloppe épaisse carrée, massive, renfermant un volume.

Une de ces lettres de soldat époux et père, où

l'âme, à chaque ligne, à chaque mot, s'épanche en petits faits intimes, en petits riens puérils et délicieux ; journal d'une existence violemment agitée, que l'on crayonne hâtivement au bivouac, en marche, au milieu de coups de feu, et où revit l'incessante pensée de l'homme dont le cœur est rempli par ces deux amours : la famille !... le drapeau !...

Avant de l'ouvrir, la jeune femme contemple attendrie un grand portrait en pied représentant un officier supérieur du régiment de Gordon-Highlanders.

Un beau soldat d'une quarantaine d'années, le chef de cette gracieuse famille.

Puis deux larmes silencieuses perlent à ses longs cils et lentement roulent sur ses joues dont le terrible climat n'a pu altérer la splendide carnation.

Les deux enfants, troublés, étreignent chacun une de ses mains en murmurant doucement :

" Tu pleures, mère !...

— Oui, mes chéris !...

" Oh ! ce sont de bonnes larmes qui me font du bien ! "

Tous trois, ainsi réunis, forment devant le tableau un groupe adorable et comme une vivante personnification de la santé, de la force, du bonheur, de l'amour.

La mère, grande, élancée, presque brune, paraît plutôt une sœur aînée.

Elle a tous les traits de son fils, dont le corps déjà vigoureux atteste une juvénile robustesse.

La jeune fille ressemble de façon frappante au portrait de l'officier dont elle possède les grands yeux bleus, les cheveux blonds, l'air calme et résolu, mais tempéré, adouci par une expression de grace féminine.

Patrick a quatorze ans, et sa sœur Mary un peu plus de quinze.

Maintenant, on ne songe plus au tiffin qui reste désemparé sur la table, au-dessous de l'éventail géant toujours agité par un boy invisible derrière la cloison.

Par les fenêtres grandes ouvertes, enguirlandées de lianes, de poivriers à l'odeur forte, d'orchidées aux corolles éclatantes, on aperçoit le parc, au milieu duquel est enfoui, sous la verdure et sous les fleurs, le cottage.

Des pelouses d'un vert éclatant, des allées sablées, des corbeilles multicolores, des palmiers nains, des bambous gigantesques, des bananiers aux feuilles de satin, des flamboyants aux reflets d'incendie, des manguiers fleuris aux senteurs enivrantes, et de-ci, de-là, un figuier colossal formant à lui seul une futaie : un mélange déconcertant d'exotisme et de civilisation ; un parc anglais avec les splendeurs végétales des tropiques.

En face, à perte de vue, la perspective de l'Hougli, la branche occidentale du delta du Gange, que sillonnent sans relâche les navires et que borde la circular-Road, la voie conduisant en moins d'une heure à Calcutta.

Puis, de-ci, de-là, émergeant au hasard du même fouillis de fleurs et de verdure, d'opulentes villas, de gais cottages formant cet aristocratique faubourg nommé Garden-Reach, où demeurent, loin du tumulte de la grande cité, les fonctionnaires, les officiers, et quelques membres de l'aristocratie industrielle et financière.

Dans la cour bien ombragée, sous les vérandahs et à travers les couloirs dallés, de nombreux domestiques hindous promènent ou abritent leur incurable fainéantise.

Ils sont là une dizaine pour servir trois personnes, bâillent, s'étirent, somnolent, et ne font rien

qui vaille, sauf peut-être le cocher malabar, un grand gaillard moustachu comme un reître, au fin profil de tzigane, au regard noir, profond, énigmatique.

Malgré ce luxe apparent et d'ailleurs peu dispendieux, — la nourriture et les gages de ces domestiques pour rire étant réellement insignifiants — la famille est loin d'être fortunée.

Le major Lennox est noble et pauvre comme un Ecossais.

Son origine remonte à ce Charles Lennox, duc de Richmond, fils du roi d'Angleterre Charles II et de Louise de Kéroualle.

Il aurait le droit d'occuper un siège à la Chambre des Lords, mais cette incurable pauvreté ne le lui a pas permis.

Aujourd'hui, Charles-Edouard Lennox, dernier duc de Richmond de la branche écossaise, est simple major au régiment de Gordon-Highlanders, et fait campagne aux Indes, contre les Afridis révoltés.

Il ne possède guère que sa solde, une vingtaine de mille francs de notre monnaie, juste de quoi vivre, là-bas, pour lui et sa famille.

Il a épousé une belle jeune fille, aussi noble et aussi pauvre que lui, et qui lui a donné Patrick et Mary, leur orgueil et leur joie.

Mais le terrible climat de l'Inde les a toujours épargnés ; mais ils possèdent des intelligences hors ligne ; mais ils goûtent un bonheur complet, absolu, que rien n'a jamais altéré, et dont la plénitude finirait par effrayer un fataliste.

Lentement, avec une sorte de respect attendri, la jeune mère a ouvert l'enveloppe d'où s'échappent de nombreux feuillets d'une écriture fine, serrée, qui déborde sur les marges, se tasse partout, et

dont les lignes se croisent transversalement, pour épargner un peu de place.

Sur une de ces feuilles est tracé, avec beaucoup de soin, un plan avec des annotations et des renvois servant de légende.

Au-dessous, quelques mots de pressantes recommandations qui font ouvrir à la femme du major des yeux étonnés.

" Mettez ce croquis en lieu sûr, conservez-le précieusement et ne vous en dessaisissez à aucun prix, c'est l'avenir et la fortune de nos enfants. "

" C'est étrange, en vérité, murmura-t-elle.

" Voyez donc, mes chéris, ce que nous envoie votre père. "

Tous trois d'ailleurs semblent n'y attacher qu'une importance secondaire, en dépit de l'attachante promesse.

Avec leur beau désintéressement d'êtres jeunes, vaillants et s'aimant à plein cœur, ils donneraient dix fois cette fortune promise pour la dette de leur cher absent.

" Lisez !... mère, lisez !... " disaient les deux enfants les yeux mouillés, le cœur battant.

Elle commença, la gorge un peu serrée, avec une lenteur presque solennelle, la lecture de cette lettre qui allait avoir sur leur destinée une influence tragique.

" Camp de Chakdara, 1er septembre 1897.

" Chère femme, chers enfants :

" Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi nous étions si pauvres, et pourquoi l'injuste destinée vous privait ainsi des avantages matériels auxquels vous donne droit votre naissance.

" Jamais ce sujet si pénible n'a été même effleuré par vous, tant votre délicate et ingénieuse tendresse a toujours cherché à m'épargner de stériles et impuissants regrets.

" Combien j'ai souffert, pourtant, de cette pénurie que vous imposait ma médiocrité d'officier pauvre, en songeant à cette iniquité qui, depuis quarante ans, pèse sur notre famille, a toujours attristé ma jeunesse et menace d'assombrir la vôtre !

"Aujourd'hui enfin, je puis parler ; et, tout en évoquant pour la première fois la réalité, vous crier : Courage ! espoir ! chers bien-aimés !

" Car c'est fini de cette indigence dorée qui confine dans un humble cottage de Garden-Reach, à peine suffisant pour un de mes sous-officiers, la famille du duc de Richmond !

" Oh ! oui, j'ai bien souffert ! mon enfance et ma jeunesse ayant été identiques, avec cette aggravation que j'étais orphelin et livré à des soins mercenaires.

" Mes parents, vous le savez, ont perdu la vie dans l'épouvantable massacre de Cawnpour.

" C'était en 1857. Mon père avait alors quarante ans, l'âge tragique des hommes de notre famille.

" Opulent comme un vice-roi, il était colonel du 84e régiment de la Reine et menait cette vie de grand seigneur qui permet de grouper tout un clan autour de soi et de soutenir dignement l'éclat d'une grande maison.

" J'étais alors au berceau.

" Le régiment tenait garnison dans Cawnpour assiégé par les cipayes en pleine révolte. Dès le début, mon père avait tout prévu : la faiblesse du général en chef, la trahison de Nana-Sahib, jusqu'à l'arrivée tardive de Halvelock.

“ Pour être prêt à tout événement, il avait réalisé une grande partie de sa fortune et l'avait presque entièrement convertie en pierres précieuses, fournies par un riche négociant parsi auquel il avait sauvé la vie.

“ La valeur des pierreries atteignait plus d'un million de livres (25,000,000 de francs).

“ La caisse en bois solide, absolument indestructible, qui les renfermait, fut cachée en un lieu sûr; le Parsi, qui était honnête et fidèle, promit un secret inviolable et mon père, enfin tranquillisé, put retourner à son poste.

“ Huit jours après, la trahison du rajah de Bithour livrait la ville aux égorgeurs. Mon père succombait en défendant mon berceau. Ma mère, percée de coups, roulait sur son cadavre, et moi tout faible, tout petit, enveloppé de mes langes, enfoui sous les tentures saccagées, j'échappais aux assassins. ”

... Les enfants écoutaient, oppressés, les larmes aux yeux, ce récit tragique fait simplement, sans phrases, avec un indicible accent de poignante vérité.

La mère étouffa le sanglot qui montait à ses lèvres et continua d'une voix entrecoupée :

“ Je fus longtemps ballotée comme une triste épave humaine et j'ignorai bien des années comment je fus sauvé.

“Maintenant, il me reste à vous apprendre à la suite de quel hasard véritablement prodigieux la fortune de mon père vient d'être retrouvée ; comment ici, en plein pays sauvage, au milieu de rebelles en armes, ces documents précieux, d'une authenticité indiscutable, me sont parvenus.

“ Le hasard ou plutôt la Providence a conduit les événements de telle sorte que la pauvreté est

désormais vaincue et que les Lennox vont retrouver leur opulence.

" Vous trouverez tous ces documents joints au plan inclus et que je recommande à vos soins les plus attentifs. "

Emus, stupéfaits, émerveillés, la jeune mère et les enfants parcouraient avidement ces feuilles, n'en pouvant croire leurs yeux, ne sachant que dire, que penser.

La lettre débordante d'affection se terminait par la nomenclature d'objets indispensables au major et qu'il priait sa femme d'acheter au plus tôt, afin de les lui envoyer sans retard.

" Si nous y allions de suite !... si nous partions dès à présent pour Calcutta proposa Patrick.

— Oui, mon enfant, tu as raison.

— Vite ! le dog-cart... les chevaux !... " s'écria Mary en pressant le timbre d'appel.

Un quart d'heure après, ils filaient à toute bride sur la Circular-Road et pénétraient bientôt dans l'intérieur de Calcutta.

Il était environ six heures du soir.

La vie suspendue pendant les heures torrides reprenait son activité.

Voitures et tramways circulaient vivement à travers les vastes voies poussiéreuses, encombrées de piétons agiles, vêtus de blanc avec des faces noires qui grimacent, des mains noires qui gesticulent, des jambes noires qui trottinent.

La chaussée est aux indigènes qui trottinent à pied, dans des nuages de poudre blanchâtre.

Les Européens, eux, se croiraient déshonorés s'ils sortaient autrement qu'en voiture ou à cheval.

L'activité, du reste, est devenue en quelques moments prodigieuse, dans cette ville orientale où se

coudoient si étrangement l'Europe, l'Angleterre et l'Asie.

Des Palais, des monuments, des portiques à colonnes, des grilles, à flèches dorées, des squares, des églises, des tramways, des appareils à lumière électrique, des affiches polychromes, des avenues immenses, des magasins splendides. L'Esplanade qui longe le Strand, la merveilleuse promenade où s'épanouissent les plus opulents spécimens de la flore tropicale.

Dans ce décor qui évoque la civilisation la plus raffinée, se presse la foule des Bengalis nerveux, actifs, remuants, aux membres délicats, grêles et rigides comme des tresses de métals, bronzés comme des portes de pagodes.

Des centaines et des centaines d'équipages filant à toute vitesse au milieu de cet encombrement humain qui se pousse, s'écarte, s'enfuit, se tasse et se dérobe avec des gestes apeurés de troupeau en débandade.

Tout cela inondé d'une lumière crue, implacable, qui ruisselle, aveuglante, sur un panorama unique au monde, offre un contraste réellement étrange et saisissant.

Attelé de ses deux vigoureux poneys, le dog-cart qui emportait lady Lennox et ses enfants roulait avec cette allure de casse-cou qui là-bas, en pleine foule, est le suprême bon ton.

Le cocher à l'exemple de ses confrères, Indiens comme lui, semblait prendre un plaisir mauvais à lancer son attelage au plus dru, et s'amuser des bousculades et des chutes provoquées par son irruption brutale au milieu des groupes.

Dédaigneuse de cette foule qui se laissait piétiner sans un murmure, la jeune femme, Patrick et Mary passaient imperturbables, avec un mépris

réellement déconcertant chez des êtres si bons et si affectueux !

Ils arrivèrent bientôt devant un immense bazar où circulait librement la foule curieuse et malodorante à laquelle il fallut bon gré, mal gré, se mêler.

Tous trois descendirent de la voiture qui prit la file, et entrèrent dans le gigantesque monument ajouré, qu'encombraient des objets de toute nature.

Patrick offrit son bras à sa sœur, et tous deux suivirent leur mère qui ouvrit la marche.

Les indigènes fort nombreux, circulant en flâneurs devant ces merveilles, s'écartaient respectueusement à leur approche, leur laissant libre toute la place.

La jeune mère allait entrer dans un magasin de confections.

Un indigène, vêtu avec une certaine recherche, en sortait en même temps.

Il ne vit pas l'orgueilleuse Anglaise qui ne voulait pas, ne pouvait pas se déranger, et la coudoya violemment en se retournant.

Comme il est dit plus haut, les Anglais même les meilleurs, même les plus égalitaires, professent à l'égard des indigènes de leurs colonies un mépris qui va jusqu'à la répulsion.

Pour eux, ces créatures à peau noire, jaune ou rouge, n'appartiennent pas à l'humanité. Ils ne subissent leur présence qu'avec répulsion et les mettent bien au-dessous de leurs animaux favoris: chiens ou chevaux de race.

En un mot, le " native " est une bête immonde qui doit se ranger à l'approche de l'Européen et lui faire une large place pour lui éviter son contact.

Les Anglaises, naturellement, professent le même mépris, mais en l'exagérant encore s'il est possible, de toute leur morgue de blanches, de toute leur nervosité de femmes.

C'est monstrueux, c'est absurde, mais c'est ainsi !

Maladroitement et rudement heurtée, lady Lennox, d'ordinaire si bonne et si douce, poussa un léger cri de colère et de dégoût, comme si, traversant un troupeau, elle eût été bousculée par une des bêtes.

Elle pâlit, lève la main et applique sur la joue bronzée de l'homme un soufflet retentissant.

En même temps, elle lui jette cette insulte que les Anglais prodiguent à tout propos à l'Hindou...

" Soura ! " (Pourceau !)

D'habitude l'homme ainsi malmenée baisse la tête, s'éclipse et disparaît, trop heureux quand il n'a pas affaire à un gentleman, boxeur émérite, qui lui met en capilotade le torse et la figure.

Contre toute présomption, contre toute probabilité, l'homme redresse fièrement la tête et lance un regard terrible à l'imprudente, un de ces regards de tigre assoupi provoqué par un enfant.

Une indicible expression de férocité contracte son fin profil aquilin ; ses dents ont un grincement saccadé ; ses lèvres, convulsées par un rictus effrayant, se frangent d'écume...

Prompt comme la pensée, il arrache de sa ceinture un krandjar au manche enrichi de pierreries, et le plonge dans la poitrine de la malheureuse femme qui s'abat en râlant d'une voix mourante:

" Il m'a tuée !...

" Mon Dieu !... prenez pitié de moi ! (1) "

---

(1) Tous ces faits et ceux qui vont suivre sont rigoureusement historiques.

II

Une stupeur effroyable, que nulle expression ne saurait rendre, envahit Patrick et Mary quand ils entendirent le cri d'agonie poussé par leur mère et quand ils la virent chanceler, mortellement frappée.

Puis il y eut dans leur cœur un déchirement atroce, une répercussion épouvantable qui, du même coup, les atteignit aux sources de la vie.

Instinctivement ils se jetèrent en avant, étendant leurs mains tremblantes pour soutenir la malheureuse femme qui trébuchait, et dont les doigts se crispaient sur la poignée de l'arme plantée dans sa poitrine.

Un cri d'horreur jaillit de leurs lèvres blêmies, puis une plainte angoissée d'enfants torturés :

" Maman !... oh ! maman chérie !... "

Le sang coulait à flots de la blessure et s'épanouissait en une sinistre tache rouge sur la légère étoffe de surah...

Les yeux, dilatés par l'épouvante et la douleur, se voilaient, devenaient vitreux, sans regard. La bouche, où tout à l'heure s'épanouissait le sourire de la mère si fière, si heureuse, se frangeait d'une écume rosée.

Eux, les pauvrets, torturés par cette sensation atroce de l'anéantissement prochain, par la pensée terrifiante de l'irréparable qui s'accomplissait, poussaient toujours leurs clameurs éperdues.

" Maman !... on a tué maman !..."

" Au secours !... au secours !... "

Tout cela, dans l'espace de quelques secondes tragiques, longues pourtant comme une suppliciante éternité.

Ils ne voyaient pas l'assassin, ne le cherchaient même pas, tout entiers à cette inhumaine douleur trop forte pour leurs jeunes cœurs.

Lui contemplait avec une impassibilité sauvage cette scène de désolation, ne cherchait pas à s'enfuir et semblait éprouver une volupté abominable à la vue de cette agonisante, de ce sang qui coulait en nappe, et de ces enfants affolés.

Au cordon de soie écarlate qui pend à son épaule, on reconnaît un brahmane, un de ces redoutables élus de la caste sacerdotale qui jamais ne plièrent sous le joug anglais, ont toujours tenté de fomenter des révoltes, et disposent d'une puissance d'autant plus formidable qu'ils commandent à une véritable armée de fanatiques.

Il n'est pas, comme on pourrait le croire, seul au milieu de ces gens qui accourent de tous côtés, soutiennent la blessée, tâchent de la secourir et la transportent dans le magasin dont la porte s'ouvre à deux battants.

Des Hindous sordidement vêtus, aux traits farouches, surgissent de la foule, se groupent autour de lui, l'isolent et s'efforcent de l'entraîner.

Des fakirs, sans doute.

Ils vont réussir et le soustraire au châtiment.

Par bonheur, un soldat du Royal-Marine, un géant, casqué de blanc, vêtu de rouge, qui de loin a vu le drame, s'élance au milieu des sinistres gardes du corps, les écarte avec une vigueur irrésistible, empoigne l'assassin au collet et s'écrie d'une voix de tonnerre :

“ A moi ! camarades... ”

Une demi-douzaine de militaires qui flânaient aux devantures accourent à son appel, culbutent la troupe des Hindous, et bientôt l'assassin, happé au torse et aux poignets, est emmené au milieu des cris de mort des Européens.

Un médecin militaire passait.

Il aperçoit, étendue sur une chaise longue en rotin, lady Lennox, blanche comme un linge.

Il entre, s'approche, lui prend la main, tate le pouls, et pendant qu'on lui raconte en quelques phrases rapides l'attentat, examine tristement la blessée.

A genoux près de la chaise longue, étouffant leurs sanglots, Patrick et Mary, anéantis, le regardent à travers leurs larmes, l'implorent, attendant de son expérience un miracle.

Le pouls bat encore imperceptiblement.

Avec d'infinies précautions, le docteur essaye de retirer l'arme, et cette tentative, opérée pourtant avec une dextérité, une délicatesse de main infinies, arrache à la blessée un râle affreux.

C'est fait maintenant et la poitrine trouée se soulève sous l'effort d'une longue inspiration.

Le docteur tire de sa trousse un stylet à pointe mousse, l'introduit lentement entre les bords de la plaie et, malgré son calme professionnel, ne peut s'empêcher de serrer significativement les lèvres.

" Enfin ! murmura-t-il, nous ferons l'impossible.

— Oh ! vous la sauverez, n'est-ce pas, monsieur !...

" Oui, vous guérirez notre pauvre maman," s'écrient, avec un irrésistible accent de prière, les deux enfants.

Il était impossible de lui donner, dans le magasin, les soins délicats et urgents réclamés par son état.

Le docteur la fit transporter, séance tenante, à l'hôpital militaire, heureusement peu éloigné.

On l'emporta sur une chaise longue, bien doucement, avec un parasol au-dessus de sa tête, et les enfants suivirent le lugubre cortège qui semblait un enterrement.

Déjà le bruit de l'attentat se répandait dans les rues voisines avec la rapidité des mauvaises nouvelles.

Une blanche assassinée par un " native " !

Frappés dans leur orgueil, menacés dans leur sécurité, les Européens s'indignaient, s'exaspéraient, et déjà réclamaient hautement d'implacables rigueurs.

Quelqu'un reconnut Patrick et Mary.

La victime était donc Lady Lennox, la femme d'un duc !...

La fureur et l'appréhension s'augmentèrent d'autant plus, que l'assassin avait osé frapper une des plus hautes personnalités de l'aristocratie.

Cependant, on était arrivé à l'hôpital.

On mit à la disposition de la blessée un appartement d'officier général, et naturellement son fils et sa fille furent autorisés à demeurer près d'elle.

Là, du moins, le docteur pouvait se consacrer tout entier au miracle de sa résurrection.

Il le fit avec une science, une abnégation, et l'on pourrait ajouter avec un véritable acharnement.

Afin d'empêcher une syncope mortelle, un brusque arrêt du cœur, il pratiqua vivement une injection hypodermique d'éther, puis immédiatement, une autre de caféine.

Le pouls devint perceptible et une légère tache rouge apparut aux pommettes. Comme la malheureuse femme avait déjà perdu une énorme quantité de sang, il fallait promptement, et dans les limites du possible, réparer cette perte.

Aidé, d'ailleurs, d'un personnel expérimenté, le chirurgien fit une injection intra-veineuse de sérum artificiel dont l'effet fut instantané.

Puis, sans relâche, auscultant le cœur et le poumon, toujours prêt à combattre la défaillance de

l'un et la congestion de l'autre, alternant et répétant les injections hypodermiques, infusant une vie artificielle à ce pauvre corps, il réussit à prolonger de vingt-quatre heures ce souffle d'existence.

Confinés dans une pièce voisine, les enfants allongeaient de temps en temps la tête, ou s'approchaient quelquefois sur la pointe du pied, voyaient que leur mère vivait, adressaient au docteur un long regard de gratitude et rentraient, l'espoir au cœur.

Pendant ce temps, le président de la Haute-Cour dont Calcutta est le siège, avait réuni les magistrats de son ressort.

On faisait à l'assassin les honneurs de la Cour suprême, étant donné qu'il avait attenté à la vie d'une personne de race blanche et que cette personne appartenait à la haute aristocratie.

Les formalités ne traînèrent pas en longueur et par leur brièveté rappelèrent l'implacable et sommaire justice des cours martiales.

De fait, le flagrant délit supprimait l'instruction et l'assassin était condamné d'avance.

Il le savait, ne s'en montrait nullement préoccupé, conservait un calme absolu, et une fois devant le tribunal montra une impassibilité inouïe.

Le vaste prétoire était comble. Là encore l'esprit hiérarchique des Anglais s'étalait avec son naïf orgueil. Le public, trié en trois catégories bien distinctes, comprenait l'aristocratie, le commerce européen, les Hindous.

La première catégorie dans les tribunes, la seconde sur des bancs, la troisième debout.

Amené en présence de la Cour par deux sergents de justice qui ne le quittaient pas, l'assassin conserva un mutisme dédaigneux et obstiné.

A la fin, comme le président le harcelait de questions relatives à son nom, à son âge, à sa naissance, il répondit d'une voix qui vibra comme des cymbales :

" Vous voulez savoir mon nom...

" Eh bien ! je m'appelle : l'Ennemi !

" Oui, l'Ennemi, et vous vous en apercevrez bientôt. "

Ces mots prononcés avec un accent de haine indicible soulevèrent de rauques imprécations dans la foule noire et malodorante évidemment favorable à l'accusé.

Le président reprit en lui montrant l'instrument du crime :

" Vous reconnaissez le fait d'avoir frappé avec cette arme, lady Lennox, duchesse de Richmond !

— Je suis Narindra, brahmane du quatrième degré, quatre fois saint et quatre fois sacré.

" Or, le livre de Manou dit expressément : "Quiconque par colère et à dessein a frappé un brahmane, ne fût-ce " qu'avec un brin d'herbe, " doit périr sur-le-champ, pour renaître pendant " vingt et une transmigrations dans le ventre " d'un animal immonde. "

" Celle que vous nommez la duchesse de Richmond m'a frappé... j'ai obéi aux ordres du divin Manou, le Vâivasvata, fils du Soleil.

— Vous avouez l'assassinat ?

— Je l'avoue, et j'en suis fier.

— Vous n'ignorez pas que ce forfait entraîne pour vous la peine capitale.

— Le livre de Manou dit encore, et vous devez le savoir : " Que le roi se garde bien de tuer un " brahmane, quand même il aurait commis tous " les crimes possibles ; qu'il le bannisse du royau- " me en lui laissant tous ses biens et sans lui fai- "re le moindre mal... "

“ Telle est la loi !

— Nous ne reconnaissons ni les prescriptions de Manou ni l'autorité des brahmanes.

“ Vous êtes un simple sujet de Sa Majesté l'impératrice et reine, et vous méritez la mort.”

Le brahmane haussa les épaules et ajouta de sa voix d'airain :

“ Vous ne pouvez pas... vous n'oserez pas me faire périr.

— En conséquence, reprit froidement le président, nous vous condamnons à être pendu jusqu'à ce que la mort s'en suive.

“ La sentence, justement prononcée contre vous, sera exécutée aujourd'hui même, deux heures avant le coucher du soleil. ”

Le brahmane écouta sans sourciller ces terribles paroles, et quand le président lui demanda s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, il redressa fièrement sa haute taille, et regardant avec une incomparable majesté la foule des Hindous, il s'écria :

“Et vous, mes fidèles, vous vengerez ma mort.

“ Faites !... ”

Il y eut un remous et un sourd grondement parmi les fakirs, contenus d'ailleurs par un triple rang de baïonnettes, et quelques terribles serments proférés à demi-voix prouvèrent que cet ordre sauvage serait obéi.

Jusque-là, il n'y avait rien à reprendre à cette procédure sommaire, mais juste.

C'était la peine du talion.

Mais afin de frapper l'esprit des indigènes et leur inspirer un respect plein de terreur pour la personne des Européens, les juges de la Cour suprême eurent la malencontreuse idée d'aggraver le supplice par des mesures qui eurent positivement un résultat contraire.

A peine le brahmane avait-il crié : " Vengeance ! " que le président ajoutait de sa voix sèche, après s'être concerté avec ses assesseurs :

" Et quand vous aurez subi le dernier supplice, le bourreau séparera votre tête de votre corps ; votre tête, rasée, sera enfermée, cousue dans une peau de truie encore saignante, et votre corps également, mais dans une autre dépouille de l'animal immonde.

"Tête et corps seront jetés dans deux rivières différentes et seront à jamais privés des honneurs de la sépulture suivant les rites de votre foi...

" Et il en sera ainsi de quiconque, brahmane ou paria, osera porter la main sur un sujet européen de Sa Gracieuse Majesté l'impératrice et reine."

Pour qui connaît l'insurmontable horreur des Hindous pour certains animaux réputés immondes, et le respect religieux professé pour leurs morts, il y avait là une profanation effroyable, un véritable sacrilège qui leur fit jeter des clameurs de rage.

Le brahmane lui-même pâlit sous son bistre, et d'une voix tremblante dit au président :

" Vous ne ferez pas cela."

Le juge suprême ne daigna l'honorer ni d'un mot ni d'un regard.

" J'offre une rançon pour que mon corps soit porté sur le bûcher sacré... "

Même silence glacial et méprisant.

" Dix mille livres ! (250,000 francs), cinquante mille livres ! 1,250,000 francs), cent mille livres (2,500,000 francs).

— Emmenez le condamné ! " fit simplement le président.

Les gardes entraînèrent le misérable que rien jusqu'alors n'avait pu émouvoir et qui, mainte-

nant, poussait des hurlements furieux à la pensée de l'outrage réservé à sa dépouille.

A l'heure dite, en dépit des offres et des menaces, la sentence fut exécutée.

Non pas dans l'intérieur de la prison, subreptícement, à l'anglaise, mais sur une place, en public, devant la multitude.

On voulait un exemple, et rien au monde n'eût empêché le gouvernement de sévir.

La foule des indigènes, contenue par de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie, assistait avec une morne épouvante aux lugubres préparatifs opérés avec une sorte de bravade.

Au pied de la potence rapidement dressée, on avait amené deux truies énormes, aux mamelles pendantes et qui grouinaient stupidement.

Deux charcutiers les égorgèrent et les dépouillèrent pendant que le condamné était amené pieds nus, entravé, garrotté, au milieu d'une compagnie de royal-marine.

Il voulut parler, protester, essayer peut-être un appel d'ailleurs inutile, à la force.

Un roulement de tambour étouffa sa voix.

Les spectateurs, indignés, furieux, poussant des hurlements de rage et de désespoir, le virent bientôt osciller lugubrement au bout de la corde.

Maintenus à distance par les fusils, les canons, les piques des lanciers rouges, ils assistaient impuissants à la profanation.

Déjà la mort avait fait son œuvre. L'assassin n'était plus qu'un cadavre.

L'exécuteur, d'un coup de sabre, lui trancha la tête. Un de ses aides la ramassa, la rasa vivement, la prit et l'enroula dans la peau sanglante d'une truie. Un autre saisit le corps, l'empaqueta, le ficela de même, puis les deux ballots furent

déposés dans une voiture attelée de deux vigoureux chevaux.

Un escadron de lanciers se groupa autour de la voiture qui partit au galop dans la direction du fleuve, où, conformément à la sentence, la dépouille devait être jetée, en deux points différents.

La foule avait assisté dans un état d'exaspération inouïe à cette sauvage mutilation dont elle n'avait perdu aucun détail.

Quand le drame fut terminé, elle redoubla de clameurs et bondit affolée à la suite du groupe qui disparut.

Il fallait à ces fanatiques la vue de l'épilogue, tant pour aiguiser encore leur haine que pour essayer, au dernier moment, le sauvetage de la dépouille profanée.

Et pendant que les Européens se retiraient, diversement impressionnés, ceux qui connaissaient bien la population indigène faisaient cette réflexion :

“ Les juges se sont trompés ou ont été mal conseillés... ils ont cru faire un exemple et n'ont réussi qu'à soulever la haine.

“Dieu veuille que bientôt nous n'ayons pas à souffrir de sauvages représailles ! ”

....

Ces craintes, hélas ! n'étaient que trop fondées.

Trente-six heures s'étaient écoulées depuis l'attentat. Contre toute présomption, lady Lennox survivait à son affreuse blessure.

Son existence ne tenait qu'a un fil, mais enfin elle vivait.

Le médecin qui avait opéré ce miracle était maintenant plein d'espoir.

Patrick et Mary, écrasés de fatigue, anéantis

par la douleur, n'avaient pu jusqu'alors goûter une heure de sommeil ni prendre le moindre aliment.

Les pauvres enfants commençaient maintenant à renaître.

Un pâle et navré sourire, furtif comme un rayon de soleil d'hiver, était clos sur les lèvres décolorées de leur mère qui avait murmuré leurs noms.

Ce sourire, cet imperceptible appel, avait détendu leurs nerfs, fait battre leur cœur et provoqué chez eux une abondante crise de larmes.

Ils voyaient leur mère enfin sauvée.

Aussi, quelles touchantes actions de grâces !... quels élans d'infinie gratitude pour celui dont la science et le dévouement avaient empêché l'épouvantable catastrophe !

Ils purent enfin absorber un peu de nourriture, et, la nuit venue, tous deux s'endormirent de ce sommeil profond qui suit les grandes émotions.

Le docteur lui-même, littéralement épuisé, avait regagné son appartement, et confiée la blessé aux soins vigilants d'une infirmière sur laquelle il savait pouvoir absolument compter.

Du reste, il s'était jeté tout habillé sur son lit, prêt à accourir au premier appel du timbre électrique.

Au petit jour, des cris terribles l'éveillent.

Ces cris viennent de l'appartement de lady Lennox, séparé seulement du sien par un couloir.

Il se lève d'un bond et accourt, pressentant un malheur.

Il ouvre la porte et un spectasle réellement terrifiant s'offre à ses regards.

Par terre, l'infirmière garrottée, bâillonnée, l'œil éteint et dans l'impossibilité de proférer un cri, de tenter un mouvement.

A côté d'elle, Mary, en proie à une affreuse crise de nerfs ; puis, debout, le regard fou, les mains crispées, Patrick hurlant d'une voix rauque, toute cassée :

" Maman !... maman !... "

La duchesse de Richmond, allongée sur son lit, restait sans mouvement.

Son visage avait la blancheur et la rigidité du marbre. Nul souffle ne soulevait plus sa poitrine, et une de ses mains pendait, glacée, hors du lit. De sa bouche entr'ouverte suintait un léger filet de sang brunâtre.

Autour de son cou était enroulé un long foulard de soie noire serré avec une force incroyable et noué d'une façon particulière.

La malheureuse avait été étranglée pendant son sommeil, avec une audace et une dextérité infernales.

Le docteur, en dépit d'une vaillance depuis longtemps éprouvée, pâlit, frissonna jusqu'aux moëlles et ne put retenir un cri d'épouvante.

Il venait d'apercevoir, au-dessus du lit, un large carré de papier traversé par la pointe d'un poignard fiché dans la cloison de cèdre.

Et sur le papier se lisaient ces trois mots qui en disaient long sur la nature et les motifs de ce nouvel attentat :

VENGEANCE DES BRAHMANES !

III

Un beau yacht battant pavillon américain remontait lentement l'Hougli, se rendant à Calcutta.

Jaugeant environ quinze cents tonneaux, de formes admirables, fin et robuste tout à la fois, c'est-à-dire taillé pour la course et capable de résister comme un bloc plein aux passants de la mer, ce bâtiment semblait un des plus admirables échantillons de l'architecture navale contemporaine.

Sa coque d'un blanc de neige, filetée d'or à la lisse, aux sabords et aux superstructures du pont ses mâts-goélettes cambrés en arrière, fraîchement poncés et d'une belle couleur fauve, ses claires-voies, ses batayoles, ses habitacles, ses manches à air et tous les objets métalliques richement nickelés, la beauté des bois aperçus au premier coup d'œil, la splendeur générale de son agencement, tout annonçait le luxe, l'opulence, le goût.

Un équipage nombreux, trente hommes environ, sans compter ceux de la machine, se tenait à son poste, en vue du prochain mouillage.

Tous ces matelots, des hommes d'élite évidemment et choisis avec soin, offraient l'apparence de la vigueur et de l'agilité, sous le maillot bleu marine qui bombait sur leur torse, et au-devant duquel se lisait, brodé en lettres d'argent, ce mot qui semblait un défi jeté au luxe ambiant : "Pennyles..." "Sans-le-Sou."

Le nom du navire, évidemment, puisqu'il se trouvait aussi, écrit en lettres d'or, au couronnement richement sculpté de l'arrière.

Et ce nom de haute fantaisie, servant à désigne cette opulence que l'on sentait solide et de bo aloi, évoquait l'idée ou d'une ironie joyeuse, o d'une pensée philosophique, ou d'un souvenir s rattachant à quelque mystérieuse aventure.

Sur la passerelle se tenait un couple superbe.

Un jeune homme de haute et fière mine, portan avec une aisance parfaite un élégant costume d yachtsman, et une jeune femme dont l'éclatant beauté s'accommodait fort bien d'un simple peignoir en surah de couleur crème.

Lui, brun, la barbe courte, frisottante, les yeux châtains, larges et lumineux, le teint mat, l'air tout à la fois, énergique et bon, avec une distinction réellement incomparable.

Elle, toute blonde, toute rose, avec des yeux d'azur, des dents de perle, des lèvres de corail et un je ne sais quoi de tendre et de résolu qui donnait à son adorable visage une expression indéfinissable et formait le plus délicieux, le plus inattendu des constrastes.

A l'arrière, entre le poste de timonerie et la barre, évoluait, avec de brusques mouvements, un personnage de carrure athlétique, barbu jusqu'aux yeux, la peau tannée, couleur de brique, les sourcils charbonnés comme ceux d'un traître de mélodrame, les mains larges et poilues.

Coiffée d'une casquette ornée d'un mince galon d'or, vêtu d'une petite veste à boutons de métal estampés d'une ancre, il paraissait exercer les utiles et délicates fonctions de maître d'équipage.

A la barre, qui sous l'éclatante nickelure semblait un large soleil d'argent, chiquait avec ardeur un colosse roux, à barbe de bouc, un Yankee pur sang, qui manœuvrait sans pilote, avec une adresse et un sang-froid merveilleux.

Bien que le soleil fût près de disparaître à l'horizon, la chaleur était suffocante.

Le maître d'équipage en fit la réflexion d'une voix sonore, violemment parfumée d'ail, avec cet "assent" prodigieux, l'orgueil de notre belle Provence.

" Té ! vé !... Johnny, mon compère, "l'amosphère" il est çaude comme une bouçe d'enfer !

"Ma parole ! on se croirait à Toulon... "

Le timonier cracha par-dessus bord un long jet de salive jaunâtre, haussa les épaules et répondit du nez, avec son accent yankee :

" Ce moko est impayable !

" Toulon !... mais il y gèle... mais il y tombe de la neige..."

L'autre riposta, indigné :

" Dis qu'il y a quelquefois de la rosée blance à Ollioules...

" Dis qu'on a vu de la neize au Gros-Cerveau... encore oui... mais c'était de la neize çaude...

" La preuve, c'est qu'elle roussit les feuilles et qu'elle ne mouille pas... "

Le Yankee se mit à rire et chercha quelque plaisanterie pour faire monter à l'échelle son camarade, quand brusquement le navire stoppa.

Le yachtsman venait de donner, par le portevoix de la machine, un ordre auquel sans tarder le mécanicien obéissait.

" Qu'es-aco ? " s'écria le Provençal en regardant au loin, par l'avant, le fleuve.

Il y avait dans l'eau de nombreux remous, des sillages rapides et, de-ci de-là, des points noirs qui émergeaient au milieu de cercles concentriques.

Le timonier Johnny regarda également et dit de sa voix enrhumée :

" Allo ! Marius, toi qui as de si bons yeux, signale un peu les objets...

— Pécaïré ! c'est des hômes qui nazent...
— Ou des bêtes, god bless me !
— Ou des paquets...
" Eh ! troun de l'air !... ça fourmille de cocodrilles !...
" Les hômes, les paquets et les cocodrilles, tout ça gigote, patauge, barbote...
" Oh ! les povres !... ils vont être manzés... "

Le yacht, bien que stoppé, marchait encore sur son erre. D'autre part, le courant de l'Hougli amenait à sa rencontre les objets, animés ou non, vaguement signalés par Marius.

La distance allait diminuant et la rencontre devait être prochaine.

Le Provençal ne s'était pas trompé.

Des hommes en grand nombre, et paraissant d'ailleurs exténués, nageaient éperdument au milieu des flots troubles, en poussant des cris d'angoisse et de fureur.

Cernés de tous côtés par les gavials qui peuplent le delta du Gange, et qui pullulent sous les palétuviers, sur les bancs découverts à marée basse, dans les herbes, au fond des eaux, la situation de ces malheureux était épouvantable.

On connaît le gavial, ce saurien aussi vigoureux, aussi agile, aussi féroce que le crocodile dont il diffère seulement par la structure de son museau plus mince, plus allongé, avec un renflement caractéristique aux narines.

C'est l'hôte habituel des fleuves hindous qu'il écume en vrai pirate, avec une préférence marquée pour l'homme, quand ce dernier se trouve à portée de sa formidable denture.

Aussi, ceux qui entouraient les étranges baigneurs apparus à l'équipage du yacht se livraient à une véritable orgie de chair noire.

De temps en temps, on voyait un homme s'enfoncer, happé par les jambes, étendre un moment ses mains au-dessus de l'eau, et disparaître à pic, en poussant un cri déchirant.

D'autres, assommés par les monstres qui fouettaient rageusement l'eau de leur queue, étaient saisis au milieu du corps et broyés par les terribles mâchoires qui se refermaient avec un clappement de cisailles.

Leur nombre allait diminuant avec une rapidité si effrayante, et telle était l'abominable avidité des sauriens, qu'avant peu ils seraient tous dévorés.

Cependant quelques-uns eussent pu s'enfuir assez facilement.

Mais, loin de chercher à gagner le rivage, ils demeuraient au milieu du fleuve, se serraient autour d'un petit groupe qui soutenait une épave, comme les soldats d'un bataillon décimé autonr du drapeau en péril.

La jeune femme, qui suivait de la passerelle toutes les péripéties de ce drame atroce, manifestait une vive compassion.

“ Georges, mon ami, s'écria-t-elle d'une voix pressante et apitoyée, ne porterons-nous pas secours à ces pauvres gens ?

— Vous avez prévenu, mon désir, ma chère Claudia ”, répondit le yachtsman.

Puis il commanda d'une voix retentissante :

“A la mer la baleinière avec six hommes ! ”

Le maître d'équipage Marius porta son sifflet d'argent à ses lèvres, en tira quelques sons stridents, et fignola une ritournelle.

Aussitôt, avec un entrain, une précision dignes de l'équipage d'un navire de guerre, l'embarcation quittait les porte-manteaux et glissait sur ses palans.

Les canotiers s'y trouvaient déjà, l'aviron haut avec le patron.

Elle déborda vivement et fila sans retard vers le groupe des indigènes sur lequel s'acharnaient les gavials.

Chose étrange, les hideuses bêtes, au lieu d'interrompre leur abominable curée, semblaient redoubler de fureur.

Soit qu'une cause mystérieuse excitât leur convoitise, soit que leur grand nombre les rendit audacieux, ils s'écartèrent à peine au moment où la baleinière arriva au milieu d'eux.

Il était temps !

Une dizaine tout au plus d'Hindous épuisés, suffoquant les membres rigides, restaient vivants et se soutenaient à grand'peine sur l'eau.

Voyant qu'on venait à leur secours, ils n'hésitèrent pas à jeter dans l'embarcation les mystérieux objets qu'ils voulaient sauver au prix de pareils sacrifices.

Puis, sur l'invitation du patron, ils se cramponnèrent au bordage, se hissèrent péniblement et tombèrent anéantis sur les bancs.

Mais alors l'inexplicable furie des gavials, bien loin de s'apaiser, ne fait qu'augmenter encore s'il est possible.

On les voit se ruer sur la baleinière autour de laquelle ils forment un cercle menaçant.

Ils sont là plus d'un cent, de taille monstrueuse, poussant de sourds beuglements, se dressant debout jusqu'à mi-corps, appuyant sur le bordage leurs larges pattes griffues et palmées, ouvrant des gueules énormes d'où s'échappent d'ignobles buées empestées.

La situation des matelots et des Hindous qu'ils viennent de sauver est terrible.

La baleinière, secouée, tiraillée, roule bord sur bord, prête à chavirer.

Les canotiers, sans armes, cognent à coups d'aviron, se défendent comme ils peuvent, et malgré leur vaillance éprouvée, frémissent devant ces gueules béantes prêtes à les dévorer.

Le yachtsman qui voit le péril jette un commandement rapide par le porte-voix de la machine.

" En avant !... et en douceur ! "

Puis il ajoute aussitôt :

"Marius !... les carabines... "

Le maître d'équipage a prévu l'ordre.

Avant même qu'il fut formulé, le Provençal entrait en coup de vent dans le poste de timonerie, décrochait trois Winchesters à répétition, courait à la passerelle, grimpait quatre à quatre, tendait une arme au capitaine, une autre à la jeune femme et gardait la troisième pour lui.

Puis, avec un sang-froid superbe, ils commençaient le feu au moment où le bâtiment reprenait sa marche.

On était à environ quatre cents mètres de la baleinière en péril.

T ois coups de feu retentissent, confondus en une seule détonation.

Puis trois autres, puis trois encore.

Oh ! les admirables tireurs !

On pourrait, en quelque sorte, suivre le sillage des projectiles, placés comme à la main avec une rectitude qui arrache un cri d'admiration à l'équipage.

La baleinière, les matelots, les gavials, forment un groupe mouvant, enchevêtré, presque indistinct.

La moindre erreur pourrait causer la mort de

ces pauvres gens qui se débattent avec l'énergie du désespoir.

Mais les balles arrivent avec une précision que rien ne peut déconcerter.

Elles frappent en plein corps, font voler les écailles cornées, trouent les chairs molles et froides, broient les os.

En moins de trente secondes, il y a une dizaine de monstres qui, atteints mortellement, coulent avec des contorsions et des cabrioles désordonnées.

Le feu continue encore, moins rapide, mais aussi meurtrier, nettoyant la place, dégageant enfin la baleinière qui reprend sa marche.

Le yacht venant en sens inverse, la rencontre s'opère très vite, et les sauriens décimés, épouvantés, abandonnent enfin leur proie.

Bientôt la baleinière est hissée à bord avec son contenu, et les Hindous sanglants, épuisés, s'ébrouent tout ruisselants sur le pont.

L'équipage les regarde avec une curiosité bien légitime, pendant que les propriétaires du yacht, après avoir remis leurs armes brûlantes au Provençal, descendent de la dunette.

A l'aspect du jeune homme et de sa compagne qui si généreusement les ont arrachés à la mort, ils s'agenouillent avec une sorte de dévotion, en élevant leurs mains, en forme de coupe, au-dessus de leur tête.

L'un d'eux, qui semble le chef, s'adresse à eux en mauvais anglais et leur dit d'une voix rauque, entrecoupée par l'émotion :

“ Mêrci au Sahib qui a arraché les esclaves du divin Brahma aux monstres de l'Houglî et leur a permis de retirer des flots la dépouille trois fois sainte de leur maître vénéré !...

“ Merci à la belle blanche !... aussi belle que la

déesse Lackmi... aussi blanche que le lotus sacré... ”

Le yachtsman et sa compagne regardaient curieusement cet orateur à l'élocution fleurie, ne comprenant pas trop ce qu'il voulait dire.

C'était un homme d'âge indécis, de taille plutôt élevée, d'une maigreur d'ascète et d'une physionomie étrange et terrible.

Maigre avec sous la peau de rudes saillies musculaires, la poitrine bombée, les yeux luisants comme des braises, il semblait personnifier la vigueur et l'énergie poussées aux extrêmes limites.

Le jeune homme lui répondit également en anglais.

“ Je suis heureux d'avoir pu être utile à de braves gens comme vous, et je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir pu vous sauver tous.

— Que le Sahib veuille bien me dire son nom, pour que nous sachions quel est l'homme généreux auquel nous devons conserver une reconnaissance éternelle.

— Je suis le capitaine Pennyless...(Sans-le-Sou.)

— Pennyless !... désormais ce nom sera sacré à tous ceux des quatre grandes castes !

“ Et maintenant, Sahib, daigne mettre le comble à ta bienfaisance en me faisant donner quelques pièces de linge bien blanc... ”

Le capitaine l'interrompit :

“ Tu auras tout ce que tu désires.

“ Mais, dis-moi, n'éprouves-tu pas le besoin de boire et de manger...

“ On va te fournir, à toi et à tes compagnons, des aliments et de la boisson...

— Ton cœur est généreux autant que ta main est vaillante.

" Mais, avant de songer à nous-mêmes, il nous reste un devoir sacré à remplir.

" Tu vois, Seigneur, ces deux ballots informes, pour la conservation desquels cinq cents et plus des nôtres ont péri noyés, ou fusillés ou dévorés...

" Eh bien ? ces loques sanglantes renferment le cadavre d'un saint que les Anglais ont souillé, après l'avoir mutilé.

" Voici la tête et voici le corps enveloppés chacun d'une peau de truie et que les bourreaux ont jeté dans le fleuve.

" Nous avons pu retirer des eaux ces précieux débris, mais à quel prix ! "

Le capitaine et sa compagne écoutaient sans mot dire et avec sorte de saisissement cette histoire étrange racontée d'une voix basse, contenue, avec un accent terrible de haine.

L'homme continua :

" Et maintenant, généreux seigneur, veuille nous accorder le coin le plus reculé de ton navire, pour que nous puissions retirer de l'enveloppe immonde le corps de notre vénéré maître, et l'enfermer dans ces linges que tu nous as promis."

Sur ces entrefaites, le soleil s'était rapidement incliné sur l'horizon. La nuit allait venir, presque sans crépuscule, avec cette soudaineté particulière aux régions tropicales.

Il était désormais impossible d'entrer à Calcutta.

Le capitaine fit mouiller les ancres de bossoir et allumer les feux de position, de façon à passer la nuit sur le fleuve.

Par son ordre, le maître d'équipage Marius avait conduit les Hindous à l'avant du navire, derrière une toile dressée en toute hâte pour qu'ils fussent bien isolés.

Du reste, la lugubre cérémonie, que nul regard indiscret ne vint troubler, fut courte.

Elle dura une heure à peine.

Quand les premières purifications furent terminées, le capitaine, qui ne pouvait songer à les garder plus longtemps à bord, leur proposa de les faire conduire sur la rive de l'Hougli, en plein lieu désert, sous les palétuviers.

Ils acceptèrent avec transport cette offre qui comblait leur plus cher désir et ils quittèrent le yacht à neuf heures du soir, dans le grand canot monté par dix hommes armés jusqu'aux dents.

Ils débarquèrent sans encombre, emportant sur leurs épaules le cadavre du brahmane et, quittant aussitôt la ligne des palétuviers, s'enfoncèrent dans la jungle.

Le lendemain, de bon matin, le yacht appareilla.

Avec une lenteur majestueuse, il remonta le fleuve, dépassa bientôt la splendide succession de jardins et de cottages, de palais et de villas qui forme le Garden-Reach, puis franchit la ligne des docks et des bassins placés au-dessus et au-dessous du canal Tolly-Nollah.

Il longea ensuite l'arsenal, puis Fort-William, la citadelle, et remonta jusqu'au pont de bateaux qui fait communiquer Calcutta avec la nouvelle ville située en face et qui se nomme : Haourah.

Il stoppa et s'amarra bord à quai, après avoir reçu la visite de la Santé qui lui délivra patente nette.

Le capitaine Pennyless, ayant pris les papiers du bord, s'apprêtait à descendre pour se rendre à la direction du port, quand une troupe assez nombeuse de soldats européens, conduits par un officier, fit irruption sur le yacht.

“ C'est vous le capitaine du navire ? demanda

brusquement l'officier sans même ébaucher un salut.

— Le capitaine et le propriétaire, répondit d'un ton hautain Sans-le-Sou.

— Eh bien ! au nom de Sa Majesté la Reine, je vous arrête ! "

IV

Aux paroles de l'officier anglais, le capitaine du yacht pâlit légèrement et son mâle visage eut une subite crispation de colère.

" Vous m'arrêtez, dit-il indigné, pourquoi ?

— J'agis en vertu d'ordres formels auxquels je dois obéir, et dont j'ignore d'ailleurs le motif.

— Je proteste au nom du droit des gens indignement violé en ma personne, et je me réclame du consul américain.

— Je n'ai pas qualité pour recevoir votre protestation, et je vous prie de m'accompagner, sans retard, sinon je serai contraint d'employer la force.

— Ne pourrais-je pas, du moins, dire adieu à ma femme et lui expliquer.

— J'ai ordre de ne vous laisser communiquer avec personne, interrompit brusquement l'officier.

— Alors vous me traitez en criminel d'Etat."

La jeune femme, attirée par cette altercation, sortait de son appartement et poussait un cri de stupeur douloureuse en voyant son mari entouré de soldats, baïonnettes au canon.

" Georges ! mon ami, qu'y a-t-il ?... que se passe-t-il ? fit-elle en s'élançant vers lui.

— Ma chère Claudia, répondit le jeune homme, l'hospitalière Angleterre daigne s'occuper de moi

au moment où, pour la première fois, je mets le pied sur la terre de l'Inde, et l'on me conduit, parait-il, en prison !

— Mais je ne veux pas vous quitter... je veux vous suivre...

'Monsieur !... je vous en prie... laissez-moi accompagner mon mari.

– A mon grand regret, madame, la chose est impossible, et j'ai reçu des ordres vous concernant également.

"Vous demeurerez prisonnière sur le yacht qui va être occupé militairement jusqu'à ce que la Cour suprême ait prononcé sur votre compte à tous deux.

" Et vous, monsieur, en route !

— Ma chère Claudia, reprit le yachtsman, il y a là un malentendu absurde qui va bientôt s'éclaircir.

" Prenez courage ! Nous avons traversé bien d'autres péripéties autrement cruelles et dangereuses.

" N'ayez aucune crainte ! Vous savez que rien au monde ne peut ni m'effrayer, ni me mettre en péril. "

Devant cette consigne brutale, devant ces soldats impassibles, la jeune femme eut la pudeur de ses larmes qu'elle refoula énergiquement.

Faisant appel à tou[illegible] vaillance, elle sécha ses yeux, affermit sa v[illegible] répondit :

" Toute résistance est impossible, nous nous soumettons à la force.

"Au revoir, Georges ! au revoir, mon cher mari... mon âme est avec vous ! "

Un grand landeau, la capote relevée, stationnait en face, la portière ouverte.

Un sous-officier se trouvait assis sur le siège de

devant. L'officier invita le yachtsman à s'asseoir sur celui de derrière, et prit place à côté de lui.

En même temps la portière se fermait et la voiture partait au trot, à travers la foule d'indigènes qui rapidement s'était amassée sur le quai.

Le détachement s'installait sur le navire, et la jeune femme cruellement frappée en plein bonheur, se dirigeait tout pâle vers l'escalier conduisant à son appartement.

Là, du moins, elle pourrait laisser couler les larmes qui l'étouffaient.

Quelle que fût l'indignation ressentie par tous les membres de l'équipage, depuis le maître jusqu'au mousse, nul n'avait tenté d'élever une protestation que chacun sentait inutile.

Mais les yeux luisants, les faces crispées, les poings serrés de ces braves gens, tout indiquait une fureur poussée à son paroxysme.

Ah ! si l'on eût été seulement un contre cinq, et hors de portée des canons de la citadelle !

Quelle bagarre sanglante ! Quel massacre d'habits rouges !

Mrs Claudia trouva devant l'escalier le maître d'équipage qui se découvrit respectueusement et lui dit d'une voix attendrie qui mouillait son "assent" et laissait déborder une émotion inattendue chez un pareil colosse :

" Madame. notre chef parti, vous restez ici le maître après Dieu, au milieu de vos braves et dévoués serviteurs.

"Tout ce que l'affection, le dévouement, la vénération peuvent inspirer à des hommes de cœur, nous vous l'offrons. " ...

Le timonier Johnny s'était approché en tortillant son bonnet de laine.

"Oui, madame, ajouta-t-il en essuyant du revers

de sa main calleuse une larme qui embrumait ses yeux, le Français a bien dit.

" Nous sommes à vous corps et âme, comptez sur l'équipage du "Pennyless."

Et la pauvre femme, que ces rudes et chaudes protestations réconfortaient, put à peine balbutier :

" Merci ! mes amis !... oh ! merci de tout mon cœur."

Et quand elle eut disparu, le Provençal remit sa casquette, l'enfonça d'un coup de poing à assommer un bœuf et gronda :

"Troun de l'air de bagasse ! en voilà une d'aventure et que nous ferons payer cher à ces bigorneaux d'habits rouges ! "

Pendant ce temps, la voiture avait gagné rapidement l'intérieur de la ville.

Un encombrement considérable força les chevaux à prendre le pas.

Une foule énorme emplissait la rue, foule silencieuse et recueillie composée en totalité d'Européens : soldats, marins, employés, marchant à pied, suivis de nombreux équipages où se trouvaient les membres du haut commerce, de l'aristocratie militaire et administrative : tout Calcutta.

Elle suivait un cercueil enfoui sous les fleurs et derrière lequel marchaient, écrasés par la douleur, deux adolescents, le frère et la sœur.

Le capitaine Pennyless se découvrit, et l'officier salua militairement.

" C'est le convoi funèbre de lady Richmond, assassinée par un " native " dit-il à son prisonnier en lui lançant un singulier regard.

— Les enfants de la victime sans doute ? répondit le capitaine.

— Oui ! et leur père, le major Lennox, duc de

Richmond, combat en ce moment les Afridis, travaillés par des agents secrets et révoltés contre le gouvernement de Sa Majesté la reine !

— Pauvres petits !... pauvre père ! ” murmura le yachtsman apitoyé, sans s'apercevoir du regard sardonique de l'officier.

Le triste cortège s'écoula lentement, puis l'attelage reprit le trot et la voiture s'arrêta bientôt devant la prison centrale.

L'officier remit contre un reçu le prisonnier aux mains des gardiens qui le fouillèrent à fond, déposèrent au greffe ses papiers et les objets dont il était porteur, et le conduisirent dans une cellule garnie d'énormes barreaux.

Homme d'énergie et de résolution, le capitaine Pennyless se s'abandonna pas, dès qu'il fut seul, à ces élans de désespoir qui s'emparent des âmes vulgaires, en présence d'une catastrophe aussi soudaine qu'imméritée.

Il s'assit sur un escabeau de bois amarré à une solide chaîne de fer et envisagea bravement la situation.

Sans se lamenter et sans récriminer, il la résuma brièvement et se dit :

“ Il faut tout prendre au sérieux et rien au tragique.

“ Je suis victime d'une erreur absurde ou victime d'une machination abominable.

“ Attendons avec patience les événements et laissons venir.

“ Un homme tel que moi ne peut pas disparaître escamoté comme une muscade...

“ Quant à ma chère Claudia, son âme virilement trempée est inaccessible à la crainte et à l'intimidation.

“ Elle supportera bravement ce coup qui nous

frappe en plein bonheur, mais ne saurait ni nous abattre, ni même nous ébranler."

Deux heures environ passèrent, puis un serviteur hindou, accompagné d'un surveillant européen, lui apporta son repas.

Un ordinaire des plus sommaires, sans doute, mais suffisant.

Il l'absorba en homme sachant s'accommoder de tout, puis, suffisamment restauré, assista résigné au lent défilé des heures qui tintaient lugubrement à un invisible horloge.

La journée s'écoula presque entièrement et le prisonnier pensait déjà qu'on allait l'oublier volontairement jusqu'au lendemain, quand la porte s'ouvrit avec un grand fracas de ferraille.

Une demi-douzaine de soldats en habit gouge, baïonnette au canon, commandés par un sergent le revolver au poing, entrèrent dans la cellule.

Cinq heures venaient de sonner.

" Suivez-nous ! " commanda brusquement le sous-officier.

Avec son beau calme un peu dédaigneux, le prisonnier suivit sans hésitation, sans un mot, sans un geste.

On lui fit traverser une série de couloirs sombres, aux voûtes épaisses, puis il déboucha dans une pièce exiguë formant une sorte d'antichambre où se trouvait un huissier.

Il attendit un bon quart d'heure, au milieu des soldats raides comme des pieux. Une sonnerie aigrelette retentit enfin et l'huissier l'introduisit dans une vaste salle où se trouvaient seulement trois personnages : un greffier, un avocat et le président de la Cour suprême, celui-là même qui, la veille, avait prononcé contre le brahmane Narindra la terrible sentence.

Conduit par l'huissier, le capitaine s'approcha, s'assit sur une chaise élevée faisant face au bureau devant lequel se tenait le magistrat et attendit avec son beau sang-froid.

" Veuillez me dire votre nom, demanda le président avec cette politesse glaciale des magistrats anglais.

– Je pourrais à mon tour vous demander de quel droit vous m'interrogez, après m'avoir arrêté contrairement au droit des gens.

" Par déférence pour la justice d'un grand pays et après avoir protesté contre cet abus de force, je répondrai."

Cette fière riposte, proférée d'une voix ferme, fit dresser la tête aux trois personnages peu habitués à voir et à entendre des accusés de cette envergure.

"Je suis le comte Georges de Solignac, gentilhomme français, plus connu en Amérique sous le nom du capitaine Sans-le-Sou.

" Et je " vaux " comme on dit dans mon pays d'adoption, cent millions de dollars.

" Je suis âgé de vingt-neuf ans et je suis venu, en compagnie de ma femme dans l'Inde, sur mon yacht, faire un voyage d'agrément."

L'antithèse présentée par ces mots : Sans-le-Sou... cinq millions... produisit sur les trois Anglais une émotion que laissa transparaître leur calme légendaire.

D'autre part, cette déclaration sembla éveiller dans l'esprit du juge suprême un souvenir intéressant, car l'interrogatoire s'interrompit, ou, plutôt bifurqua.

" Alors, c'est vous ce gentleman excentrique dont la presse des deux mondes s'est entretenue, il y a deux ans...

" Vous étiez sans ressources d'aucune sorte... Pennyless... Sans-le-Sou... quand vous eûtes l'idée originale de parier de faire le tour du monde sans un penny en poche...

" L'enjeu était, d'un côté, votre vie si vous perdiez, de l'autre, une somme considérable si vous gagniez...

" Vous partites conformément aux clauses du pari, vêtu de journaux ficelés à vos membres et à votre corps, ne possédant même pas un vêtement.

"Et vous avez ainsi gagné cette fortune éblouissante.

... Que j'espère bien doubler avant peu, interrompit Sans-le-Sou.

" On me nomme là-bas le Roi du Pétrole, et une monarchie, même industrielle, comporte à mon avis au moins un milliard de francs !

Tous mes compliments ! " fit le magistrat, dont, en bon Anglais, l'esprit se panachait volontiers de jurisprudence et d'excentricité.

Puis, après cette originale incursion dans la vie privée de son prisonnier, il ajouta redevenu soudain froid comme une corde à puits en désignant l'avocat :

" Monsieur est l'honorable Adam Smith, votre défenseur nommé d'office, qui, conformément à la loi, assiste à votre interrogatoire et vous prêtera l'appui de son expérience."

Avocat et accusé échangèrent un salut cérémonieux et le président reprit encore :

"Maintenant, au fait :

" Voici un dossier très détaillé qui vous concerne.

- Pas possible ! s'écria Sans-le-Sou au comble de la surprise.

– Veuillez ne pas m'interrompre.

" Ce dossier vous représente comme l'ennemi résolu de toute autorité, de toute constitution, de toute subordination aux lois...

— Pourquoi pas anarchiste ?

— Déjà, continua le juge imperturbablement, vous avez, en Amérique, violemment troublé l'ordre public, fait appel aux plus détestables instincts de gens sans aveu, violenté d'honorables citoyens, détruit des propriétés, bouleversé des cités entières...

"Puis, aux Antilles, à Cuba, vous avez pris fait et cause pour les rebelles, fait acte de belligérant, et commis de véritables actes de piraterie...

— C'est faux ! s'écria Sans-le-Sou indigné.

" J'ai secouru les faibles, délivré les opprimés, lutté contre une abominable tyrannie...

" J'ai agi selon ma conscience d'honnête homme, et je recommencerais, les cas échéant.

" Du reste, nous ne sommes ni aux Antilles, ni aux Etats-Unis, et vous n'avez pas qualité pour juger des faits accomplis en un pays étranger au vôtre.

— Je vous attendais là ! fit le juge avec un sourire sardonique.

" Ces faits, que vous reconnaissez, constituent des preuves par analogie des arguments " ad hominem " qui vont vous confondre.

" Non content d'avoir fomenté des désordres en Amérique et d'avoir combattu pour la révolte à Cuba, vous venez dans l'Inde continuer cette abominable mission dévastatrice.

— C'est faux !

— Vous êtes formellement accusé d'entretenir des relations avec les Afridis, mutinés contre l'autorité de Da Majesté la Reine, de leur fournir des subsides en armes, en munitions, en argent...

— C'est là une calomnie infâme autant qu'absurde contre laquelle je proteste avec indignation !

— Nous ignorons jusqu'à présent si vous agissez pour votre propre compte, ou pour celui d'un gouvernement voisin qui a tout intérêt à nous créer des difficultés dans la région.

— Alors je serais un agent russe ?

— Peut-être !

— Mais, tout à l'heure, j'étais anarchiste !...

— Nous saurons plus tard.

" Quoi qu'il en soit, vous êtes représenté comme ayant de louches complicités, de répugantes compromissions avec tout ce que les bas-fonds de l'Inde mystérieuse renferment de gens sans aveu, de bandits, d'assassins...

— Je suis arrivé d'hier matin, je ne connais personne ici, pas même les représentants des gouvernements français et américains.

" Sur mon honneur, je vous le jure ! "

Ici l'avocat interrompit l'interrogatoire pour poser une question de principes.

" J'aurai l'honneur de faire observer à Son Excellence le très honorable président, que ce sont là seulement des présomptions, et que la loi anglaise n'autorise pas les procès de tendance.

" Hors le cas de flagrant délit, l'incarcération du prisonnier ne saurait être maintenue...

" En conséquence, j'ai l'honneur de solliciter son élargissement immédiat.

— Il y a flagrant délit, reprit le juge.

— C'est impossible ! affirma énergiquement Sans-le-Sou.

— Vous avez empêché, hier matin, l'exécution d'une sentence prononcée par la Cour suprême, en prêtant assistance à des rebelles...

— J'ai vu de pauvres gens qui s'acharnaient à

repêcher les morceaux d'un cadavre, et que les gavials décimaient affreusement...

“ Je les ai secourus, ne pouvant croire que le gouvernement anglais, une fois la sentence exécutée, pût s'acharner sur le misérable qui avait payé sa dette...

— Monsieur, le lit du fleuve est ici la sépulture anonyme, comme chez vous le “ Champ des Navets” (sic) pour certains criminels dont il importe de soustraire la dépouille aux ovations de complices dangereux.

“ Grâce à vous, les brahmanes ont pu, cette nuit même, rendre des honneurs divins à un misérable assassin !

“ Grâce à vous, voici la sécurité des Européens compromise !... voici les bandits en éveil... les sociétés secrètes en action, et, peut-être, un nouveau foyer de révolte prêt à embraser la province...

“ Déjà, vos complices commencent à s'agiter...

“ Je vous l'affirme de nouveau sur mon honneur, je ne connais personne ici...

“ J'ai agi par simple humanité en secourant des gens qui couraient un péril dont j'ignorais et la cause et la nature... ”

A ce moment, l'huissier qui stationnait dans le cabinet formant antichambre entra discrètement, portant sur un plateau un petit paquet qu'il remit au juge en lui disant :

“ C'est urgent, Excellence.”

Le président déficela vivement le paquet et en retira un long foulard noir, et un petit poignard à la lame effilée trouant un papier.

Il pâlit légèrement en lisant les quelques lignes écrites en anglais sur le papier, et dit à Sans-le-Sou d'une voix altérée :

“ Vous affirmez toujours n'avoir ici aucune relation, et ne connaître âme qui vive ?

— Je le jure !

S'il en est ainsi, veuillez donc lire ce papier qui vous donne le plus sanglant et le plus formel démenti."

Sans-le-Sou prit le papier, y jeta les yeux et poussa une sourde exclamation de stupeur.

" Lisez à haute voix, je vous prie."

Sans-le-Sou obéit.

" Sous peine de mort, il est ordonné au président de la Cour suprême de mettre en liberté, sans le moindre retard, le capitaine Pennyless."

Le juge reprit alors avec dignité :

" Ce foulard est pareil à celui qui servit à étrangler la duchesse de Richmond...

" Ce poignard est identique à celui qui fut trouvé planté au-dessus de son lit :

" Ma vie est en péril !

" Jamais un magistrat anglais n'a fléchi devant une menace, quelque terrible qu'elle soit.

" Je ferai mon devoir ! "

Il appuya sur le timbre placé à portée de sa main.

Les soldats et le sous-officier entrèrent.

" Reconduisez le prisonnier dans sa cellule," dit-il froidement.

V

Les enfants de l'infortunée duchesse de Richmond épuisaient toutes les amertumes de la vie.

Ballotés par les tragiques événements qui les torturaient, seuls, sans appui, désormais privés de l'affection de cette admirable mère, ils évoluaient, inconscients, atterrés, endoloris, avec des cris plaintifs d'oiselets mortellement blessés.

Ils voyaient s'agiter autour d'eux des gens inconnus qui de tout cœur s'apitoyaient, mais ils se sentaient horriblement seuls et faibles au milieu de cette commisération anonyme.

Ils se serraient l'un contre l'autre, se tenaient par la main en face de ces gens qui défilaient tristement devant la fosse où reposait leur mère, et leur pauvre cœur avait d'horribles soubresauts qui les anéantissaient.

Maintenant leurs yeux secs, brillants de fièvre, n'avaient plus de larmes.

Quant la poignante cérémonie fut achevée, quand l'ultime séparation fut accomplie, on voulut les emmener pour les soustraire à ce spectacle dont s'exaspérait leur muette douleur.

Patrick, mûri en quelques heures par la souffrance, eut un geste de refus, et, comprenant que, en l'absence du père, il assumait les responsabilités de chef de la famille, il dit à sa sœur :

"Demeurons encore ici près d'elle, n'est-ce pas, Mary ?

— Oui, mon frère ! nous lui dirons adieu quand nous serons seuls."

Alors, la foule pensive et recueillie ayant évacué le cimetière, les deux enfants s'agenouillèrent.

Ils prièrent longtemps, mêlant des mots de tendresse aux formules sacrées, sanglotant leur amour, criant leur peine, implorant la divine miséricorde.

Longtemps, bien longtemps, ils s'épanchèrent ainsi, comme si leur chère morte eût pu les entendre.

Puis ils se levèrent brisés, touchèrent du doigt cette terre humide et se signèrent pieusement...

Ils sortirent de l'asile des morts et, se tenant toujours par la main, songèrent à regagner leur demeure.

Des amis de leur famille leur avaient, dès la catastrophe, proposé de les recevoir chez eux.

On les attendait ; on leur réservait une place avec les enfants... on leur offrait cette hospitalité anglaise si large et si sincère.

Leur fierté écossaise ne voulait pas, ne pouvait pas accepter.

Elevés dans une dignité presque farouche, ayant depuis longtemps conscience d'une pauvreté que l'on cachait orgueilleusement, il leur semblait que cette hospitalité eût été pour eux une déchéance.

Aussi prétendaient-ils se suffire seuls, et retrouver, là-bas, aux confins de l'empire indo-britannique, leur protecteur naturel, leur père, le major des Ecossais de Gordon.

Ce projet, Patrick l'avait communiqué à Mary pendant la veillée funèbre, et la jeune fille avait consenti sans hésiter.

Quand leur mère avait été poignardée par le fanatique, au bazar international, ils n'avaient plus songé, on le comprend sans peine, à leur cocher malabar qui avait pris la file avec le dog-cart attelé des poneys.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis ce temps.

Maintenant, ils y pensaient pour la première fois, et se disaient avec raison que l'homme avait dû rallier le cottage.

Bien que leur gracieux pavillon de Garden-Reach fût très éloigné, ils résolurent de s'y rendre à pied.

Aux Indes, on le sait, un Européen qui circule à pied est absolument disqualifié.

Mais eux songeaient bien, en vérité, dans leur douleur, aux exigences du " cant " anglais et à ces formules surannées.

Ils prirent bientôt le Circular-Road qui les ramena aux bords de l'Hougli sur ce Strand parcouru tant de fois dans la voiture, avec celle que l'on ne reverrait plus !...

Ils suivirent cette voie admirable qui domine, en terrasse, d'une quinzaine de mètres le fleuve, où l'on accède par de vastes escaliers, des " ghats " dont les dernières marches disparaissent dans l'eau.

Enervés, fiévreux, insensibles à la fatigue, ils marchaient silencieusement sous l'implacable soleil, au grand étonnement des indigènes qui regardaient passer ces beaux enfants, et ne pouvaient s'expliquer cette course en pleine chaleur, au milieu de la poussière.

A mesure qu'ils avançaient, ils sentaient une sorte d'apaisement se faire en eux, à la pensée de l'hospitalière demeure pleine de souvenirs intimes, de l'asile familier où l'âme et le corps brisés trouveraient un peu de repos.

Ils arrivèrent enfin, mourants de soifs, trempés de sueur, à la grande avenue sablée qui conduit au parc.

Et soudain, au dernier moment, là où doit se trouver la façade tapie sous les plantes grimpantes, ils poussent un cri de stupeur et de désespoir.

La maison avait disparu !

Il n'y a plus qu'un monceau de décombres noircies d'où s'exhale une affreuse odeur d'incendie.

Des débris carbonisés, des pierres, des cendres, des ferrures tordues, voilà tout ce qui reste du nid où l'ingénieuse tendresse de la mère, où l'amour passionné du père abrita leur première enfance.

La dévastation certainement volontaire n'a rien épargné, les bêtes et les choses.

Dans la grande volière en fer galvanisé gisent, inertes et sanglants, tous les oiseaux égorgés.

Dans les communs à demi consumés par l'incendie, demeurent, étendus, les cadavres des chevaux massacrés, charcutés avec un acharnement sauvage.

Les harnais déchiquetés, les voitures lacérées, désemparées, forment des monceaux informes.

Mais c'est surtout l'habitation, ou plutôt ce qui fut l'habitation, dont l'aspect navre et révolte Patrick et Mary.

Que sont devenus ces souvenirs si chers, ces reliques inremplaçables ?

Le grand portrait du père, celui de la mère, d'autant plus précieux qu'on ne la reverrait jamais !

Et leurs vieux bijoux de famille, et leurs titres, et leurs petits objets intimes, ces riens exquis marquant une étape de la vie, et qu'on aime tant retrouver à la place familière.

Tout cela est dévoré par les flammes, et le peu qui aurait pu subsister a été mutilé avec une patience, une ingéniosité abominables.

Les serviteurs ont tous disparu. Ketty ellemême, la fidèle européenne, a quitté ce lieu de désolation, à moins qu'elle n'ait été victime des misérables dont le fanatisme a causé ce désastre.

Car, malgré leur inexpérience de la vie, les pauvres enfants sont bien forcés de reconnaître partout la main de ceux qui vengent l'assassin de leur mère.

Oui, les Hindous sont les auteurs volontaires de cette dévastation si complète, on pourrait dire si savante, qui a tout anéanti !

“ Oh ! les méchants !... Les méchants ! s'écrie d'une voix étouffée Mary, dont la bonté d'ange a une suprême révolte.

— Ces “ natives ” sont des bêtes féroces, gronde Patrick, en serrant les poings.

“ Je me vengerai sur toute leur race ! ”

Tous deux se trouvaient épuisés par les privations et surtout par les douleurs éprouvées depuis leur départ.

Une écrasante fatigue les envahissait, une soif intense les torturait, et ils n'avaient ni un toit pour s'abriter, ni un verre d'eau pour se désaltérer.

La jeune fille, plus faible, subit bientôt la réaction de ces douleurs physiques et surtout morales qui depuis trois jours et trois nuits les suppliciaient.

Elle saisit le bras de son frère, et s'y cramponna en murmurant :

“ Je suis à bout... je sens... que je vais tomber..”

Il fit appel à toute son énergie pour la soutenir et, la voyant si pâle, s'épouvanta.

Ils étaient en plein soleil, et les rayons pouvaient, à la longue, devenir mortels.

Alors l'enfant, devenu soudain vigoureux comme un homme, emporta sa sœur sous un grand banian roussi d'un côté par l'incendie.

Mais les troncs adventifs du vieil arbre s'étendaient au loin, formant une impénétrable voûte.

Là, du moins, la jeune fille ne courait plus aucun danger.

“ Courage ! Mary... courage ! petite sœur, fit de sa plus douce voix Patrick.

— A boire !... je t'en prie... à boire ! ”

Le puis, actionné par un manège, était enfoui sous les débris calcinés de la charpente et de la toiture ; la citerne était comblée par les murailles écroulées de l'habitation.

Il n'y avait pas une goutte d'eau !

“ Que faire !... Mon Dieu, que faire ! sanglota l'enfant éperdu, en voyant Mary pâlir et l'entendant râler sa plainte :

" A boire !... à boire ! "

Brusquement, Patrick pousse un cri de surprise et de bonheur.

Il vient d'apercevoir, à quelques pas des arbrisseaux de forme singulière, semés là jadis par le major, comme curiosité.

Les fleurs disposées en panicules n'ont rien de remarquable ; mais les feuilles sont réellement estraordinaires.

Au lieu de s'épanouir en plan horizontal comme celles de la plupart des végétaux, elles s'incurvent, s'arrondissent et se soudent par leurs bords, de façon à présenter une sorte d'urne imperméable.

Bien plus, cette urne, supportée par une tige en vrille qui lui assure la position verticale, est pourvue, à l'extrémité supérieure, d'un couvercle ou opercule fixé à la nervure postérieure et médiane par un pédicule court et flexible néanmoins.

L'urne, ou ascidie, qui mesure environ dix à douze centimètres de hauteur sur trois ou quatre de diamètre, est remplie d'une eau limpide et fraîche sécrétée par la plante, et que le couvercle, si heureusement disposé par la nature, empêche de s'évaporer.

L'intérieur de ce récipient original qui rappelle, toutes proportions et tous usages réservés, ces grosses pipes allemandes en porcelaine, est teinté d'une jolie couleur bleue du plus charmant aspect.

Patrick a reconnu le "Népenthès distillatoire," dont son père lui avait appris autrefois les propriétés, dans un entretien familier sur l'histoire naturelle.

Rompre une tige, apporter le gracieux vase, enlever le couvercle et approcher les bords des lèvres de Mary est pour lui l'affaire d'un moment.

La jeune fille but avidement et sentit un soula-

gement instantané par ce liquide réellement providentiel.

“ Merci ! petit frère... merci, je me sens mieux, fit-elle d'une voix qui s'affermisait.

“ Bois à ton tour, car tu dois bien souffrir.”

Ce fut le premier moment de trêve à l'acharnement de la cruelle destinée.

En même temps, un hurlement retentit, suivi d'un aboi vif et joyeux.

“ On dirait la voix de Bob ! ” s'écria Patrick.

Un galop capide, un bruit de respiration étouffée et un bull à tête carrée, à oreilles pointues, accourait en agitant éperdument son rudiment de queue.

Il se rua sur les enfants, les léchant, les mordillant, poussant des cris de joie, sautant, gambadant, absolument fou.

Le bon animal n'avait pas voulu abandonner les ruines de la maison, le champ de carnage où gisaient les bêtes ses amies, la place où ses maîtres l'avaient élevé tout petit et l'avaient toujours choyé.

Il y fût mort à la peine, de faim et de chagrin !

Les voix animées des enfants l'arrachèrent à sa torpeur et le firent accourir.

Mary prit à deux mains sa grosse tête et serra en sanglotant l'humble ami des mauvais jours, l'unique et dévoué compagnon de leur poignante infortune.

“ Bob !... mon bon chien ! ”

Lui seul paraissait avoir survécu au désastre qui avait dispersé ou anéanti tout ce qui composait le petit Eden où l'on avait été si heureux.

Bob, choyé, caressé, s'assit gravement entre son maître et sa maîtresse, quand la joyeuse et brusque agitation du premier moment fut calmée.

Il fixait sur eux ses bons yeux affectueux, en boules de loto, se pourléchait les babines d'une langue agile et semblait leur dire :

" Nous voici enfin réunis... c'est parfait !

" Mais si nos cœurs sont heureux, nos estomacs sont vides."

Et c'était l'exacte vérité, car littéralement le trio défaillait. Maintenant, la nature avait repris ses droits et les manifestait de façon douloureuse.

Il fallait manger ! oui, manger !... mais, quoi ? en face de ces ruines, de cette dévastation.

La flore qui avait pourvu tout à l'heure au plus pressant besoin, la soif intense éprouvée par Mary, allait encore une fois leur apporter le salut.

Les arbres de la région abondaient dans le parc, ainsi d'ailleurs que dans tous ceux du voisinage.

Il y avait des arbres à pain, des manguiers, des cocotiers et une quantité de bananiers qui ne sont pas des arbres, mais des graminées géantes au port majestueux.

Mais ces admirables végétaux étaient ou en fleurs, ou chargés de fruits à peine formés.

Patrick cherchait avec l'attention inquiète que donne la détresse, et, tout dépité, ne trouvait rien.

Il avait laissé Mary sous l'ombre épaisse du vieux banian et suivait les allées.

Tout à coup, Bob, qui l'avait suivi en frétillant, s'arrêta, se ramassa sur ses jarrets musculeux, grogna et montra les crocs.

Une demi-douzaine de ces malheureux Indiens que torture depuis de longs mois l'épouvantable famine cherchaient aussi leur misérable subsistance à travers l'habitation dévastée.

Un même besoin, une même souffrance, réunis-

sait, au milieu des ruines, les représentants de la race conquérante et ceux de la race asservie.

Il y avait là deux hommes, deux femmes et deux enfants.

A peine vêtus de loques sordides, hâves, décharnés, de véritables spectres ambulants, ils trébuchaient à chaque pas et semblaient près de s'abattre.

La peau noirâtre, parcheminée, retombait en plis flasques sur les os formant de lamentables protubérances : les muscles atrophiés par le jeûne étaient réduits à l'état de tendons ; les côtes s'arrondissaient, en saillies lamentables et les faces desséchées avaient des rictus de squelettes.

Le petit Anglais qui tout à l'heure avait formulé un terrible serment de vengeance contre la race entière, s'arrêta, sincèrement apitoyé par cette misère tragique et navrante.

Il calma son chien d'un mot, d'une caresse, et suivit de l'œil ces pauvres agonisants.

Leur première pensée avait été de s'enfuir. Mais ils n'en avaient pas la force.

Du reste, l'attitude plutôt amicale de l'enfant les rassura.

Une des femmes s'enhardit au point de lui adresser la parole.

“ Monsieur, lui dit-elle en mauvais anglais, permettez aux pauvres Hindous qui meurent de faim de manger les fleurs de “ l'Illoupi.”

— Oui, oui, mangez, mes braves gens... mangez ! ”

La femme remercia, et ils suivirent cahin-caha l'allée, pendant que Patrick songeait :

“ Il y avait donc des fleurs nommées “ Illoupi ” (1), que l'on mange quand on a faim...”

---

(1) C'est le baissia latifolia, de la famille des Sapotées.

Alors il suivit discrètement les malheureux qui allaient lui donner une première et urgente " leçon de choses..."

Non loin s'étendait une vaste futaie où dominaient de grands arbres à feuilles dures, épaisses, d'un vert un peu foncé.

Ils étaient chargés d'une profusion inouïe de fleurs d'un beau jaune clair qui, maintenant, tombaient et couvraient le sol d'un tapis d'or pâle.

Et Patrick, étonné, vit les Hindous se ruer sur ces fleurs les dévorer avec une avidité gloutonne et en avaler d'énormes quantités.

Ce repas singulier dura une grande heure. Mais Patrick n'en attendit pas la fin.

Il courut au banian où l'attendait sa sœur et lui raconta l'aventure. Puis tous deux, un peu pour ne pas troubler les Hindous et beaucoup par respect humain, se mirent à chercher des arbres analogues.

La souffrance ne leur avait pas enseigné la confraternité du malheur !

Ils en trouvèrent facilement et s'attablèrent devant cette manne inespérée offerte par la fée des fleurs.

Ils y gouttèrent d'assurance, et ma foi ! trouvèrent cela fort bon. Les pétales charnus, épais, avaient une saveur légèrement sucrée avec un parfum de fraise tout à fait agréable.

A l'exemple de leurs voisins, les autres affamés, ils en mangèrent à satiété, pendant que Bob allait prendre pâture au cadavre d'un cheval.

Ils éprouvèrent un bien-être inexprimable et revinrent au banian qui leur offrait un abri excellent contre les intempéries.

Alors seulement un sommeil bienfaisant vint alourdir leurs paupières et engourdir leurs membres harassés.

Ils s'étendirent sur l'épais tapis de mousse couvrant la terre et s'endormirent à la garde vigilante de Bob, leur bon chien.

VI

Le président de la Cour suprême avait fait toute sa carrière dans l'Inde anglaise.

Il connaissait à fond le pays, ses superstitions, ses sociétés secrètes, ses traditions, son organisation occulte, et si, en bon Anglais, il méprisait absolument les indigènes, il les savait bien capables d'un mauvais coup traîtreusement exécuté dans l'ombre, avec leur sournoiserie légendaire.

Aussi l'ordre menaçant qui lui enjoignait de mettre en liberté, sous peine de mort, le capitaine Pennyless lui donna-t-il à réfléchir.

Et si ce mystérieux ultimatum ne l'intimida en aucune façon, il n'en prit pas moins toutes les précautions nécessaires pour protéger sa vie.

La prudence n'est pas de la pusillanimité.

Ses hautes fonctions, rétribuées comme celles d'un ambassadeur, lui conféraient le titre d'Excellence et faisaient de lui un des premiers personnages de l'Empire.

C'était un homme de cinquante ans, de haute taille, d'une vigueur d'athlète, passionné pour les sports, cavalier incomparable, grand chasseur de tigres, et possédant une bravoure éprouvée dans maintes occasions périlleuses.

Il habitait, avec sa nombreuse famille, une opulente villa, ou plutôt un véritable palais, situé dans le Chowringhee l'ancien faubourg de Calcutta, devenu le quartier fashionable de la ville européenne.

Heureux époux, heureux père de six beaux enfants, quatre misses et deux fils, dont l'aîné était lieutenant aux Ecossais de Gordon, rien ne manquait au bonheur de ce magistrat universellement estimé et respecté dans tout ce vaste empire.

Il s'appelait William Taylor.

Dans sa demeure se pressait une armée de serviteurs anglais et indigènes, tous de belle mine et somptueusement vêtus, qui rappelait, toutes proportions gardées, l'ancienne cour de ces rajahs aujourd'hui dépossédés.

Aussitôt la menace formulée, Son Excellence fit un choix sévère parmi ces gens déjà triés sur le volet, et donna une consigne inflexible.

Tous les Hindous furent impitoyablement écartés des services intimes que l'on réserva aux seuls Européens, sauf le valet de chambre particulier, un ancien soldat au régiment sikh, un montagnard d'une fidélité, d'un dévouement à toute épreuve.

Il fut convenu qu'il coucherait sur une natte, devant la porte de la chambre de son maître, et que les couloirs seraient occupés militairement par des "Chouprassies" (1) du Népaul, qui depuis l'occupation anglaise ont été les constants et loyaux ami des Européens.

Non content de ces précautions qui constituaient pour ainsi dire la défense active, le juge fit multiplier les appareils électriques servant à l'appel de cette valetaille encombrante et fainéante.

Toutes les ouvertures de la chambres à coucher furent munies de contacts disposés de telle façon qu'il était impossible d'entre-bâiller seulement l'une d'elles sans mettre en éveil une bruyante série de carillons.

---

(1) Serviteurs armés.

Enfin, il chargea lui-même un excellent revolver de Birmingham, le déposa tout armé sur sa table de nuit, à côté de son grog, et, rassuré par ces mesures si habilement combinées, s'endormit profondément.

Cette nuit fut d'ailleurs délicieuse et singulièrement calme.

Déjà, Son Excellence le premier président, s'éveillant au grand jour, s'applaudissait de son ingéniosité, quand un cri d'étonnement auquel se mêlait une sorte de terreur lui échappa.

Au-dessus de son lit et à l'intérieur de la moustiquaire l'enveloppant hermétiquement, un poignard était fiché dans le mur, trouant un papier sur lequel étaient écrit ces mots :

" Mets en liberté le capitaine Pennyless, ou tu périras dans les vingt-quatre heures."

Le juge sentit au creux des mains et à la racine des cheveux une petite moiteur, quand il eut arraché l'arme et lu le papier.

Il y avait là une sorte de fantasmagorie effrayante à laquelle il était impossible de rien comprendre.

Ainsi, pendant son sommeil, un étranger, un ennemi mortel avait pu s'introduire dans la maison étroitement close, franchir le cordon des serviteurs armés jusqu'aux dents, passer sur le corps du montagnard sikh qui barrait la porte, s'introduire dans la chambre malgré les appareils électriques, soulever la moustiquaire, planter le poignard dans la muraille, rabattre le moustiquaire et disparaître sans donner l'éveil !

Et lui, l'homme condamné à mort par ces redoutables inconnus, avait été à la merci de ce bandit qui l'avait épargné, en lui laissant, par bravade, cette menace formidable !

Il en est qui eussent donné l'alarme, mis la maison sens dessus dessous, crié, cherché, interrogé, inquiété.

Le juge Taylor, une fois le premier saisissement passé, ne sourcilla pas.

Il cacha dans son coffre-fort le poignard et le papier, et murmura :

" Ils ne me connaissent pas, s'ils croient m'intimider.

" Tant que j'aurai un doute sur l'innocence du capitaine Pennyless, ce dernier restera en prison.

" Ils me tueront peut-être, mais je ne faillirai pas à mon devoir."

Il s'assura que tous les appareils électriques fonctionnaient parfaitement, constata que tous les hommes avaient fait bonne garde, et se creusa vainement la cervelle pour deviner par où était passé le mystérieux et sinistre visiteur.

Devant cette énigme impénétrable, il s'entêta.

"Allons, dit-il, c'est la guerre... Eh ! bien, soit!

" Va pour la guerre ! "

Il ne dit rien à personne, et garda étroitement le secret sur cette étrange visite. Puis il vaqua tranquillement à ses affaires, et, au retour, multiplia les précautions.

D'autres eussent changé d'appartement. Lui voulut absolument conserver la même chambre.

Il vérifia lui-même les circuits électriques, mit en contact la moustiquaire avec les fils communiquant avec les sonneries et que le moindre effort devait mettre en vibration.

Cela fait, il se promit de rester éveillé toute la la ville par ceux dont l'infinie puissance veut la sur la crosse de son revolver.

Pour éviter de succomber au sommeil, il avait pris une forte dose de café qui stimulait ses nerfs et faisait travailler son cerveau.

Il faisait une chaleur accablante, bien que le pankah, manœuvré infatigablement de l'extérieur au moyen d'une cordelette passant sur une poulie, oscillât sans relâche.

Il y avait de l'orage dans l'air et un énorme dégagement d'électricité qui prostrait tous les organismes.

Le juge, qui s'était couché à dix heures, sentit vers minuit une invincible torpeur l'envahir.

Ce n'était plus l'état de veille, ce n'était plus le sommeil, mais quelque chose d'engourdissant qui participait de l'un et de l'autre, laissant intacte une partie de l'intelligence, et anéantissait le corps.

Il entendit rouler quelques éclats lointains de tonnerre et vit de rapides fulgurations éclairer la chambre où tremblotait, sous sa verrière dépolie, une veilleuse.

Tout à coup, un vent violent tord les cimes et secoue les feuilles des grands arbres du parc.

Il semble au juge que cette rafale pénètre dans sa chambre, car les rideaux s'agitent, le moustiquaire frissonne et la veilleuse vacille comme si elle allait s'éteindre.

Le juge a vaguement conscience d'un péril mystérieux et redoutable.

Il veut crier, s'agiter, donner l'alarme, appeler au secours ! Sa langue, ses membres, tout son corps demeure paralysé, comme dans ces atroces cauchemars qui vous immobilisent en présence du danger.

En même temps, la flamme de la veilleuse grandit... grandit... s'allonge et de simple luciole devient une torche flamboyante qui monte jusqu'au plafond.

Puis horreur !... de la muraille même, au-des-

sous du pankah, semble surgir une formidable apparition.

Un homme, — presque nu, — les hanches seulement couvertes d'une langouti, glisse comme un spectre sur l'épais tapis.

C'est un Indien, à l'épiderme de bronze, aux membres grêles, tressés de muscles rigides comme des cordelettes d'acier.

Un sourire sardonique, d'une ironie cruelle, crispe ses lèvres, et ses yeux noirs, aux reflets métalliques, dardent deux jets lumineux comme des coulées de phosphore.

Est-ce bien réellement un homme ? Est-ce un fantôme créé de toutes pièces par l'orage, la fièvre, l'état nerveux, le demi-sommeil ?...

Homme ou fantôme, l'apparition s'est approchée à toucher le lit.

Le juge Taylor aperçoit dans sa main droite un poignard à lame aiguë, légèrement cintrée ; dans sa main gauche, un foulard noir, le lugubre tissu des thugs ou étrangleurs.

Tout cela, on le conçoit, n'a pas duré plus de deux ou trois secondes.

Et le juge, n'ayant pas entendu vibrer les signaux d'alarme, ayant conservé assez de lucidité pour constater qu'il est impossible d'entrer sans faire un bruit d'enfer, se dit :

“ C'est un cauchemar... Je vais m'éveiller...”

L'Hindou a gagné la tête du lit. Il lève son poignard dont la lame, tranchante comme un rasoir, ouvre sans bruit, d'un seul coup, le fin tissu de la moustiquaire.

Ses deux bras disparaissent dans l'ouverture béante, avec des gestes agiles et silencieux de félin...

Puis il y a un souffle étouffé... un râle bref, strangulé, tout rauque.

En même temps surgit un éclair aveuglant presque aussitôt suivi d'un formidable coup de tonnerre.

Une odeur sulfureuse emplit la chambre devenue soudain silencieuse.

La veilleuse qui a repris ses dimensions normales tremblote sous sa verrière.

Le noir fantôme semble s'être fondu dans la muraille ; car il a disparu sans laisser de traces, bien que toutes les ouvertures soient demeurées étroitement closes.

Eveillé par le vacarme de l'orage, le soldat du Népaul se dresse à demi sur sa natte et dit à demi-voix, à travers la porte devant laquelle il est couché :

" Le maître n'a besoin de rien ? "

Il colle son oreille au panneau et ne recevant pas de réponse il se recouche en ronchonnant :

" Le Sahib dort... il a bien raison et je vais en faire autant."

Cinq minutes après, il reprenait ce bon somme interrompu par l'orage qui bientôt cessa de faire entendre ses rugissements.

....

On est matinal, aux Indes, comme d'ailleurs dans toute la zone intertropicale, où la vie est suspendue pendant les heures brûlantes du jour.

Dès l'aube, le fidèle Sikh entre-bâilla la porte de la chambre et offrit à son maître la bienvenue du matin.

N'entendant rien il s'étonna, puis bientôt s'effraya.

" C'est étonnant comme le Sahib dort, ce matin."

Il avait la consigne formelle de ne jamais entrer sans être appelé par le timbre électrique.

Mais, là, l'angoisse fut plus forte que la défense.

Il poussa vivement la porte qui s'ouvrit toute grande, et mit en mouvement les multiples carillons.

Ne voyant aucun mouvement, il s'élança d'un bond vers le lit, écarta violemment le moustiquaire, et poussa un cri terrible qui retentit dans toute la maison.

“ Ouah !... Ouah !... Sahib margyâ !... le maître est mort ! ”

La face convulsée, les yeux hors de la tête, la langue pendante, le juge Taylor gisait étranglé dans son lit.

A son cou était enroulé comme une corde le terrible foulard noir des étrangleurs.

Et, pour que nul n'en ignorât, le poignard fiché dans la muraille, à la même place que la veille, trouait un papier sur lequel se lisaient ces mots:

“ Condamné par les “ pundits ”... exécuté par moi, Bérar.”

Le cadavre rigide était déjà froid.

Aux cris du valet de chambre, les chouprassies et les domestiques anglais accouraient, se lamentant bruyamment.

Ils avaient fait bonne garde et n'avaient rien à se reprocher, ayant soigneusement veillé à tour de rôle, et par moitié.

Du reste, il n'y avait aux portes et aux fenêtres nulle trace d'effraction.

Les appareils électriques fonctionnaient toujours à merveille, et s'ils étaient restés muets, c'est que nul n'avait pu entrer par les voies naturelles.

Et pourtant le maître était mort !

Alors une terreur folle envahit soudain ces hommes, blancs ou noirs, qui tous avaient fait la guerre, et qui, intrépides en face d'un danger connu,

tremblaient comme des enfants devant cette manifestation tragique du surnaturel.

Néanmoins, ils ne perdirent pas la tête et, en l'absence de la maîtresse, en villégiature à Simba, avec les enfants, agirent pour le mieux.

D'abord, de minutieuses recherches furent opérées dans la chambre, sous le lit, derrière les meubles et les glaces. On sonda les murs et les parquets, et l'on ne trouva rien.

Quelqu'un s'avisa d'inspecter la logette où s'intalle, sur un siège en bambou, le coulie chargé de la manœuvre du panka.

L'homme était mort à son poste. Il était resté assis sur le haut tabouret de bambou et tenait encore entre ses mains la cordelette.

On crut d'abord qu'il avait été victime lui aussi, d'un crime, et l'on porta son cadavre au grand jour.

Le médecin, qui accourait pour donner au juge des soins, hélas ! depuis longtemps inutiles, constata que le coulie avait été tué par la foudre.

Le fluide avait suivi la corde qui avait rempli ainsi l'office de conducteur, et fait périr le malheureux.

Il y avait, en outre, à la muraille une assez forte dégradation produite par le choc de l'électricité. au point où se trouvait accrochée la poulie du panka.

Mais cette ouverture, qui faisait communiquer la logette avec la chambre du juge, était trop petite pour laisser passer même le corps d'un enfant.

Il y avait donc impossibilité absolue de savoir par où l'assassin avait pu pénétrer près de sa victime, et se retirer impunément.

VII

L'assassinat du président Taylor, suivant de si près celui de l'infortunée duchesse de Richmond, produisit dans Calcutta une émotion indicible.

Terreur chez les blancs, joie mauvaise et mal dissimulée chez les Hindous, cette émotion se répercutait avec une singulière intensité chez les conquérants et les asservis.

Se reportant par analogie aux plus tristes moments de leur histoire coloniale, les Anglais revoyaient, par la pensée, l'épouvantable révolte des Cipayes, et les atrocités qui la signalèrent.

Les Hindous relevaient la tête, se groupaient, tenaient de mystérieux conciliabules et commentaient haineusement ce trouble qu'augmentaient encore les tristes nouvelles arrivés du théâtre de la guerre.

Les troupes européennes refoulées de Peshawer par les Montagnards Afridis, la peste dans la province de Bombay, la famine partout, la terreur à Calcutta, les sourdes menées des sociétés secrètes, il y avait bien là de quoi réjouir ces éternels opprimés toujours prêts à fomenter de nouvelles révoltes.

En vérité, ce début foudroyant promettait !

On croyait, et depuis longtemps, anéantie la formidable secte des Thugs ou Etrangleurs, et voilà que tout à coup ces sinistres adorateurs de la farouche déesse Hâli témoignaient leur existence par deux crimes exécutés coup sur coup avec une adresse et une témérité stupéfiantes !

Ils ne se cachaient pas, bien loin de là, et poussaient l'audace jusqu'à signer leurs forfaits avec une ostentation de gens assurés de l'impunité.

Tel que Bérar dont le nom acquérait, en quelques heures, dans Calcutta, frappé d'épouvante, une atroce notoriété.

Et chacun voyait dans ces événements la suite lugubre, autant que naturelle d'ailleurs, de la profanation maladroite des restes du supplicié, le pundit Narindra.

On croyait ainsi terrifier les Hindous, et pour longtemps. Mais voilà que cette mesure, impolitique dans sa rigueur, exaspérait, au contraire, le fanatisme.

Il ne suffit pas de frapper fort. Il faut encore frapper juste et à propos.

D'autre part, l'aventure du capitaine Pennyless, l'opulent Yankee, greffée sur tout cela, prenait des proportions inattendues et menaçait le gouvernement impérial de complications diplomatiques.

Anglais et Américains, John Bull et l'oncle Sam, ces frères ennemis partout en rivalité, vivent comme chiens et chats ; et le ministre représentant, à Calcutta, le gouvernement de Washington prenait énergiquement fait et cause pour un de ces nationaux et se remuait d'inquiétante façon.

Et pour ajouter à ce désarroi qui eût exigé de la vigueur tempérée par l'expérience et l'habileté, le vice-roi ainsi qu'il arrive généralement en pareil cas, se trouvait absent !

En conséquence, Calcutta et bientôt toute la province du Bengale se trouvaient sens dessus dessous.

Cependant, la situation de Sans-le-Sou, malgré l'intervention du diplomate américain, s'était plutôt encore aggravée.

Les menaces formulées par les Etrangleurs et l'homicide sanction donnée à ces menaces compromettaient d'autant plus le prisonnier, que l'auto-

rité, là-bas, si soupçonneuse et que le péril affolait, voulait voir en lui la cause de l'assassinat du président.

Et malgré les énergiques protestations du capitaine Pennyless, l'autorité semblait avoir raison.

Car, enfin, même pour les gens les moins prévenus, l'infortuné magistrat avait succombé parce qu'il n'avait pas voulu obéir aux pundits qui lui ordonnaient, sous peine de mort, de rendre immédiatement la liberté au capitaine.

Restait à savoir si ce dernier était l'inspirateur de ce crime, ou s'il en était le complice involontaire et inconscient.

Aussi, le laissait-on dans une ignorance absolue de tous les faits.

Il demeurait au secret le plus rigoureux, sans même recevoir la moindre nouvelle de sa femme.

Celle-ci, de son côté, prisonnière sur le yacht étroitement gardé par les soldats, vivait aussi étrangère au monde extérieur, que si elle eût été plongée au fond d'un cachot.

L'équipage consigné à bord, participait naturellement à cette mise en quarantaine et demeurait dans l'impossibilité la plus complète de communiquer avec le dehors.

Pour plus de précautions, le yacht avait été éloigné du quai à longueur d'encâblure, et les approvisionnements étaient faits par des Anglais, à l'exclusion absolue des indigènes.

Les fonctionnaires, que l'on relevait de deux en deux heures, se tenaient à l'avant, à l'arrière, et sur la dunette du navire, et un poste était établi sous le roufle.

Tous ces factionnaires avaient nuit et jour le fusil chargé, avec la consigne de faire feu sur qui-

conque essayerait de quitter le navire ou d'y monter sans un ordre formel.

Bref, des mesures inflexibles.

Le service, néanmoins s'opérait comme à la mer et comprenait les soins de propreté, les différents travaux d'entretien, y compris celui de la machine, la remise à neuf des peintures un peu défraîchies et des agrès avariés pendant le voyage et le fignolage de tout le reste.

En un mot, on s'ingéniait, pour fuir l'oisiveté, à inventer de la besogne.

La nuit, on dormait naturellement, sauf la bordée de quart sur le pont, soit à la machine qui fonctionnait juste pour actionner les dynamos servant à l'éclairage.

Les soldats, eux, évoluaient raides comme des piquaient dans ce milieu qu'ils sentaient hostile, exécutant la consigne avec leur automatisme borné, brutal et zélé.

... La nuit venait d'étendre un épais voile de ténèbres sur le fleuve où le yacht évitait lentement au jusant.

C'était la quatrième, depuis l'arrivée dramatique du capitaine Pennyless et de sa jeune femme dans l'Inde.

Il pouvait être dix heures du soir.

Le maître d'équipage, étendu sur son cadre, sommeillait, la porte de sa chambre entr'ouverte, songeant à l'absence prolongée de son capitaine et maudissant de tout son cœur cette immobilité qui lui pesait comme un manteau de plomb.

Tout à coup, il entend le bruit, ou plutôt le froissement presque imperceptible de pieds nus sur la coursive conduisant à sa cabine.

Puis bientôt, dans l'obscurité complète, une respiration haletante.

! . . . . .

Il se lève à demi et murmure en guise de : Qui vive ! l'interrogation provençale :

" Quésaco ? "

Une voix, basse comme un souffle, répond :

" Friend ! " (ami).

Trompé par la prononciation anglaise, il riposte, faisant sans le savoir un jeu de mots déplorable :

"Eh ! mon bon, je ne m'appelle pas Fred ! je suis Marius..., tu entends : Marius !...

— Whist ! silence !...

— Té vé !... espère un peu !... moi, je n'aime pas le mystère...

" Un peu de lumière, s. v. p. !...

" Eh ! zou !... "

Vivement il presse le bouton de l'appareil électrique, et la chambre est aussitôt inondée d'un flot de lumière blanche.

Interloqué malgré son aplomb provençal, il aperçoit un Hindou vêtu seulement d'un langouti et qui ruisselait des pieds à la tête, cligne des yeux comme un hibou en plein soleil.

Ayant bourlingué pendant vingt-cinq ans sur terre et sur mer, le moko sait vaguement s'exprimer dans toutes les langues.

" Eh ! d'où diable sors-tu ? " lui demande-t-il en anglais de haute fantaisie, mais suffisamment intelligible.

Du bout de son doigt noir et sec comme un bâton de réglisse, l'Hindou montre silencieusement le fleuve.

" Mes compliments ! car la chose n'est pas facile.

" Et qui es-tu ?

— Un ami sincère et dévoué...

— Tu étais peut-être de ceux que les cocodrilles

ils voulaient manger et que nous avons sauvés, heingne ?

— Oui !

—Et que veux-tu ?

— Parler sans retard à l'épouse du Sahib... le capitaine Pennyless...

—Mais, mon pigeoun, ce n'est guère l'heure d'une visite.

— Je n'ai pas bravé, sans un motif pressant, les mâchoires des gavials et les balles des soldats anglais...

— Je ne dis pas non... mais madame doit dormir... et il me faudrait éveiller une des femmes de chambre pour qu'elle lui demande si elle peut te recevoir.

— La femme du Sahib ne dort pas... son cœur est déchiré... elle pleure celui qu'elle aime...

“ Va ! mes paroles lui feront du bien... allons, va ! ” fit d'un accent qui ne souffrait pas de réplique l'étrange visiteur.

Le Provençal se leva doucement, éteignit la lumière, et s'en alla, silencieusement, vers l'arrière, où se trouvait l'appartement des époux.

Les Anglais, du moins, avaient eu la pudeur de ne pas mettre de sentinelles à l'intérieur du navire.

Suivi de l'Hindou qui glissait furtivement derrière lui, il arriva près de la porte et murmura en français :

“ Madame, c'est moi, Marius... m'entendez-vous?

— Oui, mon ami, que voulez-vous ?

— Il y a là un Hindou... vous savez... un de ceux que nous avons sauvés... l'autre jour.

“ Il vous apporte des nouvelles de mon capitaine. ”

La jeune femme eut une exclamation de bonheur et répondit :

“ Vite ! Marius !... faites-le entrer... ”

Le maître d'équipage ouvrit la porte et aperçut dans l'ombre Mrs. Claudia qui venait à leur rencontre.

Elle fit pénétrer sans mot dire le messager dans son salon, rabattit les mantelets et les tentures puis, certaine que tout était bien clos, fit jaillir la flamme électrique.

A l'aspect de l'admirable créature dont la douleur avait cerné les yeux et pâli le visage, l'Hindou s'inclina et lentement se mit à genoux.

Un attendrissement dont il ne cherchait pas à se défendre éteignait la flamme de son regard adoucissait l'expression farouche de sa face, mouillait les rauques accents de sa voix.

“ Je suis ton esclave, ô femme dont la beauté égale celle de Sri, la déesse fille du lotus, et dont le bras est vaillant comme celui de Skanda, dieu de la guerre, fils de Siva.”

Il la contemplait longuement avec une vénération passionnée impliquant l'idée de reconnaissance, d'abnégation, de sacrifice, poussée jusqu'au fanatisme.

“ Tu m'apportes des nouvelles... sois le bienvenu, mon ami.

—Oui ! le capitaine, ton époux, est en prison...

“ Les Anglais lui font un crime de nous avoir sauvés, et l'accusent de nous pousser à la révolte.

— C'est une infamie !

— Oui... ce sont de grands misérables...

“ Mais, ne crains rien... nous sommes dix mille qui avons juré sa délivrance... demain nous serons cent mille... et, s'il le faut, l'Inde entière se lèvera pour l'arracher de sa prison et le rendre à ta tendresse.

— Mais ceux qui l'accusent ainsi sont capables de tout !

— Ne crains rien !...

“ Nous avons juré par Kâli que notre bienfaiteur sera libre et vivant... il le sera au plus tard dans trois nuits !

— Puisses-tu dire vrai vrai, mon brave pundit.

— Je n'ai pas l'honneur d'être un adepte : je suis un simple fakir... les pundits sont la tête, nous sommes le bras... ils commandent, nous agissons.

“ Et il n'est pas, sur la terre, de souverain aussi bien obéi !

“ Mais, quoi qu'il advienne, quoi qu'on te dise, ne crois rien, ne t'effraye de rien...

“Quand même on te dirait que le capitaine Pennyless est malade... qu'il est mort... quand même tu verrais ses yeux sans regard, ses lèvres sans souffle, son corps froid et rigide comme un cadavre, éloigne de ton âme l'idée de la mort, pense qu'il est vivant, et que son salut exige qu'il soit ainsi !

— Tu m'épouvantes !

— Encore une fois, ne crains rien, et que ton cœur garde l'espoir indestructible, envers et contre l'évidence elle-même.

“ C'est à ce prix seul que le capitaine sera libre.

— J'obéirai, fit résolument l'intrépide Américaine.

— Et maintenant, je pars, dit le fakir.

“ Ecris sur une petite feuille de papier un mot de tendresse pour celui dont l'unique souffrance est d'être loin de toi.

“ Demain, dès l'aube ce papier lui sera remis, et son cœur s'emplira de joie...”

Emue de cette délicatesse qui prévoyait tout, de ce dévouement qui ne reculait pas devant l'impossible, Mrs. Claudia s'assit à son bureau, écrivit

quelques lignes dans lesquelles elle mit toute son âme et remit la feuille au fakir.

Il la prit respectueusement, l'enroula, dévissa l'extrémité du poignard qu'il portait attaché au bras gauche, et la glissa dans cette cavité, revissa le petit couvercle et dit simplement :

" Adieu, madame... je pars ! "

Et sans attendre un mot de la jeune femme, il ouvrit la porte et disparut.

Il retrouva, dans l'entrée, Marius qui attendait patiemment la fin de l'entrevue et qui lui dit d'une voix basse comme un souffle :

" Prends garde ! c'est comme si ces rascals d'habits rouges se doutaient de quelque chose."

Le fakir haussa les épaules et murmura :

" Les Anglais sont des pourceaux immondes...je ne les crains pas ! "

Marius lui tendit la main et lui dit :

" Bon voyage et merci, camarade."

Le fakir y mit la sienne et serra énergiquement.

Puis il monta sans bruit sur le pont, s'orienta, enjamba le bordage et disparut sans que le Provençal ait entendu le bruit de sa chute dans le fleuve.

" Pécaïré ! quelle poigne !... songeait Marius dont la main d'athlète avait craqué sous l'étreinte de cet homme chétif qu'il eût cru pouvoir renverser d'un souffle.

" Un rude gaillard, que les Anglais auront du mal à genoper."

Une rauque exclamation le fit sursauter.

" Who goes there !... " (qui vive !) cria une sentinelle.

Puis un rapide éclair de poudre et le bruit d'un coup de feu immédiatement suivi d'une fusillade intense.

VIII

Si les pundits étaient plus que jamais disposés à continuer la lutte dont la liberté du capitaine Pennyless était le but, la justice anglaise, de son côté, ne désarmait pas.

Au président Taylor si tragiquement disparu avait succédé le vice-président de la haute cour, le juge Archibald Norton.

Chez ce dernier, même dignité professionnelle, même impassibilité devant les menaces, même dédain de la mort !

A peine était-il en fonctions, que les pundits dont la police était merveilleuse et le système d'informations réellement stupéfiant, lui firent adresser l'ultimatum repoussé par son prédécesseur.

Le juge Norton, plus porté à la combativité, opposa séance tenante la bravade.

Il fit exposer dans son salon le poignard, le papier et le foulard trouvés à son chevet et les exhiba en riant à ses serviteurs comme objets de curiosité.

Pour bien montrer à ces mystérieux et formidables ennemis qu'il ne craignait pas la lutte, il ordonna que Sans-le-Sou fût transféré de sa cellule dans un cachot et mis aux fers.

Un lourd anneau d'acier, relié à une solide chaîne scellée dans une pierre de taille, fut fixé à sa jambe droite, et une ceinture, également en acier, avec une chaîne scellée dans une autre pierre, fut cadenassée autour de sa poitrine.

Les chaînes avaient environ quatre mètres de long et immobilisaient le prisonnier dans un espa-

e cruellement restreint sur lequel il pouvait tout juste se mouvoir et se tenir debout.

Ce traitement barbare n'eut pas le privilège d'émouvoir Sans-le-Sou qui se laissa faire sans un mot, sans un geste de protestation.

Il conservait son indifférence hautaine, mangeait de bel appétit, dormait et attendait, sans se troubler, les événements.

Mais, au fond du cœur, quelle colère, quelle haine, quels terribles projets de vengeance !

Une consolation lui vint, inespérée, si douce et si chère !

Il était depuis deux heures à peine dans ce cube de pierre éclairé par une sorte de meurtrière laissant à peine filtrer un rayon blafard, quand on vint lui apporter son repas.

Le gardien auquel sa dignité de blanc interdisait de porter le moindre fardeau, arrivait flanqué d'un coulie chargé de l'ordinaire.

Sur un signe du geôlier, l'Hindou déposa sur le sol un bol de riz, une cuillère de bois, un morceau de viande froide coupée à l'avance, pour éviter au prisonnier l'usage du couteau et de la fourchette.

Puis les deux hommes disparurent sans un mot.

Sans-le-Sou, demeuré seul, s'assit à plat, ramena sous lui ses jambes et prit cette position familières aux tailleurs et aux orientaux.

Sa chaîne le gênait bien un peu. Mais, bast ! à la guerre comme à la guerre !

Il planta sa cuillère dans le riz fort bien préparé d'ailleurs et très appétissant, et se mit à manger lentement, en homme qui a tout le temps d'accomplir ce devoir physiologique.

Tout à coup sa cuillère heurte un corps étranger, dissimulé au fond du plat sous l'épaisse couche de riz.

Il cesse de manger, insinue le pouce et l'index au milieu des granulations blanches imbibées de cary et, très surpris, en retire un petit bâtonnet.

C'est une tige de bambou, longue et grosse comme une cigarette et dont l'aspect inattendu le stupéfie, non sans raison.

Pour un prisonnier, le moindre incident prend de suite d'énormes proportions car, en dépit de sa futilité, il peut être gros de conséquences.

Le capitaine examine le tube de bambou, l'essuie et constate qu'il est cacheté d'un bout avec un peu de cire, l'autre bout étant fermé par un entrenœud.

Et soudain une idée folle surgit dans son esprit.

Si c'était un message, un mot d'encouragement venu du dehors, un plan d'évasion !... un espoir même insensé, entre ces pierres, sous ces chaînes !...

Sans-le-Sou veut savoir... et pour cela il faut ouvrir cette sorte d'étui rigide sur lequel se crispent ses doigts.

A défaut de couteau, il le serre entre ses dents, l'éclate, le broie et quand il a pu enfin le réduire en fragments, il aperçoit un papier soigneusement enroulé.

Son cœur bat à l'étouffer, ses mains tremblent en dépliant le mince feuillet, et tout à coup ses yeux se mouillent de larmes attendries.

Il vient de reconnaître l'écriture de sa femme !

Par bonheur, la lumière est suffisante. Il peut lire ces quelques lignes où l'adorée compagne de sa vie a mis toute son âme.

"Georges, mon cher mari, mon bien-aimé, c'est moi, votre Claudia. Je suis sur le yacht, mais prisonnière. Je vais bien. On est plein d'égards

pour moi, Je ne souffre que de votre absence. Il est dix heures. Un fakir vient à bord. Un de ces malheureux que nous avons sauvés. A travers mille dangers il m'apporte l'espérance, et cette espérance est la vie, puisqu'il me promet votre liberté. Il m'affirme que ce billet vous parviendra et j'ai foi en lui. Et vous, mon cher aimé, espérez aussi, contre toute présomption, contre toute possibilité... oui, espérez quand même... que ma foi passe dans votre âme et adoucisse l'amertume de notre séparation.

" Comptez sur mon énergie, comptez sur mon amour et bientôt nous serons réunis.

" Votre Claudia. "

Il parcourt d'un coup d'œil rapide ces mots tracés, à la hâte, puis recommence plus posément cette lecture, évoquant par la pensée l'image chérie de cette intrépide compagne dont l'affection naquit au milieu de si tragiques péripéties.

Oui, Claudia, sa chère Claudia est bien toujours la vaillante, l'énergique dont la bonté d'ange égale la souveraine beauté.

Oui, ces chaînes seront brisées ! oui, ces murs de pierre crouleront ! oui, ces deux êtres arrachés pour la première fois à un bonheur si durement acheté autrefois goûteront bientôt l'ineffable joie de se revoir.

Le [illegible] ait tombé dans une douce rêverie qui l'empêchait de sentir le poids de ses chaînes, l'arrachait à cette abominable sensation d'être emmuré tout vif et lui faisait franchir par la pensée la lugubre enceinte du cachot.

Il avait oublié son frugal repas de prisonnier, sans même s'apercevoir du défilé des heures qui

marchaient... marchaient, amenant de redoutables successions d'événements.

Pendant que Mrs. Claudia attendait sur le yacht, pendant que son mari se résignait... à la façon d'un lion enchaîné, les pundits et leurs auxiliaires les fakirs agissaient, et de terrible façon.

Il y avait, ce soir-là, grande représentation au principal théâtre de Calcutta, qui porte le nom singulier de "Sans-Souci."

Calcutta, dont la population avec les faubourgs et Haoura dépasse douze cent mille habitants, possède un grand nombre de théâtres.

Mais Sans-Souci est celui de la fashion, l'endroit select par excellence, dont le spectacle est très couru où les mondains ont leur loge.

On jouait ce soir-là un drame de Shakspeare et il y avait salle comble.

Le juge Norton, si tragiquement élevé à la présidence de la Haute-Cour, y assistait avec sa nombreuse famille et se prélassait, très en vue, au premier rang de son avant-scène.

Deux actes avaient été joués et applaudis avec ce frénétique enthousiasme que les Anglais ne marchandent pas à leurs gloires nationales.

Depuis cinq minutes à peine le rideau venait d'être levé pour le troisième acte, quand un "chouprassie" du tribunal suprême, bien reconnaissable à sa riche tenue militaire, entra doucement dans la loge.

Le juge tourna la tête et vit l'homme lui présenter respectueusement une lettre.

D'un geste de mauvaise humeur, il posa sur la tablette sa jumelle, prit la lettre et la décacheta.

Elle renfermait quelque chose de très important, car le juge se leva et dit à sa femme :

" Je suis forcé, ma chère, de vous laisser pour

cinq minutes... j'ai besoin d'éclaircir un fait de la plus haute gravité qui m'est signalé par le chef de la police...

— Mon ami, prenez garde !

— Oh ! il n'y a aucun danger...

" Du reste, je ne quitte même pas le théâtre...on m'attend là... dans le salon de la loge."

Il sortit doucement et trouva le chouprassie debout à l'entrée, attendant des ordres.

" Tu connais l'homme qui est là ? demanda-t-il en montrant le salon.

— Oui, Excellence.

" C'est un inspecteur de la police indigène...

— Bien ! retourne au Central-Office et dis au chef qu'il se tienne à ma disposition."

Le chauprassie s'inclina et partit pendant que le juge entrait dans le salon dont il fermait soigneusement la porte.

Un quart d'heure s'écoula, puis une longue demiheure qui parut interminable à la femme du magistrat.

Son mari lui avait dit : cinq minutes, et il ne revenait pas !

L'angoisse la saisit en pensant aux menaces terribles formulées contre celui qui avait pris la périlleuse succession du malheureux Taylor.

A la fin, n'y tenant plus, elle sort de la loge et à son tour ouvre la porte du petit salon.

D'abord elle ne voit personne dans le coquet réduit flamboyant de lumière électrique.

Soudain un cri terrible lui échappe ! une de ces clameurs déchirantes de créatures humaine, mutilée, frappée à mort.

Elle vient d'apercevoir, sur le tapis, son mari, étendu sur le dos, jambes et bras écartés, les yeux sanglants, la bouche tordue par un effroya-

ble rictus d'agonie et ne donnant plus signe de vie !

Autour de son cou est enroulé comme une corde le foulard noir... la sinistre loque des étrangleurs.

Alors, il lui semble que cette lumière aveuglante pénètre dans son cerveau par des centaines de piqûres et que le plafond s'écroule sur elle...

Brusquement le souffle lui manque ; elle étend les bras, oscille et s'abat foudroyée près du cadavre.

Son cri a jailli jusque sur la scène, épouvantant les spectateurs, interrompant les acteurs.

Il y a un moment de tumulte indescriptible, puis une véritable panique.

De tous côtés on s'élance vers la loge : policiers, spectateurs, pompiers, gens de service.

En un clin d'œil le salon est envahi par une foule terrifiée, pendant que la voix des tragédiens est couverte, par le tumulte qui emplit la salle.

Un médecin traverse les rangs pressés des curieux atterrés et s'occupe tout d'abord du juge.

Il tranche le fatal issu de soie et découvre le col cerclé d'une raie violette.

Il tâte le pouls, ausculte le cœur...

Rien ! pas un battement !

Il tente une saignée... pas une goutte de sang !

Il essaie la respiration artificielle...

Rien ! le juge Norton n'était plus qu'un cadavre.

Et pour que nul n'ignore quelle main l'a frappée avec une audace réellement stupéfiante, on aperçoit, en même temps planté au-dessus de lui, dans la cloison, le kandjar à lame recourbée, à pointe aiguë, et d'une forme invariable.

Oui, invariable comme le supplice infligé à la victime, comme la formule sauvage qui dénonce l'assassin.

La pointe, pour la troisième fois, traverse un papier sur lequel on lit ces mots qui font frissonner les plus intrépides :

" Condamné par les pundits. Exécuté par moi: Bérar."

Au milieu de l'agitation pleine de terreur qui allait grandissante, on apportait, du poste de secours, deux brancards.

On étendait sur l'un le cadavre de l'homme, sur l'autre le corps de la malheureuse femme à laquelle échappaient maintenai : de ces petits cris inarticulés comme en poussent les déments.

Puis on les descendit à travers les rangs pressés des spectateurs qui désertaient la représentation interrompue, et on les transportait à leur demeure.

Déjà le bruit de ce troisième attentat se répandait dans la ville avec la rapidité des mauvaises nouvelles.

On le commentait de toutes parts en l'aggravant encore s'il est possible, et les reporters, toujours à l'affût des informations, griffonnaient, enquêtaient, couraient, téléphonaient avec une activité fébrile.

Mais ce n'était pas tout, et cette soirée qui littéralement révolutionna la grande capitale de l'Empire britannique devait fournir un nouveau contingent d'émotions plus graves encore s'il est possible.

Ce terrible comité secret, qui jugeait et condamnait sans appel ni sursis les plus hauts dignitaires de l'empire, venait de manifester officiellement sa volonté, de donner ses ordres, et dans quels termes !

Pendant la soirée, cinq cents notables de Calcutta avaient reçu à domicile, une lettre qui les épouvanta.

Le comité avait choisi les noms les plus illustres de l'aristocratie militaire, administrative et judiciaire. Puis les plus considérables du gros négoce, de la haute finance et de la grande industrie.

Voici, dans sa redoutable simplicité, cette circulaire qui n'était pas l'œuvre de mauvais plaisants, comme essayèrent de se le prouver, tout d'abord à eux-mêmes, certains destinataires à moitié morts d'effroi.

" Nous, les élus ces Cinq Castes, formés en comité ! déclarons que le capitaine Pennyless est innocent. Il ne connaît ni les bandits, ni les fakirs, ni qui que ce soit parmi les fidèles.

" Nous le " jurons par le sang ! "

" Au nom de la suprême équité, nous avons exigé sa liberté. On nous l'a refusée. Nous avons frappé sans pitié les auteurs de cette iniquité.

" Il sera libre, néanmoins, parce que nous le voulons.

" Mais la vie du capitaine Pennyless pourrait être menacée par des juges capables de faire disparaître un prisonnier aussi compromettant.

" Nous exigeons qu'il vive, et il vivra !

" Votre existence, à vous que nous désignons comme otage, garantit la sienne.

" S'il périt, vous périrez également. Condamné et exécuté par nous, rien ne pourra vous sauver.

" Vos demeures, ou magasins, ou docks, ou usines, ou chantiers seront rasés.

" Enfin, le fléau de la peste sera déchaîné dans la ville par ceux dont l'infinie puissance veut la justice.

" Tremblez et obéissez ! "

Sur chacune de ces lettres, étaient apposées, en guise de cachets, trois ou quatre mains ouvertes, et disposées en triangle autour d'une fleur de lotus.

A la lecture de cet ultimatum indiquant l'implacable volonté de sévir, et d'atroce façon, une épouvante indicible s'empara des destinataires.

Ce comité des Cinq Castes avait montré qu'il ne craignait pas de s'attaquer aux plus puissants, qu'il disposait de moyens formidables, et qu'il ne reculait devant rien.

Et l'effroi fut d'autant plus grand, que chacun ignorait quels étaient ses membres, d'où il recevait son mot d'ordre, quels étaient ses complices.

Alors tous ces otages affolés par cette menace qu'ils sentaient suspendue sur leur tête n'eurent plus qu'une seule pensée.

Celle du capitaine Pennyless !... ce Yankee original et opulent, pour lequel on se mit à trembler au moins autant que pour soi-même.

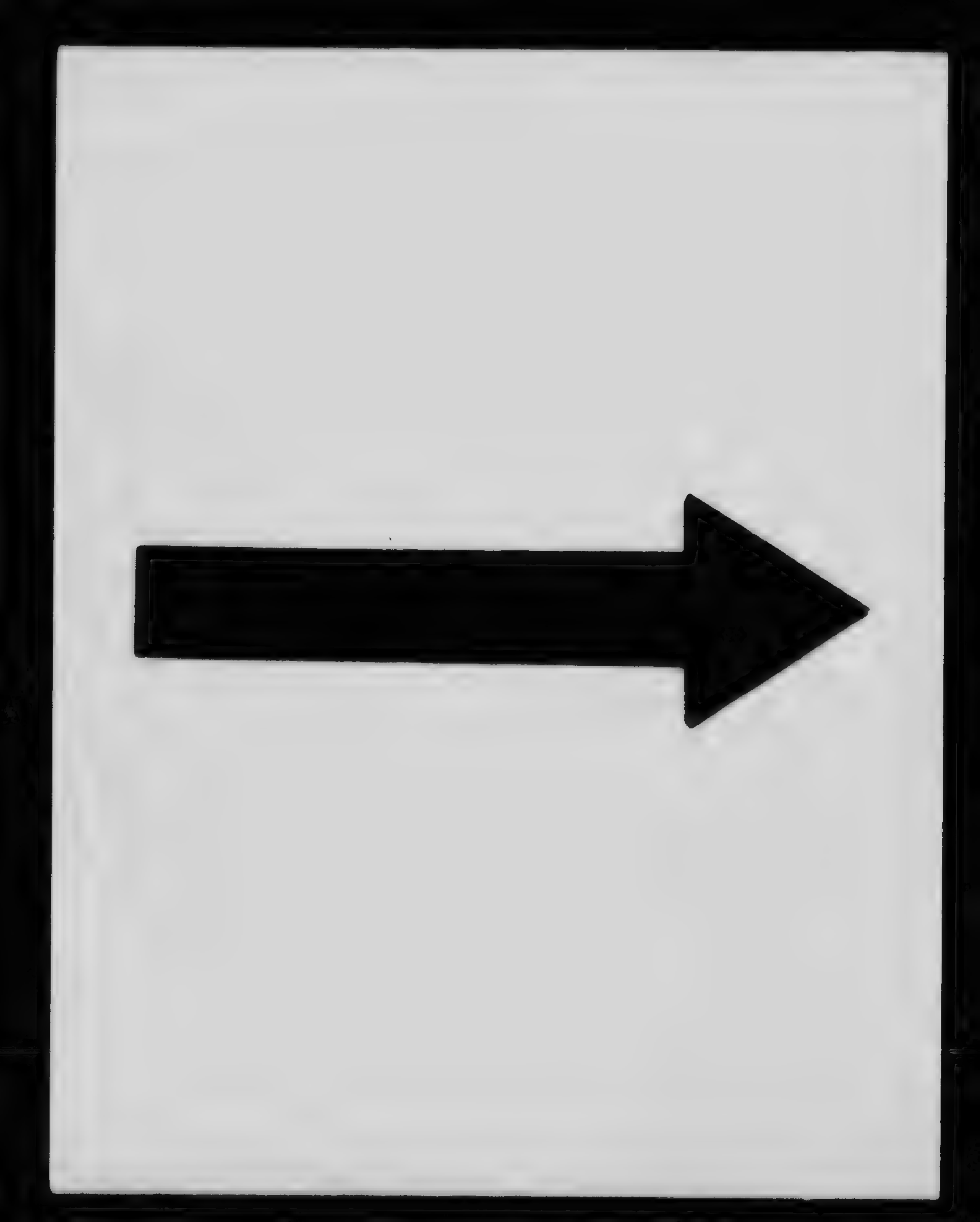
On se concerta, on fit des démarches pressantes, on télégraphia au Vice-Roi, bien tranquille en son merveilleux palais de Simla, on pétitionna, on offrit même une caution qui atteignit le chiffre énorme d'un million de livres sterling (vingt-cinq millions de francs !)

Oh ! comme la santé du captif devint subitement chère à tous ces repus arrachés à leur quiétude capitonnée d'opulence et d'égoïsme.

On craignit non seulement pour lui la mort sans jugement, la disparition mystérieuse sans phrases ni formalités des prisonniers d'Etat, mais on appréhenda la maladie, les privations, un rhume, un bobo !...

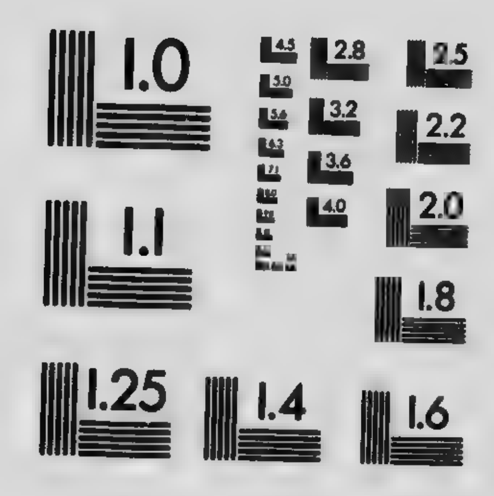
Pensez donc ! il représentait pour eux la tranquillité, la vie facile, la paisible jouissance des honneurs et de la fortune !...

Bref ! ces gens firent des pieds et des mains pour obtenir qu'on les débarrassât de cet hôte réellement incommode et dangereux.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Qu'on le retirât donc au plus vite de son cachot, qu'on le mît sur son yacht, et qu'on l'envoyât au diable avec un bon arrêté d'expulsion.

Mais qu'on fît au plus vite cesser ce cauchemar qui pesait sur des gens dont ce n'était pas le métier de servir de garantie à un personnage que nul ne connaissait, accusé d'une faute que l'on ignorait, et d'ailleurs peut-être innocent.

Ce serait bien mal connaître le gouvernement anglais que de supposer un moment qu'il s'émût pour si peu ?

C'est une abstraction, un être impersonnel ou, si l'on préfère, une machine qui n'a ni âme, ni sensibilité, ni volonté ; qui fonctionne brutalement, immuablement en vertu d'un rythme, d'une formule qui est la constitution, et dont nul ne peut s'affranchir.

La constitution déclare que force doit rester à la loi, et le gouvernement, quoi qu'il advienne, fait exécuter la loi.

En conséquence, messieurs les otages, quelque justes et pressantes que fussent leurs instances, quelque terribles et légitimes que fussent leurs alarmes, se virent accueillis par une glaciale fin de non-recevoir.

On ne voulut même pas accepter la caution offerte, une simple plaie d'argent qui, à défaut d'autre chose, assurait du moins une demi-tranquillité.

On leur répondit simplement de se garder avec vigilance, de redoubler de précautions, que du reste le gouvernement veillerait à leur sécurité...

C'est pourquoi le Vice-Roi, par dépêche, mit la province en état de siège.

“ Mais, le prisonnier !... le prisonnier !... dites-nous du moins qu'il ne manque de rien... que vous

garantissez sa santé... que sa vie ne court aucun danger.

— Tranquillisez-vous donc ! Le capitaine Pennyless dort, boit, mange à merveille.

" Deux médecins le visiteront chaque jour et veilleront sur lui jusqu'à la fin de l'instruction !...

Ces promesses ne rassurèrent personne.

Il y eut dans cinq cents familles un remue-ménage infernal : on réalisa des valeurs, on écrivit des testaments, on fit des malles et l'on se prépara sans retard à une fuite éperdue.

... Et cette fuite devint une débandade sans nom, une débâcle affolée quand, deux jours après, les journaux de Calcutta publièrent cette sinistre nouvelle :

" Le capitaine Pennyless vient d'être trouvé mort dans son cachot..."

IX

N'ayant plus d'asile, Patrick et Mary passèrent leur première nuit sous le banian, ou figuier sacré.

En principe, cela paraît fort agréable de dormir en plein air, sur un épais tapis de mousse, quand la chaleur est considérable et qu'on a pour abri un feuillage impénétrable.

Cela vous a des apparences de jeunes Robinsons, très séduisantes au premier aspect.

En réalité, c'est chose parfaitement incommode, fatigante et même pénible.

D'abord, les enfants brisés d'émotion et de lassitude s'endormirent d'un sommeil de plomb, à la garde de Bob, leur bon chien.

Ils s'éveillèrent, au milieu de la nuit, les mem-

bres endoloris par le contact du sol très imparfaitement capitonné de mousse.

D'imperceptibles buées se condensaient en une fine rosée sur leur visage, leurs mains, leurs vêtements et les faisaient frissonner.

Ils perçurent aussitôt très nette la cruelle impression d'isolement, de solitude et d'abandon.

De vagues terreurs les assaillirent en se voyant ainsi complètement seuls, au milieu de cette nature sauvage à laquelle le voisinage d'une grande vi... n'enlevait rien de ses dangers.

Des bruits mystérieux, très vagues s'élevaient autour d'eux.

Hurlements lointains de chacals, glapissements d'oiseaux nocturnes, frôlements de phalènes, allées et venues de chauves-souris effrontées et curieuses, craquements incessants des mandibules d'insectes, froissements de reptiles, tout cela se confondait, amplifié par la nuit, résonnait à leurs oreilles en une symphonie sauvage et troublante.

Puis, il y avait cette obscurité lourde que leurs yeux essayaient vainement de percer, et qui, en les immobilisant sur place, les empêchait de combattre par le mouvement ces appréhensions dont ils se fussent moqués en plein jour.

C'est à peine s'ils osaient se mouvoir, dans la crainte de mettre le pied sur une de ces bestioles répugnantes qu'ils sentaient vaguer autour d'eux.

Bob de temps en temps, grognait sourdement, s'agitait, puis se recouchait près d'eux, avec de petits gémissements de bonne bête affectueuse et vigilante.

Enfin, l'horizon s'empourpra de lueurs ardentes qui firent scintiller les feuilles emperlées de rosée.

Les deux enfants eurent un long soupir de soulagement quand les cris joyeux des bengalis, des

perruches multicolores, des boulbouls remplaça la symphonie nocturne.

Le jour, pour eux, c'était déjà la moitié de la vie.

Puis, brusquement et en raison de l'unique et trop sommaire dîner qu'ils avaient pris la veille, la faim se fit sentir.

Et, tout naturellement, ils songèrent aux fleurs de " Bassia " qui les avaient rassasiés.

Ils se levèrent tout engourdis et retournèrent à l'opulente jonchée qui couvrait le sol.

Ils mangèrent avec avidité, pour faire cesser les douloureux tiraillements de leur estomac anglais habitué à une nourriture plus succulente, et sentirent combien devaient être cruelles ces tortures des malheureux faméliques si nombreux dans cette Inde, pourtant si fertile, si opulente.

Ils vidèrent, comme la veille, chacun une coupe de népenthès et, dans toute autre circonstance, se fussent égayés de cette frugale dînette qui remplaçait imparfaitement le thé odorant, les belles tranches rosées de rosbif et les juteuses côtelettes de mouton.

Mais ils pensaient à leur pauvre mère qu'ils ne reverraient plus, à leur père exposé là-bas aux dangers de la guerre, et leur cœur se gonfla... et leurs yeux s'emplirent de larmes silencieuses.

Ils pleurèrent longtemps, appuyés l'un contre l'autre, se regardant navrés, n'osant pas envisager cet avenir, le lendemain qui leur apparaissait plein d'une sombre désespérance.

Patrick fit un effort, essuya ses yeux, affermit sa voix et dit à sa sœur :

" Il faut prendre une décision.

— Oui, répondit la jeune fille ; mais, qu'allons-nous faire ?

— Nous l'avons projeté hier : partir pour Peschaver, et retrouver à la guerre notre papa.

— C'est loin Peschaver ?

— Oui, bien loin... au nord-ouest de l'empire... à 1,400 milles de Calcutta.

— Il y a le chemin de fer... près de trois jours et trois nuits.

— Oh ! beaucoup plus, car, tu sais, ici, les chemins de fer ne marchent pas vite...

" Mais le temps n'est rien... il nous faut de l'argent, pour payer nos places et manger en route.

— C'est juste !... et nous n'avons pas d'argent.

— Alors, comment ferons-nous ?

— Je ne sais pas !

Nous avons vécu hier et aujourd'hui comme les pauvres.

" Peut-être pourrions-nous voyager comme eux dans ces trains qui les emmènent gratuitement dans les pays où il n'y a pas la famine.

— Cela ne te fait rien d'être avec ces malheureux ?

— Non ! j'aime mieux cela que de demander.

—Moi aussi ! "

Tout en devisant de la sorte, ils s'étaient avancés vers les décombres noircis, vers l'amas des débris de ce qui avait été le nid où s'était écoulée leur enfance.

Ils contemplaient tristement ces ruines aussi poignantes qu'une tombe, et cherchaient de l'œil quelque chose ayant survécu au sauvage anéantissement, un petit souvenir, un rien.

Un cri échappe à Mary.

Elle vient d'apercevoir, au milieu des cendres, mêlées à des pierres et à des ferrailles, quelque chose de brillant.

" Tiens, Patrick, vois donc... là... tiens... là... on dirait de l'or.

— C'est vrai !... "

Le jeune garçon, bravement s'aventura sur les débris croulants, escalada quelques moellons jusqu'à la cheville dans les cendres et poussa un cri de joie.

Mary ne s'était pas trompée. C'était de l'or.

Probablement quelque bijoux à demi fondu, ayant perdu toute forme, mais conservant néanmoins sa valeur de métal précieux.

Patrick le saisit, l'éleva triomphalement au-dessus de sa tête et s'écria joyeux :

" Mary ! petite sœur, nous allons le vendre et avec l'argent qu'on nous donnera, nous pourrons payer nos places de chemin de fer.

— Oui, mon chéri ! tu as raison, partons sans retard.

" Moi je ne puis plus rester ici... vois-tu, c'est trop affreux et cela me perce le cœur.

Le jeune garçon mit le bijoux dans sa poche, et tous deux, suivis de leur chien qui gambadait, reprirent le chemin de Calcutta.

Comme ils sortaient du parc ils rencontrèrent les malheureux Hindous qui, la veille, leur avaient montré, sans le savoir, les propriétés alimentaires des fleurs du Bassia.

Eux aussi étaient revenus à l'humble et frugal garde-manger et avaient fait un copieux repas.

Ils prononcèrent quelques mots de bienvenue aux jeunes Anglais et ceux-ci leur sourirent amicalement, comme à de vieilles connaissances.

Mary caressa les pauvres petits enfants si horriblement décharnés, tapota gracieusement leurs joues, passa ses doigts sur leur noire chevelure et leur murmura quelques mots d'affectueuse pitié.

Puis nantis du bijou mutilé, seul reste de l'aisance passée, ils enfilèrent vivement la voie qui longe l'Hougli et débouche bientôt dans le Strand.

Ils remarquèrent alors que le petit clan des faméliques leur emboîtait le pas, à distance respectueuse, et les suivait de loin.

Arrivés dans la ville européenne, ils cherchèrent et trouvèrent bientôt une maison de changeur.

Mais alors une invincible timidité les arrêta net. Ils n'osaient pas entrer, ne sachant que dire, craignant qu'on ne leur demandât la provenance de cet or, et qu'on doutât qu'ils en fussent les propriétaires légitimes.

Ils hésitèrent longtemps, cherchant comment ils allaient s'exprimer, apprêtant des phrases, des explications.

Enfin, Mary, plus brave, prit son parti et brusqua le dénouement.

Elle tourna vivement le bouton de la porte et se trouva en face d'un parsi à lunettes qui comptait des banknotes et s'interrompait de temps en temps pour griffonner sur un gros registre.

" Monsieur, lui dit-elle toute rouge, d'une voix tremblante, je vous prie de vouloir bien m'estimer cet or et de me l'acheter si vous le jugez à propos."

Il y avait dans son attitude une telle grâce, dans son accent une telle prière et en même temps une telle dignité, que le marchand ne songea même pas à lui demander la provenance du bijou.

Il salua, examina le métal, le passa sur une longue pierre brune ; imbiba la trace avec un acide renfermé dans une fiole de verre et reconnut que c'était bien de l'or sans alliage.

Cela fait, il le mit dans un des plateaux d'une petite balance à trébuchet, déposa des poids dans l'autre plateau, fit la pesée, puis ajouta :

" Cela vaut exactement trente-cinq roupies, mademoiselle (1)."

(1) Le cours de la roupie varie de 21 à 36 cents.

Toute surprice, Mary allait s'écrier :

" Tant que cela !... oh ! que je suis heureuse."

L'amour-propre et le raisonnement arrêtèrent cette réflexion naïve ou imprudente.

Le marchand compta la somme, la lui remit, salua et reprit sa besogne.

Une fois dans la rue, le frère et la sœur, devenus ainsi des capitalistes, ne se sentaient plus les mêmes.

Une soudaine assurance leur venait, en songeant que cette somme bien minime pourtant allait leur permettre de gagner **Peschaver.**

Dès lors, l'idée de partir le plus vite possible les obséda.

Le séjour de Calcutta leur était désormais trop pénible pour qu'ils y restassent plus longtemps.

Ils se firent indiquer la gare centrale par un policeman indigène qui, les voyant à pied, les regarda stupéfaits.

Ils se mirent en route et arrivèrent bien las et déjà tout affamés après une course qui leur parut interminable.

Patrick, nanti des fonds, avait pris la direction de la petite expédition.

Il lui fallut se débrouiller à travers ce remue-ménage indescriptible qui emplissait ce monument, aux proportions gigantesques, où s'agitait une population égale à celle d'une ville de province.

Le pauvre enfant, pour ses débuts, éprouva une cruelle humiliation qu'il fut heureux d'épargner à sa sœur.

Il venait de demander deux places pour Peschaver.

L'employé auquel il s'adressa, voyant deux beaux adolescents de race blanche et luxueusement vêtus, pensa qu'ils allaient effectuer ce long

trajet dans un train de luxe avec arrêt aux principales stations qui sont Burdwan, Barakar, Shergotty, Allahabad, Futtehpour, Cawnpour, Etawolah, Agra, Delhi, Lahore, Eala-Musa, Attoch et Peschaver.

Il prépara deux billets analogues à ceux de nos coupés-lits, les lui présenta et dit :

“ Voilà, monsieur... deux places pour Peschaver: cent vingt roupies.

Somme relativement minime, puisque en France, le trajet de Paris à Marseille, c'est-à-dire huit cent soixante-trois kilomètres, coûte, en simple compartiment de première classe, quatre-vingt-treize francs soixante-cinq par place.

Patrick rougit, fit un haut-le-corps et balbutia tout honteux :

“ C'est trop cher... beaucoup trop cher... je n'ai pas assez d'argent... nous voulons voyager, ma sœur et moi, comme les “ natives ” et avec eux.”

L'employé, devenu soudain arrogant, les toisa de haut et s'écria, d'un air méprisant :

“ Voyager avec les natives !... des Anglais...des blancs... vous n'y pensez pas, mon garçon...

“ Vous êtes sans doute, quelque boy et votre sœur une petite servante... votre maître ne le permettra pas.”

L'enfant redressa la tête avec une dignité incomparable et riposta fièrement :

“ Je suis Patrick Lennox, duc de Richmond !

“ Est-ce donc un crime d'être pauvre et de ne rien demander à personne ?

“ Donnez-moi deux billets d'émigrants.”

Ce fut au tour du malotru de rougir et balbutier quelque plate excuse.

Il prit deux autres billets et ajouta, redevenu poli.

" C'est seulement dix-huit roupies. "

Patrick solda froidement, offrit son bras à sa sœur et tous deux, suivis de Bob, s'engagèrent sur les quais où se pressait la cohue des gens qui partaient.

Il lui restait en poche, exactement, vingt-huit francs et un sou.

Ils avisèrent alors un de ces compartiments contigus aux wagons-lits, avec lesquels ils communiquent et où se tiennent les boys indigènes au service des riches voyageurs anglais.

Bob, sur un signe de son maître, escalada les marchepieds et s'installa sous la banquette.

Un coup de sifflet déchira l'air, il y eut un tapage assourdissant, puis le train démarra.

Les jeunes voyageurs poussèrent un long soupir de soulagement et crurent de bonne foi qu'ils allaient filer indéfiniment, se griser de vitesse et se rapprocher insensiblement du théâtre de la guerre.

Après avoir roulé dix minutes à peine, le train stoppait non loin de ces marais qui bordent le canal Balliaghâtta, en un lieu sinistre, énergiquement dénommé le " Camp de la Misère."

On pouvait dire plus justement encore: " l'Enfer de la Faim " ; car jamais, peut-être, on ne vit, de mémoire d'homme, pareille réunion de gens en proie à cet épouvantable fléau : la famine !

Ils sont là des centaines et des centaines, des milliers, de tout âge et de tout sexe, accroupis ou vautrés sur le sol, faibles à ne pouvoir se remuer et arrivés à un état de maigreur absolument inoui.

A se demander comment une créature humaine peut, sans succomber, subir un tel décharnement !

A l'arrivée du train, tous ces moribonds tendent leurs bras de squelettes, implorant, d'une voix fêlée, quelques bribes d'aliments.

Des mères présentent, au bout de leurs mains, leurs enfants qui semblent flotter, comme dans un vêtement trop large, sous leur peau fripée et dont les membres pendent lamentablement affaissés.

C'est là que se réunissent, clopin-clopant, tous les miséreux de Calcutta, c'est-à-dire tous ceux qui, n'ayant pas une occupation, leur permettant de vivre tant bien que mal, se trouvent sans ressources.

Le séjour de l'opulente cité leur est interdite rigoureusement, et ils n'ont pas le droit de transformer en tables de festin les tas d'ordure.

Il ne faut pas attrister l'opulence par une telle détresse ! On leur assigne pour résidence temporaire le " Camp de la Misère " où, du reste, ils ne sont pas absolument délaissés.

Tous les trains qui partent de Calcutta leur apportent des vivres que leur distribuent les voyageurs apitoyés. Il y a en outre des distributions régulières opérées par des agents spéciaux, qui répartissent équitablement les rations amenées dans des fourgons.

Enfin, des convois particuliers emmènent les plus valides jusque dans l'intérieur, où on les restaure un peu, et d'où on les dirige sur des points où s'accomplissent de grands travaux.

Une manière de chantiers nationaux où l'on peine dur, où l'on mange peu, où l'on meurt ferme ! Chargés de victuailles, des gentlemen et des ladies étaient descendus et s'étaient mêlés à cette cohue navrante.

Ils offraient des galettes, des petits pains, des sandwichs sur lesquels se jetaient, avec une voracité de bêtes, ceux qui pouvaient en attraper une bribe.

Et les deux enfants, Patrick et Mary, enviaient

à ces heureux privilégiés de la fortune non pas leur richesse, mais l'ineffable joie de pouvoir donner.

Cela dura dix minutes, puis ladies et gentlemen remontèrent dans leurs compartiments.

De nouveau, le sifflet retentit et le train démarra.

Mais Patrick et Mary, stupéfaits, s'aperçurent aussitôt qu'ils demeuraient immobiles, au milieu des lamentables pensionnaires du Camp de la Misère.

Ils descendirent à leur tour et constatèrent que le train avait été coupé en deux. Avec la machine de grande vitesse partaient cinq ou six voitures de luxe pour les gens du " high-life."

Il en restait une trentaine et plus auxquelles on allait atteler une locomotive de marchandises, pour le transport des miséreux.

Des employés couraient, affairés, ouvrant, à grand bruit, les portes à jalousies des immenses wagons coloniaux.

Ils proférèrent en langue hindoue, des ordres retentissants accompagnés de grands éclats de voix.

Ces commandements suscitèrent parmi tous ces squelettes une vive émotion qui contracta les faces parcheminées où grimacèrent d'étranges et douloureux sourires.

Et aussitôt il y eut une ruée silencieuse vers les wagons qui furent pris d'assaut, et où l'on s'empila sans le moindre souci de l'hygiène ou simplement de la commodité.

Il en monta ainsi plus de deux mille qui emplirent les voitures, les couloirs et jusqu'aux plates-formes.

Enveloppés par la cohue, les enfants du major se sentirent portés vers une voiture quelconque, et

rudement projetés côte à côte, sur un banc, sans même savoir comment ils se trouvaient là.

Bob, grondant et montrant les crocs, les avait suivis et son aspect rébarbatif écarta un peu la cohue.

Et alors, chose étrange, ils s'aperçurent que le hasard leur donnait pour compagnons de route ce petit clan de miséreux qu'une commune détresse rapprochait d'eux depuis deux jours.

Après s'être restaurés dans le parc du cottage détruit, avec les fleurs du bassian ces derniers les avaient suivis à Calcutta et finalement étaient venus s'échouer au Camp de la Misère pendant qu'ils couraient la ville pour vendre leur bijou.

Ils se reconnurent, se saluèrent, de la tête, et se sourirent, se sentant devenir amis en présence de cette destinée qui sans relâche les rapprochait.

Quand tout le monde se fut tassé, la grande distribution de vivres commença. Les fourgons venaient d'être ouverts et de nombreux employés couraient, poussant devant eux des wagonnets encombrés de victuailles.

Par les portières s'allongeaient, toutes grêles, comme d'énormes pattes d'araignées, des mains décharnées qui happaient au vol ces aliments grossiers, mais du moins substantiels.

Dans l'intérieur se produisaient des bousculades intenses, comme dans une basse-cour ou dans un chenil où se gourmandent les bêtes affamées.

Les morceaux passaient de mains en mains, arrachés, cassés, émiettés, pour disparaître, escamotés au vol par des bouches avides, béantes, et palissadées de dents de loups.

Il allait être midi et la chaleur était accablante, bien que les wagons fussent protégés latéralement par des persiennes en auvent.

Patrick et Mary, qui n'avaient rien pris depuis le lever du soleil, commençaient à défaillir.

Alors le jeune garçon s'enhardit et, se penchant à la portière, appela un employé.

" Monsieur, lui dit-il, ne pourrais-je pas, en payant, avoir quelque chose à manger, pour ma sœur et pour moi. "

L'homme, étonné de le voir en pareille société, lui répondit d'un ton bourru :

" My boy, ce que vous demandez là est impossible.

— Pourquoi ?

— C'est l'aumône aux malheureux...

" Et l'aumône voyez-vous, my boy, ne se vend pas.

— Mais, cependant, nous avons bien payé nos places...

— Vous avez eu tort... et puis je n'ai pas le temps de faire des discours...

" Vous avez faim... acceptez donc..."

L'orgueil écossais du pauvre petit fléchit devant un regard suppliant de Mary qui défaillait.

Rouge de honte et de colère impuissante, il tendit la main et reçut deux galettes que les faméliques, leurs nouveaux amis, ne lui disputèrent pas.

Il en tendit une à sa sœur et dévora l'autre, pendant que deux grosses larmes coulaient de ses yeux.

Brusquement, le sifflet déchira l'air et le train démarra.

X

Quand le geôlier, flanqué de son coulie, pénétra dans le cachot de Sans-le-Sou, il fut étonné de voir le prisonnier allongé immobile sur le sol.

Il s'approcha, et, rompant le silence obligatoire dans les prisons anglaises, lui dit :

" Gentleman... eh ! gentleman...."

Pas de réponse.

" Entendez-vous ?... c'est le déjeuner.

" By God ! vous avez le sommeil bien dur."

Rien !... pas un mouvement !

Le geôlier commença bientôt à s'effrayer. Il se baissa, toucha la main du capitaine, puis son front et recula en murmurant :

" God bless me ! il est froid comme un marbre.

" Est-ce qu'il serait mort ? "

Il essaya de le soulever et le trouva lourd, inerte et rigide comme un cadavre. ...

" Eh bien ! me voilà joli garçon ! "

Alors, épouvanté de la responsabilité que laissait peser sur lui ce phénomène inexplicable, il quitta en courant le cachot, laissant là le coulie dont les yeux noirs avaient d'étranges lueurs.

Il fila, d'une haleine, à travers les couloirs et alla prévenir le gardien-chef.

Ce dernier en référa de suite au directeur, qui fit appeler le médecin de l'infirmerie heureusement présent à son service.

Pendant ces allées et venues, le coulie s'approchait à son tour du prisonnier, le regardait longuement, fixement, puis poussait, dans le lugubre silence du cachot, un éclat de rire guttural, un vrai rire de démon.

Entendant, par les corridors voûtés, la marche

des gens qui revenaient effarés, il reprit son impassibilité de statue de bronze.

Le médecin et le directeur accouraient, essoufflés, et procédaient à de rapides constations.

Le premier tâta le pouls, ausculta la poitrine, souleva les paupières, eut un geste désole et s'écria :

—Je crois bien que cet homme est mort !

— Mais, c'est impossible ! exclama le directeur non moins effrayé que le porte-clefs en songeant, lui aussi, à sa part de responsabilité.

" Il est en léthargie, n'est-ce pas ?

— Faites venir un brancard et transportez de suite ce corps à l'infirmerie, " interrompit le médecin.

D'une main tremblante, le directeur, aidé du geôlier, ouvrait les cadenas fermant les anneaux des chaînes et, dix minutes après, le capitaine Pennyless reposait sur un lit, au premier étage, dans une salle affectée aux prisonniers malades.

Là, le docteur put reprendre à loisir et minutieusement ses investigations, en présence du directeur qui, peu à peu, s'affolait.

Il y avait abolition complète de la sensibilité cutanée, rigidité des membres, immobilite des pupilles, absence de tout bruit, respiratoire, stase complète du sang dans les vaisseaux.

On employa, coup sur coup et presque simultanément, les frictions sèches, les sinapismes et les moxas ; on fit des injections hypodermiques ; on pratiqua la respiration artificielle ; on essaya de l'électricité...

Vains efforts ! Trois heures s'écoulèrent en tentatives infructueuses. Le corps de Sans-le-Sou demeura invariablement immobile, insensible et glacé.

“ En mon âme et conscience, conclut en désespoir de cause le médecin, je crois pouvoir affirmer qu'il est bien mort.

— Mais à quelle cause attribuez-vous cette catastrophe que rien ne faisait prévoir et dont les conséquences, vous le savez bien, peuvent être effroyables ?

— Je l'ignore, pour le moment.

“ Mais l'autopsie me l'apprendra.

— Gardez-vous bien de toucher à ce corps !

“ C'est celui d'un prévenu et il ne nous appartient pas... la loi est formelle.

“ Nous avons droit seulement sur la dépouille des condamnés.

— Alors, je vais le garder en observation.

“ Vingt-quatre heures seulement.

— Oui, c'est cela... vous avez raison... gagnons du temps...

“ Encore dois-je informer de suite l'autorité judiciaire, qui est forcée de prévenir en même temps le consul général des Etats-Unis.

“ Mon Dieu !... mon Dieu !... quelle déplorable aventure, après les menaces lancées par les adeptes !...

“ On va dire que nous l'avons fait périr... et dès lors que vont devenir les malheureux dont l'existence garantissait la sienne ? ”

Et l'épouvante, ressentie par le fonctionnaire colonial, gagnait de proche en proche le personnel de la prison, franchissait l'enceinte en même temps que la nouvelle de la mort du prisonnier, et se répandait dans Calcutta.

Oui, la menace des pundits avait terrifié les plus braves.

Car elle s'adressait non seulement aux cinq cents otages désignés par eux, au cas où Sans-le-Sou

viendrait à périr, mais encore elle planait, sombre et mystérieuse, sur toute la ville, où allait sans doute s'abattre l'épouvantable fléau de la peste.

Le consul américain, très ému, accourut, parlant haut et ferme, reprochant aux autorités leur coupable incurie, et laissant transparaître dans ses récriminations la pensée d'un attentat commis par un subalterne.

Il voulut voir le corps du capitaine et, là éclata en nouveaux reproches, qui affolèrent ces Anglais d'habitude si arrogants à l'égard des étrangers.

Il critiqua violemment la procédure, la mise au secret et s'indigna quand il sut qu'on l'avait enchaîné.

On protesta timidement, en alléguant la sécurité de l'Etat.

“ Eh ! je me moque un peu de votre Etat et de sa sécurité, interrompit le consul avec sa rudesse américaine.

“ Si vous avez des droits, vous avez aussi des devoirs établis par les codes internationaux.

“ Et vous laissez là ce corps, sur un grabat d'infirmerie...

— Il est en observation interrompit le médecin.

— Je m'en fiche un peu, moi, de votre observation...

“ J'exige que, à défaut de soins que vous n'avez pas su ou voulu lui donner de son vivant, vous lui rendiez les honneurs dus à son rang et à sa fortune.

“ Quant à prévenir sa malheureuse femme de cette mort si étrange et si compromettante, c'est un devoir que je ne laisserai pas à d'autres.”

Il partit, très rouge, en laissant atterrés les

fonctionnaires anglais qui, de plus en plus, perdaient la tête.

Il se fit conduire au yacht où son caractère diplomatique put fléchir la consigne jusqu'alors implacable.

A son grand étonnement, il trouva Mrs. Claudia informée déjà de la fatale nouvelle.

Très pâle, les yeux secs, brûlés de fièvre, la jeune femme semblait plus résolue qu'il n'eût osé l'espérer.

Avec infiniment de tact et de courtoisie, il se mit à sa disposition absolue, lui offrit son dévouement en la priant en grâce d'accepter.

" Je suis non seulement votre compatriote, mais encore le représentant officiel de notre grand et cher pays.

" Vous êtes, désormais, sous la protection du pavillon américain et elle ne vous manquera pas, quoi qu'il advienne. "

Elle répondit avec effort, d'une voix étouffée :

" Merci !... merci de tout cœur... ô vous qui m'apportez, au nom de la patrie, ce puissant réconfort... au milieu du deuil navrant... de la douleur atroce qui me brisent.

" Maintenant, je veux sortir d'ici... je veux le voir !

" Les bourreaux qui me l'ont pris n'oseront pas me retenir plus longtemps."

Un officier d'ordonnance arrivait sur ces entrefaites, envoyé par le gouverneur militaire. Il était porteur d'un ordre qui levait la consigne et autorisait les communications des passagers du yacht avec la ville.

Mrs. Claudia, enfin libre de débarquer, fit appeler Marius le maître d'équipage et Johnny le timonier.

Le Provençal et le Yankee arrivèrent silencieux, désespérés par la mort de ce maître qu'ils chérissaient.

" Mes amis, leur dit doucement la jeune femme, je vous emmène avec moi... venez lui rendre les derniers devoirs ! "

Tous deux ne trouvant pas un mot à répondre, émus jusqu'aux larmes et craignant d'éclater en sanglots comme des enfants s'inclinèrent avec respect.

Puis tous quatre quittèrent le yacht sur lequel on venait de hisser, en signe de deuil, le pavillon en berne.

La voiture du consul attendait sur le quai. Elle les emmena au grand trot à la prison où ils entrèrent en frissonnant de désespoir et de colère.

Pendant ce temps, un aréopage de médecins groupés autour du lit funéraire du capitaine Pennyless avait fait de nouvelles constatations.

Après un minutieux examen, ils avaient à l'unanimité conclu que le prisonnier était mort, et qu'il n'y avait plus qu'à l'inhumer.

Alors, par ordre supérieur, on s'était empressé de rendre un peu plus décente l'horrible salle où gisait sa dépouille :

Le lit avait été recouvert d'un pavillon américain, d'où émergeait, noble et fière jusque dans la mort, la tête brune du capitaine.

Des lumières brûlaient en quantité autour du lit transformé en chapelle ardente.

Au chevet priaient deux chergymen : l'aumônier de la prison et son assistant.

Quand la malheureuse femme pénétra dans cet asile de la mort, un cri sourd lui échappa et un flot de larmes jaillit de ses yeux.

Elle s'abattit lourdement sur les genoux, saisit

les doigts raidis de l'adoré compagnon de sa vie, et couvrit de baisers affolés sont front glacé.

Puis elle murmura d'une voix brisée :

" Georges !... mon Georges bien-aimé... est-ce donc ainsi que nous devions nous revoir ! "

Emus et sanglotants, les deux marins s'étaient agenouillés près d'elle, cherchant dans leur mémoire rebelle quelques fragments de prières bégayées pendant leur enfance...

....

Avec infiniment de tact et de discrétion les deux pasteurs s'étaient retirés.

La jeune femme et les fidèles serviteurs étaient demeurés seuls pour la veillée funèbre.

Mrs. Claudia s'était approchée du corps de son mari et se penchaient sur lui, le dévorant des yeux, comme si elle eût cherché, sur ce masque immobile et froid une étincelle de vie !

Le fakir lui avait dit : " Contre toute apparence, contre toute possibilité, vous devez espérer !... "

Affolée d'angoisse, le cœur broyé, elle subissait l'abominable torture d'une attente que rien ne semblait légitimer.

On lui avait promis un miracle !

Mais ce miracle était-il possible, quand les plus savants médecins avaient eux-mêmes déclaré que le comte de Solignac était mort.

Dans la ville, au delà des murs glacés et silencieux de la prison, l'émotion était indescriptible.

Les otages épouvantés se barricadaient chez eux. Les indigènes qui habitent la cité noire s'agitaient, poussés par de mystérieux agents qui parcouraient les groupes.

Des patrouilles d'infanterie et de cavalerie circulaient sans relâche à travers les rues encombrées d'une foule frémissante.

On craignait une émeute, et l'autorité s'apprêait, le cas échéant, à une répression sauvage.

La situation parut même si grave au commanlant militaire, qu'il jugea essentiel de procéder ux funérailles sans plus tarder, au milieu de la uit.

Loin de s'opposer à une pareille détermination, a jeune femme l'accepta comme une délivrance.

Oui, il valait mieux en finir de suite, et ne pas isquer de donner à cette poignante cérémonie le anglant décor d'une bataille, ou plutôt d'un masacre.

On apporta un cercueil.

Marius et Johnny, voulant rendre à leur capiaine l'ultime et douloureux devoir, l'y couchèent en refusant obstinément l'asssistance des Anglais.

Le directeur de la prison, un juge et un greffier e tenaient près d'eux, témoins officiels de la luubre opération.

Mrs. Claudia, plus pâle s'il est possible que son mari, capitonnait d'une main tremblante les étofes autour de cette chère dépouille, afin de lui pargner les heurts et les cahots de la route.

Et quand tout fut fini, elle s'agenouilla, déposa ur son front un baiser, puis se renversa, à demi norte, sur un siège.

Les deux marins, aveuglés par les larmes, visaient le couvercle, pendant que de rauques sanglots soulevaient leur poitrine.

Dans la cour, plusieurs voitures attendaient out attelées.

Le cercueil fut descendu de l'infirmerie, puis hisé dans un break, après avoir été enveloppé d'une tenture noire.

Il était ainsi complètement invisible.

Mrs. Claudia monta dans une seconde voitur avec les deux matelots, et les pasteurs prirent pla ce dans une troisième.

La grande porte fut ouverte à deux battants.

Les voitures en sortirent au galop et se trouvè rent aussitôt enveloppées d'un escadron de lan ciers rouges qui stationnaient, massés dans la rue.

Le triste cortège, dont il était ainsi impossibl de préciser la nature, partit à fond de train, sorti de la ville, et, après une randonnée assez longue, pour dépister les curieux, se dirigea vers le cime tière.

Loin du tumulte de la grande cité, il y ava une solitude et un silence absolus.

La fosse creusée par les terrassiers hindous pré posés d'ordinaire à ce travail était toute prête.

Le cercueil y fut descendu avec d'infinies précau tions à la lumière d'une simple lampe ; les aumô niers récitèrent quelques prières, et tout fut fini !

Mais la vigueur factice qui jusqu'alors soutenai la jeune femme l'abandonna.

Cette effroyable succession d'événements fut plu forte que sa volonté, l'espoir insensé auquel ell avait voulu s'accrocher quand même fléchit.

Elle poussa un cri sourd et s'abattit comme fou froyée, entre les bras de Marius.

Un des fossoyeurs offrit sa paillote, et le quar tier-maître transporta la malheureuse femme dan le taudis où habitait la famille de l'Hindou.

Mais ce n'était pas une femmelette coutumière de pâmoisons, que cette énergique Américaine, dont la vie s'était passée en luttes épiques où bien de hommes fussent tombés.

Une légère effusion d'eau froide la fit revenir à elle, et faisant appel à toute sa vaillance, elle se trouva bientôt debout.

Les deux aumôniers qui l'avaient suivie lui offrirent leurs services, lui proposant de la ramener où elle le désirerait.

Elle les remercia en leur disant que, avec ses deux marins, elle n'avait rien à crain're, et qu'elle désirait demeurer quelques moments encore, dans ce séjour de deuil où elle laissait toute son âme.

Ils se retirèrent après un salut respectueux : et retournèrent aux voitures qui stationnaient en dehors des grilles.

Il était alors environ minuit.

....

L'émeute qui commençait à gronder dans Calcutta s'était soudain apaisée.

Les troupes étaient rentrées dans leurs casernements où elles demeuraient consignées.

Mais la foule, naguère si hostile, semblait avoir oublié cette colère si mystérieusement soulevée, comme un vent de tempête.

Après un moment de vif émoi l'autorité commençait à respirer, d'autant plus qu'il n'y avait eu aucun sévice d'exercé sur la personne des otages.

Quand brusquement, vers les dix heures du matin, une nouvelle extraordinaire vint révolutionner toute la haute administration.

Un des hommes de la police indigène était accouru annoncer à son chef que le corps du capitaine Pennyless avait été enlevé.

On le traita de visionnaire ou d'escroc voulant escamoter une gratification.

Il insista et fit tant qu'on résolut de s'en assurer.

Mais quand on voulut faire fouiller la tombe, on constata que tous les fossoyeurs indigènes avaient disparu. Il fallut en réquisitionner d'autres qui accomplirent sans retard la lugubre besogne.

Le policier avait dit l'exacte vérité : le cercueil était vide !

On courut au yacht, qui, lui, du moins, allait être de bonne prise.

Mais, là encore, nouveau et plus humiliant mécompte.

Le gracieux navire, n'étant plus consigné, avait appareillé avant le lever du soleil.

Il y avait de cela plus de six heures ; par conséquent, il se trouvait hors d'atteinte.

DEUXIEME PARTIE

LES FUGITIFS

I

Quand elle reprit ses sens dans la lugubre cabane des fossoyeurs hindous, Mrs. Claudia retrouva aussitôt toute sa lucidité d'esprit.

En un moment, elle se rappela dans leurs plus infimes détails les circonstances qui avaient accompagné l'horrible drame.

Quelques heures avant l'arrivée du consul américain venant lui annoncer la mort soudaine de son mari, elle avait trouvé, dans sa chambre à coucher, sur le yacht, un petit paquet déposé mystérieusement sur un meuble pendant qu'elle dormait.

Au comble de sa surprise, elle défit ce paquet et y trouva deux objets dont elle devina sans peine la provenance.

D'abord un flacon d'argent incrusté de pierreries et richement ciselé à la manière hindoue : un véritable objet d'art d'un travail et d'un goût exquis.

Au bouchon métallique le fermant hermétiquement, se trouvait attaché un petit parchemin où étaient tracés ces mots : " Ne pas ouvrir sans avoir lu la lettre."

Cette lettre, également écrite sur parchemin, formait la dernière enveloppe du flacon auquel elle adhérait par un large cachet de cire.

Elle enleva le cachet, composé de trois mains ouvertes, disposées en triangle autour d'une fleur de lotus, et lut avidement.

La lettre, assez longue et soigneusement calligraphiée, l'informait des événements qui s'étaient passés dans la prison et concernant plus particulièrement son mari.

Elle contenait, en outre, des renseignements très clairs et très détaillés relatifs au contenu du flacon et à l'usage qu'elle devrait en faire. Cette lecture produisit sur elle une impression foudroyante.

Et il lui fallut toute son énergie, toute sa vaillance, pour ne pas perdre la tête en apprenant de cette façon extraordinaire ces dramatiques et cruels événements.

On lui recommandait le secret le plus absolu et on la priait de ne pas chercher par quels moyens ce message était parvenu à son adresse.

Elle comprit qu'il suffisait d'un mot imprudent pour compromettre le succès d'un plan si audacieusement exécuté par de mystérieux et téméraires amis.

Elle garda le silence, même vis-à-vis de ses plus dévoués serviteurs, et mit toute sa force morale à attendre, dans une énervante et douloureuse passivité, l'accomplissement des faits.

On sait le reste, depuis le moment où le consul américain l'emmena du yacht à la prison, en compagnie des deux marins, jusqu'à celui où elle fut terrassée par une défaillance bien naturelle.

On ne joue pas impunément de pareilles tragédies, et dans un pareil décor ! Et puis, il y avait cette effroyable pensée qui a chaque seconde la torturait :

"Puisque les savants anglais le croient mort!... Puisque la science des civilisés est impuissante à le faire revivre...

" Moi-même, j'ai eu devant lui la poignante sensation de l'anéantissement éternel...

" Mon Dieu !... donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout !

" Mon Dieu !... faites que le miracle s'opère...sinon, la même tombe nous recevra tous les deux."

Quand, après sa défaillance, elle vit, penchés sur elle, les bons et affectueux visages des marins, elle se leva et dit d'un ton résolu :

" Il faut agir ! "

En même temps une voix hindoue, bien reconnaissable à sa tonalité rauque, enrouée, proféra ces mots :

" Prenez courage, noble dame !...

" Vos amis veillent ! "

Et soudain une ombre agile, silencieuse, pénétrait dans la paillote et se détachait vigoureusement, en pleine lumière.

" Le fakir ! s'écria la comtesse de Solignac en reconnaissant l'homme étrange qui lui était apparu sur le yacht.

— Votre esclave dévoué," fit l'étrange personnage en s'agenouillant avec un respect attendri.

Il se releva aussitôt et, dardant son regard flamboyant sur les fossoyeurs interdits, ajouta :

" Et vous, exécutez les ordres."

Ils étaient là six indigènes. Ils saisirent leurs outils et sortirent vivement, accompagnés du fakir.

La jeune femme, assise sur un escabeau en rotin, demeura seule avec Marius et Johnny, qui commençaient à perdre la tête au milieu de cette émouvante succession d'événements.

Après un quart d'heure de silence tragique, le fakir apparut de nouveau.

" Noble dame, daignez me suivre," dit-il à voix basse.

Les terrassiers venaient de retirer de la fosse le cercueil et d'en dévisser le couvercle.

La forme rigide du capitaine Pennyless apparaissait vaguement à la lueur des étoiles.

“ Pas un cri !... pas un mot ! fit le fakir d'un ton respectueux, mais ferme.

“ Vous avez le flacon ?

— Oui !

— Vous vous rappelez bien tout ?

— Oui, tout, répondit la jeune femme.

— C'est bien ! laissez faire.”

Alors, avec une perfection incroyable, il imite le chant du boulboul, le rossignol hindou.

Et brusquement de tous côtés surgissent des formes noires qui accourent, innombrables.

En un clin d'œil, la jeune femme, les deux marins, le corps du capitaine sont saisis par des mains vigoureuses, mais non brutales, qui les enlèvent.

“ Silence !... Silence !...”

Les ombres prennent le galop à travers la nécropole et la traversent en un moment.

Des échelles sont dressées le long des murailles. On les franchit et l'on se trouve en dehors des faubourgs.

La jeune femme et les deux marins, toujours transportés à force de bras, en pleines ténèbres, se laissent aller sans un cri, sans un mouvement, sans une protestation.

Cela dure une grande heure.

Mais si nombreux sont les hommes et les relais, que la distance parcourue doit être considérable.

Cette foule silencieuse, agile, haletante, arrive enfin sous de grands arbres sombres.

La course bientôt se ralenti. On pénètre non sans difficultés au milieu de broussailles et de lianes enchevêtrées, où s'élève une construction basse, à peine visible.

Le gros de la troupe s'arrête. Les gens qui transportent le corps de Sans-le-Sou, Mrs. Claudia, Johnny et Marius pénètrent dans le bâtiment largement ouvert.

Ces derniers, tout étourdis, de cette course vertigineuse, sont enfin déposés sur le sol couvert d'épais tapis.

Des lumières brillent partout, éclairant comme en plein jour cette salle richement meublée à l'orientale.

" Demeurez ici ! ordonne brusquement aux deux marins le fakir qui surgit en même temps comme un diable d'une boîte à surprise.

" Et vous, noble dame, veuillez m'accompagner. "

Il ouvre un panneau latéral et fait signe aux hommes qui ont transporté le capitaine Pennyless.

Tous pénètrent dans une pièce beaucoup plus petite, au milieu de laquelle se dresse un lit avec, en guise de matelas, des nattes en rotin.

Le corps du capitaine y est déposé respectueusement et chacun sort, à l'exception de la jeune femme et du fakir.

" Et maintenant, madame, dit-il brièvement, c'est à vous d'agir le plus tôt possible.

" Faites ce que je vous ai dit, et votre époux vous sera rendu.

" Vous trouverez là tout ce dont vous aurez besoin.

" Soyez sans crainte ! vos esclaves dévoués font bonne garde, et votre sécurité est absolue.

Puis, sans attendre un mot, un signe, il ouvre la porte et disparaît.

Demeurée seule en présence de son mari toujours inerte, rigide et glacé Mrs. Claudia fait appel à toute sa lucidité, à toute son énergie.

Le capitaine semble endormi. Son mâle visage, qui émerge des plis du pavillon bleu étoilé d'argent, drapé autour du corps, est d'un blanc de marbre. Les yeux sont fermés et les lèvres, à demi entr'ouvertes, laissent transparaître l'émail des dents.

La jeune femme le contemple avec un inexprimable regard d'amour et d'espoir, et murmure :

“ Georges !... mon bien-aimé... la vie pour toi... sinon, la mort pour nous deux ! ”

Alors, sans perdre un moment, elle retire de sa poche le flacon d'argent et le dépose à la tête du lit, sur une petite table où se trouvent divers objets.

Notamment un plateau d'argent, avec plusieurs petits morceaux de cire blanche, un couteau à lame également en argent, des verres, une aiguière pleine d'eau et plusieurs foulards de soie.

Conformément aux instructions qu'elle a reçues, la comtesse pétrit entre ses doigts un peu de cire, de façon à la ramollir.

Cela fait, elle bouche hermétiquement ses narines avec cette cire et se couvre la bouche de deux foulards superposés.

D'une main ferme, elle enlève le bouchon du flacon et verse dans sa main une partie du contenu.

C'est une liqueur verdâtre, à l'odeur violente, avec un je ne sais quoi de subtil et de pénétrant.

Puis, elle se met à frotter vivement le front et le derrière de la tête de son mari.

L'odeur, de plus en plus forte, est réellement suffocante.

Sans la précation qu'elle a eue de boucher ses narines et de ne respirer qu'à travers un double tissu de soie, la jeune femme, certainement, fût tombée sans connaissance.

Le liquide étant très volatil, sa main est bientôt sèche.

Elle reprend le flacon, le met sous les narines de son mari, et lentement compte jusqu'à cent.

Quelle affreuse angoisse ! quels désordonnés battements de cœur, pendant cette opération étrange dont dépend leur salut à tous deux !

Mais, est-ce une illusion ? a-t-elle bien vu ?...ses yeux troublés par les vapeurs ne la trompent-ils pas ?

Il lui semble qu'un peu de rouge monte aux pommettes de ce visage livide...

Oui !... oui !... c'est vrai !... la face lentement rougit... les lèvres se carminent et cette affreuse pâleur disparaît.

Oui ! le miracle promis s'accomplit... le mort va ressusciter.

A demi asphyxiée sous le tissu qui permet à peine l'entrée de l'air dans ses poumons, la comtesse de Solignac laisse échapper un long soupir.

Maintenant elle espère ! elle croit !...

Les tortures endurées depuis vingt heures sont finies.

Plus que jamais elle a besoin de son sang-froid, car elle doit agir avec précision, sans hésiter, sous peine de tuer ce pauvre corps où la vie n'est encore qu'un souffle imperceptible.

Elle retire le flacon de dessous les narines, prend un verre et y verse douze gouttes seulement de la mystérieuse liqueur.

Elle y ajoute environ trois cuillerées d'eau qui instantanément deviennent d'un beau vert émeraude.

Cela fait, elle prend le couteau à lame d'argent, introduit doucement cette lame entre les mâchoires contractées et les écarte légèrement.

Alors, goutte à goutte, avec d'infinies précautions, elle verse le mélange à l'aide d'une petite cuillère, en veillant attentivement à ce qu'il ne s'en perde pas la plus minime quantité.

Cette opération très délicate, exigeant une adresse et une patience infinies, dure près d'un quart d'heure.

Pouvant à peine respirer, trempée de sueur, le cœur battant, la pauvre femme est presque défaillante.

Quelques minutes s'écoulent, de ces minutes angoissées qui vous vieillissent de dix ans !

Alors, dans un silence tragique emplissant cette pièce où s'accomplit l'œuvre étrange de cette résurrection, s'élève un soupir.

Un de ces soupirs insaisissables comme celui d'un nouveau-né qui s'éveille.

Ce n'est pas la comtesse qui l'a poussée.

Non !... c'est lui !... le mort !... le corps inerte et glacé que les Anglais croient scellé pour jamais dans la nuit du tombeau !

Une seconde inspiration, un peu plus longue, un peu plus forte, soulève la poitrine du capitaine, puis une troisième, et ses paupières alourdies se soulèvent imperceptiblement...

Un rugissement de joie échappe à la jeune femme qui s'écrie, haletante, folle de bonheur :

“ Il vit !... mon Georges !... il vit !...

“ Mon Dieu, je vous remercie ! ”

Conformément aux indications du fakir elle ouvre vivement la fenêtre et la porte afin de balayer les émanations de la mystérieuse liqueur.

Dans la pièce voisine, elle aperçoit, affaissés par la douleur, les deux marins qui ne savent rien et qui attendent, veillant là comme de bons chiens fidèles.

Alors seulement elle fait tomber la cire qui ferme ses narines et enlève les épais tissus qui couvrent sa bouche.

Marius et Johnny la regardent d'un air interloqué, comprenant de moins en moins et la croyant frappée de folie, en l'entendant leur dire :

"Mes fidèles compagnons... mes braves amis... venez... venez... mon mari... votre capitaine est vivant !...

" Vous entendez ? il est vivant !...

Ils entrent pour obéir, mais ne pouvant croire à ce miracle malgré une affirmation aussi formelle.

Tout à coup, une bordée de jurons carabinés leur échappe à la vue de Sans-le-Sou.

Les éclats de joie de la jeune femme ont éveillé tout à fait le mort qui se dresse sur le lit, allonge les bras, s'étire et bâille très prosaïquement...

" Bourgasse de troun de l'air... de pécaïré !

— Hell damed me !... no !... no !... God bless you, captain !..."

Provençal et Yankee, absolument fous de bonheur, se mettent à danser pendant que la jeune femme se jette au cou de son mari, en sanglotant:

" Georges ! mon ami... cher bien-aimé !... vous m'êtes enfin rendu ! "

Le capitaine Pennyless, absolument stupéfait devant ces éclats d'une joie désordonnée, en présence de cet élan maladif d'une tendresse nerveuse, finit par dire d'une voix encore mal assurée :

" Voyons, que se passe-t-il, ma chère Claudia ?

" Où suis-je en ce moment ?

" Ai-je rêvé, sur le yacht, que j'étais arrêté emprisonné, mis aux fers ?...

—Capitaine, interrompit d'une voix retentissante le Provençal, c'est véridique et sincère comme le point de midi...

" Mais bien plus fort que tout ça : vous êtes mort ! à preuve que les Anglais vous ont enterré et que nous vous avons pleuré... et vous êtes ressuscité, à preuve que la joie de vous voir vivant " il " nous déralinge en grand la fressure !

" Pas vrai, Johnny ? "

Incapable maintenant d'articuler un mot, l'Américain faisait mouvoir sa tête à la façon d'un magot, pendant que sa bouche crispée par un attendrissement irrésistible et comique, agitait tout drôlement sa barbe de bouc.

" Alors je ne comprends plus, reprit le capitaine.

" Je me suis endormi dans mon cachot, comme d'habitude, c'est-à-dire très gêné par les fers dont messieurs les Anglais avaient jugé bon de me chargé et je m'éveille ici, libre !...

— Oui, mon ami, libre et vivant, fit Mrs. Claudia, rayonnante.

" Et je vous dirai bientôt, en détail, après quelles abominables tortures endurées par moi qui ne croyais plus vous revoir et qui allais mourir de votre mort.

— Chère Claudia, je vous dois ma résurrection.

—Oh ! je n'ai été que l'instrument passif et zélé d'amis étranges et mystérieux dont le pouvoir et les moyens d'action sont réellement formidables.

" C'est ainsi qu'un fakir..."

Avec son sans-façon de génie familier, le fakir entrait à ces mots.

"Le voici ! " fit Mrs. Claudia en désignant l'Hindou avec une surprise qui n'était pas exempte d'une vague terreur.

Ce dernier était suivi de trois hommes portant des vêtements indigènes, des armes, des provisions.

Arrivé devant le lit où était couché Sans-le-Sou, le fakir s'inclina en mettant ses mains au-dessus de son front, et dit brièvement :

“ Maître, vous êtes vivant et libre ; et les adeptes ont payé leur dette.

“ Mais ils ne se regardent pas comme quittes envers vous.

“ Vous avez de terribles ennemis... dans quelques moments ils vont connaître le secret de votre retraite.

“ Il faut fuir.

— Mais je ne sais même pas où aller !

— Fiez-vous à moi pour vous conduire dans un asile où l'on vous oubliera...

“ Vite !... vite ! costumez-vous à l'indienne...

— Mais ce sera superbe cette fuite ! s'écria la jeune femme qui maintenant se sentait de force à braver une armée.

— Voici de l'or, des bijoux, des pierreries, continua gravement le fakir.

“ Malgré votre opulence, vous êtes sans ressources... allez ! dépensez largement, sans compter... le trésor des adeptes vous est ouvert.

—Et le yacht ?... mon cher “ Pennyless ”, fit le capitaine.

— N'ayez aucune crainte !

“ Les Anglais ne pourront pas s'en emparer.

“ Le meilleur pilote de l'Inde va, sur un ordre de vous, le conduire en lieu sûr.

— A merveille mon brave fakir !

“ Johnny, Marius, allez vous déguiser pendant que la comtesse et moi nous en ferons autant.

— Maître, interrompit le fakir, hâtez-vous !... hâtez-vous ! les instants sont précieux.

“ Car, sachez-le bien, un péril plus grand encore que celui auquel vous venez d'échapper vous menace tous ! ”

II

La métamorphose fut aussi rapide que complète.

Le comte de Solignac et sa femme revêtirent vivement les costumes orientaux apportés par le fakir.

Il se coiffa d'un somptueux turban tout en mousseline et surmonté d'une aigrette en diamants qui lançait des feux éblouissants. Cela fait, il endossa la petite veste courte en cachemire blanc soustaché d'or, enfila l'énorme pantalon bouffant, également en cachemire, chaussa les fines bottes en maroquin rouge et enroula autour de sa taille une large ceinture de soie écarlate.

Avec sa barbe brune, ses yeux noirs, son teint mat, ses mains fines, ses pieds d'enfant, il ressemblait à s'y méprendre à un de ces jeunes princes que l'Angleterre paye, circonvient et endort peu à peu pour les évincer tout à fait.

La comtesse avait pris le costume des musulmanes, très précieux pour la circonstance, vu qu'il cachait la jeune femme depuis la pointe recourbée de ses fines babouches brodées d'or et de perles, jusqu'à la racine des cheveux blonds dissimulés sous les voiles qui ne laissaient apercevoir que les yeux.

Dans la salle voisine, s'accomplissait la transformation de Marius et de Johnny.

Depuis qu'ils savaient leur capitaine vivant, leur douleur avait fait place à une joie débordante. Ces dangers terribles, dont on les menaçait, et cette fuite éperdue qui allait les emmener au diable, tout cela devenait pour eux une véritable partie de plaisir, une bonne équipée de matelots en bordée franche.

Les marins, en général, ont le génie du déguisement ; cela tient sans doute à ce que, habitués à bourlinguer par tous pays, ils ont pu voir de près toutes les races et tous les costumes de deux hémisphères.

En outre leur profession les rend éminemment observateurs et développe en eux d'une façon étonnante la mémoire de l'œil.

Aussi, la mascarade qui les ravissait fut-elle, en un moment, frappante de vérité.

Il n'y eut plus ni Américain, ni Provençal mais deux musulmans de corpulence héroïque, presque majestueux auxquels un véritable arsenal de cimeterres, de kandjars, de pistolets donnait un air formidable.

Quand le capitaine et sa femme sortirent, ils leur firent un superbe salut militaire et se rengorgèrent fièrement, quand Sans-le-Sou leur dit, enthousiasmé :

" Bravo ! Johnny ! bravo ! Marius !... tous nos compliments.

" Vous êtes admirablement réussis."

Marius, qui n'avait jamais sa langue dans sa poche, répondit avec un accent carabiné contrastant étrangement avec cet orientalisme :

" Oh ! capitaine, c'est vous qui êtes le plus épinglé, le plus " suivé " des fils du Prophète !

" Pécaïré !... on dirait à vous voir, avec madame, l'empereur et l'impératrice d'Afrique, d'Arabie et de Turquie."

Le fait est que pour un homme si nouvellement ressuscité, le capitaine Pennyless, le merveilleux héros d'aventure, était tout simplement admirable.

Il partit d'un joyeux éclat de rire, auquel s'associa de tout son cœur Mrs. Claudia qui mainte-

nant se sentait de force et d'énergie à escalader le ciel !

Marius et Johnny les imitèrent à la stupéfaction du fakir, dont la taciturnité hindoue ne pouvait concevoir une telle gaieté, en de pareilles circonstances.

Il la jugea même dangereuse, car il s'écria, tout alarmé :

" Silence! je vous en prie, silence !

— Oui, mon père Ronchonneau, fit encore Marius, l'incorrigible bavard.

" On va ferner le panneau de la soute au pain et amarrer la langue au taquet.

— Oui, reprit gravement le fakir, le silence va vous être imposé pour un temps, à cause de votre ignorance de la langue hindoue.

" Vous êtes des croyants qui avez fait un vœu le vœu de ne pas parler, quoi qu'il advienne... en présence des " natives."

" Et maintenant, partons au plus vite... nous n'avons que trop tardé."

Ils sortirent sans bruit, et leurs yeux s'étant peu à peu habitués à l'obscurité, ils aperçurent, sous les arbres, deux éléphants, énormes, vaguement éclairés par la lueur des étoiles.

Sur chacun d'eux, se trouvait attachée, par des sangles, une espèce de cage pourvue de sièges et que l'on nomme " houdah."

L'un de ces " houdahs," couvert de riches étoffes en forme de minaret, devait servir au capitaine et à sa femme. L'autre avait pour toiture une sorte de parasol suffisant pour défendre les voyageurs contre le soleil et la pluie.

Pour accéder à ces appareils luxueusement ornés, une mince et flexible échelle de bambou que l'on emporte pendant le voyage était accotée au flanc de chacun des pachydermes.

Leur masse imposante, leur aspect inattendu provoquèrent une vive surprise chez les deux marins qui oublièrent la recommandation du fakir.

" Bagasse ! mon bon, le beau tas de viande !

— " By God ! " des mouvements de chair !

— Silence ! " fit le fakir avec un sifflement rappelant celui du cobra en fureur.

A califourchon sur le cou de chaque éléphant, immédiatement derrière les oreilles, se tenait le "mahout", conducteur ou cornac, portant en main le bâton armé d'un croc en fer, qui sert, du reste, moins que la parole, à faire évoluer l'intelligent animal.

Le fakir les désigna, dans l'ombre, du geste, et de sa voix basse ajouta :

" Ces deux éléphants sont les plus forts, les plus braves et les mieux dressés de tout le Bengale.

" Maître, celui que vous allez monter s'appelle Rama. L'autre qui nous portera s'appelle Scindiah.

" Vous verrez, quel instinct prodigieux, quel courage, quelle endurance...

" Nous en aurons besoin, d'ailleurs ! "

Le capitaine Pennyless, en homme sachant le prix du temps, grimpa vivement le long de la petite échelle qui plia, craqua, mais tint bon.

Il enjamba le rebord du houdah et dit à sa femme :

" Claudia, mon enfant, veuillez monter."

Celle-ci l'imita fort adroitement, bien que ses vêtements orientaux la gênassent un peu.

Quand elle fut au bout de l'échelle, Sans-le-Sou la saisit doucement sous les bras, l'enleva sans effort, et l'assit près de lui dans le houdah richement capitonné.

Pendant ce temps, Marius grimpait sur l'autre

éléphant, et bavard incorrigible, ne pouvait arrêter cette réflexion !

“ Johnny, mon camarade, vois donc : nous montons par l'échelle de tribord, comme des officiers ! ”

Il s'installa, son compagnon l'imita, puis le fakir, et quand tout le monde fut embarqué, on retira les échelles qui furent assujetties à deux crochets “ ad hoc ” au flanc de chaque houdah.

Les mahouts firent entendre un sifflement et aussitôt les éléphants se mirent en marche, Scindiah tenant la tête.

Ils allaient d'un pas allongé, bien rythmé, infatigable, aussi rapide que le galop d'un bon cheval, et qu'ils peuvent soutenir indéfiniment.

Ils atteignirent et dépassèrent bientôt Doum-Doum, une petite ville de cinq mille habitants, qui est en même temps l'arsenal indigène où se fabriquent les fameuses cartouches auxquelles les soldats anglais apportèrent ces barbares modifications qui rendent effroyables les blessures faites par les balles.

La nuit était toujours épaisse. Il pouvait être deux heures du matin.

Le soleil ne devant se lever qu'à cinq heures et demie, les fugitifs avaient assez de temps pour faire la route et échapper, du moins pour l'instant, à ce mystérieux péril connu du seul fakir.

Les éléphants suivaient cette route qui côtoie l'Houglî entre les deux lignes du chemin de fer, dont l'une va directement à Darjiling, à la frontière du Sikkhim, et l'autre à Burdouan, pour de là rayonner dans toute la partie occidentale de l'Empire.

Ils faisaient allègrement leurs seize kilomètres à l'heure, en balançant les houdahs auxquels ils im-

primaient, toutes proportions gardées, les oscillations d'un navire.

Confortablement assis, ou pour mieux dire, aux trois quarts couchés, le comte de Solignac et sa jeune femme sommeillaient à demi, pendant que, de leur côté, les deux marins, habitués à se reposer, à la diable, dormaient à poings fermés.

Ils passèrent, sans même le soupçonner, en vue la ville française de Chandernagor, dont les séparaient seulement huit cents mètres, la largeur de l'Hougli.

Tchoudan-Nagar, la ville du Bois de Santal, ou Tchandra-Nagar, la ville de la Lune, est un des derniers vestiges de nos possessions dans l'Inde.

Un vestige et un souvenir glorieux des temps héroïques où notre grand Dupleix cherchait à conquérir pour la France l'empire de l'Inde.

Chandernagor était devenue, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, une ville considérable, où des centaines de navires apportaient un trafic énorme.

Dupleix disparu, la malheureuse ville déchut rapidement. Ruinée par les guerres, isolée de la France, étranglée par les douanes anglaises, n'ayant plus que trois mètres d'eau dans le fleuve, son commerce est nul, car les bâtiments français s'arrêtent à Calcutta.

Ce n'est plus qu'une ville quelconque, une des moins banales peut-être du Bengale, où 23,500 Hindous, sujets de la France, habitent un territoire si exigu qu'il mesure exactement 940 hectares !

Du reste, la colonisation du delta du Gange devait tenter d'autres nations européennes.

A moins de trois kilomètres de Chandernagor se trouve la ville de Tchinsourah qui était jadis une

colonie hollandaise vendue un bon prix à l'Angleterre en 1826.

A quinze cents mètres au-dessus de Tchinsourah, s'élève sur l'Hougli la ville qui porte son nom et qui ne forme plus aujourd'hui, avec Tchinsourah, qu'une seule municipalité de trente-cinq mille habitants.

Hougli fut fondée par les Portugais en 1547 et comme Chandernagor connut des jours d'éclatante prospérité.

Elle fut prise par les Anglais, et il n'y reste plus aujourd'hui d'autres vestiges de l'occupation lusitanienne que l'église et le monastère de Bandel. Ce sont les deux plus anciens monuments élevés au culte chrétien dans l'Inde septentrionale.

Sans ralentir leur allure, les éléphants franchirent le pont qui traverse le fleuve en face de Tchinsourah et prirent sans désemparer la route qui s'enfonce dans la jungle et court dans la direction de l'Est.

Bien que tout fût absolument calme, le fakir, en dépit de son sang-froid habituel, manifestait une vive inquiétude.

A différentes reprises, il fit arrêter le cortège. Retirant alors l'échelle en bambou des crochets qui la maintenaient au houdah, il l'appliquait au flanc de son éléphant, Scindiah.

D'un bond de clown, il touchait terre, se mettait à plat ventre, collait son oreille au sol et écoutait anxieusement.

Puis il remontait avec son agilité d'acrobate, et méditait laborieusement pendant que ses deux compagnons sommeillaient.

Enfin, une teinte lilas clair apparut au-dessus de l'horizon. En quelques minutes, cette jolie teinte s'accentua, passa au violet, puis au pourpre vif, aux reflets d'incendie.

Le soleil allait se lever.

Les éléphants qui avaient fait, sans désemparer, plus de cinquante kilomètres, en trois heures, commençaient à souffler.

On était en pleine jungle, c'est-à-dire en plein pays sauvage et, à l'exception d'une bâtisse enfouie sous les lianes et les plantes grimpantes, il n'y avait aucune habitation à plus de cinq lieues à la ronde.

Les éléphants s'arrêtèrent d'eux-mêmes, comme des chevaux de poste à un relais.

" C'est le bungalow de Ramnagar," fit le fakir.

" Nous sommes arrivés... descendons."

Le dak bungalow est une institution jadis des plus prospères et que la multiplication des chemins de fer, dans l'Inde, aura bientôt ruinée.

C'est, à proprement parler, le gîte d'étape, l'hôtellerie, le caravansérail, où les voyageurs trouvent, sur les routes désertes et loin des centres civilisés, le vivre et le couvert.

Bâties et entretenues par le gouvernement anglais, sur toutes les routes de l'empire colonial, ces maisons sont tenues par un khanéama ou cuisinier, personnage autrefois arrogant jusqu'à l'insolence, et aujourd'hui bien adouci par la concurrence du chemin de fer.

Du reste, si quelques-unes sont jolies, confortables et fort bien aménagées, la plupart n'offrent que le gîte sur des lits de fer fourbus ou des divans en rotin. Cela coûte environ deux francs cinquante par jour.

Quant aux repas composés invariablement de chicken-curry, poule au riz, d'œufs et de café, ils sont tarifés au même prix que la chambre : deux francs cinquante.

La poule est maigre, le riz avarié, les œufs suspects...

C'est la famine si l'on n'emporte pas ses provisions.

Les Anglais, gens pratiques et amis de leurs aises, n'y manquent jamais. Voyageant à petites journées, aux frais de la "Princesse," ils emmènent vaisselle, argenterie, literies complètes, vins, conserves, objets de toilette, tout le nécessaire et tout le superflu, n'empruntant au dak bungalow que ses quatre murs.

Les mystérieux amis des fugitifs, bien que pressés par les événements, avaient pu pourvoir à l'essentiel.

Ils avaient entassé à la hâte, au fond des houdahs, quelques victuailles de choix et, trésor inestimable, quatre petits matelas cambodgiens si commodes et tenant si peu de place.

Donc le séjour au bengalow de Ramnagar fut aussi confortable que pouvaient le désirer des voyageurs endurcis.

Du reste, ils étaient, malgré leur vigueur, rompus de fatigue, et tous, après un repas sommaire, s'endormirent dans les chambres hermétiquement closes.

La journée se passa sans incidents. Quand le soleil sur son déclin eut perdu sa terrible chaleur, on se remit en route dans la direction de l'Ouest.

Pendant des heures et des heures les éléphants soutinrent vaillamment leur allure.

La distance entre les fugitifs et leurs ennemis devait être considérable, quoique le fakir manifestât toujours, de temps à autre, une vive inquiétude.

" Où nous conduis-tu, ami ? lui avait demandé à plusieurs reprises Sans-le-Sou.

— J'ai promis de vous amener en bonne santé là où les pundits règnent en souverains maîtres...

" Un de ces vieux temples, grands comme une

ville, et où règnent l'abondance, la paix, la sécurité.

“ Là, vous serez à l'abri de toute poursuite, car la police anglaise en ignore la disposition secrète connue de nous seuls, et gardée jalousement depuis la conquête.

“ C'est là que les plus illustres proscrits de nos grandes guerres ont trouvé un asile inviolable, et ont pu vivre des années.

—Est-ce bien loin ?

— Il faut au moins quatre nuits de marche forcée.

— Eh bien ! va pour quatre nuits ! ” fit gaiement Sans-le-Sou qui semblait ne plus se souvenir des lugubres aventures ayant accompagné son arrivée dans l'Inde.

Ni lui, ni sa charmante femme qui montrait une endurance prodigieuse et une magnifique égalité d'humeur.

Et pourtant, rien n'est moins gai que ces courses éperdues, la nuit, encaqués dans une boîte, sur la mouvante échine du colosse, et qui finissent par produire une écrasante fatigue.

Cette seconde nuit s'écoula sans incident. On passa la journée qui suivit au bungalow de Kitta, puis on se remit en marche au coucher du soleil.

Les fugitifs étaient alors à plus de cent soixante kilomètres de Calcutta.

Ils marchaient depuis environ quatre heures. Depuis longtemps ils avaient franchi à niveau la voie ferrée qui va de Bombay à Barakar et cheminaient à travers la jungle.

Tout à coup l'éléphant Scindiah, qui marche en tête, s'arrête, dresse les oreilles, darde sa trompe en demi-cercle et manifeste l'inquiétude et la colère.

Son mahout essaye vainement de le calmer et de le faire avancer.

L'intelligent animal demeure immobile comme un roc..

En même temps un rapide sillon de lumière raye les ténèbres, accompagnant un coup de feu assourdissant.

C'est tiré là, tout près, à quelques pas, sous un épais rideau de bambous qui bordent la route.

Scindiah, blessé, fait entendre un cri vibrant comme un froissement de cymbales et se rue en avant.

Mais alors de nouveaux coups de feu, assez nombreux, éclatent en tête, et des deux côtés.

Les fugitifs sont tombés au beau milieu d'une embuscade.

Quelques balles ont frappé la charpente des houdas avec un bruit sec, bien caractéristique.

Les deux éléphants sont atteints, car ils poussent avec fureur leur cri terrible, ce barrit que l'on n'oublie jamais quand on l'a une fois entendu.

Arrachés à leur somnolence par les détonations, les fugitifs saisissent leurs armes et se préparent à une défense vigoureuse.

Malheureusement ils ne voient rien et ne peuvent qu'attendre passivement le corps à corps dont ils sont menacés.

A quoi bon brûler inutilement sa poudre dans les ténèbres quand on n'a pas d'autre but que la fugitive lueur d'un éclair.

Beaucoup de femmes eussent poussée des cris d'effroi, se fussent accrochées à l'homme en appelant au secours.

Mrs. Claudia, digne épouse du vaillant Pennyless, arma froidement une petite carabine à répétition et demeura impassible, cherchant à percer d'un regard l'opacité des ténèbres.

Brusquement une seconde décharge éclate et Scindiah, blessé de nouveau, fléchit, puis oscille, prêt à s'abattre.

" Tonnerre ! gronda Marius, il en tient dans ses œuvres vives, le pauvre ! "

En même temps, une voix éclata dans la nuit.

" Hardi ! my boys !... hardi ! nous les tenons."

A ces mots une troupe nombreuse de cavaliers surgit des bambous et entoure les deux éléphants.

Mrs. Claudia, distinguant vaguement la robe claire d'un cheval, épaule vivement et fait feu.

Le cheval frappé en plein corps, se dresse comme un animal héraldique et s'abat sur son cavalier.

" Bravo ! Claudia " s'écrie Sans-le-Sou en ponctuant ses paroles d'un coup de carabine.

Marius et Johnny se mettent de la partie et font un feu d'enfer sur le groupe mouvant déconcerté par cette foudroyante riposte.

" Hell dam me ! hurle la voix, ces éléphants de malheur ne tombent pas !

" Allo, boys, broyez-leur les jambes.

— Mais je connais cet organe de corbeau enrhumé," songea Sans-le-Sou en envoyant au jugé un coup de carabine à ce personnage.

La grosseur de l'éléphant, jointe à sa prodigieuse vitalité, le met généralement à l'abri des projectiles ordinaires.

Il faut, pour le jeter à bas, une balle de très gros calibre poussée par une charge de poudre dépassant vingt grammes.

Encore, le chasseur doit-il viser soit l'oreille, soit la tempe, soit l'os frontal quand la bête lui présente la tête bien en face.

Il y a encore le coup de la jambe, bien connu des professionnels et qui met l'animal absolument hors de combat.

L'éléphant qui a une jambe brisée tombe dès qu'il essaye d'avancer et il devient une victime facile.

En entendant cet ordre barbare donné par l'inconnu, le fakir frémit.

Les éléphants une fois à terre, les fugitifs se trouvaient à la merci de leurs ennemis, et les adeptes feraient retomber sur lui la cause de la catastrophe. Alors, il n'hésite pas à jouer le tout pour le tout.

D'une noix éclatante il jette un ordre rapide aux mahouts :

" A travers la jungle, mes enfants ! "

Scindiah, grièvement blessé, mugissait de façon effroyable, et Rama excité, furieux, à demi fou, poussait aussi des barrits retentissants.

Sans essayer de les calmer, les mahouts leur assénèrent brutalement quelques coups de crocs et leur crièrent de partir sur la droite.

Alors ils se ruèrent avec l'irrésistible impétuosité de la brute sur le cercle des cavaliers, culbutèrent les bêtes, assommèrent à coups de trompe les hommes au passage, et trouant, comme des chaumes de blé, le taillis de bambous, s'élancèrent éperdument dans la jungle.

Maintenant, Rama tenait la tête. Scindiah le suivait avec difficulté, boitant tout bas et gémissant plaintivement.

Le fakir comprenant que s'il s'arrêtait il ne pourrait plus repartir, pressait tant qu'il pouvait l'allure du pauvre animal dont il voulait du moins utiliser l'agonie pour le salut commun.

Au pas allongé, au pas de route, avait succédé un galop nerveux, convulsif, plein de saccades et de soubresauts.

On allait au hasard, à travers les graminées

géantes, les lianes enchevêtrées aux branches des soundaris et des djaro'.s à travers les fûts des talipots et les odorantes broussailles des canneliers et muscadiers.

On allait en coup de vent... on allait en trombe, les houdahs tressautant sur les échines, s'accrochant à tous les obstacles, ayant laissé depuis longtemps les rideaux, les tentures, les parasols, et réduits à leur plus simple expression de cages en bois.

Les fugitifs, secoués, ballotés, culbutés, lancés les uns sur les autres, se cramponnaient désespérément, et attendaient crispés le moment où les éléphants à bout de souffle allaient s'effondrer.

Après une galopade infernale qui dura bien une heure, le pauvre Seindiah succomba.

Il s'écroula tout d'une pièce, en lançant une dernière fois son appel de trompette, et en projetant rudement, à travers les herbes, son mahout, le fakir et les deux matelots.

Rama, voyant tomber son camarade, s'arrêta en même temps.

Déjà se relevaient les quatre hommes que leur triomphante culbute n'avait pas endommagés.

Le mahout, sanglotant, se jetait sur l'animal agonisant, lui parlait avec de petits mots de tendresse, et essayait d'étreindre à deux bras sa tête monstrueuse.

Pendant que Rama, le flanc houleux, la bouche écumante, s'arrêtait, soufflant à pleine trompe. Sans-le-Sou, heureux d'être enfin soustrait à cette gymnastique furibonde, disait à sa femme :

“ Ne vous a-t-il pas semblé, chère Claudia, reconnaître cette voix qui ordonnait le massacre de nos montures ?

— Peut-être... je ne sais trop.

— Eh bien ! cette voix à l'accent yankee, assez rare ici, en pays anglais, est celle de mon ennemi intime, celui qui prétendait à votre main, et qui n'a jamais pu me pardonner d'être devenu votre époux.

— Jim Silver, alors.

— Oui, le Roi de l'Argent, qui cherche sa revanche."

Un bruit formidable, précédé de coups de sifflet stridents ! coupa la parole à la jeune femme.

On eût dit le sifflet d'une locomotive accompagnant le fracas de wagons projetés les uns sur les autres, se culbutant, s'écrasant, s'anéantissant.

La première pensée du capitaine Pennyless et de ses compagnons fut de s'élancer vers le lieu où avait éclaté ce formidable tumulte.

Une catastrophe terrible venait de se produire dans le voisinage. Il y avait là des malheureux qui réclamaient des soins urgents, et le bon cœur des fugitifs les poussait invinciblement, eux que de graves périls menaçaient, à cette mission de dévouement et d'humanité.

Malheureusement la jungle est absolument impraticable pendant la nuit.

Il leur fallut donc attendre avec cette fiévreuse impatience l'arrivée du jour.

D'autre part, les ténèbres, au milieu de ce fouillis de végétaux, leur étaient insupportables.

Aussi, le fakir pressentant leur énervement, alluma quelques brindilles, put, à leur clarté, trouver quelques morceaux de bois résineux et leur procurer à tous un peu de lumière.

L'éléphant Scindiah finissait d'agoniser. Le pauvre animal avait été criblé de balles dont une au moins avait déterminé sa mort, en coupant à son col une des veines jugulaires.

Son camarade Rama, bien que tout couvert de sang, paraissait moins grièvement atteint.

Sans-le-Sou, muni d'une torche, examina d'abord ses jambes et les trouva moins malades qu'il n'eût osé l'espérer, étant donné l'ordre sauvage de viser de préférence à cet endroit.

Il y avait bien de-ci de-là quelques trous. Mais les projectiles, de très petits calibre, avaient passé à travers les muscles sans léser, par bonheur, les os.

Une de ces blessures, pourtant, semblait le faire beaucoup souffrir. Elle saignait abondamment à l'articulation de la jambe et du pied, et arrachait à Rama des grognements de colère et d'impatience.

Puis il soulevait, en l'agitant par petites saccades, l'énorme pilon, avec ce geste d'un chat qui vient de se brûler.

Mrs. Claudia, la première, aperçut à la lueur de sa torche une grosse protubérance, en forme de tumeur, d'où le sang jaillissait en un filet vermeil.

Soudain apitoyée, elle dit à son mari :

" George, mon ami, voyez donc... tenez, là...pauvre animal ! comme il doit souffrir.

" Si on pouvait le soulager.

—Je vais essayer," répondit le capitaine.

III

Pendant que le fakir aidé de Marius, de Johnny et du mahout tentaient de retirer les sangles qui attachaient le houdah au cadavre de Scindiah, Sans-le-Sou pria sa femme de tenir la torche, et résolument tenta l'aventure.

Le mahout de Rama était descendu de son poste, sur l'échine, et debout près de sa bête, lui parlait affectueusement.

Sans-le-Sou, à son tour, s'approcha, caressa la trompe qui se roulait et se déroulait et tira le petit kandjar qu'il portait à sa ceinture.

Il approcha la pointe de la tumeur et, poussant de toute sa force, l'incisa d'un seul coup.

Certes, il y avait un danger réel.

L'éléphant pouvait ne pas comprendre le but de cette opération qui lui apportait un surcroît de douleur, prendre la chose du mauvais côté, être saisi de fureur et aplatir, comme une poire tapée, l'opérateur, sous son pilon.

Mais Sans-le-Sou avait compté, non sans raison, sur l'intelligence du brave animal.

Sous la morsure de l'acier, Rama poussa un cri formidable.

“ Huink !... ”

Puis il se mit à trembler, mais resta immobile.

Un énorme caillot de sang jaillit de la plaie. Alors Sans-le-Sou y introduisit le doigt et sentit un corps dur.

Pendant ce temps, le mahout parlait à l'éléphant qui haletait comme une locomotive et dont la masse énorme vibrait.

Malgré sa vaillance, Mrs. Claudia s'était sentie pâlir en voyant le danger couru par son mari.

Car, en somme, il suffisait, chez l'éléphant d'un moment de méprise ou simplement d'humeur, pour amener une irréparable catastrophe.

Avec son beau sang-froid, Sans-le-Sou essaya d'arracher le corps étranger qu'il reconnut être une balle arrêtée dans l'articulation.

A force de tirer, de pousser, de farfouiller, il y réussit après une série d'efforts dont la violence le mit en sueur.

La balle tomba. Probablement qu'elle pressait un filet nerveux et par cela même causait une douleur intense à l'animal. Car, aussitôt après l'extraction, il poussa un long soupir et sembla tout à fait soulagé.

Alors il appuya l'extrémité de sa trompe sur la plaie, fit une aspiration, rejeta le sang et recommença trois ou quatre fois ce petit manège.

Cela fait, il releva sa trompe, la promena doucement sur la figure, le cou, les mains de Sans-le-Sou, comme s'il eût voulu le caresser, ou plutôt pour se pénétrer des émanations propres du capitaine et de son odeur particulière.

Sans-le-Sou, de son côté, passa la main sur l'appendice mobile et dit quelques mots au colosse qui releva ses deux oreilles, comme pour bien enregistrer cette voix amie.

Le mahout, enchanté, reconnut que Rama, ainsi débarrassé, pouvait marcher presque aussi bien qu'auparavant.

Quant au fakir, il dit de sa voix gutturale :

“ Maître, en sauvant Rama, vous vous êtes fait de lui un ami dévoué qui vous aimera plus qu'un homme et vous obéira mieux qu'un chien.”

Le jour commençait à poindre.

Sans-le-Sou et sa femme n'avaient pas oublié les bruits effrayants entendus une demi-heure aupara-

vant, et auxquels avait succédé un silence de mort.

Ils résolurent de se rendre au plus court sur le lieu probable de l'horrible catastrophe qu'ils appréhendaient.

Le pauvre Scindiah étant mort, c'est à son camarade Rama qu'était dévolu désormais le transport de la petite troupe.

Le houdah primitivement destiné au capitaine et à sa femme recevrait également les deux marins.

Marius et Johnny se défendaient de cet excès d'honneur, alléguant qu'ils iraient fort bien à pied.

Sans-le-Sou d'un mot trancha la situation.

" Je commande ici comme sur le yacht, n'est-ce pas ?

—Assurément, capitaine.

— Eh bien ! je vous ordonne d'embarquer.

Ce qui fut fait. Sommairement vêtus d'un langouti qui leur permettait de se faufiler comme des couleuvres à travers les fourrés, et d'ailleurs piétons infatigables comme la plupart des Indiens, le mahout de feu Scindiah et le fakir marchaient à pied.

Quelque diligence qu'ils fissent, il ne leur fallut pas moins d'une heure pour arriver.

Les prévisions des Européens ne les avaient pas trompés.

C'était bien une catastrophe de chemin de fer, d'autant plus terrible qu'elle s'était produite en pleine jungle, entre deux stations très écartées, loin de tout secours.

Ils arrivaient les premiers devant l'effroyable amas de débris qui s'étageaient, prêts à s'écrouler, en morceaux informes d'où jaillissaient des cris, des râles, des bruits funèbres qui fendaient l'âme.

Dans le bas d'un petit talus, gisait, les roues en l'air, la machine qui avait broyé, dans sa chute, le mécanicien anglais et son chauffeur indigène.

De-ci, de-là couraient éperdus quelques rares survivants incapables, dans leur affolement, d'apporter le moindre secours.

Sans chercher la cause fortuite ou criminelle de ce désastre, Sans-le-Sou, les deux marins et Mrs. Claudia elle-même, sans craindre d'ensanglanter ses mains délicates, s'attelèrent de toutes leurs forces aux débris, pour arracher du moins à cette mort atroce quelques-unes de ces pitoyables victimes.

Tout en travaillant avec acharnement, Marius fit cette réflexion :

" Eh ! capitaine... c'est un train de povres...rien que des moricauds... pas un blanc...

— C'est juste !

" On dirait un convoi d'émigrants.

" Eh ! voyez donque, sans vous commander, capitaine, comme ils sont maigres !

" Des squelettes, quoi ! "

Les membres décharnés, les faces parcheminées, les torses cerclés de côtes en saillie apparaissaient aplatis, broyés, anéantis.

Jusqu'à présent les dévoués sauveteurs ne recueillaient que des cadavres, et en quel état !

Cependant des cris déchirants partaient sans relâche de dessous une plate-forme échouée dans l'entre-voie.

Une voix jeune, une voix d'enfant appelait au secours en excellent anglais et d'un ton navrant qui vous fendait l'âme.

Sans-le-Sou et Claudia y coururent les premiers.

" Courage, on vient à votre aide," cria le capitaine.

Il essaya de soulever d'un bout, la plate-forme, et malgré sa vigueur ne put même pas la remuer.

" Johnny ?... Marius !... vite, mes amis..." cria-t-il aux marins.

Tous trois s'attelèrent et tirèrent à se briser les muscles ; malgré leurs efforts, l'obstacle demeura immobile.

Et des cris d'enfants jaillissaient toujours, de plus en plus déchirants, de plus en plus faibles aussi, malheureusement.

" A l'aide !... à l'aide !... par pitié...

" Oh ! j'étouffe...

" Mon frère !... Sauvez mon frère !...

" Patrick !... Patrick !... réponds-moi !...

" Il ne parle plus !... il ne m'entend plus !...

" Patrick !... c'est moi... Mary !...

" Au secours !... je meurs !... au secours !...

" Mon Dieu !... ne nous abandonnez pas !..."

Mrs. Claudia, le cœur brisé par ces plaintes navrantes était tombée à genoux, se tordant les mains de désespoir, les yeux pleins de larmes.

Sans-le-Sou eut une inspiration de génie.

" L'éléphant !... A moi, Rama ! "

Entendant son nom prononcé par cet homme à peau blanche qui lui avait fait tant de bien, le bon animal s'avance vivement, en posant avec une précaution et une adresse inouïes ses pieds au milieu des débris.

Sans-le-Sou lui caresse doucement la trompe, lui parle avec des inflexions affectueuses et, lui montrant la masse de bois, essaye de la soulever.

Rama fait de la trompe deux ou trois fortes aspirations qui jaillissent bruyantes.

" O u r m p h !... Ourmph ! Ourmph ! "

Puis il a une subite contraction du front et des oreilles et ses petits yeux finauds s'allument.

Il a compris ce que son nouvel ami attend de lui.

Alors, lentement, sans se presser, avec une adresse et une vigueur inouïes, il engage sa trompe sous le rebord de la charpente et la soulève peu à peu, comme avec un cric.

L'air et la lumière pénètrent aussitôt sous l'obstacle où agonisaient les pauvres enfants.

" Courage ! s'écrie Sans-le-Sou, courage ! "

En même temps il se glisse entre les débris maintenus immobiles à quarante degrés par l'éléphant. Il sent un corps délicat couché dans l'entre-voie.

Il le prend avec précaution, l'emporte et le tend à Marius auquel il crie :

" En douceur, mon ami."

C'est un bel adolescent complètement évanoui, et si pâle qu'on le croirait mort.

Sans-le-Sou retourne au fond de cette sorte d'appentis, et guidé par les plaintes trouve un second corps.

Il l'apporte et le présente à sa femme en disant:

" Prenez soin de cette enfant, ma chère Claudia. "

C'est une ravissante jeune fille dont les admirables cheveux blonds apparaissent parsemés de terre et de graviers, et dont les grands yeux bleus, rougis par les larmes, ont une poignante expression de terreur et de souffrance.

Elle n'a plus de voix, et c'est à peine si à ce doux contact de femme, si à ces paroles émues qu'elle perçoit difficilement, si à ces soins qu'on lui prodigue, elle peut répondre par un mot :

" Merci, madame... oh ! merci !...

" Sauvez mon frère ! "

Il n'y a plus personne sous la plate-forme.

" C'est bien, Rama ; laisse aller, mon ami," dit Sans-le-Sou à l'éléphant.

Et celui-ci, comme s'il eût compris cet ordre proféré en français, laisse retomber doucement le lourd assemblage de poutres et de planches.

Après une petite claque d'amitié sur la trompe de cet auxiliaire si docile et si puissant, le capitaine aide sa femme à soigner l'adolescent qu'il vient de sauver.

Mrs. Claudia lui fait respirer un petit flacon de sels qui ne la quitte jamais.

Le capitaine lui frictionne les mains, les bras et les tempes.

Malheureusement, tous leurs efforts sont pour l'instant inutiles.

La jeune fille éclate alors en sanglots et s'écrie d'une voix brisée :

" Oh ! madame... est-ce que mon frère... mon Patrick serait mort... non ! c'est impossible...

" Nous sommes déjà si malheureux !

— Calmez-vous, mon enfant, répond avec son exquise douceur la jeune femme.

" Non, votre frère n'est pas mort... nous allons le rappeler à la vie...

—Que vous êtes bonne et quelle reconnaissance nous vous devons ?...

" Pensez donc, madame, nous sommes seuls... nous avons perdu, il y a huit jours, notre mère assassinée...

— Pauvres enfants ! murmure la jeune femme dont l'œil se mouille d'une larme.

Et nous allions, dans ce convoi d'émigrants, rejoindre à Peschaver notre père, officier au régiment de Gordon."

Mrs. Claudia pressentait l'atroce misère de ces enfants réduits ainsi avec les meurt-de-faim.

Mary continuait, sanglotant toujours.

" Le train, qui marchait pourtant bien lentement, a déraillé...

" Nous avons senti un grand choc... nous nous sommes jetés au bras l'un de l'autre... croyant que c'était la fin... et puis... je ne sais plus...

— Prenez courage, mon enfant, dit à son tour le capitaine.

" Cette catastrophe, qui fait, hélas ! tant de victimes, terminera, n'en doutez pas, les injustes souffrances, que vous endurez."

Le fakir, les deux marins et les deux mahouts qui pendant ce temps essayaient de dégager quelques malheureux hurlant sous les débris, revenaient en courant, après s'être écartés un peu.

" Alerte ! Sahid... alerte ! cria le fakir.

— Quoi ?... Qu'y a-t-il ?

— Un train de secours arrive et stoppe en ce moment.

" Il amène des soldats-pionniers, des policemen et certainement des magistrats...

— Alors, fit Sans-le-Sou, il est prudent de battre en retraite.

" Je suis très connu là-bas...

" Mais qu'allons-nous faire de ces deux enfants?

— Pouvez-vous le demander, mon ami ? dit la comtesse avec vivacité.

" Mais je compte bien les emmener avec nous...

" Voyez ! c'est à peine si ce pauvre petit commence à ouvrir les yeux."

Les paupières de Patrick se soulevaient, en effet, imperceptiblement, et un souffle insaisissable s'exhalait de ses lèvres.

" Il vit ! il vit ! s'écria Mary en saisissant une main de Mrs. Claudia et en la serrant nerveusement.

— Alerte !... alerte ! " fit de nouveau le fakir en laissant tomber sur les enfants un étrange regard.

Sans-le-Sou, comprenant l'imminence du danger qu'il courait à être reconnu, saisit Patrick, l'enleva comme une plume, franchit lentement l'échelle collée par le fakir au flanc de Rama, et déposa, avec d'infinies précautions, le jeune garçon dans le houdah.

" A votre tour, mon enfant, dit-il à Mary.

" Vous sentez-vous de force à monter seule ? "

En vraie fille de soldat, énergique et résolue, Mary se raidit, fit appel à toute sa volonté et, bien que brisée par la catastrophe, rejoignit son frère.

Mrs. Claudia grimpa à son tour. Puis Marius, puis Johnny, puis le fakir, puis les mahouts...

Le houdah, heureusement solide, était bourré à éclater.

Le mahout fit entendre son sifflement, et Rama, comme s'il eût compris le péril menaçant ses nouveaux amis, s'élança à toute vitesse dans la jungle, sans même paraître sentir ses blessures qui saignaient de tous côtés.

IV

L'Inde, qui est par excellence le pays des castes, est aussi, par une conséquence toute logique, le pays classique de la servitude.

Et quoi qu'aient pu faire les Anglais pour niveler ces castes séculairement hiérarchisées, elles n'en ont pas moins subsisté, depuis la conquête, avec leurs lois, leurs formules, leurs préjugés et leur tyrannie.

Les Anglais ont pu décréter l'égalité entre tous

leurs sujets de l'empire indo-britannique ; les sujets n'en restent pas moins, entre eux, assujettis à cette hiérarchie dont ils ne veulent même pas s'affranchir.

Ces grandes castes héréditaires sont en principe au nombre de quatre : 1 celle des brahmanes d'où sortent tous les prêtres ; 2 les ksattriyas ou guerriers ; 3 les vaicyas ou commerçants et agriculteurs ; 4 les soudras ou serviteurs.

De ces grandes familles sont issues les sous-castes qui se rattachent à chacune d'elles, qui se sont multipliées à l'infini, et au milieu desquelles il est du reste impossible de se reconnaître.

Toutes ces catégories d'individus, même les plus infimes parmi les dernières, ont leurs privilèges et jouissent d'une certaine considération.

Toutes, sauf une seule, celle dont le nom évoque la pensée de misère poignante, d'injustice abominable et de compassion, hélas ! trop justifiée : celle des parias !

Ce mot, qui a, chez nous, acquis par analogie une triste signification, vient, disent les étymologistes, du mot " Para " qui, en sanscrit comme en grec, signifie : " hors de " ou du tamoul " pareyers, hors de classe."

Les parias constituent donc, à proprement parler, la classe de ceux qui n'en ont pas !

Ce sont les maudits, les infâmes, les impurs, dont le contact est à ce point immonde que, même involontaire, il nécessite des prières, des purifications, des pénitences.

Et cette répulsion va si loin, que les prêtres, les " deux fois nés ", les " dwidjas," ne peuvent pas, même pour les châtier, les toucher à longueur de bâton.

Le paria est donc la personnification de cette dé-

chéance, de cette abjection physiques et morales dont les excommuniés, au moyen âge, se voyaient frappés par la sentence ecclésiastique.

Encore les excommuniés, une fois la sentence levée, pouvaient-ils reprendre leur place parmi leurs anciens pairs. Le terrible interdit n'était que temporaire.

Tandis que le malheureux Hindou qui naît ou qui devient paria est à tout jamais un maudit.

Car cette classe de réprouvés comprend non seulement ceux qui sont issus de parias, mais encore ceux qui, pour une cause ou pour une autre, — le plus souvent pour indignité, — ont été chassés de leur caste.

Donc, la perte de sa caste est, pour un Hindou, le plus épouvantable des malheurs.

Il serait à la fois trop long et d'ailleurs superflu d'expliquer comment et pourquoi le pundit Bikanel, appartenant à une des plus nobles et des plus anciennes familles de la caste brahmanique, était tombé au rang de paria.

Possédant la plus riche collection de vices dont puisse s'enorgueillir un Oriental, ayant commis tous les crimes imaginables pour les satisfaire, Bikanel, un beau jour, avait été honteusement chassé par les brahmanes, ses pairs, et s'était trouvé au ban de la nation tout entière.

Le fait d'un brahmane perdant sa caste est rare, mais il n'est pas sans précédents.

En pareil cas, l'homme, plutôt que de subir une telle déchéance, met fin volontairement à ses jours.

Tel ne fut pas l'avis de Bikanel qui, après avoir été un brahmane très fin de siècle, était un paria plus fin de siècle encore.

Persuadé que la vie était une excellente chose et

qu'il fallait en sortir le plus tard possible, il songea que les Anglais pourraient utiliser fructueusement son intelligence et lui fournir, en compensation, les moyens de satisfaire ses péchés mignons.

Et comme les Anglais ne professent aucun mépris pour les gens hors de caste, il alla bravement leur offrir ses services.

Les brahmanes possèdent les secrets les plus redoutables, concernant les hommes et les choses de ce pays mystérieux que les vainqueurs ont asservi, sans réussir à se l'assimiler.

Aussi, cette offre, presque unique dans les annales de la conquête, était-elle une bonne fortune que le gouvernement s'empressa de mettre à profit.

On demanda à Bikanel ce qu'il voulait. Il répondit :

" De gros appointements et une place dans la police."

Les Anglais ne marchandent jamais quand leur intérêt se trouve en jeu.

Bikanel eut d'emblée les appointements d'un général et fut nanti, dans la police secrète, d'un poste d'homme à tout faire où il put servir impunément et en même temps ses vices et ses rancunes.

L'animal sauvage, une fois domestiqué, prend toujours en haine ceux de sa race demeurés à l'état libre.

Témoin, notamment, les chevaux et les éléphants qui se passionnent pour la chasse de leurs congénères et se montrent impitoyables pour eux, dès qu'ils sont réduits en captivité.

Tel aussi le brahmane dégradé, le pundit frappé d'indignité, Bikanel, qui voua, aussitôt qu'il fut à la solde des Anglais, une haine féroce à toutes les castes hindoues et surtout à son ancienne.

Grâce à cette haine, qui fit de lui une sorte de

dilettante de vengeance, il rendit de grands services à ses nouveaux maîtres, dont il fut de jour en jour plus apprécié.

Il eut dorénavant la main dans toutes les affaires indigènes et se signala par une habileté réellement diabolique.

Sachant prendre indistinctement tous les déguisements imaginables et jouer, avec une perfection inouïe, les personnages les plus différents, il savait tout voir par lui-même, en usant parfois de subterfuges prodigieux.

Il devint bientôt le conseiller secret, l'Eminence grise du directeur général de la police dont il facilita désormais singulièrement la tâche.

Le terrible drame, où la duchesse de Richmond perdit la vie, le combla de joie.

Il allait donc pouvoir déverser sur son ancien frère, sur le pundit Narindra, tout le flot de sa bile.

C'est lui qui conseilla et fit adopter l'abominable profanation de la dépouille du coupable ; chose inepte et périlleuse à laquelle un Anglais n'eût jamais pensé, mais qu'il savait bien, lui, le réprouvé, être la plus atroce pour la caste tout entière.

D'autre part, cette affaire le passionna quand elle prit, grâce à l'intervention du capitaine Pennyless, des propor'ions extraordinaires et inattendues.

Ayant empêché la profanation d'être irréparable, Sans-le-Sou devint naturellement pour Bikanel un objet de haine implacable, et cette haine s'augmenta encore s'il est possible, du jour où les pundits le protégèrent ouvertement.

Des circonstances véritablement surprenants l'avaient d'ailleurs étrangement favorisé.

Le jour même où l'infortunée duchesse de Richmond était poignardée par le brahmane, Bikanel recevait la visite d'un gentleman qui s'annonçait à lui sous le titre peu banal de Roi de l'Argent.

Ce personnage pouvait avoir une cinquantaine d'années.

Grand, osseux, dégingangé, le teint brouillé, le menton orné d'un bouquet de poils rudes, poivre et sel, il parlait en petites phrases courtes, télégraphiques d'homme pressé.

Ce physique, l'accent nasal qui assaisonnait son verbe le faisaient reconnaître pour un Yankee pur sang.

" Je suis, dit-il sans préambule, Jim Silver, le Roi de l'Argent...citoyen américain je vaux deux cents millions de dollars.

" Voici un mot de votre chef... lisez... vite.

— Mais, milord...

— Je ne paye pas les titres... suis pas lord...paye services... très cher...

— Qu'y a-t-il pour Votre Seigneurie ?

—Le capitaine Pennyless .. Roi du Pétrole... citoyen américain... mon ennemi... m'a gagné deux millions de dollars... a épousé la femme que j'aimais...

" Je veux... qu'il disparaisse... à tout jamais...

" Je veux... épouser sa veuve.

— Et vous avez compté sur moi pour vous aider, n'est-ce pas, milord ?

— Vous tenez à m'appeler, milord ?

— Un roi d'Amérique ne peut pas être moins qu'un lord aux Indes anglaises.

— "All right ! "

" Oui, je compte sur vous.

" Combien votre concours ?

— D'abord l'impunité absolue pour toutes les petites irrégularités qu'il me faudra commettre...

— Impunité promise... jurée par autorités...

" Combien d'argent ?

— Mais, beaucoup... beaucoup...

— J'en donnerai... davantage...

" Un million de dollars... le jour où, Sans-le-Sou... défunt, j'épouserai sa veuve.

— Ah ! vous êtes un vrai lord ! fit le policier ébloui par l'énormité de la somme.

— Vous acceptez ?

— Avec enthousiasme.

" Quant aux frais nécessités par les opérations...

— Je payerai !

" Voici un bon de cent mille dollars sur la National Bank.

— Merci, milord !

" Maintenant, où est votre ennemi ?...

— Il arrive sur son yacht qui porte son nom.

" Le " Pennyless ? "

" Embouque l'Hougli... sera cette nuit à Calcutta.

— En êtes-vous sûr ?

—Comme de ma haine.

" Fait voyage d'agrément... a visité une île du Pacifique où fut longtemps naufragé... sentimental... parcouru Océanie... Australie... Malaisie... franchi détroit Malacca...

" Doit séjourner dans l'Inde... trouvera tombeau !

" Cablogrammes signalé passages... agents partout !...

" Renseignements suffisants ?

— Oui, milord !

" J'ai quelques heures pour étudier l'affaire, dresser mon plan, établir mes batteries.

" C'est plus de temps qu'il ne m'en faut.

— " Well ! "

" M'en rapporte à vous pour détails...

"Seule chose importante pour moi sera mort Sans-le-Sou... Discute pas les moyens... les paye !

— Milord sera satisfait.

—Demeure Strand, Villa-Princess... Passerez trois fois par jour ou enverrez rapport.

" Bonjour ! "

Sur ces derniers mots, l'étrange et sinistre personnage cracha le paquet de tabac qu'il mastiquait avec une répugnante sensualité.

Il tira de sa poche une ignoble carotte aux spirales noirâtres, en détortilla un bout, le coupa d'un coup de dent, l'insinua sous sa joue et sortit gravement, à longues enjambées.

Demeuré seul, et sans s'arrêter à philosopher sur la singularité de cette rencontre, Bikanel épousa séance tenante les haines et les désirs de ce Yankee qui payait si bien.

Cet ancien pundit devenu paria était un dilettante.

Comme un bon acteur qui incarne le personnage de son rôle, il se mit, comme on dit vulgairement, dans la peau du Roi de l'Argent, et par une sorte d'auto-suggestion, réussit en un moment.

Ce Pennyless qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vu, devint, séance tenante, son ennemi mortel, et il se demanda comment il pourrait le frapper vite et sûrement.

C'est alors qu'il résolut, avant toute autre chose, de transformer Sans-le-Sou en agent de la Russie, en homme payé par le puissant voisin pour fomenter la discorde sur la frontière afghane, au besoin pour prêcher la guerre sainte aux Afridis.

Ces procédés-là réussissent toujours dans un pays en état de guerre, et d'autant plus que cette guerre est malheureuse.

C'est chose si humaine de faire porter au premier venu le fardeau de responsabilités que l'on encourt fatalement, quand on est général en chef, intendance, armée, nation belligérante !

Pendant que Sans-le-Sou remontait lentement le cours de l'Houglî, saluait en passant à Diamond-Harbour le pavillon anglais et s'enthousiasmait à la pensée de cette Inde mystérieuse qu'il n'avait jamais vue, Bikanel écrivait contre lui un rapport abominable qui devait, aussitôt l'atterrissage du yacht, amener l'arrestation de son capitaine.

Les circonstances elles-mêmes favorisaient le misérable.

On se souvient de la généreuse intervention de Sans-le-Sou et du secours qu'il prêta vaillamment aux Hindous qui, au péril de leur vie, tentaient d'arracher aux flots de l'Houglî la dépouille profanée de Narindra.

C'était là un cas de flagrant délit qui, savamment exploité, devait, complété par le rapport, mettre dès la première heure Pennyless et les siens en très mauvaise posture vis-à-vis de l'autorité anglaise.

On sait ce qui suivit.

Mais, d'autre part, les pundits veillaient, avec un dévouement que rien ne pouvait mettre en défaut, sur l'homme auquel ils avaient une de ces obligations que n'oublient jamais les fanatiques.

Il y eut dans l'ombre une lutte rapide, formidable et poignante, où le capitaine triompha, mais au prix de quels dangers !

Seul peut-être, Bikanel eut une vague intuition de la vérité.

C'est-à-dire Pennyless avait absorbé, sans le savoir, et par complicité du coulie assistant le geôlier, un de ces breuvages mystérieux connus seulement de quelques adeptes.

Un de ces poisons que ne soupçonnent même pas les Européens, et dont l'emploi est tellement périlleux qu'il faut, pour le tenter, des circonstances presque désespérées.

Bikanel ne se trompait pas, et là encore ses antécédents furent d'infaillibles auxiliaires.

Par bonheur pour les fugitifs, il entrevit trop tard la vérité.

Ce fut seulement après les funérailles auxquelles il assista en personne, afin de pouvoir dire au Roi de l'Argent :

" J'ai vu sceller sur votre ennemi la pierre du tombeau."

Très intrigué de ne pas voir la veuve et ses serviteurs quitter le cimetière, il attendit patiemment, tapi dans les ténèbres.

Il s'aperçut alors que les fossoyeurs procédaient à l'exhumation et emportaient la dépouille du capitaine.

Il suivit ce groupe mystérieux dans sa course à travers les jungles avoisinant Calcutta, et arriva en même temps que lui à cet asile mystérieux où s'accomplit la prodigieuse résurrection de Sans-le-Sou.

Puis, ce fut l'apparition des deux éléphants, le déguisement du capitaine, de sa femme et des deux marins.

Dès lors, il comprit qu'il était dupé ; que la police, le tribunal suprême, le gouvernement étaient joués par-dessous la jambe, et que tout était à recommencer.

Il attendit le départ et rentra dans la ville, en grondant :

" Bien manœuvré, Bérar !...

" Oui, supérieurement manœuvré !

" Mais nous nous retrouverons bientôt, mon

garçon, et je te prouverai que tu n'es pas de force avec moi ! ”

Au lieu d'aller prévenir aussitôt le directeur de la police, il se fit conduire à Villa-Princess, où le Roi de l'Argent, au comble de ses vœux, croyait déjà la partie aux trois quarts gagnée.

Jim Silver, qui se voyait bientôt l'époux de mistress Claudia, rêvait aux étoiles, nageait dans le bleu, escomptait par la pensée toutes les félicités humaines.

Un mot tout sec de Bikanel le fit brusquement retomber de ses rêves en pleine réalité :

“ Pennyless est vivant et libre !

“ Il s'enfuit avec sa femme et ses deux matelots.

Le Roi de l'Argent eut un hurlement de fureur qui étrangla sa voix.

“ Hell dam you !...” vous l'avez... laissé échapper !

— Qu'eussiez-vous fait à ma place ?

— Brûlé cervelle !...

— Et je me serais fait écharper séance tenante par ses gardes du corps, des lascars qui n'ont pas froid aux yeux, je vous le jure ! ”

La face injectée, les yeux sanglants, la gorge brûlante, le Roi de l'Argent marchait à grands pas en jurant, sacrant, serrant les poings, et pulvérisant, pour détendre ses nerfs, tout ce qui se trouvait à sa portée.

Bikanel, impassible, laissa ce personnage grotesque et terrible déverser sa bile, et quand il le vit un peu calmé, il reprit :

“ Rien n'est perdu, au contraire, et je trouve qu'il vaut beaucoup mieux qu'il en soit ainsi.

— Pas difficile, vous !

— Car je vous mettrai en présence de votre ennemi mort, et bien mort, cette fois-ci !

— Venez de dire... s'enfuit.

" Comment retrouver ?... territoire hindoustan... immense.

" Recherche impossible... aiguille dans charretée de foin ! "

Bikanel se mit à rire et ajouta :

" Des gens qui voyagent en caravane, avec deux éléphants, ne se perdent pas ainsi.

" Dans quelques heures, nous serons évidemment sur leur piste, et nous choisirons le moment propice pour les attaquer à loisir.

— Informerez-vous gouvernement ?

" Non... vaut mieux pas... préférable marcher de l'avant pour notre compte... monde officiel met toujours bâton dans roues...

— Je ne suis pas de votre avis.

" Afin de réquisitionner en cours de route la force armée ; afin de disposer, en temps opportun, d'un pouvoir en quelque sorte discrétionnaire, il me faut une mission officielle.

" Cette mission, je ne puis l'avoir qu'en disant la vérité.

" Mais, n'ayez crainte, elle me donnera une puissance réellement formidable que je mettrai au service de vos intérêts personnels.

— " Well ! "

" Quand commencera la chasse à l'homme ?

— Dans quelques heures.

— J'en suis.

— Vous, Excellence ?

— Oui, moi ! suis chercheur de piste... vaux un cow-boy Far West, ou rastreador argentin...

" Suis homme d'action, moi !... pas gagné milliard sur rond-de-cuir ou à enfiler perles...

" By God ! " verrez à l'œuvre !

— Et bien ! c'est entendu.

" Le travail exécuté sous les yeux du maître n'en sera que meilleur." ...

Les choses se passèrent exactement comme l'avait prévu Bikanel.

Il ne dit de ce grave événement que le strict nécessaire, c'est-à-dire l'enlèvement de Sans-le-Sou.

Il fut chargé des recherches, obtint pleins pouvoirs, recruta comme il voulut son personnel et, sans perdre une minute, se mit en chasse, comme disait énergiquement le Roi de l'Argent.

La piste des fugitifs, qui, du reste, confiants dans leur déguisement, ne se cachaient pas, fut facile à retrouver.

Bikanel, Jim Silver et leurs hommes tous à cheval, les suivirent et bientôt les dépassèrent pendant qu'ils reposaient dans un bungalow.

Ils préparèrent soigneusement une embuscade, résolus à tuer les éléphants pour s'emparer des fugitifs vivants.

La sécurité de ces derniers était d'autant plus entière qu'ils pensaient que les Anglais croyaient le capitaine Pennyless disparu de ce monde et scellé pour toujours dans la tombe.

Ils cheminaient donc allègrement, sur cette route hindoue, encaissée dans la jungle, à mille lieues de soupçonner la dangereuse vérité.

En homme habitué à commander et à être obéi sur l'heure, Jim Silver voulut, malgré les observations de Bikanel, brusquer l'attaque.

Sa rudesse yankee s'accommodait mal de ces temporisations qui sont la grande force des Orientaux.

On se souvient comment cette opération prématurée échoua et ce qui s'ensuivit.

Ce premier insuccès ne découragea, d'ailleurs, en aucune façon, le Roi de l'Argent.

Forcé de battre en retraite, il résuma d'un mot la situation :

" Petite escarmouche... tâtons nos forces... Pennyless beau joueur... adversaire digne de moi...

" Recommencerons ! "

V

Depuis que ces faits s'étaient déroulés avec leur foudroyante rapidité, les fugitifs n'avaient pour ainsi dire pas eu le temps de la réflexion. Ce tourbillon d'événements, ce vertige de sensations qui les emportait à travers les aventures les plus extraordinaires et les plus inattendues leur permettait à peine de se reconnaître.

Ils allaient... ils allaient comme poussés par un vent de tempête, sans pouvoir maîtriser ou seulement diriger cette course furibonde à travers l'incohérent et l'invraisemblable.

Maintenant ils fuyaient à fond de train, empilés dans le houdah qui tanguait, roulait et tressautait sur le dos de l'éléphant Rama.

On s'était bien gardé de rejoindre la route.

Le colosse, excité par son conducteur, coupait droit devant lui, au plus court, sans se préoccuper des obstacles.

Il avait pris le grand trot, et il allait, soufflant, renâclant, le flanc houleux, soulevant ses énormes pilons avec une régularité mathématique, et faisait gaillardement ses vingt-cinq kilomètres à l'heure.

Parfois la jungle s'interrompait, trouée par une clairière où s'élevait un village, maigre amas de paillotes où vaguaient quelques pauvres enfants chétifs au milieu d'animaux domestiques plus chétifs et plus maigres encore.

Des buffles barbotaient dans la fange et s'enfuyaient, la queue rigide, les cornes menaçantes, en soufflant bruyamment à la vue de l'éléphant.

Et lui, le bon Rama, sans s'inquiéter de l'endroit où il posait le pied, se ruait à travers les pauvres petites exploitations agricoles qu'il ravageait complètement, pilonnait les champs de cotonniers, d'indigotiers, de chanvre, de pavots ou de cannes à sucre !

Il s'élançait avec délices au milieu de ces bancs de vase qui sont le lieu d'élection des rizières, traçait un sillon lamentable dans ces damiers coupés de talus et de rigoles circonscrivant les champs et, sans la moindre vergogne, arrachait avec un sensible plaisir l'admirable bouquet d'un beau vert qu'est le riz, le portait à sa bouche et le grugeait avec une évidente sensualité.

Que voulez-vous, il faut bien vivre !

Et plus heureux que ses maîtres dont les provisions étaient épuisées, l'éléphant vivait sur celui qui, en fin de compte, supporte le fardeau des guerres, des invasions ou des simples maraudes : le paysan.

On pouvait à peine causer, tant on était serré, tant on souffrait de la chaleur, tant on était mal de toutes façons.

Parfois cependant la voix provençale de Marius claironnait au milieu de l'air surchauffé, apportant un peu de gaieté à cette fuite silencieuse, pleine d'angoisse, malgré la vaillance éprouvée de chacun.

" Ah ! capitaine... ce que c'est que de nous...

— Dites un peu, Marius, répondit Sans-le-Sou, qu'amusaient toujours les saillies de son quartier-maître.

— Je pense à part moi : si seulement mademoiselle Friquette était là !

— Ah ! vous avez raison, Marius, interrompit Mrs. Claudia ; elle nous manque, en vérité, cette chère Friquette.

" Que fait-elle en ce moment ?

—Elle doit être à Paris, chez ses parents, en attendant la fin de la guerre à Cuba pour épouser son promis, qu'est aussi son cousin, le capitaine Robert.

" Ah! pécaïré! elle va s'en mordre les " pousses " de ne pas être venue, quans vous nous avez invités, elle et moi, à faire le tour du monde avec vous.

" Pourtant ça la tenait rudement, une croisière sur ce beau " Pennyless " où nous avons couru, en vue de Cuba, cette mémorable bordée... quand l'autre " Pennyless ", le ballon dirigeable, le vaisseau de l'air nous sauvait.

" Mais, voilà ! elle a craint de désobliger ses parents...

" Partir à peine revenue, à peine guérie... la maman a tant fait que l'enfant est restée...

" Et puis, elle disait que ça serait monocorde!"

" Oui, monocorde !... ah !... ah !... ah !...

" La bagarre des cocodrilles... votre arrestation... les foulards noirs des thugs, les étranglements... votre mort... votre résurrection... notre fuite... notre rencontre de ces beaux enfants...

" Et dire que, quand je raconterai toutes ces anêdôtes-là, on me traitera de blagueur... de fichu moko...

" Ah ! Mademoiselle Friquette ! comme vous vous amuseriez tout de même, avé nous."

On rit de cette boutade qui, dans sa forme fantaisiste, était un souvenir ému à la chère absente. Et la galopade du bon Rama continuait, incessante, éperdue, avec ses heurts, ses cahots et l'enragée courbature qu'elle causait.

Bon gré, mal gré ! il fallut s'arrêter à proximité d'un village...

La nuit allait venir et rendre la fuite impossible. En outre, on était sans provisions solides et liquides.

Le capitaine décida de camper après avoir envoyé aux vivres le fakir et le mahout de Scindiah demeuré sans emploi, depuis la mort de sa bête.

Bien que brisés par le déraillement qui les avait laissés, par miracle, vivants, Patrick et Mary avaient subi sans une plainte cette terrible chevauchée.

Les pauvres enfants avaient usé leurs dernières forces, le restant de leur énergie à lutter contre la fatigue, la douleur physique aggravée encore par les souffrances morales.

Mary, très rouge, semblait un peu congestionnée. Elle pouvait, du reste, à peine se tenir debout et visiblement défaillait.

Marius et Johnny déroulèrent les matelas cambodgiens, et la jeune fille tomba lourdement sur l'un d'eux anéantie.

Mrs. Claudia s'assit près d'elle, lui releva la tête qu'elle trouva brûlante et bien doucement, avec des délicatesses de sœur aînée, lui donnait ces petits soins qui sont le réconfort de l'âme et du corps.

Le mahout avait apporté quelques beaux limons, à la pulpe juteuse et embaumée.

La jeune femme en exprima le jus entre les lèvres de l'enfant qui balbutia un merci ! et se mit à parler d'abondance, fiévreusement.

Le capitaine, de son côté, s'occupait de Patrick et gaillardement tâchait de le remonter.

L'adolescent, plein de gratitude, faisait de son mieux ; mais parfois une larme montait à ses cils et roulait sur sa joue.

Il voulait se raidir, dominer cette émotion et ne pouvait y parvenir.

A la fin, il éclata en sanglots.

" Tenez, monsieur, dit-il d'une voix entrecoupée, vous allez me trouver stupide...

" J'ai tout perdu... je souffre autant qu'il puisse être donné de souffrir... eh bien ! j'ai encore des larmes pour pleurer mon chien... mon pauvre Bob.. notre dernier et fidèle ami.

" Il nous avait accompagnés dans le train et il a dû être écrasé sous les débris.

— Mais non, mon cher enfant, je ne vous trouve pas stupide... pas même ridicule, répondit le capitaine, attendri par cette sensibilité.

" N'aime pas les bêtes qui veut ! "

Marius intervint à son tour.

" Vous avez le cœur en ralingue, rapport à votre chiengue, mon jeune camarade.

" Eh beigne ! moi qui vous parle... moi un vieux de la cale, j'ai pleuré comme un veau la mort de Bravo, le molosse de mon petit ami Pablo, l'orphelin de Cuba ! "

Patrick, qui parlait très correctement le français, comprit, malgré l'accent, malgré les termes nautiques, et dès ce moment éprouva une sincère affection pour le matelot provençal. Sa réserve anglaise pleine de froideur se fondit au contact de ces chaudes sympathies qui se manifestaient à propos de l'humble ami qu'il regrettait de toute son âme.

" Et puis, qui sait ! nous le retrouverons peut-être opina gravement Marius.

— Oh ! oui, n'est-ce pas, monsieur ? " fit l'enfant plein n'espoir.

Patrick, jusqu'à présent, avait à peine eu le temps d'examiner ces amis inconnus.

Bien qu'ils portassent avec désinvolture le costume oriental, il avait bien vite constaté qu'ils n'étaient pas des Hindous. La façon dont ils prononçaient l'anglais indiquait qu'ils n'étaient pas sujets de Sa Très Gracieuse Majesté.

Des étrangers, certainement. Tous, pleins de bonté, de vaillance et d'énergie.

Et son jeune cœur, cruellement meurtri par les catastrophes survenues si rapides et si tenaces, s'ouvrait tout grand à la reconnaissance et à l'affection. Seul le fakir, dans lequel il reconnaissait au premier coup d'œil un Hindou pur sang, lui inspirait une répulsion mêlée de terreur.

Très correct en apparence, et même très froid, bien que le sang dût circuler brûlant et rapide sous le bronze de l'épiderme, ce dernier, de son côté, semblait fuir non seulement le contact, mais encore le regard du frère et de la sœur.

Il était manifestement gêné, mal à l'aise en leur présence, bien qu'il eût collaboré, de son côté, à leur salut.

Il y avait donc, entre les enfants du major et ce mystérieux personnage, un éloignement que du premier abord tous trois sentaient invincible et contre lequel il leur serait impossible de réagir.

Mais c'était là une impression intime, une simple nuance qui échappait au capitaine, à sa femme et aux deux matelots.

Patrick, séduit par la distinction, la haute mine et l'exquise bonté du capitaine, attiré par la bonhomie familière de Marius, leur racontait brièvement sa vie et celle de sa sœur, leurs infortunes, leur misère, leurs espérances.

Il leur disait tout, comme à d'anciennes connaissances, ou plutôt à de vieux amis qu'il sentait dignes de sa juvénile et loyale confiance.

Pendant ce temps, la loquacité de Mary augmentait de minute en minute et devenait fébrile.

Elle parlait... parlait... s'animait et bientôt prononçait des phrases dont l'incohérence effraya la comtesse de Solignac.

Avec sa prodigieuse habileté de matelot doublé d'un ancien bûcheron, Johnny avait édifié un amour de maisonnette, un délicieu[illegible] sé de tiges de bambou, avec, po[illegible] menses feuilles de bananier, du [illegible] splendide vert tendre. Cela lui a[illegible] juste une heure de travail et suffisait [illegible]ment à servir d'abri contre un averse d'a[illegible] peu probable.

La jeune femme s'y était installée avec Mary toujours immobile sur le matelas cambodgien.

Très alarmée, la comtesse appela son mari qui accourut avec Patrick et Marius.

“ Voyez, donc, mon ami, cette pauvre enfant... le délire la prend... son front est brûlant... son pouls bat avec une vitesse folle.

—Un violent accent de fièvre.

“ Et nous n'avons pas de médicaments... pas un atome de quinine... rien

Mais, il faut aviser... trouver quelque chose.

— Les blancs n'ont pas de remède pour le mal dont souffre cette jeune fille... un mal qui ne pardonne pas, fit la voix rauque du fakir.

— Que dis-tu là, fakir ? s'écria le capitaine.

— La vérité, Sahib.

“ C'est la fièvre des jungles... et toute personne de race blanche atteinte par la fièvre des jungles est une personne morte ! ”

Patrick attendit l'arrêt brutal prononcé avec une sorte de férocité froide et poussa un gémissement à fendre l'âme.

Le capitaine insista.

" Mais si les blancs ignorent ce remède, les Hindous le connaissent peut-être.

— Oui, Sahib, tu l'as dit : peut-être.

— Toi-même, qui sais tant de choses ?...

— Oh ! moi... oui, sans doute...

" C'est-à-dire non ! "

En articulant ce non, sa voix sembla un froissement de métal et ses yeux lancèrent à la petite malade un terrible éclair de haine.

Le capitaine pressentit un mystère et frémit.

Il fit à sa femme un signe d'intelligence et dit au fakir :

" Viens ! "

Le fakir s'inclina respectueusement et suivit sans la moindre hésitation.

Quand ils furent à une cinquantaine de pas, le capitaine s'arrêta derrière un bouquet de canneliers rangés en pépinière.

Regardant alors l'Hindou bien en face, il lui dit sans préambule :

" Tu connais le remède au mal qui va tuer cette enfant.

—Oui, Sahib.

— Tu vas le préparer pour elle et la sauver.

— Non ! "

Sans-le-Sou pâlit et sa main se porta involontairement sur la crosse du revolver qui sortait de sa ceinture.

Le fakir vit le geste et, adoucissant le timbre si rauque de sa voix, dit humblement :

" Sahib, je pouvais te répondre que je ne connais pas le remède à la fièvre des jungles.

" Mais j'ai fait le vœu de vérité... je ne m'abaisserai jamais au mensonge.

" Maintenant, tu peux me tuer... ma vie t'appar-

tient... mes maîtres m'ont donné à toi... je suis ton esclave, ta chose...

— Alors pourquoi refuses-tu de m'obéir en sauvant cette enfant qui va bientôt agoniser !

—Parce qu'elle appartient à la race maudite qui nous opprime... parce que mon père, ma mère, mes frères... tous les miens ont été massacrés par les Anglais... parce qu'il n'est pas une famille ici qui ne pleure une victime des Anglais... parce que la secte à laquelle j'appartiens a juré la mort des Anglais... parce que le serment formidable que j'ai fait sur les entrailles d'un buffle blanc est un serment d'extermination pour tout ce qui est Anglais !

—Cependant, fakir, si je faisais appel à ta générosité... si j'invoquais tes bons sentiments... si, enfin, m'abaissant à la prière, moi qui n'ai jamais imploré personne, je te suppliais...

— Tu es mon maître, tu as le droit d'ordonner...

" Comme il m'est défendu d'obéir, tue-moi !

— Je t'en supplie fakir, " dit Sans-le-Sou plus pâle encore et faisant le plus terrible des efforts pour vaincre cette obstination. ...

Le fakir recula de trois pas et, redressant sa tête au masque tragique, dardant sur l'Européen son regard de tigre, croisa sur sa poitrine ses bras dont les saillies musculaires semblaient un lacis de reptiles.

Il demeura ainsi quelques secondes, comme si un combat terrible se livrait dans son âme ténébreubreuse, puis d'une voix basse, contenue, hachée, s'écria :

" C'est moi qui ai passé au cou du juge Norton le foulard noir des Etrangleurs !

" C'est moi qui ai fait périr de la même façon le juge Taylor !

“ C’est moi qui, pour venger Narindra, le deux fois né, le saint, ai étranglé la duchesse de Richmond... la mère... la mère, tu entends, Sahib.

“ C’est moi qui suis le chef des Thugs ou Etrangleurs du Bengale !... oui, c’est moi qui suis Bérar ! ”

En entendant cette étrange et formidable confidence, le capitaine Sans-le-Sou ne sourcilla pas.

Il n’eut ni un mot de réprobation, ni un geste de répulsion pour ce personnage sinistre qui d’emblée prenait des proportions gigantesques.

D’une voix très calme, il répondit :

“ Eh bien ! Bérar, puisque tu as assassiné la mère, sauve du moins l’enfant ! ”

Le fakir décroisa lentement ses bras, allongea la main droite, et de son doigt sec et dur comme une racine de bois de fer montra la crosse du revolver.

“ Je suis ton esclave... ma vie t’appartient tue-moi, Sahib.

— Tu refuses ?

— Je ne peux pas.

— C’est bien, Bérar.

“ Je ne discuterai ni tes actes, ni les mobiles qui te les ont dictés... Tu m’as sauvé... je ne l’oublierai jamais...

“ Nous allons nous quitter...

—Mais, Sahib... cela ne se peut pas... je dois te mettre en sûreté... sous peine du déshonneur, cent fois pire que la mort...

— Assez ! ne m’interromps pas.

“ Je suis étranger... je suis Français... J’appartiens à cette nation généreuse, amie des faibles et des opprimés... qui aima les Hindous tes frères... et dont le nom est vénéré parmi ceux qui, sur cette terre d’esclavage, pensent et se souviennent !

“ Eh bien ? fakir, au nom de ma patrie qui tou-

jours protégea la faiblesse, je te déclare que ma vie, celle de ma femme et celle de mes serviteurs est désormais solidaire de celle de ces deux enfants. Je les adopte !... ils seront à moi !... je les protègerai envers et contre tous jusqu'au jour où je les remettrai aux mains de leur père...

" Et maintenant, va !... laisse-nous seuls !

" Je refuse tes services et ceux des gens auxquels tu obéis... Je t'affranchis... je les affranchis de toute reconnaissance à mon égard...

" Pars !... va-t'en !... ne nous revois jamais... laisse-nous ici, seuls et sans ressources au milieu de nos ennemis.

" J'aime mieux périr que de commettre une lâcheté.

" Quant à Mary, eh bien ! je m'en irai mendier pour elle la pitié des gens de ce village qui peut-être seront moins inhumains que toi ! "

A ces paroles prononcées avec un incomparable accent de dignité, le fakir manifesta une soudaine et violente émotion. Brusquement, son fanatisme tomba. Une lueur de sensibilité traversa ses yeux de tigre, il baissa la tête et balbutia d'une voix à peine distincte :

" La mort s'abat sur ceux qui violent le serment du sang !...

" Eh bien ! soit... je violerai mon serment et je mourrai, car tu m'as vaincu, Sahib !

" Je vais préparer le breuvage et la jeune fille sera sauvée."

VI

Certes, la lutte entre Sans-le-Sou et le fakir avait été vive. A tel point que ce dernier, emporté par la haine féroce qu'il portait aux Anglais, avait dévoilé son formidable incognito.

Ainsi, ce fakir, cet ami dévoué de tous les instants, ce sauveur dont l'abnégation ne s'était jamais démentie, c'était Bérar !

Oui, Bérar l'Etrangleur ! le chef des Thugs, au nom duquel tremblait toute la province du Bengale ! Cet implacable exécuteur de sentences cruelles, prononcées par les mystérieux adeptes dont on ignorait même le nom ! Cet homme insaisissable, dont l'adresse diabolique défiait toutes les recherches et dont la tête était mise à prix cinquante mille roupies !

Du reste, le capitaine qui ne s'émouvait jamais de rien ne fut pas troublé le moins du monde par cette révélation.

Il n'avait qu'un but : sauver Mary d'une maladie dont le nom seul fait frémir les plus braves. Il trouvait un guérisseur. Peu lui importait que cet homme eût sur la conscience une série de meurtres inspirés et exécutés en dehors de toute idée de lucre et par le seul fanatisme.

Quand Bérar, vaincu par la virulente apostrophe du capitaine, eut promis son concours, Sans-le-Sou, désormais rassuré, lui dit :

" Je te remercie, fakir, de l'engagement que tu viens de prendre et j'espère que tu ne seras pas victime d'une bonne action.

" Quant à ton secret, je le garderai inviolablement.

" Nul parmi les miens, ne saura que tu es Bérar.

“ Maintenant, hâte-toi d’enrayer les progrès du mal.”

“ Je vais chercher les plantes dont la vertu sauvera la jeune fille Anglaise.”

Il fit ainsi qu’il disait et revint deux heures après portant sur sa tête un paquet de végétaux : feuilles, fleurs et racines qu’il devait être allé chercher fort loin, car la sueur ruisselait sur sa peau de bronze et il semblait exténué, malgré son endurance.

Il avait donné, en partant, quelques ordres au mahout, qui, de son côté, était allé au village hindou chercher divers objets, notamment un vase pouvant aller au feu et un mortier à piler le curry.

Il trouva en arrivant un beau feu vif et clair qui pétillait non loin du campement et que le mahout entretenait de combustible à son intention.

L’état de Mary avait notablement empiré pendant ce laps de temps relativement si court.

Sa peau sèche, brûlante, marbrée de taches livides, ses lèvres blanches, sa langue noirâtre, ses yeux sans regard, ses mains agitées d’un tremblement convulsif, tout indiquait une désorganisation que rien n’entravait, et les assistants épouvantés suivaient, minute par minute, les progrès du mal qui allait emporter la malheureuse enfant.

Mal terrible, en vérité, qui a son lieu d’élection dans les terrains bas, humides, marécageux, naît de la putréfaction des végétaux, flotte invisible ou à l’état de brouillard léger, s’insinue dans la masse du sang, y dépose son germe morbide et empoisonne tout l’organisme.

Il est presque sans action sur les uns et tue les autres.

Dans certains cas, il est ou bénin, ou lent, ou

insidieux ; dans d'autres, il est foudroyant. C'est " l'accès pernicieux " qui, en quelques heures, fait périr le malade.

Le delta du Gange est tristement célèbre, comme réceptable de cette fièvre qui fait tant de victimes.

Songez qu'au Bengale, sur cent malades il y a environ soixante-quinze fiévreux ! que dans l'Inde entière, il y a, bon an mal an, plus de trois millions de décès imputables à la fièvre paludéenne !

Tandis qu'en Afrique, au Brésil, dans les Guyanes, les noirs en sont à peu près indemnes, elle frappe, indistinctement, ici, les indigènes et les Européens.

L'armée anglaise, qui compte soixante mille hommes, a une moyenne de cinquante mille cas de fièvre avec deux mille cas mortels, et l'armée indigène, forte de cent trente-cinq mille hommes, a cent vingt mille fiévreux et trois mille morts.

Encore convient-il de faire la part des cas d'impaludisme bénin qui ressemble à la fièvre des jungles, comme une indisposition légère au choléra.

Et la pauvre Mary, plus impressionnable au fléau que ses compagnons, avait d'emblée, sans aucun signe précurseur, contracté cette forme congestive avec adynamie complète qui tue infailliblement !

Et maintenant, une angoisse affreuse étreignait ceux qui contemplaient, impuissants et désespérés, les progrès du mal.

Muets, crispés, haletants, ils songeaient :

" Mais elle meurt !... "

Patrick, tombé à genoux, avait saisi une des mains de sa sœur et bégayait, secoué par les sanglots :

" Mary !... Mary !... Je t'en supplie... parle-moi... regarde-moi... réponds-moi ! "

La malheureuse enfant râlait des mots sans suite, ne voyait plus, n'entendait plus.

Et Sans-le-Sou, la sueur au front, debout près de l'Hindou qui semblait plutôt un suppôt d'enfer qu'un sauveur, lui criait sans relâche :

" Vite ! fakir... vite ! la mort vient !... "

L'autre pilonnait, râpait, triturait, malaxait, jetait par petites quantités, dans le vase à demi plein d'eau bouillante, fleurs, tiges, feuilles et racines.

Cela dura dix minutes encore...dix minutes de mortelle attente.

Alors le fakir prit une des petites tasses à thé en argent qui au départ avaient été emportées avec les provisions et l'emplit avec la décoction, sans prendre le temps de filtrer.

Il présenta la tasse à Mrs. Claudia et lui dit :

" Faites-lui boire, je vous prie, cela par petites gorgées...

La jeune femme obéit et, aidée de Patrick, put faire absorber à la moribonde quelques gorgées du breuvage.

Avec une patience et une adresse inimaginables, elle continua sans relâche, malgré les gestes convulsifs de Mary, malgré ses involontaires contractions de mâchoires, malgré tout.

Cela dura près d'une demi-heure.

Mary avait absorbé tout le contenu de la tasse et, grâce à Mrs. Claudia, sans en perdre une goutte !

Le fakir, immobile, regardait, sans qu'un frisson agitât son masque de bronze.

A la fin, il poussa un long soupir et dit de sa voix rauque :

" Elle n'a pas vomi... le remède va opérer... madame, veuillez continuer...

" Tout à l'heure elle va transpirer abondamment... après, elle s'endormira, et demain elle sera guérie.

— Ah ! merci, fakir, s'écria Sans-le-Sou.

" Merci ? pour cette action dont je comprends et dont j'apprécie tout le mérite."

Alors seulement le capitaine s'aperçut qu'il était devenu tout pâle à la façon des hommes de couleur, c'est-à-dire que ses joues et ses lèvres étaient devenues gris de cendre.

Il s'écarta de quelques pas, et le capitaine l'entendit murmurer tout bas :

" C'est pour vous seul que j'ai trahi mon serment, Sahib !

" L'enfant vivra... mais moi je périrai comme tous ceux qui ont violé le serment du sang ! "

....

Ses prévisions se réalisèrent de point en point.

Après avoir absorbé la quatrième tasse du remède mystérieux, Mary fut prise d'une transpiration dont la surabondance était réellement effrayante.

Cette transpiration, à l'odeur fortement marécageuse, dura trois heures, puis, sans transition aucune, la jeune fille s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain elle s'éveilla brisée, sans force, mais lucide comme auparavant, ne souffrant plus et souriant à tous ceux que sa résurrection rendait fous de bonheur.

Mrs. Claudia était penchée au-dessus d'elle comme l'ange de la consolation et du dévouement.

" Oh ! madame, lui dit-elle en lui étreignant avec effusion les deux mains, j'ai vu de bien près la mort et vous m'avez sauvée.

— Non, mon enfant... je ne permettrai pas que votre reconnaissance s'égare...

“ Celui grâce auquel vous n'avez pas succombé, c'est ce fakir, ce brave homme dont je ne sais même pas le nom.”

D'un mouvement spontané la jeune fille lui tendit la main, et, fixant sur lui ses grands yeux si lumineux et si doux, lui dit :

“ Ami, je te dois la vie... je ne l'oublierai jamais !

“ Prends ma main en signe d'amitié sincère et de reconnaissance inaltérable.”

Mais lui, les yeux dilatés par une sorte d'épouvante, reculait, reculait comme s'il eût eu devant lui un tigre royal.

Incapable de proférer un mot, en proie aux sensations les plus violentes et les plus contradictoires, ne se reconnaissant plus, furieux d'avoir cédé, mais attendri par sa bonne action, le fanatique s'enfuit du côté de Rama qui broutait “ a pleines poignées de trompe ” les graminées savoureuses couvrant la terre.

Et, pendant que Sans-le-Sou, qui lisait comme dans un livre dans cette âme ténébreuse, était le seul à comprendre cet émoi et cette fuite, Marius s'écriait :

“ C'est un brave homme assurémeïn !

“ Mais il doit avoir un scorpion dans sa pastèque, à moins que ce ne soit une araignée, ou simplemeïn une paire de z'hannetons.”

Maintenant que le danger était conjuré, on riait, un peu nerveusement, comme des gens qu'a effleurés l'aile de la mort et que la joie rend plus exubérants que de coutume.

On en arrivait jusqu'à oublier les ennemis si nombreux et si terribles qui, de tous côtés, menaçaient.

C'était miracle, en effet, que les agresseurs de

l'avant-veille n'eussent pas renouvelé leur criminelle tentative.

Il fallait partir, et le fakir, dont la vigilance n'était jamais en défaut, activait sans mot dire les préparatifs.

Arraché à son festin, Rama fit entendre un petit grognement de plaisir quand Sans-le-Sou vint lui caresser la trompe, et se tint près de lui, pendant qu'on assujettissait les sangles du houdah demeuré suspendu, à hauteur, aux branches d'un arbre.

“ Allons, mes enfants, s'écria gaiement le capitaine, en route !

“ L'étape sera longue et rude, mais c'est la dernière !

“ Dans douze heures, nous serons en toute sécurité.”

De nouveau la petite échelle de bambou servit à monter sur la monumentale échine du bon Rama et bientôt les fugitifs quittèrent le campement pour gagner l'asile offert par la reconnaissance des pundits.

Pendant que Mary, bien abritée du soleil, se tenait pelotonnée à la meilleure place, le capitaine et les deux marins, la carabine à répétition entre les mains, l'œil et l'oreille aux aguets, faisaient bonne garde pour repousser une attaque.

Par bonheur, ces précautions furent inutiles.

L'ennemi qui, sans doute, se réservait pour une meilleure occasion, ne se montra pas.

Contre toute attente, l'étape fut parcourue sans le moindre incident.

Un peu avant le coucher du soleil, les fugitifs aperçurent, dominant la plaine, l'imposante masse d'édifices dont l'éloignement ne permettait pas de préciser la nature.

Depuis quelque temps on montait, et il fallait toute l'infatigable célérité de l'éléphant pour franchir cette pente rocheuse qui eût exigé de piétons une journée d'efforts et de fatigue.

Bientôt ils se trouvèrent en présence de ruines grandioses, d'aspect réellement impressionnant.

Non pas de ruines branlantes, caduques, décrépites ; mais de débris robustes, à peine touchés par de séculaires dégradations ; des morceaux de palais abattus comme par des titans et où l'on retrouvait intacts des portiques, des fûts de colonnes, des ogives, jusqu'à des dômes et des minarets, surgissant d'un fouillis de flamboyants, de mohous ou bassias, de soûms ou artocarpus, de dattiers, de figuiers.

Il y avait là l'ossuaire d'une ville immense, une de ces merveilles que fit éclore, jadis, en terre hindoue, la civilisation musulmane, et que des conquérants brutaux ont stupidement anéanties.

Pas même de nom !

Rien que les vestiges d'un désastre anonyme accompli par des gens venus on ne sait d'où et que la tradition historique a dédaignés.

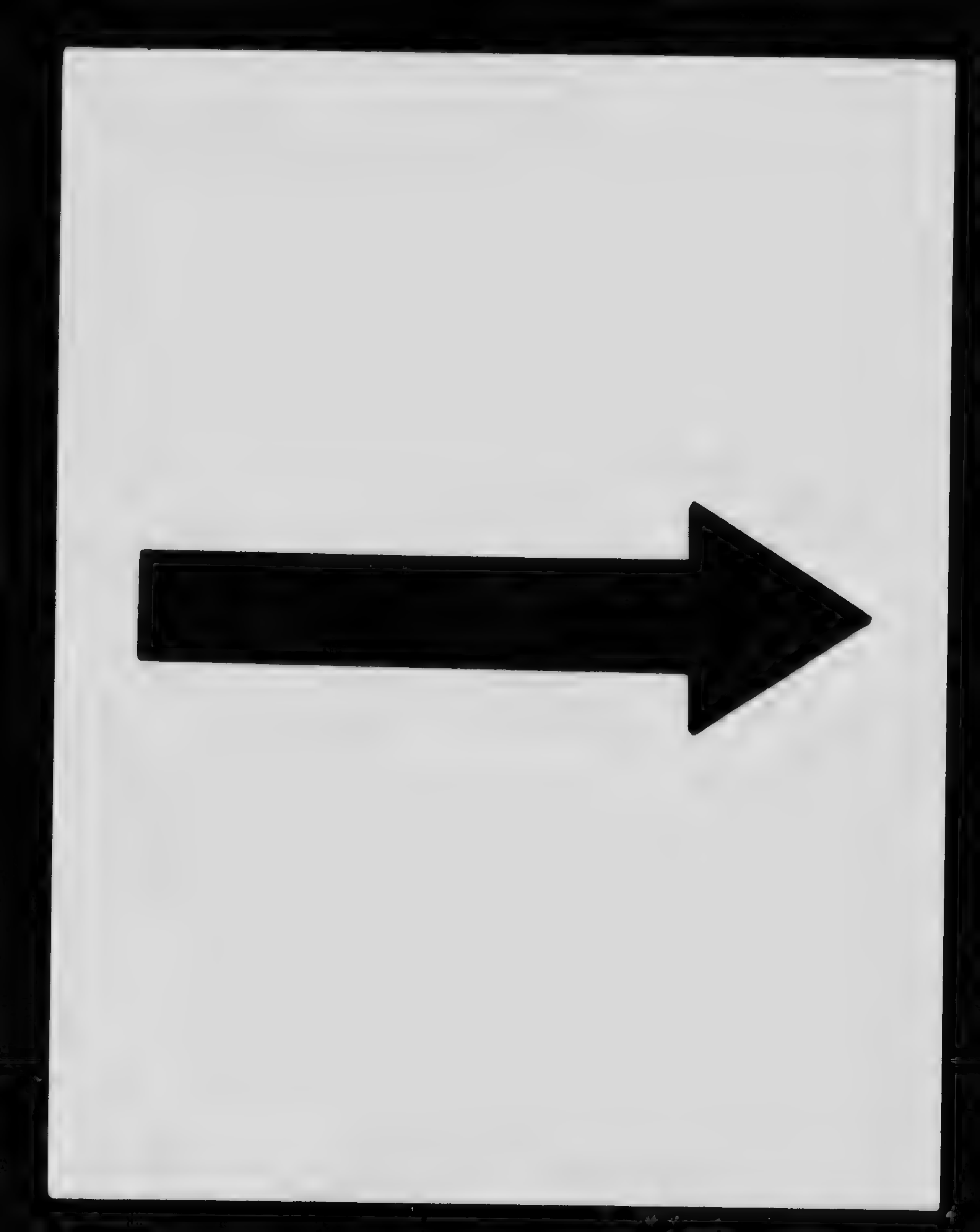
Pas d'habitants non plus.

Bien que, en raison de son élévation, le terrain soit très salubre, son aridité a éloigné les cultivateurs des terres basses dont les champs ont besoin d'humidité.

D'immenses débris d'aqueducs montrent que cette disette d'eau n'existait pas pour les citoyens de la ville morte, comme aussi les citernes aux trois quarts comblées que l'on rencontre à chaque pas.

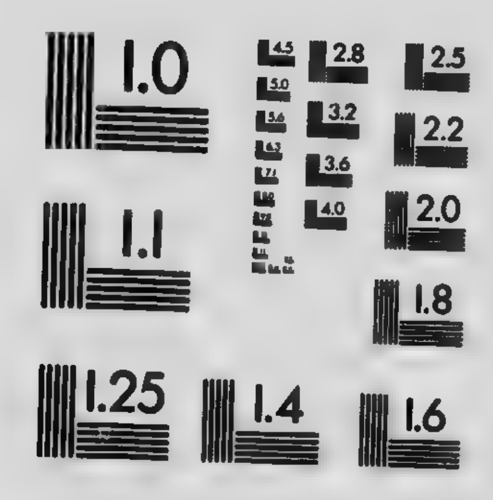
Un seul monument a survécu intact, bravant, à l'époque de la conquête, la rage des destructeurs et depuis des siècles les intempéries de l'air.

C'est une bâtisse immense, tout en granit rose,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





moitié couvent, moitié forteresse, avec enceinte de murailles, fossés, tours et donjon, bref un admirable spécimen de cette architecture Moyen Age, où le mauresque et le dravidien se mêlent si intimement.

C'est bien un couvent, ou plutôt une pagode appartenant à une communauté de brahmanes, et qui, très prospère avant la grande révolution de 1857, n'est plus habité que par un certain nombre de gardiens.

Tout y est resté en ordre, mais tout y est comme mort, ou du moins en sommeil. C'est une sorte de Palais de la Belle au Bois-Dormant où nul ne peut avoir accès, sauf les pundits ou les initiés, lors de leurs pérégrinations, ou encore les fakirs, lorsqu'ils vont accomplir au loin leurs missions ténébreuses.

Du reste il est absolument impossible d'y pénétrer sans ordre formel.

D'abord, parce que cette forteresse étant bien de communauté, les Anglais respectent scrupuleusement ce qui appartient aux congrégations, et ne s'immiscent jamais dans le spirituel ni dans le temporel.

Ensuite parce que l'unique entrée est défendue par une série de portes, de herses et de pont-levis qui en rendent l'accès impossible par la force.

Dès qu'ils furent en présence de cette pagode fortifiée comme, au Moyen Age, les couvents de nos pays, les fugitifs durent mettre pied à terre et s'engager dans une sorte de chemin couvert, trop étroit pour donner passage à l'éléphant.

Au bout d'une centaine de pas, ils se trouvèrent devant une porte revêtue de fer et qui semblait former corps avec la massive muraille de granit.

Pendant que Rama et son mahout allaient s'ins-

taller aux environs, en un lieu qui leur était familier, le fakir heurtait rudement, avec une pierre, la porte qui sonna comme un gong

Un judas s'entr'ouvrait, encadrant une face indistincte, où luisaient, comme des braises, deux yeux de fauve.

Le fakir prononça quelques mots en langue tamoule, puis la porte s'ouvrit, toute grande, sans bruit.

Derrière la porte, nouveau couloir donnant sur un large fossé plein d'eau, qu'il fallait franchir sur un pont-levis.

Le fakir poussa quelques sifflements stridents qui firent apparaître, dans une sorte d'échauguette accrochée à la muraille, un second gardien.

Il parlementa comme précédemment, et bientôt la passerelle s'abaissa avec un grand bruit de feraille.

Les fugitifs, que ce luxe de précautions et de défenses intéressait et rassurait, suivaient silencieusement leur guide auquel semblaient d'ailleurs familiers les détails de la forteresse.

Derrière le pont-levis se trouvait une herse en fer, aux barreaux énormes, qui se leva lentement, après un nouveau mot de passe.

Quand ils eurent franchi la dernière voûte, un cri d'admiration leur échappa.

Devant eux s'étendait à perte de vue un cloître immense, composé de galeries circonscrivant un splendide jardin où s'épanouissaient les arbres les plus merveilleux, les fleurs les plus admirables.

Une fraîcheur exquise régnait sous ces galeries aux sculptures délicates, et accédant de plain-pied, par des centaines d'ogives, à ce jardin, où s'ébattaient familières des légions d'oiseaux de toutes sorte.

On ressentait une telle impression de calme et en même temps de force, de paix et de sécurité, que l'âme extasiée oubliait l'ardente fièvre de la vie à outrance pour savourer ce repos exquis, cette halte délicieuse au seuil de la fournaise.

Alors quelque chose comme un sourire détendit le masque de bronze du fakir et l'éclaira d'une lueur de sensibilité.

" Tout cela est à vous, Sahib, dit-il en montrant d'un geste large l'immense édifice.

" Autant qu'il vous plaira de l'honorer de votre faveur, vous y vivrez dans la sécurité la plus absolue, car le pouvoir du vice-roi lui-même s'arrête sur le seuil de la Maison-Sainte !

" Des serviteurs de choix y auront pour vous des soins discrets, zélés et dévoués... Vous y recevrez une nourriture succulente... vous y trouverez tous les raffinements de confort si chers aux Eupéens. et toute sorte de distractions qui vous rendront la vie facile...

" Je suis heureux et fier d'avoir rempli ma mission et conduit, dans l'inviolable asile des pundits, l'illustre ami des " deux fois nés ! "

— Et moi, fakir, répondit avec son incomparable dignité le capitaine, je te remercie pour ton dévouement.

" Tu as été l'homme du devoir, de la fidélité, de l'intelligence et du cœur...

" Merci encore !

" Et que ceux auxquels je dois comme à toi le salut des miens reçoivent aussi le témoignage de ma reconnaissance."

Emu, transfiguré, méconnaissable, cet homme étrange, ce fanatique instrument de crimes abominables et de dévouements sublimes, se laissa tomber sur les genoux, saisit la main du capitaine, la baisa avec respect et ajouta :

“ Ils ont bien voulu m'attacher à ta personne tant que tu seras leur hôte...

“ Je reste ton esclave, Sahib... puis je mourrai content, le jour où “ leur ” main s'appesantira sur moi, pour avoir violé le serment du sang.

“ Mais qu'importe ! ”

Il eut un geste d'insouciance et ajouta :

“ Maintenant, permettez moi de vous conduire aux appartements qui vous sont réservés.”

Le groupe suivit un des côtés du cloître, dallé de mosaïques, et pénétra dans un vaste pavillon à plusieurs étages, dont les fenêtres donnaient sur les arbres et sur les fleurs du jardin.

Les promesses du fakir étaient bien au-dessous de la vérité.

Dès le vestibule apparaissait un luxe dont l'opulence défiait toute description.

Luxe tout oriental, avec ses tentures, ses tapis, ses meubles, ses trophées, ses œuvres d'art, son orfévrerie, ses splendeurs, ses éblouissements...

Chacun eut son appartement particulier, avec sa salle de bains, sa bibliothèque, son fumoir et sa collection de “ koukias. ”

Marius et Johnny, toujours costumés à l'orientale, se regardaient dans les glaces qui les reflétaient de la tête aux pieds et se trouvaient très grand air.

“ Il paraît que c'est un couvent heingue ! fit le Provençal à son copain.

“ Un couvent ousqu'on ne doit pas s'embêter !

“ Tron de l'air de bagasse ! c'est proprement suivé... on se croirait sur le yacht !

— Well !... well !... c'est presque aussi bien que nos maisons à vingt étages, avec téléphone, électricité, vapeur, eau froide, eau chaude et eau... de Seltz... à tous les étages, fit de son ton froid ce pince-sans-rire d'Yankee.

— C'est une forteresse où nous pourrons braver nos ennemis, ajouta Sans-le-Sou.

— Et où nous serons heureux, en nous aimant à plein cœur, n'est-ce pas, mes chers enfants ? termina Mrs. Claudia.

— Oui, madame, heureuse par vous, " dit Mary en embrassant la jeune femme avec une respectueuse tendresse.

VII

Rapidement s'organisa la vie des fugitifs devenus des réfugiés.

Cette transition si brusque et pour tout dire instantanée, loin de déplaire à ces hommes d'action taillés pour les plus surprenantes aventures, avait, au contraire, un charme inexprimable.

Du reste, on ne saurait croire, en général, combien est délicieuse la halte de l'âme et du corps soustraits en un moment aux émotions les plus violentes, aux drames les plus épiques, lors même qu'ils sont devenus indispensables à certaines natures.

Sans-le-Sou et ses compagnons buvaient, mangeaient, se baignaient, faisaient la sieste, fumaient les koukias au tabac parfumé, se promenaient sous les grands arbres, et soignaient de leur mieux la courbature contractée pendant cette fuite éperdue à dos d'éléphant.

Mrs. Claudia s'occupait de Mary encore convalescente, et avec une douceur, une ingéniosité infinies, tâchait de guérir cette surexcitation nerveuse qui s'était emparée d'elle depuis l'horrible moment où elle avait vu tomber sa mère sous le poignard du fanatique.

Maintenant, en pleine période de repos, Mary avait d'effrayantes hallucinations qui la torturaient pendant son sommeil.

Le choc avait été trop violent, et sa répercussion avait ébranlé le système nerveux de cette enfant si aimante, si sensible à laquelle tout souriait, et si rudement frappée en plein bonheur !

Mary partageait l'appartement de la comtesse qui ne la quittait guère.

Les premières nuits avaient été terribles.

A peine endormie, la jeune fille avait des gestes convulsifs, des crispations soudaines, puis elle parlait... parlait... comme si l'épouvantable scène du meurtre se déroulait devant elle.

" Mère !... prenez garde ! l'homme est là... ne la frappez pas !...

" Oh ! Dieu !... par pitié !... non... non... pas cela...

" Il lève son poignard !... oh ! du sang !... mère !... mère !... elle ne m'entend plus.

" Ma mère est morte !..."

La comtesse la prenait dans ses bras, lui faisait entendre sa douce voix, essayait de la calmer, de l'éveiller pour l'arracher à de terrifiantes visions.

Alors Mary avait des contractures musculaires qui la rendaient rigide comme une barre de fer, puis elle poussait un grand cri et tombait dans une sorte de catalepsie qui l'immobilisait de longues heures.

Très alarmée, privée en outre des médicaments les plus simples, des calmants les plus élémentaires, Mrs. Claudia ne savait que faire.

Elle confia son embarras à son mari qui eut l'idée d'en parler au fakir.

Celui-ci, qu'on ne voyait guère et qui s'éclipsait volontiers pendant de longues heures, accourut à l'appel du capitaine.

“ Ami, lui dit sans préambule ce dernier, j'ai foi en ta science comme en ton dévouement.

“ Permets-moi de faire appel à tous les deux.

— Tu es le maître... commande.

— Il s'agit de la jeune fille que tu as sauvée à ma prière de la fièvre des jungles.

“ Son sommeil est troublé par d'effroyables visions... elle souffre... sa santé générale s'altère....

“ Peux-tu la guérir ?

— C'est facile.

— Quand ?

— Mais à présent si telle est ta volonté.

— Allons donc la trouver.”

Chemin faisant, le capitaine donna au fakir de nouvelles explications qui édifièrent complètement ce dernier, de façon à ce qu'il pût opérer sans avoir besoin d'interroger la malade.

Depuis son arrivée à la pagode, c'est à peine si Mary l'avait entrevu.

Elle eut à son aspect inattendu une sorte d'appréhension, presque de terreur, mais réagit contre cette impression qu'elle se reprochait.

Lui, s'inclina respectueusement, sans mot dire et, se relevant tout à coup, darda son regard aigu sur la jeune fille.

Celle-ci essaya de baisser les yeux, de se soustraire à ce regard qui pesait lourdement sur elle, l'engourdissait, l'anéantissait.

Cela dura quelques secondes à peine, et aussitôt les prunelles de Mary vacillèrent, ses paupières devinrent immobiles, tout son être frémit, palpita et sembla se figer sur place.

“ Vous dormez, n'est-ce pas ? lui dit le fakir de sa voix sourde.

— Je dors, répondit Mary sans hésiter, d'une voix changée, presque sans timbre, en quelque sorte lointaine.

— Puisque vous dormez, vous m'obéirez ?

— Oui... je vous obéirai !

— Eh bien ! je vous ordonne de vous endormir ce soir, à neuf heures, d'un sommeil très calme.

“ Ce sommeil durera jusqu'au lever du soleil.... Alors seulement vous vous éveillerez doucement... sans secousse... en entendant le chant si mélodieux du boulboul...

“ Je veux... J'exige que vous dormiez comme autrefois sans rêve... sans hallucination...

“ Entendez-vous, je veux ! ”

A cette manifestation d'une volonté formulée si énergiquement, Mary eut un léger tremblement qui agita ses membres.

Puis elle inclina doucement la tête et répondit de cette voix intérieure si étrange des hypnotisés.

“ Oui... j'obéirai à tout ce que vous commandez!

— Et il en sera ainsi demain... après-demain... toujours !...

— Oui, toujours !

— Vous vous éveillerez tout à l'heure quand l'épouse du Sahib vous l'ordonnera...

“ Mais alors vous aurez perdu tout souvenir de ce que je vous aurai dit pendant votre sommeil.

“ Vous ne vous rappellerez même pas que je vous ai endormie !... je le veux ! ”

Mrs. Claudia et son mari contemplaient étonnés, mais surtout sceptiques, cette scène singulière et impressionnante.

“ Et vous pensez, mon cher fakir, demanda la jeune femme, que votre seule volonté amènera, sans le secours d'aucun remède, la guérison de ma jeune amie ?.

— Je vous en fais le serment ! ”

“ Vous verrez ce soir, reprit le fakir, combien sera calme le sommeil qu'elle goûtera par mon ordre.

— Et cela suffira pour toujours ?

— Pour toujours !

— Mais si pourtant il arrivait que plus tard, loin de votre présence, ces troubles recommençaient...

— Vous n'auriez alors qu'à endormir la jeune fille et à lui commander le sommeil calme... à lui en suggérer la pensée formelle...

" Alors elle vous obéira comme à moi.

— Pourrais-je l'endormir... j'en doute.

" Du reste, dort-elle réellement ? "

Le fakir sourit et saisit une longue et solide épingle d'or à tête d'émeraude servant à la comtesse pour fixer son chapeau sur ses cheveux.

Avant que la jeune femme et son mari aient pu prévoir ce qu'il allait faire, il enfonça doucement la tige d'or dans le bras de Mary, qui ne sourcilla pas.

Et quand le bras eut ainsi été traversé de part en part, le fakir ajouta :

" Pensez-vous qu'elle dorme réellement ?

— C'est prodigieux ! s'écria la comtesse, en voyant que Mary était toujours absolument insensible à cette piqûre, qui pourtant devait être horriblement douloureuse.

— C'est pour nous la plus simple des choses.

— Mais éveillez-la, je vous en prie... cet étrange sommeil m'étonne et me fait presque peur.

— Il est non seulement sans danger, mais encore très salutaire...

" Quand à éveiller la jeune fille, il est préférable que cela vienne de vous quand je ne serai plus là.

" Vous ne lui parlerez de rien, vous ne ferez aucune allusion à ce qui s'est passé, et, de son côté, elle n'en conservera aucun souvenir."

Il allait se retirer, quand, se ravisant, il dit à

Mary de son ton impérieux, marquant une ferme volonté :

“ Quand madame la comtesse vous ordonnera de dormir, vous entrerez immédiatement en sommeil je le veux !

“ Et vous lui obéirez comme à moi-même...

“ Mais à elle seule !... et vous résisterez à toute suggestion étrangère... Je le veux !

J'obéirai,” fit doucement Mary.

Le fakir, à ces mots, se retira discrètement, laissant seuls, en présence, le capitaine, sa femme et la jeune fille.

Tous deux la regardèrent un certain temps avec une affectueuse curiosité, s'étonnant que, malgré ses yeux grands ouverts, elle ne les vît pas et ne semblât même pas soupçonner leur présence.

Enfin, du bout des lèvres et d'une voix basse comme un souffle, la comtesse murmura :

“ Ma chère Mary, éveillez-vous.”

Sans-le-Sou devina plutôt qu'il n'entendit.

Aussitôt les paupières de Mary battirent, ses yeux vagues, sans regard, reprirent en même temps leur expression, leur vie, et, sans transition aucune, la jeune fille passa du sommeil à l'état de veille,

Cela fut instantané comme la pensée !

Comme avait ordonné le fakir, la jeune fille ne se souvenait de rien, pas même d'avoir dormi.

Tout au plus se rappelait-ell que l'Hindou était apparu dans la pièce où elle se trouvait en compagnie des deux époux. On ne lui parla de rien, naturellement, et la journée s'écoula d'ailleurs sans incidents.

On juge si Mrs. Claudia devait attendre avec impatience la réalisation des promesses du fakir.

Quelques minutes avant neuf heures, Mary éprouva une irrésistible envie de dormir.

Contrairement à son habitude, elle ne ressentait pas cette vague terreur de la nuit qui lui apparaissait avec son lugubre cortège de visions terrifiantes.

Elle était parfaitement calme et n'avait plus cette agitation qui faisait déjà pressentir les cauchemars.

A neuf heures sonnant, elle s'endormit comme un enfant.

La comtesse, qui l'observait, n'en pouvait croire ses yeux !

Et ce sommeil profond, paisible, ne fut interrompu ni par les allées et venues de la jeune femme, ni par le tapage des portes ouvertes et fermées avec des bruits qui emplissaient les vastes couloirs, aux sonorités de cathédrale !

Puis, au moment où le fugitif crépuscule du matin précède le lever du soleil, la jeune fille eut quelques-uns de ces légers mouvements qui annoncent le réveil.

Tapis sous les feuilles rutilantes d'un flamboyant, deux boulbouls huppés, ivres de mélodie, lançaient leurs trilles qui délicieusement s'égrenaient dans le silence de cette nuit limpide qui se teintait de rose.

Mary semblait les écouter à travers son demi-sommeil déjà presque lucide, ou plutôt conscient, et doucement souriait.

Et quand le premier rayon de soleil dora l'extrême pointe du minaret dominant les arbres, la jeune fille poussa un léger soupir, ouvrit les yeux, puis s'éveilla radieuse.

Elle aperçut Mrs. Claudia qui s'était approchée de son lit, et guettait ce réveil qui s'annonçait si joyeux.

“ Eh bien ! Mary ? demanda-t-elle affectueuse-

ent, après avoir effleuré son front de ses lèvres.

— " Oh ! madame, quel bon sommeil !... quelle nuit exquise ! en vérité, je ne me reconnais plus ! " Mon Dieu ! si cela pouvait durer ainsi.

— Oui, mon enfant, cela durera, je vous l'affirme.

" Et maintenant, faites, si bon vous semble, la grasse matinée ou, mieux encore, levez-vous et profitez des heures fraîches pour accomplir notre projet."

Ce projet consistait à écrire au major Lennox et l'informer des cruels incidents survenus depuis peu.

A peine si les deux enfants avaient eu le temps matériel d'accomplir ce devoir envers le père, qui se trouvait, avec son régiment, à la frontière anglo-afghane.

D'autre part, Mary, en proie à la surexcitation nerveuse, consécutive à la fièvre des jungles, était incapable de commencer le récit de ces affreux événements sans être saisie d'une crise effrayante.

Aujourd'hui, sa douleur était moins exaspérée, elle-même se sentait infiniment plus calme ; elle allait pouvoir, concurremment avec son frère, écrire cette lettre.

Les deux enfants demeurés en tête à tête, s'épanchèrent longuement, à plein cœur, n'omirent aucun détail de la catastrophe, peignirent leur misère, racontèrent comment ils allaient infailliblement succomber, sans le secours inespéré apporté par le comte de Solignac, sa femme et ses compagnons.

Ils versèrent bien des larmes en écrivant ces détails navrants ; bien des fois le cœur leur manqua lorsque leur main traçait ces mots terribles qui leur faisaient revivre l'épouvantable passé.

Enfin, la lettre finie et sur le conseil du capitai-ne, Patrick écrivit le post-scriptum suivant :

“ Naturellement nous avons raconté au comt de Solignac, et nous lui avons fait part de votr lettre relative au trésor de notre aïeul. Nous nou souvenons très bien, Mary et moi, que notre chèr maman avait enfermé votre lettre et le plan dan le coffre-fort de votre appartement.

“ Ce détail, nous dit M. le comte de Solignac est très important pour l’avenir, car il est à supposer que le coffre-fort, étant incombustible, doit renfermer encore aujourd’hui ces documents précieux.

“ Ce coffre étant demeuré enfoui sous les décombres de notre maison, notre bienfaiteur estime qu’il faut exécuter le plus tôt possible des fouilles afin de retrouver ces papiers, qui représentent une fortune énorme, et les mettre en lieu sûr.”

Cela fait, il s’agissait de trouver un messager fidèle pour porter la lettre au plus prochain bureau de poste.

Le fakir offrit le mahout de feu le pauvre Scindiah. C’était un Bengali intelligent, délié, rusé même, d’une résistance physique à toute épreuve, une honnêteté parfaite, et dont le fakir répondait, du reste, comme de lui-même.

On lui confia la lettre, avec mission de la porter à Shergotty, localité importante située non loin de la grande ville de Gaya.

Il n’était même pas besoin de l’affranchir, le gouvernement anglais donnant la franchise postale à ses troupes.

Le mahout, bien stylé, partit le lendemain matin, promettant de faire diligence et de remplir scrupuleusement sa mission.

Son absence devait durer environ dix jours.

Alors seulement Patrick et Mary, les pauvres enfants, sentirent dans leur âme une sorte d'apaisement, à la pensée que leur père allait bientôt avoir de leurs nouvelles.

Ce fil si ténu, qui de loin les rattachait à ce père tant aimé, venait d'être enfin renoué !

Maintenant ils n'avaient plus qu'à prendre patience, à attendre le moment favorable pour rejoindre le corps expéditionnaire, ou du moins rallier Peschaver, le quartier général, dont le régiment écossais de Gordon ne devait pas être bien éloigné.

Huit jours s'écoulèrent ainsi, dans une paix profonde que nul bruit du dehors ne vint altérer, que nul incident survenu à l'intérieur ne troubla.

Mary avait reconquis son bon sommeil d'enfant et trouvait les nuits à peine assez longues pour regagner le temps perdu.

Sa guérison était donc complète.

Mistress Claudia, Sans-le-Sou, Marius et Johnny, habitués aux vastes randonnées à travers le monde, commençaient à se sentir un peu à l'étroit, dans l'hospitalière pagode, et vaguement soupiraient après de nouvelles aventures.

Le fakir, toujours défiant, craignant les embûches du dehors, ne pouvait se résoudre à leur donner la clef des champs et les priait de prendre patience.

Ayant mis en campagne quelques émissaires dévoués chargés de le renseigner sur l'état de l'opinion, il attendait leur retour pour se décider à quelque chose.

C'est alors que survint un incident, banal en soi, et qui devait avoir à brève échéance, des conséquences non moins terribles qu'inattendues.

C'était pendant une nuit d'orage qui tenait ob-

stinément éveillés les hôtes de la pagode, sauf bien entendu Mary, toujours sous l'empire de la suggestion.

Il leur semblait entendre, malgré l'éloignement, malgré l'épaisseur des murailles, malgré les rafales du vent et du tonnerre, les hurlements d'un chien.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, ni à confondre avec les glapissements caractéristiques de l'hyène ou du chacal..

C'était bien un chien.

Patrick fit même cette réflexion :

" Je ne me trompe pas... on dirait, en vérité, la voix de mon pauvre Bob que nous n'avons pas revu depuis la catastrophe du chemin de fer."

Et pendant tout le reste de la nuit, le jeune garçon fut hanté par cette pensée :

" Ce ne peut être que Bob ! "

Aussi, n'y pouvant plus tenir, il fit part, dès l'aube, de sa supposition au capitaine qui, de son côté, avait entendu les abois.

Tous deux se mirent incontinent à la recherche du fakir, et Sans-le-Sou ajouta :

" Si c'est réellement votre Bob, nous allons lui ouvrir les portes, et lui faire la réception méritée par son courage, son intelligence et son attachement."

Ils rencontrèrent bientôt le fakir et tous trois se rendirent sans retard vers l'unique entrée défendue comme l'on sait.

Les gardiens levèrent la herse et baissèrent le pont-levis.

On arriva derrière la porte de fer encastrée dans les blocs de granit.

Le fakir, toujours défiant, ouvrit le judas percé dans l'indestructible panneau et dit à Patrick :

“ Que le jeune sahib regarde lui-même.”

Patrick obéit et mit les yeux à l'ouverture.

Un cri de joie lui échappa, en reconnaissant l'animal couché, moribond, devant la porte, et qui, à la voix de l'Hindou, s'était levé.

Près du chien, et agonisant comme lui, était étalé, sur le dos, un homme, un indigène, qui semblait incapable de faire un mouvement, d'articuler une parole.

“ Bob ! s'écria Patrick, Bob ! mon bon chien... c'est donc toi ! ”

Au son de cette voix aimée, le brave animal se dressa le long de la porte et, à bout de souffle, eut un aboi tout rauque, tout cassé, qui voulait dire à la fois ses misères, ses tortures, sa joie de bête affectueuse et dévouée.

Au cri de l'animal succéda un gémissement de l'homme toujours vautré sur le sol. Un moribond, lui aussi, un de ces épouvantables squelettes, un de ces martyrs de la famine comme Patrick et sa sœur en avaient tant vu au Camp de la misère.

Et Patrick s'écria, douloureusement apitoyé :

“ C'est probablement un de ces malheureux qui nous accompagnaient, et qui a échappé au désastre. ”

Pendant qu'on ouvrait la porte de fer qui lentement, comme à regret, roulait sur ses gonds, le jeune garçon ajoutait :

“ Bob nous a suivis à la piste, et lui a suivi Bob.”

Par l'ouverture enfin praticable, le chien s'élançait vers son maître, usait ses dernières forces à sauter, à japper, à se rouler avec une sorte de frénésie qui émouvait profondément le capitaine.

Le jeune garçon avait pris à bras-le-corps Bob,

le serrait, contre sa poitrine, comme un être humain, et ne sachant plus quels mots lui dire, quelles caresses lui prodiguer, embrassa son museau noir comme une truffe.

Dès que le chien fut entré dans la forteresse, le fakir, sans plus s'occuper de l'homme, allait fermer la porte.

Ce dernier eut un nouveau gémissement, plus navrant, plus angoissé encore s'il est possible.

Le fakir haussa les épaules et grogna :

" La pagode n'est point un hôpital anglais !

" C'est un lieu sacré où ne peuvent entrer les premiers venus...

— Mais, s'il meurt ! s'écria Sans-le-Sou dont l'âme généreuse s'indignait d'une telle dureté.

— C'est son affaire !

— Voyons, fakir, nous ne pouvons pas laisser périr devant nos yeux ce malheureux...

" Il lui faudrait lui donner des soins...

— Tu es le sahib, commande... moi je ne suis que le plus dévoué de tes serviteurs.

— Eh bien j'ordonne qu'on l'emporte dans la pagode, qu'on lui procure à manger, qu'on panse ses plaies, en un mot qu'on fasse pour lui tout ce que réclame son état et que commande l'humanité.

— C'est bien, sahib, tu vas être obéi sur l'heure!

" Mais puisses-tu jamais ne te repentir de ta bonne action ! "

Le capitaine saisit le moribond sous les aisselles et, sur son ordre formel, le fakir, avec une extrême répugnance, l'empoigna par les jambes. Tous deux l'emportèrent jusque dans la pagode, pendant que Patrick, ravi d'avoir retrouvé son chien, fermait la marche.

VIII

L'homme, plus encore que le chien, succombait aux tortures de la faim.

Ce dernier avait dû trouver en route quelques victuailles, de rencontre, dont l'autre avait été privé.

Sans-le-Sou, qui n'avait jamais vu les victimes de la famine aux Indes, ne pouvait pas concevoir que l'on pût ainsi maigrir sans succomber.

Une pareille misère physiologique lui semblait absolument incompatible avec l'existence.

Il voulut soigner lui-même ce malheureux, lui doser les premiers aliments, les lui faire prendre peu à peu, par petites quantités, et l'empêcher de les absorber avec une voracité qui fût devenue instantanément mortelle.

Ils le transportèrent à la cuisine.

Il y avait plusieurs marmites de riz qui bouillottaient, pour le premier repas.

Sans-le-Sou fit d'abord avaler au pauvre diable quelques cuillerées d'eau de riz, de cinq en cinq minutes.

Au bout d'une heure, il lui permit de prendre une petite ration de riz.

Les premières cuillerées semblaient descendre dans un gouffre !

L'agonisant peu à peu se ranimait. Ses yeux jusqu'alors sans regard commençaient à reprendre un peu d'intelligence.

Il les fixait avec une reconnaissance infinie sur le capitaine qui s'acharnait à l'œuvre de sa résurrection, et il lui bégayait d'une voix basse comme un souffle :

“ Merci !... Sahib !... encore !... encore !... ”

Et cette supplication de famélique était tellement poignante, elle indiquait de telles souffrances passées et présentes, que Sans-le-Sou en était remué jusqu'aux moelles.

Pendant ce temps, Patrick s'occupait de son chien et le mettait en présence d'un plat de mouton bouilli qui eût suffi à la ration de trois hommes.

Bob sauta dessus et besogna si rudement de la langue, des dents et des babines, qu'en cinq minutes l'escamotage fut complet.

Le chien, tout à l'heure aussi plat qu'une planche, était devenu, à vue d'œil, rond comme une pelote.

Gravement assis sur son derrière, il se pourléchait avec sensualité, regardait du coin de l'œil le plat vide et semblait dire :

" Je prendrais bien encore un petit supplément."

D'un mot et d'une caresse, Patrick mit fin à ces velléités de gourmandise.

" Allons, Bob, c'est assez !

" Il faut venir près de ta maîtresse Mary qui sera si heureuse de te revoir.

" Mary !... tu entends ?... Mary."

Au nom de la jeune fille, Bob essaya une pirouette ; mais, affaibli par le jeûne et alourdi par la gloutonne absorption, il retomba comme un plomb.

Patrick se mit à rire et l'encouragea :

" Allons, Bob, mon garçon, du courage !

" Partons ! Bob, partons ! "

Le chien fit :

" Ouap !... ouap !... ouap ! "

Il se leva comme il put et suivit son jeune maître.

Mais, avant de quitter la cuisine, il vint se frotter, contre l'Hindou moribond, comme pour dire :

" Je ne t'oublie pas, toi, le pauvre compagnon des mauvais jours et de la voie douloureuse qui nous a conduits jusqu'ici. "

Le malheureux famélique allongea sa main décharnée, passa doucement ses doigts de squelette sur la tête du chien et murmura :

" Il a retrouvé... son maître...

" Il est heureux... lui... le bon chien... mais moi... je ne puis même pas... être le chien de quelqu'un..."

Sans-le-Sou vit briller une larme dans ses yeux et, tout ému, lui dit :

" Ne vous inquiétez pas de l'avenir.

" Ceux qui vous ont sauvé ne vous abandonneront pas. "

Epuisé par cet effort, il tomba dans une sorte de somnolence et demeura immobile sur une natte.

Le capitaine le fit transporter dans une pièce assez vaste et confortablement meublée, après avoir défendu qu'on lui donnât quoi que ce fût à manger.

Il ne s'en rapportait qu'à lui-même du soin de l'alimenter prudemment et d'achever sa résurrection.

Le lendemain, il allait infiniment mieux.

Il avait retrouvé sa lucidité d'esprit ; mais, naturellement, sa faiblesse était extrême, et sa maigreur toujours épouvantable.

Patrick était venu le visiter en compagnie de sa sœur, et flanqué de Bob.

A l'aspect des deux beaux enfants, sa pauvre face parcheminée, bossuée par les os, ses lèvres rétractées sur ses dents déchaussées avaient, en une sorte de grimace attendrie, un sourire dolent et affectueux.

D'une voix mal affermie, il leur témoigna son respect et son bonheur de les revoir.

Bob, qui mangeait à sa faim et digérait comme un canard, venait frétiller près de lui et lui faire mille caresses.

Avec des mots entrecoupés, l'homme leur disait que tous les autres avaient été tués dans l'accident de chemin de fer, et que lui-même avait été arraché de dessous les décombres par les sauveteurs, qu'amenait un train de secours.

“ Ainsi, demanda Patrick, c'est bien vous un de ceux qui étaient dans le jardin du cottage... et qui montèrent dans notre wagon au Camp de la Misère ?

— En doutez-vous, mon jeune seigneur ?...

— Non, certes ! mais cette troisième rencontre est tellement étrange !

— Et heureuse... et inespérée pour moi !...

“ Voici comment je réussis... à venir jusqu'ici...

“ Votre chien... pris sous les débris... était mourant... je lui donnai à boire... il me suivit et vous chercha partout... sur le lieu de l'accident...

“ Il aboyait... il allait... il venait... il courait... comme un fou... ; à la fin, il me sembla qu'il trouvait... une piste... qui... bientôt se confondit avec celle... d'un éléphant...

— Oui !... oui !... c'est juste.

— Le chien suivit alors la trace de l'éléphant...je l'accompagnai... ne sachant plus... que devenir... couchant près de lui... sur la terre... vivant de bourgeons... de racines... de rien...

“ Et nous arrivâmes ici, n'en pouvant plus... mourant... de fatigue... de misère... de faim ! ”

Cette histoire était parfaitement vraisemblable, et l'attachement de Bob pour ce triste compagnon de voyage et d'infortune la confirmait.

D'autre part, Mary et Patrick ne reconnaissaient pas positivement ce pauvre diable, par l'excellente raison que tous ces faméliques arrivés au dernier degré de la déchéance physique se ressemblent à tel point qu'il est fort difficile de les distinguer.

Voyez les photographies de ces moribonds reproduits en groupes nombreux par les journaux illustrés anglais.

Ce sont des squelettes vivants sur lesquels demeure adhérente une peau noirâtre, racornie, et qui ont une communauté de traits, d'expression prêtant étrangement à la confusion des individus de même sexe et de même âge.

Quoi qu'il en fût, il connaissait les enfants du major, il connaissait leur chien, il savait certains détails indiquant qu'ils les avait approchés antérieurement ; en outre, il était effroyablement malheureux, ce qui était le meilleur titre à la bienveillance de ces êtres instinctivement généreux, compatissants, affectueux.

On l'aima pour sa misère, et on s'attacha à lui en raison du service immense qu'on lui rendit.

Seul le fakir lui faisait grise mine et lui manifestait en toute occurrence une animadversion allant jusqu'à la haine.

Il est juste de dire qu'on n'obligea pas un ingrat.

Au fur et à mesure que la vigueur et la santé lui revenaient, produites par une alimentation copieuse et variée, il témoignait à ces bienfaiteurs une reconnaissance vraiment touchante, bien rare chez les Orientaux.

Et cette reconnaissance, qui allait grandissant, se manifestait par des attentions indiquant une délicatesse que l'on n'eût pas attendue chez un pauvre être si déshérité.

Maintenant il allait trottinant allègrement par toute la pagode, furetant dans tous les coins, s'intéressant à tout, cherchant à se rendre utile, inventant des choses qui, de plus en plus, le faisaient aimer.

Mrs. Claudia et Mary adoraient les fleurs. Il sut pressentir ce goût si vif et chaque jour il fit à leur intention une opulente récolte des plus admirables produits des sauvages parterres de la pagode.

Patrick, lui, avait une véritable passion pour les oiseaux.

L'Hindou, merveilleux charmeur, possédait l'étrange pouvoir de faire venir à sa portée les plus sauvages, les plus rebelles au contact de l'homme.

Au moyen d'une simple feuille percée d'un trou et qu'il approchait de ses lèvres, il faisait une musique singulière, énervante, qui les attirait irrésistiblement.

Ils venaient se poser sur sa tête, sur ses épaules, s'approchaient de Patrick, et finissaient par venir se percher sur son doigt !

Le jeune garçon, tremblant d'émotion et de joie, pouvait contempler de tout près ces merveilles de la nature, ces splendides créatures aux formes délicates, aux couleurs de gemmes, qui le regardaient de leurs yeux de diamants noirs, et semblaient déjà le connaître, l'aimer !

L'Hindou et lui devinrent une paire d'amis et formèrent ainsi avec Bob un trio d'inséparables que l'on rencontrait partout.

Bref, ce pauvre diable avait, en moins de quinze jours, conquis l'amitié de chacun, à l'exception toutefois du fakir, dont la défiance première s'était, comme il vient d'être dit, transformée en une haine féroce.

Et cette haine, purement instinctive, devint telle, que le fakir, dans son dévouement aveugle, tenta de recourir aux moyens extrêmes pour se débarrasser de cet intrus dans lequel il s'acharnait à voir un ennemi.

Dès lors, il se mit à le guetter avec une tenacité, une adresse fauve, espérant le trouver en flagrant délit soit d'espionnage, soit d'intelligence avec le dehors.

Vains efforts ! l'homme était toujours le même serviteur volontaire, discret, zélé, affectueux, dont la droiture n'était jamais en défaut.

Peu importait d'ailleurs au fanatique pour qui l'existence humaine, à l'occasion, comptait pour rien.

Un soir qu'il le voyait errer à travers les couloirs sans fin de l'immense édifice, le fakir se sentit envahi par une irrésistible fièvre de meurtre.

L'autre allait... allait toujours et se perdait dans ce dédale qui lui était devenu familier. Il avait quitté les lieux habités par les réfugiés et arrivait dans des bâtiments absoluments déserts depuis des années.

Le fakir, pieds nus, le suivait sans bruit dans cette obscurité que ses yeux d'illuminé perçaient.

Il avait déplié le terrible foulard noir des étrangleurs et le tenait, de chaque main, par un bout.

D'un bond de tigre, il s'élance sur l'homme qui ne se sent pas suivi et marche sans défiance.

Avec la rapidité de la pensée, il lui entoure le col du fin tissu et opère cette manœuvre mortelle, familière aux thugs.

Mais au lieu de ce râle bref, saccadé, qui échappe à la victime foudroyée, il entend un éclat de rire qui vibre, ironique, dans les ténèbres et le sangle ainsi qu'un coup de fouet.

Pour la première fois, le chef des thugs du Bengale, le terrible virtuose qui ne compte plus ses victimes, Bérar l'étrangleur a manqué son coup!

n frisson rapide s'irradie sous le bronze de sa peau et une sueur froide jaillit de ses pores.

Il y a là de la magie, une force surnaturelle supérieure à la science.

Cependant, l'homme continue à fuir dans les ténèbres.

Bérar pousse un juron de fureur et bravement s'élance à sa poursuite.

Soit à dessein, soit qu'il fût moins agile, Bérar gagne sur lui.

Il va être rattrapé, puis terrassé dans l'ombre par ce fakir manifestement plus vigoureux.

Bérar grince des dents et s'élance, croyant le tenir.

Une porte latérale s'ouvre sans bruit. Le fugitif se jette éperdument dans cette ouverture béante. Bérar le suit intrépidement, les bras écartés pour l'empêcher de revenir en arrière.

Ils se trouvent dans une grande salle voûtée en forme de rotonde, vaguement éclairée par le croissant de la lune que l'on aperçoit par une ogive en forme de trèfle.

Il n'y a pas d'autre issue que l'entrée. Du moins Bérar n'en connaît pas.

L'autre se trouve comme collé à un panneau de cèdre interceptant toute retraite.

Bérar, son terrible foulard noir roulé en corde, veut renouveler sa maœuvre homicide.

Il n'en a pas le temps. Actionné par un ressort invisible, le panneau s'enfonce, pivote et découvre une cavité dans laquelle disparaît le fugitif.

Instantanément le panneau reprend sa place, au nez de Bérar déconfit et qu'un nouvel éclat de rire

plus ironique, plus méprisant, vient en quelque sorte souffleter.

En proie à une rage insensée, le chef des Etrangleurs se rue sur le panneau qui résiste comme un bloc plein à ses coups et à ses efforts.

IX

Quelques minutes s'écoulent, et Bérar, qu'une vague terreur commence à envahir, entend, au-dessus de sa tête, ce même éclat de rire strident, farouche, ironique, rappelant le hideux glapissement de l'hyène.

Il recule de plusieurs pas et aperçoit, à quelques mètres de hauteur, dans une sorte de tribune, le fugitif.

De ce refuge complètement inaccessible, il peut narguer à l'aise le fakir vaincu, réduit à l'impuissance.

Alors la voix jusqu'alors étouffée, discrète, doucereuse, de ce moribond, de ce famélique éclate et devient formidable.

“ N'est-ce pas, Bérar, dit-il en ricanant, que c'est bien joué !

— Tu connais mon nom, misérable !...

“ Oh ! je te ferai rentrer tes paroles dans le ventre.

—Tais-toi donc, imbécile, qui t'es laissé jouer comme un enfant, aussi bien que ces étrangers stupides qui m'ont accueilli, hébergé, nourri, sauvé!...

— Ah ! je m'en doutais !...

— Oui, pour franchir le seuil de la Pagode Sainte, j'ai eu l'épouvantable courage de me laisser mourir de faim.

“ Oui, j'ai eu la sauvage énergie de jouer au na-

turel le rôle poignant des victimes du Camp de la Misère.

“ Je me trouvais là-bas sur le lieu de la catastrophe du chemin de fer... j'ai les confidences des moribonds qui avaient connu les enfants du major... j'ai apprivoisé le chien Bob, car le charmeur des oiseaux et des serpents peut bien se faire aimer des chiens...

“ Et je suis venu, agonisant, méconnaissable, m'affaler comme une loque humaine, devant la porte de cette pagode que je connais mieux que toi, dans tous ses détails...

— Qui es-tu donc ? bégaya Bérar secoué par une terreur qu'il n'essayait même plus de surmonter.

— Je veux bien te répondre, chétif esclave des pundits... aveugle exécuteur de la haine de brahmanes... des deux fois maudits et exécrés.

— Tu blasphèmes les saints... prends garde.

— Des sots malfaisants, cruels et solennels dont je me soucie comme d'un excrément de porc !

“ Des hypocrites ou des intrigants dont je possède tous les secrets, dont je connais tous les repaires, et que ma haine poursuivra partout... atteindra partout.

— Encore une fois, qui es-tu ?

— Je suis celui qui a conseillé aux Anglais la souillure du cadavre de Narindra... Je suis le brahmane déchu... le croyant parjure à sa foi... Je suis la personnification de la haine des castes.. l'âme damnée du gouvernement anglais, et l'ennemi acharné de ceux que tu sers.

“ Je suis Bikanel !... ”

A cette révélation terrible du misérable qui, avec une imprudente bravade, dévoilait son incognito, Bérar instantanément retrouva tout son sangfroid.

Il songea que la présence de Bikanel dans la pagode constituait, pour les fugitifs, un danger formidable qu'il fallait prévenir à tout prix.

En conséquence et sans plus s'occuper de l'agent de la police anglaise désormais à l'abri de ses coups, il voulut aller avertir le capitaine et ses serviteurs, et leur crier :

“ Armez-vous ! défendez-vous ! préparez-vous à une lutte sans pitié, car l'ennemi est dans la place ! ”

Il tourna le dos à la tribune où il entrevoyait toujours, aux pâles rayons de la lune, la silhouette de l'ancien brahmane, et se dirigea vers la porte.

Il poussa une exclamation de fureur en la trouvant fermée.

L'autre, qui avait toujours son odieux ricanement, lui cria :

“ Décidément, mon pauvre Bérar, tu es le dernier des imbéciles et des maladroits.

“ Comment ! tu ignores le secret de cette vieille bâtisse !

“ Allons ! je veux bien t'apprendre que le passage secret où je viens de m'engager commande la orte de telle façon que cette porte ne peut plus ouvrir sans ma volonté formelle.

“ Et comme je ne veux pas l'ouvrir, mon paure Bérar, tu es condamné à mourir ici de faim et soif !

“ Au revoir, Bérar ! ou plutôt, adieu ! ”

A ces mots, le diabolique personnage, quitta la ibune et descendit par un petit escalier secret, stallé dans l'épaisseur de la muraille.

On ne saurait croire combien ces vieilles pagos, machinées comme les forteresses du Moyen ge, renferment de passages, de couloirs, de trap-

pes, d'oubliettes, de doubles portes, de mystérieux conduits.

Comme l'obscurité était complète, il alluma une petite lampe déposée là par avance en prévision de ce qui allait se passer.

Puis il continua lentement, posément, sa descente, par cet escalier sur lequel débouchaient des ouvertures sombres comme des entrées d'égout.

Il arriva ainsi jusqu'aux fondations de la pagode, composées de cubes de granit reliés ensemble par des tirants de fer scellés au plomb.

Tout cela formait comme un bloc plein que le canon lui-même n'eût pu entamer.

Il se trouvait alors dans une sorte d'oubliette sans autre issue apparente que le petit escalier de pierre.

Il s'orienta, compta huit pas, tourna sur la droite, compta trois pas et s'arrêta en fouillant de son pied nu la couche de sable fin recouvrant le dallage.

Ses orteils rencontrèrent un corps étranger formant une saillie circulaire dans une gorge ménagée à cet effet.

Il se baissa, projeta sur cet objet la lueur de sa lampe et reconnut un solide anneau de fer.

"C'est bien cela, dit-il à demi-voix, et ma mémoire est fidèle.

" Et pourtant, dix ans se sont écoulés depuis mon séjour, en qualité de brahmane, à la Pagode Sainte."

Il déposa sa lampe sur le sol, saisit à deux mains l'anneau et tira de toutes ses forces, en s'arc-boutant des genoux.

Il y eut alors un rauque et lent froissement de granit sur granit, puis, chose étrange, une partie du lourd dallage s'enfonça, pendant qu'une autre partie s'éleva le long de la muraille intérieure.

Sans doute un contre-poids fort habilement combiné, pour qu'un effort, minime relativement, pût ainsi mouvoir plusieurs quintaux de pierre.

La portion qui s'enfonça découvrit un trou en forme d'arcade pratiqué dans les fondations mêmes, et si bien dissimulé que l'œil ne pouvait reconnaître la moindre solution de continuité.

Le policier s'y engagea vivement et, après quelques pas, se trouva au milieu de roches éboulées auxquelles s'accrochaient par les racines quelques buissons nains, très épais et barbelés d'épines.

Au-dessus de sa tête brillaient les étoiles, et le croissant de la lune disparaissait derrière les figuiers géants bordant la forteresse.

Il était donc en plein air.

Il fit entendre un sifflement rappelant celui du tangara et, s'asseyant sur une roche, attendit.

Quelques moments après, un sifflement analogue se faisait entendre sous bois, puis un léger bruit de branchages froissés.

Il répondit par ce râlement strident qui est la manifestation de colère du naja, le terrible serpent à la morsure mortelle.

Aussitôt une vingtaine d'hommes débouchaient de tous côtés et venaient se ranger autour de lui.

" Tout est prêt ? demanda une sorte de géant costumé à l'indienne, et dont un masque noir couvrait la face.

— Oui, milord ! tout est prêt.

" Vous n'avez qu'à me suivre dans la pagode dont l'entrée secrète est devant nous.

— " Well ! " quand il vous plaira.

— Suivez-moi donc.

— " By God ! " ce n'est pas trop tôt, car voilà assez longtemps que je me morfonds à vous attendre.

" Soit dit sans reproche !

— La patience est une vertu orientale que les gens d'Occident ignorent, et qui est notre plus grande force. "

A ces mots sentencieusement prononcés, l'agent de police reprit le mystérieux chemin qu'il venait de suivre.

Les autres lui emboitèrent le pas, en file indienne ; ils entrèrent après lui dans l'espèce d'oubliette où aboutissait l'escalier de pierre, et enfilèrent cet escalier quand l'entrée secrète eût été refermée.

Bikanel marchait le premier, portant sa lampe élevée à bout de bras, afin d'éclairer la voie et d'éviter les faux pas.

Tous, pieds nus, marchaient sans faire le moindre bruit, portant dans la main droite un poignard et prêts à égorger le premier qui tenterait de donner l'alarme. L'agent prit un des couloirs latéraux qui débouchaient dans l'escalier, de façon à éviter la pièce où le fakir se trouvait enfermé sans doute jusqu'à sa mort.

Ils arrivèrent bientôt dans le pavillon réservé où les fugitifs avaient leurs appartements.

Ceux-ci, confiants dans la solidité des murailles, dans les défenses accumulées à l'entrée qu'ils croyaient unique, et aussi dans la vigilance des gardiens, dormaient profondément.

L'agent plaça des sentinelles aux issues avec l'ordre de massacrer sans pitié quiconque, sauf les femmes, tenterait de s'enfuir.

Puis cette consigne féroce donnée, il entra dans la pièce où le capitaine Pennyless dormait, sous sa moustiquaire.

Le pas furtif du nocturne visiteur l'éveilla.

Il aperçut vaguement sa silhouette à la lueur de sa veilleuse et demanda :

" C'est toi, fakir, qu'y a-t-il donc ? "

Sans lui répondre, le misérable saisit un coussin de plume, s'élance d'un bond de tigre, et applique sur la face du capitaine cet oreiller qui étouffe sa voix.

En même temps, une demi-douzaine de sacripants se ruent sur Sans-le-Sou qui, à demi asphyxié, empêtré dans la moustiquaire, ne peut même pas se défendre.

Il s'agite comme un lion pris sous un filet, secoue la grappe humaine cramponnée à ses membres et succombe dans cette lutte inégale.

En un tour de main il est ficelé, garrotté, bâillonné, dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement, de jeter un cri, de donner l'alarme.

Cette abominable violence a été consommée sans le moindre bruit. De cette façon que Mrs. Claudia, qui repose dans une pièce voisine avec Mary, n'a pas été réveillée.

Il s'agit maintenant de capturer Johnny et Marius les deux marins qui partagent le même appartement de l'autre côté du vaste couloir.

Malgré l'incomparable vigueur des deux camarades, la lutte n'est ni plus longue ni plus vive.

Surpris en plein sommeil, aux trois quarts étouffés avant d'avoir même pu se reconnaître, maintenus aux membres et au torse par les gredins coutumiers de pareilles violences, ils subissent le sort de leur chef et, comme lui, sont allongés, bâillonnés, garrottés, sur le plancher.

Il restait à capturer Mrs. Clau ia et Mary qui dormaient toujours, ainsi que Patrick, couché dans une pièce séparant les deux appartements.

On commença par lui.

Bob, complice involontaire, au lieu de donner l'alarme, frétilla de la queue lorsque son ami

l'Hindou se présenta seul dans la chambre.

Patrick, à demi éveillé, sourit à l'intrus et lui demanda ce qu'il voulait.

L'autre s'approcha, souriant aussi, et quand il fut près du jeune garçon, le saisit à la gorge, l'allongea sur son lit, le bâillonna et le ligotta en un tour de main.

Quant à Mrs. Claudia, le Roi de l'Argent avait formellement défendu qu'on ne lui fît aucune violence.

Il fallut donc user de ruse.

Le misérable policier alla frapper hardiment à sa porte quelques légers coups.

Elle demanda qui était là et ce qu'on voulait.

Il répondit, en imitant à s'y méprendre la voix du fakir :

" Le Sahib prie madame la comtesse de vouloir bien se vêtir et de venir le retrouver dans la grande cour du Nord.

—Savez-vous pourquoi ? demanda la jeune femme intriguée.

— C'est pour faire une grande pêche aux flambeaux dans le vivier.

" Les préparatifs sont extraordinaires et le Sahib prie madame la comtesse de se hâter. "

Sans la moindre défiance, la jeune femme s'habilla en toute hâte, éveilla Mary, lui annonça une partie de plaisir et, pour être plus tôt prête, l'aida complaisamment à mettre ses vêtements.

Cela dura quelques minutes à peine.

Mrs. Claudia et Mary, heureuse d'une distraction inespérée pendant les heures délicieusement fraîches de la nuit, sortaient vivement, cherchant le fakir qui devait les conduire au vivier.

Elles se trouvent dans le couloir en face de l'Hindou sauvé par leurs soins, et dont l'aspect inac-

coutumé leur inspire malgré leur vaillance une vague terreur.

Derrière lui sont rangés, portant des torches, une vingtaine d'hommes qu'elles ne connaissent pas, tous formidablement armés et d'aspect sinistre.

La comtesse de Solignac pressent un piège et s'écrie d'une voix éclatante :

“ Georges !... mon ami !... alerte !... alterte !...

“ Nous sommes trahis !... ”

En même temps, Mrs. Claudia essaye de rentrer dans sa chambre, pour prendre une arme.

Prompt comme la pensée, Bikanel s'élance entre elle et la porte, et lui dit d'une voix hautaine, cassante :

“ Madame, inutile d'appeler.

“ Le capitaine Pennyless, arrêté par mes hommes, est en ce moment hors d'état de vous répondre et de tenter la moindre résistance.

“ Il faut vous soumettre de bon gré, sinon je me verrai contraint d'employer la force.

— Me soumettre à un native ?... à un Hindou !... autant dire à un nègre...

“ Jamais ! ”

Bikanel pâlit et riposta :

“ Je suis le chef de la police indigène !

— Un mouchard !... un argousin !...

— Madame !

— Et c'est ça que nous avons recueilli moribond !

“ C'est ça que nous avons sauvé, et qui nous vole notre compassion !

“ En vérité, il y a de ces bienfaits qui souillent leur auteur... ”

Ivre de rage en entendant ces mots qui le cinglaient comme autant de coups de cravache, le

gredin saisit avec violence un des poignets de la malheureuse jeune femme et s'écria :

" Au nom de Sa Majesté l'impératrice et reine, je vous arrête !

—Misérable esclave ! je crois que tu as osé me toucher ! " rugit la fière Américaine.

Elle se dégagea sans effort, et sa main fine, aux doigts délicatement fuselés, s'abattit, avec un bruit sec, sur la face de Bikanel.

Souffleté à tour de bras, le policier perdit toute mesure, et hurla, fou de honte et de rage :

" Je vous arrêtais au nom de la reine...

" Maintenant... c'est en mon nom... vous êtes une prisonnière à moi !... à moi seul !...

" Les juges anglais pourraient être indulgents...

" Mais moi, je serai implacable...

" Dorénavant, vous et les vôtres... vous n'êtes plus justiciables que de ma haine...

" Ah ! vous payerez en larmes de sang cette insulte ! "

Intrépide jusqu'à la témérité, la comtesse de Solignac lui lança un éclat de rire strident, nerveux, mais peut-être plus ironique et plus méprisant encore que le soufflet.

" Allons, trêve de menaces, lui dit-elle avec une dignité hautaine.

" Sachez que rien au monde n'a pu et ne peut m'émouvoir.

" Et vous n'êtes, mon garçon, qu'un vulgaire épouvantail à moineaux.

" Vous pourrez peut-être nous frapper, mais, sachez-le bien, vous ne pourrez jamais nous abattre, et encore moins nous intimider...

— Des mots, tout cela ! ...

" Et rien que des mots susceptibles de faire trembler peut-être un de ces vils esclaves qui peu-

plent ce pays d'abjection, mais qui font hausser les épaules à un homme comme moi... "

Il tenait entre ses mains une longue écharpe de soie, un de ces tissus si légers et si fins qui sont le triomphe des inimitables ouvriers du Bengale.

Il la faisait lentement onduler, à la façon des jongleurs, et la dardait en avant comme un serpent.

L'écharpe semblait douée de vie et de plus en plus vite s'agitait.

Brusquement, et par une manœuvre familière à ces jongleurs dont l'adresse est stupéfiante, l'écharpe s'enroula autour des bras de Mrs. Claudia, les lui colla étroitement au corps, et vint en mourant enserrer ses jambes, à la façon d'un reptile.

La jeune femme se trouvait dans l'impossibilité absolue de remuer les membres, et même de faire un seul mouvement sans tomber.

Elle ne voulut ni se rendre ni s'avouer vaincue.

Elle ajouta ironiquement :

" Une ballerine de mon pays, la Loïe Fuller, jongle aussi avec les écharpes, mais elle s'en sert infiniment mieux que vous.

" Vous feriez bien de prendre des leçons près d'elle."

A ce nouveau sarcasme indiquant une tranquillité d'âme absolument imperturbable, Bikanel grinça des dents et brusquement tira sur l'écharpe.

Mrs. Claudia oscilla, prête à tomber.

Mary, témoin jusqu'alors muet et indigné de cette scène, soutint son amie, et lança au policier ce seul mot :

" Lâche ! "

Désespérant de mater ces natures d'acier, Bikanel fit un signe rapide à ses complices demeurés immobiles comme des statues pendant cette virulente apostrophe.

Quatre hommes se détachèrent, écrasèrent sur les dalles la flamme de leur torche et se jetèrent sur Mrs. Claudia et sur Mary.

Ils les soulevèrent, les saisirent brutalement, et les emportèrent en suivant Bikanel qui ouvrait la marche.

Par un raffinement de cruauté bien orientale, il voulait mettre, pour un moment, en présence de son mari, l'intrépide et vaillante jeune femme qu'il n'avait pu réduire.

En voyant l'adoré compagnon de sa vie garrotté, bâillonné, avec ses fidèles serviteurs et le jeune Patrick, elle eut un frémissement de colère contre l'auteur de cette abominable violence.

Elle réagit de toute la force de son courage et, loin de faiblir, de se lamenter, railla :

" Georges, mon ami, dit-elle d'un ton dégagé, si vous le voulez bien, quand nous serons libres, vous ferez administrer cinquante coups de rotin à ce vilain homme qui n'a même pas la reconnaissance de l'estomac.

" Vingt-cinq pour Mary et vingt-cinq pour moi!

" Nous sommes femmes et, en cette qualité, portées à la pitié... mais il a trop abusé de la situation...

" N'est-ce pas Mary ?

— Oui, madame, vingt-cinq coups pour chacune de nous...

" Mais il faudra frapper fort !

" Et toi, mon Patrick, je ne te dis pas de prendre courage... tout cela n'est pas sérieux...

— Bravo ! Mary, reprit la comtesse.

" Non... tout cela n'est pas sérieux, malgré la mise en scène...

" Ce sont des caricatures d'hommes voulant nous en imposer avec des caricatures de supplices...

" Et vous, Georges, mon cher mari, comptez sur moi, comme je compte sur vous...

" Je resterai, vous le savez, votre dévouée compagne dans la mort comme dans la vie."

Le capitaine Pennyless, couché sur le dos, incapable de mouvement, n'ayant que les yeux de libres, contemplait l'admirable femme avec un indicible regard chargé d'amour et de regret.

Un rugissement sourd s'échappa de sa poitrine, les veines de sa face un moment s'injectèrent, puis soudain le calme lui revint, et son regard se porta, chargé de mépris, sur Bikanel qui répondait à la jeune femme :

" ... Et cette vie ne sera pas longue.

" Du reste, le peu qu'elle durera sera suffisamment épouvantable pour briser votre arrogance à tous !

" A présent, enlevez-moi ces gens et sortez-les d'ici.

" Assez de paroles... des actes ! "

Les complices du bandit s'emparèrent du capitaine, des deux marins, de Mrs. Claudia, de Patrick, de Mary, et les emportèrent en dehors des appartements.

Cela fait, ils gagnèrent l'entrée principale, sans se préoccuper des gardiens trop peu nombreux pour résister à une troupe aussi forte et aussi formidablement armée.

Du reste, le fakir, leur maître, n'étant plus là pour les commander, ils restaient de passifs instruments incapables d'initiative et de volonté.

Bikanel, qui avait occupé jadis la Pagode Sainte en qualité de brahmane, en connaissait tous les secrets.

Il fit lever la herse, baisser le pont-levis, ouvrir la porte de fer, et le lugubre cortège, après s'être

engagé dans le chemin couvert, déboucha au milieu des ruines.

Un hurlement lugubre se fit entendre dans les ténèbres.

Bikanel reconnut la voix de Bob, et gronda :

“ Le sale animal ! J'aurais dû l'assommer ou l'envoyer au fond du fossé avec une pierre au cou.

“ Du reste, il ne pourra rien faire.”

Quelques moments après, ce fut une marche pesante à travers les éboulis et un souffle puissant comme le ronflement d'une forge.

Puis le cri de trombone bien connu :

“ Huinck ! ”

L'éléphant Rama, demeuré depuis longtemps sans emploi et parfaitement guéri, quittait son écurie et venait en reconnaissance, attiré par ce bruit nocturne.

Il avait d'ailleurs l'habitude d'accourir chaque jour, recevoir de la main de son ami, le capitaine, qui l'avait guéri, une petite friandise, et il lui avait conservé le plus vif attachement.

Sa trompe se releva au-dessus du groupe et aspira fortement les émanations humaines confondues.

L'intelligent animal reconnut sans doute celle particulière à son sauveur, car il fit entendre quelques petits grognements de plaisir.

Mais Bikanel ordonna qu'on l'éloignât à coups de pierre, et il partit en soufflant, tout désappointé.

Des chevaux tenus en bride par un personnel nombreux attendaient, non loin de là.

La voix de Bikanel s'éleva, ironique, dans les ténèbres.

“ En sa qualité de nouvel arrivant, monsieur le capitaine Pennyless ignore sans doute ce que c'est qu'une “ Tour du Silence. ”

" Eh bien ! comme il doit y trouver, ainsi que ses compagnons, sa dernière demeure, je vais le lui apprendre. "

X

Les Guèbres ou Parsis forment une secte religieuse qui compte, dans l'Inde anglaise, de très nombreux adeptes.

Ils adorent le feu, et leur doctrine remonte à Zoroastre, c'est-à-dire environ à trois mille ans avant l'ère chrétienne.

Ils ont certaines coutumes étranges, du moins à notre point de vue, et auxquelles ils demeurent profondément attachés, malgré une culture intellectuelle très avancée.

Car, que l'on ne s'y trompe pas, les Parsis, aujourd'hui, sont, dans l'Inde, à la tête du grand mouvement de civilisation qui se manifeste dans la vieille société vermoulue immobilisée depuis des siècles dans son fatalisme oriental.

Paisibles, industrieux, sobres et passionnés pour le travail, ils sont d'une assimilation extraordinaire pour tout ce qui a trait à l'étude des langues, à l'industrie, au négoce et aux finances.

Ils s'adonnent également aux arts et aux sciences venus d'Europe et y tiennent une place fort distinguée.

Tous, même ceux qui exercent les fonctions les plus humbles, les professions les plus communes, sont des sujets d'élite, possèdent une bonne instruction, et sont susceptibles, les circonstances aidant, d'arriver très haut.

Bref, les Parsis forment une race forte, intelligente, d'un esprit large et tolérant, admirable-

ment préparée aux futures évolutions des civilisations les plus raffinées.

Partant de ce principe que les éléments sont les symboles de la divinité, ils prétendent que la Terre, l'Eau et le Feu ne doivent jamais être souillés, dans n'importe quelle circonstance, par le contact de la " chair putréfiée."

De là une de leurs coutumes les plus singulières, qui consiste à laisser leurs cadavres se dégager à l'air libre.

Ils disent, pour légitimer cette coutume, que, venus en ce monde dans un état de nudité complète, ils doivent également le quitter complètement nus. Et ils ajoutent : " Il faut que les molécules de nos corps soient anéanties aussi rapidement que possible, pour que la Terre, notre mère, et les êtres qu'elle contient ne soient souillés, par eux, en aucune façon. "

Pour que cette désagrégation des cadavres puisse s'opérer décemment, d'après certains rites et de façon à ne pas compromettre la salubrité publique, les Parsis ont édifié ce que l'on appelle des " Tours du Silence ", ou Dakmas, où s'accomplit cette dernière transformation de la matière.

Les " Tours du Silence, " à proprement parler, et toutes proportions gardées, sont donc les cimetières des Parsis.

Elles sont assez communes dans l'Inde, puisqu'il y en a dans tous les lieux où se trouvent des Parsis, et qu'on en a construit même pour les criminels.

Autour de Bombay seulement, il y en a sept qui sont édifiées au sommet de Malabar-Hill, un endroit charmant, tout à fait poétique, entouré de fleurs et de verdure, sous lesquelles sont enfouis de délicieux cottages.

Car ce funèbre voisinage n'effraie en aucune façon les amateurs de villégiature.

Du reste, on a entouré les Dokmas de jardins splendides que les visiteurs peuvent admirer à loisir du haut de la terrasse d'un " sagri, " c'est-à-dire une des trois chapelles où le Feu Sacré est entretenu sans relâche.

Quant aux tours elles-mêmes, ce sont d'énormes blocs circulaires de maçonnerie, bâtis les uns en granit ou en pierre, les autres en briques, le plus solidement possible, enfin de braver les intempéries du temps et durer des siècles.

Toutes sont uniformément revêtus d'une couche de chaux blanche que l'on renouvelle en temps et lieu.

La hauteur de ces édifices, que les Européens ont baptisés du nom de " Tours ", n'est guère en rapport avec leur diamètre.

Prenons par exemple une de celles de Bombay.

Elle mesure exactement trente mètres de diamètre, et seulement douze de hauteur.

Au centre, se trouve un puits ayant cinq mètres de profondeur sur quinze de largeur conduisant, par un trou pratiqué dans la maçonnerie, à quatre canaux disposés à quarante-cinq degrés et terminés par des excavations remplies de charbon.

Autour de ce puits, se trouve un plan très légèrement incliné, la plate-forme circulaire sur laquelle sont déposés les corps.

Cette plate-forme circulaire est divisée en soixante-douze compartiments disposés sur trois rangs concentriques et formant comme les rayons d'une roue gigantesque et colossale.

Chacun de ces compartiments, profonds de vingt centimètres à peine, est destiné à recevoir un cadavre jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état de squelette.

Chose qui serait fort longue, si des légions de vautours n'opéraient en quelques heures cette œuvre de salubrité.

Disons en passant que les nombres trois et soixante-douze sont sacrés, le premier représentant les trois préceptes de Zoroastre, le second celui des chapitres du " Yasne, " une des sections du " Zend-Avesta."

Pour terminer cette description indispensable à la suite de ce récit, ajoutons que cette plate-forme est circonscrite par un mince parapet de cinq mètres de hauteur qui empêche la vue de ce formidable et répugnant intérieur.

Ce parapet forme le perchoir où se tiennent en permanence, blottis les uns contre les autres, leur col nu enfoncé dans les épaules, repus par l'immonde curée, les innombrables vautours, qui sont les hôtes familiers de ces réduits funèbres.

Ils sont là, immobiles, alourdis, sous le grand soleil qui les calcine, l'œil clignotant, guettant l'arrivée d'un convoi, dont ils connaissent bien l'ordonnance toujours immuable.

Le corps, drapé de blanc, placé sur une bière en fer, — les porteurs habillés de blanc, formant la tête du convoi, — puis les parents et les amis, également vêtus de blanc, unis deux à deux par un mouchoir, et suivant à distance...

Le convoi, signalé de loin à leur gloutonne avidité, s'approche lentement.

Alors, les vautours battent des ailes, dardent leurs cous, pétrissent, de leurs ongles d'acier, la crête du parapet, et manifestent la hideuse convoitise ressentie soudain.

Les porteurs ouvrent les lourds battants de fer qui accèdent à la plate-forme. Ils conduisent la bière jusqu'à la case où doit être déposé le mort,

exécutent certains rites, prononcent certains mots sacrés, allongent le corps, complètement nu, dans sa case ou kesh, et reviennent avec la bière et le linceul.

A peine la porte est-elle refermée, que les vautours fondent à tire-d'aile sur le cadavre.

Avec leur insatiable voracité, ils le dépècent des ongles et du bec, se pressent, se gourmandent, forment un essaim mouvant, qui s'écroule et se reforme sans cesse, au milieu de battements d'ailes, de poussées avides et rageuses. En un temps relativement très court, épiderme, muscles et viscères, tout a disparu !

Il ne reste plus qu'un squelette maintenu par les tendons qui, seuls, ont pu résister aux rapaces.

Une quinzaine de jours après, les mêmes porteurs reviennent à la tour, et, munis de pincettes en fer, les mains gantées, ils prennent le squelette, prononcent quelques formules sacramentelles et le jettent dans le puits central d'où il ne doit plus sortir.

C'est là que, de générations en générations, s'accumulent les débris mortels des Parsis ; c'est là qu'ils finissent par se dégager lentement, sous la séculaire influence des agents atmosphériques, et à devenir poussière !

A cinq ou six lieues de la Pagode Sainte, se trouvait une petite colonie parsie, composé d'agriculteurs et de modestes trafiquants.

Ils étaient là depuis des temps immémoriaux et avaient réussi à transformer leur village en un véritable Eden.

Leurs puissants voisins, les brahmanes, les avaient du reste largement aidés de tout temps, malgré la différence de leur foi.

Mais, là bas, les croyances religieuses, brahma-

nisme, bouddhisme ou parsisme, sont tellement tolérantes que, loin de se persécuter ou de se jalouser, elles se prêtent constamment secours.

Tant que la communauté des brahmanes avait occupé la Pagode Sainte, son voisinage avait rendu prospère l'agglomération parsie.

Les Pundits une fois dispersés, les Guèbres, eux aussi, s'étaient amoindris.

Mais ils avaient conservé au sol natal un attachement d'autant plus vif, qu'ils possédaient à proximité — chose rare pour les petites agglomérations parsies — une tour du silence ; ou, pour employer l'expression uniquement usitée chez eux une Dakma.

Construite en briques et de dimensions considérables, cette Dakma avait été bâtie autrefois pour répondre aux besoins d'une population très nombreuse.

Aussi, son édification, contemporaine peut-être des ruines, indiquait, dans l'antiquité, une population très dense.

Maintenant elle était comme perdue au milieu de la jungle, à une vingtaine de kilomètres de la bourgade parsie.

On n'y amenait plus que de loin en loin le cadavre d'un croyant.

Aubaine très rare pour les vautours qui, par habitude, y avaient élu domicile. De pauvres diables de vautours faméliques, en somme, qui couraient, à travers la région, après la carcasse d'un buffle crevé dans les rizières, ou quelque proie de moindre importance échappée aux victimes de la disette.

En somme, les grands rapaces enduraient toutes les souffrances de la faim à cette Dakma qui était leur " Camp de la Misère. "

Songez donc : il s'écoulait souvent plus d'un mois sans funérailles !

Ce matin-là, les vautours manifestèrent une vive émotion à l'aspect d'un nombreux cortège s'avançant vers la Dakma solitaire.

Ils eurent de larges battements d'ailes, de rapides oscillations du col, puis quelques envolées balourdes au-dessus de la sinistre enceinte.

Le cortège s'avançait, vivement, à cheval.

Chose inusitée pour les répugnants spectateurs des rites précédant le festin plus répugnant encore.

Les chevaux s'arrêtèrent à une vingtaine de pas seulement de la Dakma, et les corps transportés comme des ballots, sur la selle en avant du cavalier, furent descendus.

Il y en avait quatre ! Trois grands et un plus petit. Ce qui réjouit de plus belle les vautours dont le cerveau très rudimentaire avait reçu de l'estomac quelques principes de numération.

Les porteurs n'avaient pas les vêtements blancs des " nasasolars " officiels ; ils n'avaient pas non plus leur recueillement et leurs façons respectueuses.

Peu importait aux vautours dont l'habituelle voracité s'augmentait d'une longue et presque continuelle abstinence.

Aussi, comme leur épouvantable convoitise augmentait de minute en minute !

Une voix s'éleva, sèche, ironique, insultant.

" Capitaine Pennyless !... vous m'entendez ?

" Oui, n'est-ce pas ?

" Eh bien, voici une Tour du Silence... le dernier asile des Parsis, après la mort, et qui va devenir votre tombeau, ainsi qu'à vos compagnons. "

Tel était donc l'effroyable supplice dont le bandit avait menacé ses prisonniers.

Les donner, tout vivants, en pâture aux vautours de la Dakma, qui, de ces êtres vaillants, affectueux et bons, ne laisseraient que des squelettes anonymes !

Il faut être oriental pour inventer de pareilles atrocités et pour les exécuter !

Nul dans la troupe ne protesta contre ces paroles infâmes ! Non, personne ! pas même cet homme de race blanche, ce monstre vaguement entrevu jusqu'à présent, ce Roi de l'Argent dont la haine jalouse allait être satisfaite, et de quelle effroyable façon !

Car, maintenant, il paraissait bien évident que rien au monde ne pourrait sauver Sans-le-Sou, Marius, Johnny et le petit Patrick.

Les portes de la Tour du Silence venaient de s'ouvrir avec un grincement sinistre de leurs gonds rouillés.

L'intérieur du monument apparut, avec sa plateforme inclinée ses soixante-douze cases rayonnant sur trois rangs concentriques, son ossuaire à demi plein de débris humains.

Les quatre suppliciés, toujours garrottés et bâillonnés, aperçurent, comme une vision d'enfer, cet effroyable décor...

Brutalement, leurs bourreaux les emportaient sur la plate-forme...

Ils les allongeaient dans les compartiments de briques effritées où s'étaient succédé des générations de Parsis...

Et quand ils furent là, immobiles comme des cadavres, couvés de l'œil par la bande affamée des vautours, qui allait dans un moment s'abattre sur eux, Bikanel fit un signe.

On amena Mrs. Claudia et Mary devant la porte dont les deux battants étaient largement ouverts.

La jeune femme qui croyait avoir tout vu, tout souffert et tout bravé, ressentit, devant l'épouvantable vision, quelque chose de tellement douloureux, qu'il lui sembla qu'on lui hachait le cœur.

Une souffrance que rien ne peut décrire, que les mots sont impuissants à définir, s'irridia dans tout son être...

Chaque parcelle d'elle-même vibra, torturée, anéantie, avec de soudaines et lancinantes exaspérations !

Elle ne put même pas proférer un gémissement, une plainte, un soupir de créature mutilée, et demeura debout, comme pétrifiée... n'ayant plus d'énergie, parce qu'elle n'avait plus d'espoir... sentant sa raison l'abandonner en présence de cette horreur qui surgissait des hommes, des bêtes, des choses, de tout !

Se méprenant à cette immobilité qu'il prenait pour une dernière bravade, Bikanel s'écria, scandant ses paroles d'une ironie furieuse :

“ Narindra, brahmane en exercice, frappé par une Européenne, la poignarda.

“ Moi, Bikanel, brahmane déchu, souffleté par une blanche, je me venge d'une façon plus féroce et aussi plus raffinée.

“ N'est-ce pas, madame, que j'ai trouvé là quelque chose dont serait fier un tortionnaire de profession.

“ Allons, bon appétit ! messieurs les vautours.”

Mais la malheureuse ne l'entendait plus.

Elle était femme, après tout, et bien des hommes, parmi les plus résolus, n'eussent pu donner les preuves de vaillance qu'elle avait antérieurement fournies.

Pâle comme une morte, les yeux vagues, les lè-

vres blanches, elle poussa un léger cri et s'affaissa doucement, comme si les ressorts de la vie se fussent tout à coup brisés en elle.

Mary terrifiée n'eut pas la force de la soutenir. Ce n'était d'ailleurs qu'une enfant.

Elle se jeta sur le corps de Mrs. Claudia la croyant morte, et montrant le poing au bandit lui cria :

“ Oh ! nous serons vengés ! ”

Il se mit à rire et donna en langue hindoue un ordre rapide.

Aussitôt les portes de fer de la Tour du Silence furent fermées avec fracas, et la clef lancée par-dessus le parapet dans l'intérieur de l'enceinte.

En même temps, deux hommes s'emparaient de Mrs. Claudia, évanouie, et de Mary, et les mettaient sur le devant de leur selle.

Tous montaient à cheval et s'éloignaient au triple galop, laissant les quatre malheureux à la merci des vautours qui fondaient sur eux à tire-d'aile.

TROISIEME PARTIE

LE TRESOR

I

Au nord-ouest de l'immense empire anglo-indien, à cette pointe extrême du Pendjab qui s'enfonce brusquement dans l'Afghanistan, se trouve le fameux défilé de Khaïber.

Il s'ouvre par 36o6' de longitude nord, au bout de la chaîne du Sefid Koh, sous le fort Djamroud qui en garde l'entrée, serpente dans les montagnes à une altitude variant de mille à deux mille mètres, et débouche à cinquante-trois kilomètres de là, à Dhoka, dans la vallée du Caboul.

De toute antiquité, le défilé de Khaïber a formé la grande route irano-indienne, la voie de communication par excellence des invasions que suivirent les conquérants venus de l'un ou de l'autre côté.

Les Anglais, qui le possèdent seulement depuis 1875, en connaissent toute l'importance, aussi ont-ils remis en état le fort Djamroud et l'ont-ils pourvu d'une forte garnison.

Cela, pour empêcher un coup de main qui mettrait au pouvoir de l'envahisseur la clef du Pendjab.

Pour conserver sans conteste cette position formidable, il fallait fortifier les environs.

Peïchaver se trouvait tout indiqué pour cela.

Peïchaver, c'est cette forte ville de 80,000 habi-

tants qui, située sur deux canaux dérivés de la rivière Bara, affluent de la rivière de Caboul, commande le fort Djamroud dont elle est éloignée de dix-sept kilomètres.

On a donc fortifié Peïchaver, et on a pourvu d'un camp retranché ce boulevard de l'Empire.

Il y a en permanence deux batteries de campagne, deux régiments d'infanterie européenne, trois régiments d'infanterie indigène, un régiment de lanciers rouges du Bengale, deux compagnies du génie.

Tout cela sur pied de guerre, naturellement : bref, une petite armée.

Puis, sur un périmètre de quinze, trente, cinquante kilomètres et au delà, dans cette contrée qui se mamelonne de plus en plus, on a multiplié à l'infini les forts détachés.

Ils s'accrochent de tous côtés aux escarpements et forment, avec de solides garnisons, une barrière destinée à contenir de belliqueuses peuplades qui n'acceptent qu'en frémissant le joug anglais et ne demandent qu'à se battre.

Et c'est positivement ce qui vient d'arriver il y a quelques mois.

Un vulgaire incident de frontière a tout à coup déchaîné un ouragan.

Quelques Afridis, molestés par un collecteur d'impôts, se sont rebellés. Les fusils sont partis tout seuls, et la poudre ayant parlé, on a continué ce petit jeu qui consiste entre voisins, à s'entre-tuer.

D'abord, simple bagarre de partisans, l'affaire s'est aggravée, tant et si bien que les Afridis, d'abord plus faibles, ont appelé à leur secours les Yousofzaï et les Mohmands.

La bagarre a pris des proportions considérables.

C'est bel et bien une guerre qui exige du côté des Anglais, le renforcement de toutes les garnisons, la mobilisation d'un corps d'armée, la mise en état de siège d'une province.

La chose se fût peut-être arrangée dès le début, si la situation n'avait été envenimée, comme à plaisir, par les fanatiques toujours prêts à profiter du moindre incident pour prêcher la guerre sainte.

Les riots, sous la conduite d'un vieil énergumène, surnommé par les Anglais le " Mollah-Fou, " se sont répandus à travers les tribus et ont enflammé leur ardeur guerrière par des prédictions incendiares.

Le Mollah-Fou a déployé son étendard blanc sur lequel sont imprimées des mains rouges largement ouvertes, et a entraîné une véritable armée de gens animés de la double fièvre de la foi et du pillage.

En dépit des précautions les plus minutieuses, en dépit surtout d'une endurance et d'une bravoure admirables, les Anglais ne font rien qui vaille.

Ils sont trop faibles, les renforts n'arrivent pas, et du reste le terrain est un merveilleux auxiliaire pour les révoltés qui sont dix fois plus nombreux.

De temps en temps, une garnison ou une division trop serrée engage la lutte pour se donner un peu d'air. Il y a une bataille dans laquelle triomphent invariablement la tactique et l'armement civilisés, mais après laquelle, invariablement aussi, le vainqueur doit regagner ses lignes de défense.

Cependant le généralisme, énervé de piétiner sur place, vient de se décider à une vigoureuse offensive.

Il veut absolument dégager son camp de Chakdara enserré par les hordes qui de jour en jour se font plus audacieuses.

On va donc attaquer les hauteurs qui dominent au nord-est le plateau où est établi le camp.

C'est au régiment des écossais de Gordon qu'est réservé l'honneur de commencer l'attaque.

Il se tient à l'extrême gauche du camp palissadé, qu'égayent les tentes gracieusement alignées et auquel des bandes interminables de chameaux donnent un aspect singulier et même un peu incohérent.

Le régiment highlander est réellement splendide.

Tous les hommes sont de haute stature, vigoureusement musclés, montagnards infatigables, bien faits pour cette guerre de surprises au milieu d'abrupts escarpements.

Ils sont vêtus de la petite tunique rouge à pans courts et arrondis, et portent le kilt ou jupon écossais en étoffe de laine à carreaux, ainsi que le plaid également à carreaux passe en bandoullière sur l'épaule gauche.

Ils ont aussi les bas de laine à revers avec jarretières, les guêtres montant à mi-jambe, les souliers à boucles et la bourse, cette espèce de poche en peau de blaireau, garnie de fourrure et suspendue sur le devant par une courroie.

Bref, le costume national dans toute sa pittoresque intégrité.

Mais le bonnet de fourrure à plume d'autruche a été remplacé par le casque blanc des colonies, auquel a été ajoutée, sur la nuque, une pièce d'étoffe épaisse, doublée, piquée, matelassée, destinée à protéger le cervelet et le sommet de l'épine dorsale contre les rayons mortels du soleil indien.

Si cette coiffure, qui rappelle très bien celle des coltineurs des bateaux à charbon, est d'une esthétique au moins douteuse, elle est en revanche le meilleur préservatif contre l'insolation.

Silencieusement, le régiment s'apprête.

Les hommes mettent la dernière main à leur équipement et s'assurent du parfait fonctionnement des armes.

Les sous-officiers vérifient les cartouches et les provisions.

On sangle et on bride les chevaux d'officiers, pendant que les pipers ou joueurs de cornemuse, qui, pour les régiments écossais, remplacent les bugles, font entendre ces vieux airs populaires qui rappellent la mère patrie et réchauffent le cœur des soldats.

Devant une tente spacieuse près de laquelle s'ébrouent deux splendides chevaux tenus en main par des ordonnances indigènes, deux officiers causent.

L'un porte, brodés en or sur les pattes d'épaule de sa tunique, les insignes du grade de major, c'est-à-dire une couronne ; l'autre, ceux du grade de lieutenant, c'est-à-dire une étoile.

Tous deux de haute taille, vigoureux, taillés en pleins muscles, offrent le spécimen accompli de ces magnifiques officiers anglais rompus à la pratique de tous les sports, et singulièrement endurcis par elle à toutes les fatigues.

Le premier, qui porte une quarantaine d'années, est le major Lennox, duc de Richmond ; le second, âgé d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, est le lieutenant Richard Taylor, fils du président à la Cour suprême de Calcutta.

" Enfin, mon cher Taylor, dit le duc de Richmond à son jeune interlocuteur, croyez-vous à la double vue ?

— Non, milord, en aucune façon, puisque vous me faites l'honneur d'insister, répond le jeune homme respectueusement

— C'est que vous n'êtes pas Ecossais !

“ La double vue, ce phénomène qui, à l'état de veille, nous permet de voir distinctement et à l'heure précise où ils se passent des faits matériels généralement graves, est pour nous autres, fils des Highlanders, un article de foi.”

Voyant qu'il parlait très sérieusement, avec une gravité triste, le jeune homme répondit :

“ Dans tous les cas, cette croyance professée par des hommes de haute valeur est par cela même respectable...

— Ah ! Taylor, c'est un triste privilège, croyez-moi ! ajouta le major devenu soudain très pâle et se mettant à parler d'abondance, lui d'habitude si concentré.

“ Il y a trois semaines, j'ai vu distinctement ma femme tomber morte, frappée d'un coup de poignard.

“ J'ai entendu son cri d'agonie... j'ai vu ses yeux se fermer... j'ai vu sa poitrine rouge de sang...

“ Et depuis ce temps, je n'ai rien reçu d'elle ni de mes enfants... pas une lettre... pas un mot...

— Mais, milord, vous voudrez bien vous souvenir que nous sommes étroitement bloqués par l'ennemi, que les courriers n'arrivent pas, et que nous communiquons seulement par le télégraphe optique.

— Oui, je l'admets et c'est ce qui m'autorise à douter encore.

“ Mais, ce n'est pas tout.

“ Figurez-vous que cette nuit encore, étant éveillé, j'ai de nouveau été l'objet d'une hallucination non moins poignante, non moins atroce.

“ Mes enfants, mon petit Patrick, ma chère Mary, m'appelaient avec des voix déchirantes, et

leurs, cris indiquaient une telle angoisse, que je me trouvai instantanément trempé de sueur.

“ Mary se débattait aux mains brutales d'inconnus, et Patrick me semblait couché immobile au milieu du plus abject charnier. Dites, mon ami, est-ce que cela n'est pas épouvantable ?

— Oui, milord, c'est épouvantable, d'autant plus que cette double vue, en l'absence de toute nouvelle, crée pour les cœurs aimants un état de souffrance qui va s'exaspérant d'heure en heure.

“ Je pense que nous allons percer ce blocus et recevoir les courriers, accumulés depuis si longtemps... j'ose espérer, milord, que vos hallucinations seront démenties par de bonnes lettres débordantes de tendresse...

— Je vous remercie de votre bon souhait, sans oser croire à sa réalisation, mon cher lieutenant.”

Apercevant alors son joueur de cornemuse qui arrivait avec sa familiarité affectueuse de vieux serviteur, lui souhaiter le bonjour, il lui dit :

“ Et toi, Kildare, as-tu vu quelque chose, au moment où l'approche d'une grande bataille surexcite certains esprits et leur donne cette faculté d'apercevoir ce que les autres ne sauraient pressentir ?

— Oh ! moi, milord, j'ai vu en effet, mais peu de chose.

— Quoi ?

— Que j'étais blessé dès le début du combat ..

“ Mais ça ne tire pas à conséquence du moment où je pouvais toujours continuer à jouer de mon bagpipe.

—Entendez-vous, Taylor... entendez-vous...

“ Kildare, lui aussi, a vu‘!...

“ Soyez certain que cela se réalisera ! ” s'écria le major avec une vivacité indiquant une foi inébranlable à cette étrange superstition.

Le jeune homme voulut réagir contre l'impression de tristesse qu'il sentait malgré lui l'envahir, car il aimait de tout son cœur ce chef si bon, si brave, si cordial, qui lui témoignait tant d'affection.

N'ayant aucun argument à opposer à cette foi aveugle, il s'écria gaiement :

“ Alors, moi aussi, j'ai vu quelque chose, ou plutôt quelqu'un... mon excellent père, le fin gourmet que vous connaissez, milord, présidant un magnifique déjeuner avec cette gravité recueillie qu'il met à présider la haute cour, et disant : “ Il faut que j'envoie ce beau pâté, avec une caisse de vieux claret, à notre cher lieutenant, là-bas, en plein pays afridi...”

“ Alors, j'attends le pâté avec les bouteilles, pour leur faire fête après la bataille... et vous en serez aussi, vous, mon brave Kildare ! ”

... De vibrantes sonneries de bugles éclatèrent de tous côtés. Puis les estafettes galopèrent à travers le camp.

Les bagpipers du régiment de Gordon répondirent avec leurs cornemuses aux fanfares des cuivres, et chacun courut à son poste de combat.

Le commandant en chef montait en même temps à cheval et se dirigeait, avec son état-major et son escorte, vers une éminence d'où il pourrait suivre toutes les phases de la lutte qui allait s'engager.

Tout à coup, un bruit se répand à travers cette masse d'hommes et soulève un hourrah.

Un courrier a pu franchir les lignes ennemies !

Il apporte au général en chef des documents de la plus haute importance et aux soldats, du moins à quelques favorisés, des nouvelles si impatiemment attendues.

Les sacs renfermant les dépêches sont transportés dans deux voitures d'artillerie, attelées chacune de six chevaux et flanquées d'un peloton de lanciers rouges.

La plupart des conducteurs et des lanciers sont blessés, mais la satisfaction du devoir accompli brille dans les yeux de ces braves gens, qui ont assuré un des plus utiles services d'une armée en campagne.

En raison de la gravité de cet incident, le général en chef retarde l'attaque le temps strictement nécessaire à une distribution sommaire.

En conséquence, les vaguemestres, appelés par une sonnerie, se précipitent au quartier général où les dépêches, classées à l'avance par bataillon, leur sont remises.

Ils reviennent en un moment à leurs corps respectifs et, pour gagner du temps, remettent en bloc les paquets aux commandants d'unités de combat.

Tout cela est si vivement enlevé que c'est à peine s'il y a un arrêt sensible dans la marche des colonnes.

Un commandement est proféré ou plutôt rugi par le colonel des Ecossais de Gordon :

“ Forward !... March on !... ”

Les chefs de bataillon et les capitaines répètent:

“ Forward !... ”

Le major Lennox, le sabre au fourreau, la bride sur le col de son cheval pour avoir les mains libres, froisse nerveusement une lettre qu'il peut à peine décacheter.

Il a reconnu l'écriture de Mary, mais si changée, si tremblée...

Le lieutenant Taylor vient, lui aussi, de recevoir une lettre. La suscription est de l'écriture de sa mère, mais l'enveloppe est bordée de noir.

Les hommes de sa compagnie le voient brusquement tressaillir sur sa selle et pâlir à croire qu'il allait se trouver mal.

En même temps, le major poussait un cri sourd et portait sa main crispée à son cœur, comme s'il cessait tout à coup de battre.

Le lieutenant, les yeux dilatés par l'épouvante, lisait ces mots terribles qui dansaient devant ses yeux comme un grimoire de feu :

" ... Père assassiné par le chef des Thugs... étranglé pendant la nuit... "

Le major voyait, comme à travers un brouillard, ces lignes poignantes écrites par Mary et sur lesquelles s'étalaient des traces de larmes :

" ... Notre mère adorée poignardée par un fanatique... à demie guérie... étranglée pendant la nuit par le chef des thugs... "

Le lieutenant commandait par intérim la 1re compagnie du bataillon qui avait pour chef le major Lennox.

Il marchait donc immédiatement en arrière de lui.

Le major se retourna et tous deux se virent si pâles, qu'ils pressentirent leur mutuelle infortune.

" Ah ! Taylor... la double vue !... murmura le major ; quelle épouvantable chose...

" Tenez !... il y a des jours où l'on se ferait tuer avec bonheur ! "

Les bugles sonnaient au loin la charge, et les cornemuses du régiment de Gordon leur répondaient, scandant la marche des Highlanders...

" Forward !... forward !... "

On accélérait la cadence, on pressait le pas, afin de joindre plus vite ces lignes sombres qui, là-bas, au pied des montagnes et à mi-côte, s'empanachaient de flocons blancs.

Bien qu'on fût à double portée, l'ennemi commençait à tirailler.

Ordre avait été donné aux colonnes d'assaut de ne pas répondre, avant un ordre formel, à ce feu jusqu'alors inoffensif.

Peu à peu, la distance devenait de plus en plus courte.

Il y eut quelques brefs commandements et une canonade bruyante retentit.

Deux batteries, placées l'une à droite, l'autre à gauche, envoyaient quelques boîtes à mitrailles dans les retranchements où s'étaient massés les contingents afridis.

Il y eut un moment de confusion dont profitèrent les Ecossais pour s'approcher au pas gymnastique.

Quand il jugea que l'on était à bonne portée, le colonel commanda : " Halte ! " et fit exécuter coup sur coup trois terribles feux de salve.

Les projectiles s'abattirent là-bas comme un ouragan de plomb, fauchant tout un rang d'énergumènes qui, dressés au-dessus des épaulements, invectivaient bruyamment l'armée anglaise.

Les soldats se remettaient en marche. quand de tous côtés, au loin, tous les bugles des autres régiments sonnèrent la charge.

Pour les Ecossais, la charge, ce sont ces vieux airs populaires analogues à ceux que jouaient, en allant au feu, les musiques de nos anciens et qui, jusqu'à la fin de la Révolution, se composaient de bassons, de hautbois, de clarinettes, de flûtes et de fifres.

Kildare, qui marche en tête de la 1re compagnie, souffle dans son instrument et attaque la vieille marche écossaise : " Cock the North," aussitôt reprise par les piperbags des autres compagnies.

Aux premières mesures de cet instrument, pourtant bien primitif, une excitation fiévreuse gagne tous les rangs. Une sorte de frémissement agite ces robustes montagnards, les pousse en avant, leur fait escalader les roches, et les lance irrésistiblement sur les tranchées où s'agitent et hurlent les Afridis.

Les vaillants Ecossais sont accueillis par un feu d'enfer qui décime cruellement les premiers rangs.

Ainsi qu'il l'avait vu et prédit, cette première décharge couche à bas Kildare.

Il s'abat lourdement, sans même pousser un cri, les deux jambes fracassées.

Il tâte froidement son instrument, constate qu'il n'est pas avarié et s'écrie :

“ La cornemuse est en bon état...

“ En avant, camarades ! et vive la vieille Ecosse ! ”

A ces mots, il se traîne sur les mains et sur les genoux, sans s'occuper de ses jambes qui pendent comme des loques, et réussit à s'asseoir sur une roche.

Il reprend son instrument, l'embouche, et tout mutilé qu'il est, sous un feu d'enfer, continue à jouer, de toute la force de ses poumons, la vieille marche écossaise : “ Cock the North. ”

Les highlanders de Gordon, électrisés par cet exemple, s'élancent comme des furieux en acclamant au passage l'héroïque piper.

“ Hurrah for Kildare !... Hurrah !... Hurrah for Kildare ! ”

Le major et son lieutenant s'avançaient au petit galop devant leurs hommes qui les suivaient en bondissant.

Le premier, à demi inconscient au milieu des coups de feu, évoluait avec une sorte de passivité

douloureuse, en froissant, dans ses mains crispées, la fatale lettre.

Un brusque écart de son cheval le fit revenir à lui.

Il se vit à vingt pas de la première tranchée d'où surgissaient de longs jets de flamme enveloppés de vapeurs blanches.

Il froissa légèrement de l'éperon le flanc de la bête et, d'une voix retentissante, cria :

" En avant ! "

Subitement le terrain montait à travers des éboulis et des cassures de roches.

Sans se préoccuper des rebelles qui le fusillent à bout portant et qui, par miracle, le manquent à chaque coup, le major enlève son cheval et, d'un bond énorme lui fait escalader la tranchée.

Le lieutenant le suit intrépidement, et voilà les deux officiers galopant vers la seconde tranchée, avant même que leurs hommes soient arrivés à la première.

Derrière eux, une lutte poignante et rapide s'engage à la baïonnette.

Ah ! pardieu ! c'est l'affaire d'un moment.

Bientôt les Afridis, culbutés, décimés, embrochés sur place, battent en retraite en poussant des cris de fureur, et se replient sur cette seconde tranchée que vont aborder dans un moment, les deux officiers écossais.

Aux clameurs furibondes poussées derrière eux, ils reconnaissent leur imprudence et s'aperçoivent qu'ils sont pris entre deux feux.

En une seconde, ils ont une perception très nette de la position.

Retourner en arrière, trouer en un temps de galop la cohue exaspérée des Afridis, est chose impossible.

Leur retour semblerait une fuite et ferait reculer les Ecossais acharnés à l'attaque.

Ils font la seule chose possible en pareil cas, payent d'audace et s'élancent au galop sur la tranchée.

Celle-ci est d'abord plus périlleuse et surtout plus difficile que la première.

Le terrain, très escarpé, est semé de roches éparses, de trous irréguliers qui le rendent presque inaccessible à la cavalerie.

Il faut les merveilleux chevaux anglais et leurs incomparables cavaliers pour accomplir une semblable prouesse.

Avec un mépris hautain des hommes et des projectiles, ils s'élancent pour franchir l'énorme coupure où vocifèrent des fanatiques, et que hérissent des milliers de fusils.

Ils vont réussir comme tout à l'heure, se ruer à travers ces fantassins, les enfoncer, les troubler, en raison de cet effet moral que produit invariablement la cavalerie arrivant comme une trombe au milieu de l'infanterie.

Malheureusement, une balle frappe en plein poitrail le cheval du major et brise tout net son élan. Il s'arrête, planté sur ses quatre pieds, se met à trembler, à hocher la tête et lentement s'affaisse.

D'un bon rapide, le major a sauté à terre.

Il se trouve debout, le revolver à la main, devant un groupe de gens qui s'élancent pour le saisir.

Alors, le charme est rompu et nul ne songe plus à se garer de l'irrésistible choc de la bête, du heurt de sa masse arrivant comme un projectile.

L'intrépide officier ajuste froidement, comme devant une plaque de tir, et fait feu coup sur coup.

Pendant ce temps si court, le lieutenant, voyant à pied son chef qu'il ne veut pas abandonner, arrête son cheval et lui crie :

" Milord ! veuillez monter en croupe derrière moi et chargeons ! "

Il déchausse l'étrier de gauche et se cambre en avant pour permettre au major de monter en se cramponnant à son ceinturon.

Un bruit sec se fait entendre et le cheval, frappé d'une balle en plein front, s'abat foudroyé.

D'un temps de voltige admirablement saisi, le jeune homme se dégage, saute légèrement à terre et se campe fièrement, debout, près de son chef et face à l'ennemi.

Tout ce petit drame n'a pas duré plus d'une demi-minute.

Le revolver du major est vide.

Avec le même sang-froid, Taylor fait feu de six coups de son arme, et quand toutes les cartouches sont brûlées tire son sabre.

Ces deux cavaliers qui tout à l'heure arrivaient à fond de train et prenaient aux yeux des défenseurs de la tranchée des proportions épiques, sont maintenant deux hommes très ordinaires, qui sabrent avec beaucoup d'adresse et de vigueur, mais rien de plus.

Les chevaux sont morts ; les revolvers, derniers épouvantails, sont vides, il n'y a plus que des armes blanches, redoutables sans doute, mais avec lesquelles de tout temps les musulmans sont familiarisés.

Les hommes de première tranchée se sont reformés à mi-chemin et font face aux Ecossais qui les exterminent à la baïonnette. Ces derniers arriveront certainement trop tard pour secourir efficacement leurs officiers.

Deux groupes compacts se précipitent sur eux avec des clameurs furieuses.

Taillés en athlètes, connaissant à fond la redoutable escrime du sabre, ils s'entourent de moulinets flamboyants et portent des coups terribles.

Il est visible qu'on tient à les prendre vivants, sans quoi ils seraient depuis longtemps massacrés.

Leur intrépidité, leur adresse, leur vigueur ne peuvent que retarder l'instant fatal de leur chute.

Le major succombe le premier.

Il vient de fendre jusqu'aux oreilles la tête d'un soldat afridi, de faire sauter le poignet d'un imprudent qui a voulu le menacer de son cimeterre, quand sa lame, rencontrant un fusil, se casse net à vingt centimètres de la poignée.

Laissant tomber le tronçon désormais inutile, il croise froidement ses bras sur sa poitrine et regarde fixement les ennemis intimidés par cette fière contenance.

En même temps, le lieutenant, saisi par derrière aux bras et aux jambes, s'abat sur les genoux...

C'en est fait !

Toute défense est désormais impossible ; les vaillants officiers du régiment écossais de Gordon sont prisonniers des Afridis.

II

Bikanel et ses complices, après avoir exposé sur la plate-forme de la Tour du Silence, à la mortelle voracité des vautours, les fugitifs, s'étaient enfuis précipitamment. D'abord, le chef de la police indigène, à aucun prix, ne voulait qu'on pût le soupçonner de rapt, puis d'assassinat, commis

sur la personne d'un coupable réservé à la justice régulière.

En gens excessivement formalistes, les Anglais ne permettent pas la moindre entorse à la loi, et il y allait de la peine du travail forcé pour le fonctionnaire prévaricateur.

En outre, il lui aurait été non moins désagréable que les parsis eussent connaissance de la violation de leur lieu de sépulture. Très attachés à leurs traditions, ils eussent fait payer cher le sacrilège à ceux qui s'en étaient rendus coupables.

Donc, pour éviter ce double péril, les bandits étaient partis, à fond de train, sachant bien que rien ne pouvait sauver les malheureux qu'ils avaient ainsi voués à une mort abominable.

Ces derniers effectivement étaient bien perdus !

Allongés en plein soleil, garrottés, bâillonnés, incapables d'un mot, d'un geste, d'une plainte, l'âme torturée par l'effroyable appréhension d'une mortelle mutilation que rien ne pouvait empêcher ni même retarder, ils virent l'essaim écœurant des vautours s'abattre sur eux...

Patrick ferma les yeux, le pauvre enfant, et s'évanouit.

De dessous les bâillons des hommes jaillit un rugissement étouffé, au moment où les griffes des immondes rapaces s'implantaient dans les vêtements, et où leurs becs, dardés comme des têtes de serpents, allaient fouiller les joues et les orbites...

Marius et Sans-le-Sou, immuablement fixés à la cavité de pierre, ne peuvent même pas faire un mouvement.

Mais Johnny, le timonier, s'agite comme un possédé, se roule, se tord, et pour un moment réussit à faire fuir les vautours peu habitués à des morts aussi récalcitrants.

En un clin d'œil, à la suite de ces contorsions quelque peu désordonnées, ses liens tombent comme par enchantement !

C'est une sorte de fantasmagorie étrange qui lui permet d'arracher son bâillon, avec ses mains devenues libres, et d'exécuter une triomphante cabriole, sans doute pour dégourdir ses muscles paralysés.

Un vautour plus audacieux ou plus affamé que les autres s'abat de nouveau sur Patrick.

Prompt comme la pensée, le timonier empoigne par son cou pelé l'immonde oiseau, et, sans se préoccuper de ses coups de griffes et de ses battements d'ailes, le fait tourner comme une fronde en criant :

“ Hors d'ici, failli chien !... rascal !... charogne !...

“ On t'en fichera des torses comme les nôtres à dépiauter... attends un peu !... ”

On sait que les vautours une fois posés à terre ne peuvent reprendre leur vol qu'avec certaines difficultés, et en courant pour se donner de l'élan.

Pendant que ses compagnons le contemplent avec une stupeur joyeuse, Johnny, brandissant toujours l'ignoble rapace, cogne à tour de bras, comme une massue animée, sur les autres qui enflent le dos, battent des ailes et tendent le cou, ahuris. En un moment, il en assomme une douzaine, qu'il pousse du pied dans l'ossuaire inférieur, où ils dégringolent avec un bruit sourd.

Les autres, épouvantés de ces façons absolument inusitées chez les gens qu'on leur apporte en pâture, finissent par s'enlever lourdement jusque sur le parapet, d'où ils contemplent stupéfiés un spectacle qui doit réellement déconcerter leur entendement.

Alors Johnny dépose gravement sur la plateforme, et pour s'en faire une arme en cas de retour offensif, le vautour qui lui a servi de massue, et s'élance vers le capitaine dont la face de plus en plus se congestionne sous le bâillon. Il tire de sa poche un petit couteau que les bandits ont oublié de lui enlever, et en quelques coups rapides tranche les liens qui, si douloureusement, immobilisent Sans-le-Sou.

" Enchanté, capitaine, de pouvoir vous rendre ce léger service, dit-il en terminant l'opération par le bâillon.

— Et moi, non moins enchanté de le recevoir, mon brave Johnny ! " s'écrie le capitaine qui ne pouvait plus compter sur cette délivrance " in extremis."

Avec la même gravité, l'Américain déficela Marius, en ajoutant, comme variante :

" Hé! mon c amarade...je crois que tu avalerais de bon cœur une vaste gorgée d'air...

— Troun de l'air ! J'avalerais biengne une barrique pleine d'eau... s'exclama le Provençal quand son bâillon fut tombé.

" Ma gorge, il est un abîme, un gouffre tapissé d'étoupe ou de charbon de pierre...

" Pécaïré ! merci de tout cœur, matelot !

" Tu sais... tu n'obliges pas un ingrat. "

Johnny ne l'entendait même pas.

Aidé de Sans-le-Sou, il s'occupait du jeune garçon qui, lentement, revenait à lui, tout endolori, les membres rompus, le pauvre petit ! et plaintivement demandait à boire. Il fallut lui expliquer que pour le moment il était impossible d'accéder à son désir, mais qu'on allait aviser, le plus tôt possible.

Cependant, malgré la hâte bien naturelle qu'ils

avaient à sortir de ce charnier, Sans-le-Sou et Marius voulurent savoir à quel prodige ils devaient être libres.

“ Car, voyons, entre nous, il y a là-dedans de la fantasmagorie, s'écria Marius interloqué. Moi, j'en avais pour l'éternité, avec leur système d'amarrage, de surliures et de nœuds à faire damner un gabier de beaupré !

— “Yes ! Phantasmagoria, ” dit avec son calme déconcertant le Yankee.

“ J'ai travaillé dans la partie en qualité de clown chez un prestidigitateur.

“ C'était avant d'être matelot... vous savez, capitaine, chez nous on fait tous les métiers sans être disqualifié.

Je ne comprends pas clairement, répondit Sans-le-Sou.

— Alors, quand on m'eût bien désossé, quand on m'eût bien désarticulé, quand on m'eût bien enseigné toutes les cabrioles et toutes les grimaces qui sont le fond de l'éducation d'un clown, on me montra le tour de la malle indienne.

“ Vous avez vu faire ce tour.

“ Un homme, attaché aux pieds et aux mains par les systèmes de nœuds les plus compliqués, est enfermé dans une malle.

“ Au bout d'un certain temps, ordinairement très court, pour ajouter encore aux difficultés, la malle demeurée sur le théâtre où opère l'artiste, est ouverte.

“ L'homme a disparu !

“ Il reparaît au bout d'un moment, tenant ses liens à la main, et les agitant triomphalement. Ce tour très élégant ne se réalise qu'après un travail acharné, des essais interminables et souvent désespérants. J'y étais devenu très habile, car je

m'affranchissais en un clin d'œil des liens les plus compliqués.

" Je me suis rappelé mon truc de clown et il m'a servi en temps et lieu, comme vous le voyez."

Marius, béant d'admiration, contemplait son camarade, et, pour la première fois, sa faconde méridionale ne trouvait rien à répondre.

" Té ! mon bon ! c'est la çose la plus extraordinaire que z'aie vue, avec ma résurrection, dans la salle des morts, à l'hôpital de la Havane, où je m'étais succombé de la fièvre zaune.

" A preuve que mademoiselle Friquette, il me " déséqua " et me rappela à la vie d'un coup de bistouri ! "

Malgré la terrible gravité de la situation, malgré la courbature qui broyait leurs membres, malgré la faim, malgré la soif, Sans-le-Sou, Johnny et Patrick lui-même ne purent s'empêcher de rire à cette saillie du brave moko.

Il continua, heureux de ce moment de gaieté qui du moins était un moment d'oubli :

" Ce que tu as fait est bien fait, très bien fait, certainement, puisque nous voici démarrés... Mais, dis-moi, pourquoi n'as-tu pas usé plus tôt de ton petit truc ? "

Johnny haussa les épaules et par habitude envoya son jet strident de salive de chiqueur endurci :

" Marius, mon ami, tu commences à perdre le Nord !

" Mais, malheureux ! si j'avais arraché mes mains des liens qui les garrottaient, et dur, c'eût été le moyen de nous faire massacrer séance tenante. "

Et Marius, comprenant qu'il venait de proférer une énormité, baissa la tête en disant :

“ Je crois biengue que tu as raison, Johnny, et que je ne suis plus qu’une vieille bête. Mais, assez causé : travaillons !

— Oui, renchérit Sans-le-Sou, travaillons, car nous avons une rude besogne ! ”

Le soleil, en s’inclinant légèrement, laissait une toute petite place d’ombre, le long du parapet. Le capitaine y installa Patrick et lui dit :

“ Restez là, mon enfant, ne bougez pas et ne vous exposez pas aux rayons du soleil.”

Le petit s’accroupit sans mot dire en regardant les vautours qui par instants se levaient de leur perchoir, tournoyaient, et venaient imprudemment raser d’un coup d’aile rapide la plate-forme aux cadavres.

D’abord déçus dans leur immonde voracité, puis, en raison de leur lâcheté proverbiale, effrayés par ces vivants, ils s’enhardissaient peu à peu en se rappelant que jamais rien d’animé ne sortait de ce lugubre asile de la mort, et que tôt ou tard ils se repaîtraient de ces gens qui les obligeaient à déjeuner par cœur.

Le capitaine aussitôt faisait le tour de ce cirque étrange sans découvrir la moindre fissure par où un rat eût pu s’échapper.

Rien ! pas un trou, pas une crevasse qu’on pût élargir en se retournant les ongles, en faisant saigner sa chair ! Le vieux monument avait hélas ! victorieusement résisté à l’assaut du temps.

La porte était une véritable porte de forteresse. D’énormes panneaux massifs en cèdre, couverts en dedans et en dehors d’une plaque de fer maintenue avec de gros clous rébarbatifs.

Le parapet de briques semblait infiniment moins redoutable.

Les trois hommes, las de tourner ainsi en plein

soleil dans le lugubre ossaire, ne furent pas longs à constater qu'ils ne pouvaient rien contre la porte ni les murs.

Maintenant que l'évasion lui paraissait impossible par en haut, le capitaine regardait obstinément les quatre grilles placées tout en bas, au fond de la partie circulaire de la plate-forme, et où s'entassaient depuis des siècles les ossements des parsis.

En se reportant à la description faite antérieurement de la Tour du Silence, on verra que ces grilles servent à clore des ouvertures aboutissant à des conduits souterrains débouchant eux-mêmes dans quatre puits parallèles.

Ces puits n'ont guère que deux mètres de profondeur et sont fort larges.

Ils servent à recueillir les eaux pluviales qui tombent avec une surabondance inouïe, pendant la saison humide, et par conséquent à conserver l'ossuaire dans un état de sécheresse absolue.

" Si nous essayions de passer par là, fit Sans-le-Sou.

— Essayons ! " répondirent les deux hommes comme un écho docile.

Il y avait tout d'abord une grosse difficulté en apparence insurmontable pour atteindre le monceau d'ossements qui comblait à demi l'espace vide s'étendant sous la plate-forme.

C'est que la distance était de plus de cinq mètres.

Sans-le-Sou en fit la réflexion.

" Alors, il n'y a qu'à sauter, dit Johnny comme si c'était la chose la plus simple du monde.

— Tu es bon, toi ! s'écria Marius.

" Mais si en sautant nous se fichons une entorse, ou nous ne cassons seulement une zambe ou deux, c'est pas ça qui avancera l'évasion.

— Une idée ! " reprit Johnny.

Et en homme qui parle peu, mais agit beaucoup, il saisit les liens qu'il avait tranchés tout à l'heure et qui étaient restés épars sur la plate-forme.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il les rafistola comme il put, les noua, les doubla, les tripla et réussit à en faire une corde longue d'environ quatre mètres. Il prit l'extrémité de ses deux mains, s'accroupit au bord de la plate-forme, laissa pendre l'extrémité dans le vide et dit à Marius :

" Affale-toi !

— Mais si tu lâches le bout !...

— Je ne lâcherai pas. "

Sans ajouter un mot, il saisit la corde et se laissa aller jusqu'à l'extrémité. Il put alors sans danger lâcher les deux mains et tomber sur la litière d'ossements. Malgré sa vaillance éprouvée, il ne put s'empêcher de frissonner au contact de ces débris qui crépitèrent et se rompirent avec un bruit sec sous le choc.

Johnny n'avait pas bronché.

" A votre tour, capitaine, et sans vous commander, " dit-il respectueusement à son chef.

Sans-le-Sou imita Marius et en un moment se trouva près de lui.

" Eh ! bagasse ! mon bon, comment vas-tu t'y prendre à présent ?

" Ça ne sera pas facile de t'affaler et de tenir en même temps le grelin.

— Voilà ce que je vais faire ! " riposta Johnny.

Et sans plus tarder, avec une légèreté infinie, il se laissa tomber à pic, par principes, sur la pointe des pieds.

Patrick, demeuré seul sur la plate-forme, les regardait, et sans se plaindre endurait les horribles tourments de la soif.

Ils se dirigèrent vers une des grilles, en trébuchant sur ces débris humains dont le contact, accompagné de crépitements, leur causait d'exaspérantes sensations.

La grille, par bonheur, tenait à peine.

Les mains robustes de Marius l'arrachèrent de l'alvéole de briques où elle était encastrée.

Une ouverture noire se présenta.

Il y eut entre les deux marins une lutte à qui passerait le premier.

" Ce sera moi ! fit Sans-le-Sou tranchant le différend.

— Mais, capitaine...

— A l'attaque, le chef marche le premier... en retraite, il est le dernier.

" Ma place est là, mes amis... laissez-moi donc passer. "

Il s'enfonça intrépidement dans ce trou d'où s'exhalait un fade relent de moisissure, mêlé à une violente odeur phosphorée. C'était un conduit en pente très raide, large d'un mètre et sur la paroi duquel Sans-le-Sou glissa rapidement.

Il toucha d'ailleurs presque aussitôt le fond qui lui parut formé de sable fin, très friable. L'obscurité eût dû y être complète ; mais, chose étrange, il régnait dans ce puisard une sorte de clarté pour ainsi dire mouvante, en ce sens qu'elle se composait de fumées blanchâtres qui sortaient du sol érodé par le brusque passage de Sans-le-Sou.

Il y voyait aussi bien qu'en plein jour.

Un moment de réflexion lui fit aussitôt comprendre la cause de ce phénomène qui bientôt allait avoir des conséquences réellement stupéfiantes.

C'étaient de simples phosphorescences dues à la présence du phosphore contenu dans tous ces os

et que les pluies avaient entraîné au fond du puisard.

Rien de plus élémentaire et de plus naturel.

Ce pui. ard pouvait mesurer environ trois mètres de diamètre, et sa configuration fit penser à Sans-le-Sou que, grâce à la nature sablonneuse du sol, il serait assez facile de percer une galerie qui passerait sous les fondations même de la Tour.

Il appela Marius et Johnny qui s'enfoncèrent dans le conduit et se trouvèrent bientôt près de lui. Il leur expliqua brièvement son projet et ils se mirent incontinent à l'œuvre.

N'ayant aucun instrument de terrassier à leur disposition, ils grattaient avec leurs mains dans ce sable mou et friable, provoquaient de petits éboulis partiels et ne faisaient pas, en somme, de trop mauvaise besogne.

Sans-le-Sou calculait qu'il faudrait percer environ cinq mètres, au plus, en suivant une certaine inclinaison, pour arriver, en dehors, à la surface du sol.

Etant donnée la nature du terrain, il était raisonnable d'espérer finir ce travail en moins de cinq heures.

Il faisait dans ce trou une chaleur suffocante : les trois hommes enduraient les tortures de la faim, de la soif, surtout. La sueur coulait en nappe sur leur corps, le souffle parfois leur manquait !...

Peu importait à ces vaillants ! ils allaient de toute leur force, sans un mot de plainte, sans fléchir, soutenus par une énergie de fer, et trouvaient encore le moment de faire quelque plaisanterie.

Marius avait retrouvé sa blague provençale, et tout en grattant le sol, laissait échapper quelque grosse farce de matelot.

“ C’est ce qui s’appelle, tout de même, être de fameux lapins !... pas vrai, capitaine ?...

“ Des lapins !... mais pas de gibelote !... et j’en mangerais biengue... arrosée d’une bouteille de nos vignobles de la Rèpe...

“ Que c’est loin, tout ça, bou Diou ! ”

Ils fouillaient toujours, et le sol au-dessous d’eux commençait à s’exhausser de près d’un mètre, quand, là-haut, retentirent des cris d’épouvante qui leur parvenaient par le conduit souterrain.

“ Qu’ésaco ? s’écria Marius.

– On dirait que Patrick appelle au secours, dit le capitaine.

– J’y vais ! ” ajoute brièvement Johnny en se hissant avec son agilité de clown dans le boyau.

Il arrive à l’ossuaire et frémit devant un spectacle réellement terrifiant.

Les vautours, voyant que l’enfant est demeuré seul, et d’ailleurs enhardis par son immobilité, l’ont brusquement attaqué en masse. Ils se sont rués sur lui, à tire-d’aile, en poussant des piaulements aigus, et le pauvre petit, épouvanté, s’est mis à fuir sur la plate-forme en tournant, avec des cris de terreur.

Les hideuses bêtes menacent de leur bec et de leurs griffes la figure de Patrick... ils vont lui crever les yeux... le mutiler, si l’on n’intervient pas. Mais comment secourir le malheureux enfant puisqu’il est impossible d’accéder jusqu’à lui et qu’il ne peut lui-même fuir la plate-forme sur laquelle il s’agite désespérément.

Johnny, pour les effrayer se mit à hurler de toute la force de ses poumons, et comme cette musique est impuissante à les disperser, il ramasse un os et le lance au milieu de la bande.

Il y a un moment d'arrêt produit par le choc de cet étrange projectile qui arrive en tourbillonnant comme le boumérang d'un natif australien.

Malheureusement, cette intimidation ne dure pas et de nouveau les monstres se ruent à la curée. Johnny recommence à hurler et à lancer les débris humains qui ne manquent pas, on le sait.

Un fémur, après avoir atteint en plein corps un vautour, tombe sur la plate-forme.

Patrick saisit à deux mains ce lugubre engin de défense, et, à son tour, cogne à tour de bras.

Mais cette curée fraîche offerte sans trêve à leur avidité toujours déçue a positivement affolé les vautours.

Se sentant en force, et poussés par leur voracité plus impérieuse que leur lâcheté proverbiale, ils se précipitent de nouveau contre l'enfant.

Celui-ci est bien réellement perdu, quand ses clameurs et celles de Johnny font sortir de leur trou Sans-le-Sou et Marius.

A leur tour ceux-ci frémissent en voyant le péril mortel couru par l'enfant auquel ils ne peuvent porter aucun secours.

“ Et ! saute, mon pigeoun... saute du haut en bas lui crie Marius.

— Mais il va se briser, ” objecte le capitaine désespéré.

Le Provençal se campe bien d'aplomb sur le lit d'ossements, cambre le torse légèrement en arrière, tend les bras et crie de nouveau :

“ Asse pas peur, et saute dans mes bras !

“ Ma soute aux fagots il est solide comme la coque d'un cuirassé... Eh ! zou là ! ”

L'enfant, épouvanté, ferma les yeux et s'élança dans le vide.

Marius, de ses bras d'athlète, le saisit pour ain-

si dire au vol, aussi facilement que s'il n'eût pas pesé dix livres et lui dit, de sa bonne voix dont une vive inquiétude mouillait l'assent :

“ Ils ne t'ont pas fait de mal, dis, mon cher petit, c't'affreuses couquinasses de bêtes ?

“ Vrai ! ça me chavirait le cœur en grand, de te voir en pagaille au milieu d'eux... ”

L'enfant sentit tout ce qu'il y avait d'affectueux et de dévoué dans cette émotion, dans ce tutoiement étranger à son éducation anglaise.

Et bonnement, spontanément, de ses deux bras il étreignit au col le Provençal, et l'embrassa de tout son cœur.

“ Non, mon cher Marius, dit-il avec effusion, je n'ai rien ; mais il était grand temps, n'est-ce pas?

“ Oh ! comme je vous remercie, ainsi que ces messieurs !

— Pauvre enfant ! vous devez avoir bien soif et souffrir cruellement ? fit avec intérêt le capitaine.

— Oui, monsieur ; mais vous aussi... et je ferai de mon mieux pour résister comme vous sans me plaindre. ”

Les vautours maintenant tourbillonnaient au-dessus de l'ossuaire, en poussant leurs piaulements aigus, et en s'approchant jusqu'à frôler les trois hommes et le jeune garçon.

“ Suivez-nous, mon ami, continua Sans-le-Sou ; là du moins vous serez à l'abri de nouvelles attaques de ces horribles bêtes dont l'acharnement est, en vérité, inexplicable.

— Et je prendrai selon mes forces ma part de votre travail, ” ajouta Patrick avec une dignité charmante.

Tous quatre descendirent dans le conduit souterrain, et, suffoqués, haletants, les doigts ensanglantés, recommencèrent à gratter le sable.

“ Que nous sommes bêtes ! s'écria tout à coup Marius.

“ Pardon excuse, capitaine... pas vous... mais nous, Johnny et moi.

— Merci, fit le Yankee.

“ Dis voir pourquoi notre bêtise ?...

— C'est que nous pourrions bien emprunter aux macchabées de là-haut quelques-uns de leurs défunts membres pour fouiller...

“ Ça ne les gênerait guère, les povres ; et un os long, solide, à tête large, nous rendrait service, en guise de pioche.

— Bonne, l'idée ! observa Johnny avec sa concision habituelle.

“ Je remonte là-haut chercher les outils. ”

Il allait s'élancer dans le conduit, quand un bruit sourd, une sorte de plouf ! étouffé, se fit entendre.

“ Hé ! mille milliasses de tonnerres, gronda Marius, qu'ésaco ? encore une fois. ”

Une portion latérale du puisard venait de se détacher d'un bloc et de boucher entièrement le boyau long de trois mètres, qu'ils fouillaient avec acharnement depuis deux heures.

Tout cet effrayant labeur se trouvait donc à recommencer.

Mais, ce n'est pas tout ! L'éboulement s'était produit de telle sorte que le conduit accédent à l'ossuaire se trouvait par le fait obstrué.

De telle façon qu'ils ne pouvaient plus ni avancer, ni reculer.

Enfin, pour comble de fatalité, l'air devait sous peu leur manquer, et il leur faudrait bientôt périr asphyxiés, s'ils ne parvenaient pas à dégager vivement cette portion qui formait une barrière dont ils ignoraient l'épaisseur.

L'éboulis de sable, en mettant à nu une nouvelle couche de terrain, avait provoquée de nouvelles et plus abondantes phosphorescences.

Le sol saturé complètement émettait des lueurs qui permettaient aux quatre emmurés de se voir comme en plein jour.

Cette clarté funèbre empruntée aux débris humains était d'ailleurs la seule et bien précaire compensation à leur poignante infortune.

Bien que la situation parût plus désespérée que jamais, ces hommes de fer ne perdirent pas courage et leur énergie grandit encore, s'il est possible, avec les circonstances.

Il y eut un seul mot proféré par le digne chef de ces vaillants :

“ Travaillons ! ”

Mais le difficile et douloureux fouissement avec les doigts et les ongles dans le sable phosphorescent leur était même interdit.

A la première tentative, il y eut encore un léger éboulis et ils aperçurent un coffre énorme qui, du même coup, venait d'être dégagé.

Ce coffre, en bois très épais, car il rendait au choc un son plein, obstruait le boyau du côté de la plaine.

Le capitaine, interdit. l'examina et ne put retenir une exclamation de stupeur.

Il y avait, au centre, une large plaque métallique fortement oxydée, probablement en argent, et sur cette plaque des caractères parfaitement lisibles à la lueur des phosphorescences.

“ Mais, voyez donc, Patrick, s'écria-t-il, c'est votre nom : Lennox, duc de Richemond, avec des armoiries.

— Celles de notre famille ! ” fit l'adolescent après avoir regardé à son tour la plaque.

III

Quand Bérar se vit enfermé par Bikanel dans cette pièce mystérieuse dont il ignorait les dispositions secrètes, il fut saisi d'un épouvantable accès de rage.

D'abord parce qu'il avait été battu à plate couture, et que c'est chose fort humiliante, quand on est Bérar, un fakir très renommé, chef redouté des farouches adorateurs de Kali, la déesse de la Mort ; bref, quand on est un des premiers parmi ces personnages occultes de l'Inde mystérieuse.

Ensuite parce que, se voyant enfermé, pris au piège, condamné à périr d'inanition, il pensait que désormais. il lui serait impossible d'accomplir cette mission grandiose à lui confiée par les brahmanes.

Délivrer le capitaine Pennyless, le mettre lui et les siens à l'abri de toutes les vexations, de tous les périls suscités par les agents du gouvernement anglais, assurer leur séjour de tous, pourvoir à leurs besoins et à leur sécurité, voilà ce qui lui tenait le plus au cœur.

Et c'est cette impossibilité qui, plus encore que l'accroc fait à son amour-propre, le mettait hors de lui.

Car cet homme ténébreux, pétri des contrastes les plus violents, tout bon et tout mauvais, meilleur et pire, qui incarnait à la fois le génie du mal et celui du dévouement, qui comptait pour rien la vie des autres, mais était prêt à chaque moment à sacrifier la sienne, Bérar, était à sa façon l'homme du devoir.

Privé de son libre arbitre, volontairement asservi aux initiés du premier degré, à ces pundits qui

composent l'aristocratie intellectuelle de l'Inde, il était l'instrument qui exécute ; mais l'instrument conscient, intelligent, doué d'initiative, et auquel ces penseurs de génie avaient fourni de formidables moyens.

Comme à ses frères, les autres fakirs, on lui avait enseigné les secrets qui tuent et ceux qui font vivre ; on lui avait appris l'insensibilité aux fatigues, aux besoins, aux douleurs morales et physiques, aux tortures de toutes sortes ; on lui avait montré cette science qui, sous le nom de magnétisme, endort la volonté humaine, maîtrise les tigres, charme les serpents et s'étend jusqu'aux objets matériels...

Et c'est ainsi qu'il était devenu le bras de ces êtres réellement supérieurs, dont l'esprit, toujours en éveil, toujours tendu vers de nouvelles et plus insaisissables abstractions, cherche le plus possible à s'affranchir des matérialités de la vie.

Les adeptes pensent, les fakirs agissent aveuglement toujours et parfois terriblement. On leur demande avant tout de renoncer à leur personnalité.

Puis on leur ordonne, selon qu'il en est besoin, d'espionner tel personnage ou de le servir avec un dévouement absolu ; d'être soldat dans l'armée des Indes ou dans les rangs des rebelles ; de se faire esclave ou de se mettre dans la peau d'un rajah ; on leur ordonne encore de guérir ou de rendre malade, d'aimer ou de haïr, de sauver un homme ou de l'assassiner... ils obéissent sans un mot, sans un geste, sans une hésitation et sans que rien puisse les arrêter : ni les difficultés, ni les tortures, ni la mort.

L'obéissance absolue, voilà pour eux le devoir.

Tel Bérar, qui avait rempli avec une formidable ponctualité les ordres si différents donnés par ces

pundits mystérieux, ces adeptes que l'on ne voyait jamais, et dont cependant on sentait, à chaque pas, à chaque moment, le pouvoir infini.

En se voyant réduit à l'impuissance, sa fureur, d'abord terrible, se calma bientôt, et c'est cette idée du devoir accompli qui, chez Bérar, produisit cet apaisement.

En somme, il avait fait tout ce qu'il pouvait. Et s'il ne faisait pas plus, c'est qu'il y avait devant lui des difficultés contres lesquelles il ne pouvait rien !

Il allait donc mourir !

Et cette pensée de la mort, à laquelle de tout temps les adeptes préparent leurs serviteurs, s'empara de son être, à la fois très consolante et très douce.

Il s'accroupit sur le sol, murmura quelques versets des Vedas, continua par quelques formules d'exorcisme, destinées à chasser les mauvais esprits et à rendre les bons favorables.

Cela fait, il s'absorba en un recueillement profond, repassa dans sa mémoire les faits saillants de son existence déjà longue et si tourmentée, puis demeura immobile, dans une sorte d'extase.

Par une sorte d'auto-suggestion que l'habitude a rendue chez eux très rapide et très complète, les fakirs ont la faculté de s'absorber complètement, d'entrer en sommeil et même de s'insensibiliser comme s'ils avaient été soumis à l'hypnose.

Ainsi accroupi, Bérar s'immobilisa comme un cadavre, dans ce réduit silencieux qui avait bien toutes les apparences d'un sépulcre.

De longues heures se passèrent ainsi, sans que la posture du chef des Etrangleurs se fût aucunement modifiée, sans qu'il eût fait un mouvement, et sans que la vie se fût manifestée autrement que par d'imperceptibles vibrations respiratoires.

Ce sommeil devait être pour lui l'avant-coureur de la mort.

Et pourtant, quelque profond qu'il fût, il n'en était pas moins accessible à certaines manifestations extérieures.

C'est ainsi qu'un bruit léger fit tressaillir Bérar, sans qu'un des muscles de son visage se fût d'ailleurs détendu, sans que ses yeux voilés se fussent animés d'un regard.

Le même froissement rauque de granit sur granit emplit peu à peu l'oubliette, et l'entrée secrète fut démasquée par le mouvement de bascule qui s'était produit lors de la fuite de Bikanel.

Une tête émergea du petit escalier, puis un corps porté sur deux longues jambes maigres.

La tête fine, aux traits réguliers, presque délicats, s'encadrait d'une barbe grise séparée en pointes, et le front large, proéminent, disparaissait sous les plis régulièrement croisés de l'énorme turban hindou. Le corps, d'une maigreur vigoureuse était vêtu d'un caftan de laine blanche, légère et d'une éblouissante propreté.

Un petit kandjar à poignée richement ornée de pierreries sortait à demi de la fine ceinture de soie blanche qui serrait le caftan à la taille de ce personnage dont la simplicité n'avait rien de banal, au contraire.

Arrivé sur le plancher de l'oubliette, il secoua légèrement la poussière de ses sandales et son regard à la fois vif et doux se porta sur le fakir immobile.

Puis d'une voix basse, mais bien timbrée, il dit :

“ Eveille-toi, Bérar. ”

Le fakir ouvrit brusquement les yeux, son corps s'agita et ses traits perdirent leur immobilité.

Il se leva, reconnut le nouvel arrivant et s'écria :

“ Mon maître !... le pundit Krishna !...
“ La paix soit avec toi, sahib.
— Et avec toi la paix, Bérar. ”

Il reprit, d'un ton respectueux, en gardant une attitude effacée, pleine de déférence et d'humilité:

“ Maître, j'ai succombé sans doute par ma faute... j'ai trouvé plus fort et plus rusé que moi...

— Je sais Bérar... je sais tout...

— Je mérite l'expiation et je suis prêt à la subir...

— Suis-moi dans la chambre du Conseil, ” répondit d'un ton énigmatique le pundit.

Le jeu de l'entrée secrète qui commandait le mécanisme de la porte de l'oubliette avait ouvert cette dernière.

Le pundit sortit à pas légers, mais assurés, traversa ou suivit une série de couloirs et pénétra enfin dans une salle immense, voûtée comme une église, richement décorée de tentures et sur les murailles de laquelle s'étageaient à l'infini des bibliothèques, garnies de volumes par milliers.

A une extrémité de la salle, un dais avec des draperies blanches et bleues surmontait une sorte d'estrade sur laquelle se trouvaient sept fauteuils ainsi rangés : trois à droite, trois à gauche, un au milieu et plus élevé.

Les six premiers étaient en ébène merveilleusement sculpté, le septième, en ivoire avec des figurines de divinités hindoues, fouillées avec cette patience et ce fin qui caractérisent les artistes d'Orient.

Le pundit alla gravement s'asseoir sur le siège d'ivoire, un véritable trône, et attendit.

Bérar se tenait humblement près de la porte, quand son maître lui dit de cette voix basse qui prenait à la tête et à la poitrine et s'imposait

cent fois plus que si elle eût éclaté comme un tonnerre :

“ Reste ici, Bérar, et prends place. ”

Le fakir s'inclina respectueusement et alla s'asseoir sur une sorte d'escabeau très bas, qui se trouvait avec une douzaine d'autres escabeaux pareils rangés à quelques pas de la ligne des fauteuils.

La porte s'ouvrit doucement et un homme entra.

Très vieux, mais d'une vieillesse exempte de décrépitude, le nouvel arrivant, coiffé du turban et vêtu aussi du caftan, s'appuyait sur un bâton.

Grand et maigre, la barbe et les cheveux blancs, la peau ridée, comme recuite, se collait aux os avec un fendillement de rides qui adoucissait plutôt cette face au lieu de la durcir.

Ce vieillard, à demi aveugle, avait son grand nez, sec comme de la corne, harnaché d'une triomphante paire de bésicles.

Deux hommes, vêtus de simples langoutis et tête nue, le suivent pas à pas. Des fakirs, probablement.

“ La paix soit avec toi, Ram-Thar, lui dit, en forme de bienvenue, le pundit Krishna.

— Et avec toi la paix, Krishna, ” répond le vieillard en venant s'asseoir sur un fauteuil d'ébène, pendant que ses fakirs allaient prendre place à côté de Bérar.

Puis, successivement arrivent de même, en très peu de temps, cinq autres personnages, accompagnés d'un ou deux fakirs.

Tous plus ou moins âgés, de mise très simple, dédaigneux du faste, et portant uniformément, sur l'épaule droite, le “ fil rouge ”, mince cordelette en soie, l'insigne de la caste des brahmanes.

Ils prennent place sur les fauteuils d'ébène et se trouvent ainsi former un groupe qui n'est pas sans majesté, sous la présidence du maître de Bérar, le pundit Krishna.

Une particularité se dégage tout d'abord de ce groupe austère, pas banal à coup sûr et dont la simplicité à quelque chose de souverainement imposant.

C'est que tous ces hommes finissent par avoir entre eux une ressemblance, un air de famille encore accentué par des gestes sobres, à peu près identiques, un maintien que l'on chercherait vainement chez d'autres.

Et pourtant il n'y a rien de saillant dans leur extérieur. Il semble au contraire que tout en eux ait pris à la longue une douce et fine tonalité grise, une délicate nuance de poussière ou de toile d'araignée qui estompe les contours et donne à ces vieillards l'aspect d'ombres volontairement effacées.

Pour ces hommes illustres par la naissance et plus illustres encore par le savoir, qui pourraient prétendre à toutes les dignités, à toutes les joies matérielles, l'extérieur n'est rien.

Ce sont des adeptes arrivés au plus haut degré d'initiation, et dont l'esprit, dégagé de toute entrave, a pu, après d'interminables années d'étude et de méditations, s'élever au sommet des plus grandioses conceptions humaines.

Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Où et comment vivent-ils ? Leurs noms sont à peine connus d'un petit nombre. Chacun d'eux est un " Sannyasi " (qui a renoncé à tout), un " Yati " (celui qui s'est dompté), un " Parivradjaca " (celui qui mène une vie errante.)

La masse du peuple a pour eux le plus profond respect mêlé d'une vague et mystérieuse terreur.

Le gouvernement les méconnaît et d'ailleurs les redoute et les déteste. Les conquérants ont toujours instinctivement haï les penseurs.

Du reste, ces hommes d'étude, ennemis du bruit et du faste, de mœurs rigides, et dont l'esprit admirablement cultivé professe la plus large tolérance, se trouvent séparés par un abîme de ces Anglais brutaux, bigots, bouffis de particularisme ; de ces géants bruyants, encómbrants, bourrés de rosbif, saturés d'alcool et ignorants comme des souches.

Néanmoins, le gouvernement de la Reine ne cherche pas à les réduire et tient soigneusement à ce qu'ils ne soient pas molestés.

Il comprend d'instinct qu'ils sont une force d'autant plus formidable qu'elle est imprécise et ignorée, mais que ces manifestations peuvent, à l'occasion, être terribles.

Car, du jour où l'on touche à leurs croyances, où l'on attente à leurs privilèges, où l'on viole en leur personne la liberté humaine, ils ne connaissent plus aucun frein.

Ils lancent aveuglément, en pleine civilisation, leurs fakirs, leurs fanatiques gardes du corps, et leur font commettre, à titre de représailles, les plus épouvantables atrocités.

On sait, à ce propos, commen ils vengèrent la mort de leur frère Narindra, et les outrages stupidement infligés à sa dépouille !

Assis sur leurs sièges bas, immobiles, recueillis, et plongés dans un respect qui les absorbait tout entiers, les fakirs écoutaient, sans du reste en comprendre un mot, l'entretien tenu par leurs maîtres en langage sacré.

Ils conversaient longuement et leurs voix graves disaient les motifs de cette réunion qui les avait

appelés de tous les points les plus éloignés de l'Inde.

Tout cela coulait de source, avec une élégante simplicité, sans qu'il fût possible de surprendre sur ces masques austères la moindre trace de surprise ou d'émotion.

C'étaient bien là ces hommes extraordinaires, supérieurs à toutes les passions et qui les ont concentrées en une seule : celle d'augmenter chaque jour la somme de leur savoir.

Quand ils eurent ainsi parlé longtemps, Krishna se tourna vers le groupe des fakirs et dit :

“ Bérar, à toi de comparaître. ”

Le chef des étrangleurs s'en vint sans faiblesse, comme sans forfanterie, devant ces vieillards qui, de paisibles savants, semblaient soudain se transformer en juges.

Krishna reprit de sa voix lente et grave :

“ Bérar, tu fus chargé par nous de venger la mémoire de Narindra et l'outrage fait à sa dépouille.

“ En loyal serviteur, tu t'es acquitté de ta mission avec adresse, courage et fidélité.

“ Egalement chargé de témoigner aux généreux Européens notre gratitude pour le service immense qu'il nous a rendu, ton intervention a été digne de lui et de nous,

“ C'est bien Bérar. ”

Le fakir s'inclina respectueusement, payé au centuple de son zèle et de ses efforts par ces quelques mots dont les pundits sont avares, car ils ne gâtent guère leurs serviteurs.

Après une pause assez longue, le pundit reprit :

“ Mais en remplissant ton devoir, c'est-à-dire nos ordres, tu n'as pas seulement été l'instrument aveugle de vengeance et de gratitude.

“ Tu as agi en dehors de nous et peut-être, sans

le savoir, as-tu agi contre nous ! Est-ce vrai, Bérar ?

— C'est vrai, sahib...

— En sauvant les enfants de la duchesse de Richmond, même à la prière de notre ami, le capitaine Pennyless, tu as peut-être fait échouer, au profit de l'ennemi commun, l'Anglais maudit, un plan ordonné par nous, les maîtres.

“ Tu as manqué à ton serment et tu vas mourir.

— Je suis prêt, sahib, répondit avec une intrépide simplicité le fakir.

— En raison de ton zèle, de ton dévouement, des services nombreux que tu as rendus à tes maîtres tu mourras de la mort la plus noble que puisse désirer un vrai croyant.

“ Celle de la “ décapitation sacrée. ”

— Merci, oh ! le meilleur et le plus vénéré des seigneurs ! s'écria le fakir en tombant à genoux.

— Qu'on apporte le “ Karivat, ” continua froidement le pundit.

Deux fakirs se levèrent aussitôt et sortirent pour exécuter promptement cet ordre.

Parmi les supplices bizarres et terribles inventés par les Hindous, il y a la décollation volontaire, exécutée par le patient lui-même.

Etre son propre exécuteur, s'abattre résolument et d'un seul coup la tête, voilà, certes qui n'est pas banal.

Notez-le bien : d'un seul coup ! parce que, dans ce cas, le supplicié volontaire est un saint ; sinon il n'est qu'un imposteur dont l'âme, émigrera dans le corps d'un animal impur.

L'instrument de ce suicide est le “ Karivat. ”

C'est une demi-lune métallique sur laquelle glisse un tranchant d'acier très fin actionné de la façon suivante :

Les deux extrémités de ce tranchant sont munies de deux chaînes terminées par une sorte d'étrier.

Le patient s'assied ou se couche, passe la demilune autour de son cou et engage les pieds dans les étriers.

Cela fait, il donne des deux jambes une violente secousse qui suffit à détacher la tête du trone.

C'est un suicide très en faveur parmi ceux qui ont assez de la vie, et qui l'exécutent en grande pompe, d'après les rites sacrés. Quant aux fakirs qui ont démérité, ils se l'appliquent d'autant plus volontiers qu'il est considéré comme une expiation " noble. "

C'est ainsi que, dans la pensée de Krishma et des autres adeptes, Bérar, en périssant par le karivat, se trouvait du même coup puni et récompensé !...

Les deux fakirs rentraient, portant comme un fétiche sur une large couverture de soie blanche le lugubre instrument taché de rouille et de sang.

Ils étalèrent à terre la couverture et Bérar s'installa au milieu, en agençant avec adresse les diverses pièces du karivat qui rendirent un bruit de ferraille.

Il passa la lunette autour de son col, chaussa les étriers et s'assit, les jambes violemment rétractées sous lui, pour donner le maximum d'effort et s'abattre la tête d'un seul coup.

En homme qui connaît le formulaire invariable de ces dramatiques cérémonies, Bérar, prêt à agir, attend les paroles sacramentelles que doit prononcer l'ordonnateur de la funèbre fête, et le geste qu'il doit faire.

Ces paroles, ce sont les " mentrams, " exorcismes récités par le pundit... le geste, c'est la main portée de son cœur à sa bouche...

Alors Krishna commença une lente et monotone psalmodie qui dura quelques minutes...

Puis il s'arrêta et regarda froidement Bérar. Celui-ci, tout crispé, attendait le geste...

Krishna ne fit pas ce signe qui était l'arrêt de mort du fakir.

S'adressant alors à Bérar énervé par cette attente, il lui dit gravement :

" Les préceptes du divin Manou enseignent l'humanité, ils ordonnent de secourir les faibles, et ne sont pas hostiles au pardon...

" Tu as été humain... tu as secouru, malgré leur origine, deux enfants en péril... et pour cela tu n'as pas suivi strictement mes ordres.

" A mon tour, je te pardonne, et je t'ordonne de vivre.

— C'est bien, maître, je vivrai, répondit Bérar acceptant avec autant de sang-froid l'ordre de vivre que tout à l'heure celui de mourir.

Ce simulacre de mort sera ta seule punition.

" Et maintenant, mon enfant, à l'œuvre !

" Jadis, nous avons chassé de notre sein un misérable, un impur, un fils de truie... Bikanel !...

" Nous l'avions laissé vivre parce qu'il est expressément écrit qu'il ne faut pas tuer un brahmane, même s'il est indigne.

" Nous venons cependant aujourd'hui de condamner à mort Bikanel.

" Ayant découvert qu'il est le violateur des restes sacrés de notre frère Narindra, Bikanel n'est plus couvert par les Ecritures.

" Va ! Bérar !... va !... et sois le vengeur qui purgera la terre de ce monstre ! "

Puis s'adressant aux autres fakirs interdits par l'imprévu de cette scène, il ajouta :

" Et vous, enfants, préparez-vous à partir sans retard pour le pays des Afridis.

" Ceux qui font la guerre sainte aux Anglais ont besoin de vous. "

IV

Certes la découverte, sous les fondations de la Tour du Silence, du coffre portant le nom et les armoiries de la famille de Richmond était véritablement inouïe.

Sans-le-Sou et Patrick songèrent en même temps au trésor de l'aïeul massacré à Cawnpour et confiant ce trésor à un marchand parsi sur l'inébranlable fidélité duquel il savait pouvoir compter.

Mais par suite de quels événements mystérieux ce coffre contenant une fortune éblouissante avait-il pu être caché dans ce lieu lugubre, dont nul ne saurait franchir l'enceinte sans sacrilège ?

Du reste, ils n'eurent pas le loisir de philosopher longtemps sur les causes possibles de cet événement prodigieux.

L'air commença bientôt à leur manquer.

Il fallait, au plus vite, dégager l'entrée du conduit souterrain, sous peine d'asphyxie immédiate, et c'est à quoi s'employèrent les trois hommes, aidés de l'enfant.

Plus que jamais torturés par la faim et surtout par la soif, vaguement éclairés par les phosphorescences qui leur donnaient l'apparence de spectres, confinés dans une cavité close où ils pouvaient à peine mouvoir, ils éprouvaient ces sensations atroces de l'asphyxie lente à laquelle ils allaient bientôt succomber.

Ce fut en vérité une lutte formidable contre cette mort qui les environnait de toutes parts, au pro-

pre et au figuré, mais dont cependant leur indomptable énergie triompha.

La main de Sans-le-Sou, dont les ongles et les doigts saignaient, perça un dernier amas de sable.

L'homme poussa un cri, colla sa bouche à l'ouverture, aspira une gorgée d'air... de cet air qui arrivait à travers l'ossuaire, et qui le réconforta.

Il se débattit des bras, des jambes, nerveusement, se dégagea, et grimpa machinalement dans le couloir oblique en criant à ses amis :

" Courage !... courage ! "

Ils se trouva sur l'amas d'ossements chauffés par le soleil qui dardait furieusement.

Là-haut, à perte de vue, sur le ciel d'un implacable gris bleu, planaient, immobiles, quelques grands vautours fauves, pendant que les autres lourdement sommeillaient, sur le parapet, le col rentré, la tête entre les deux épaules.

Il y avait dans cette enceinte de la mort, dans cette Tour du Silence, la bien nommée, une solitude tellement atroce, les choses lugubres qui la peuplaient prenaient l'aspect d'un si effroyable abandon, que pour un moment l'énergie de Sans-le-Sou, l'homme de fer, défaillit.

Cela n'eut que la durée d'un éclair.

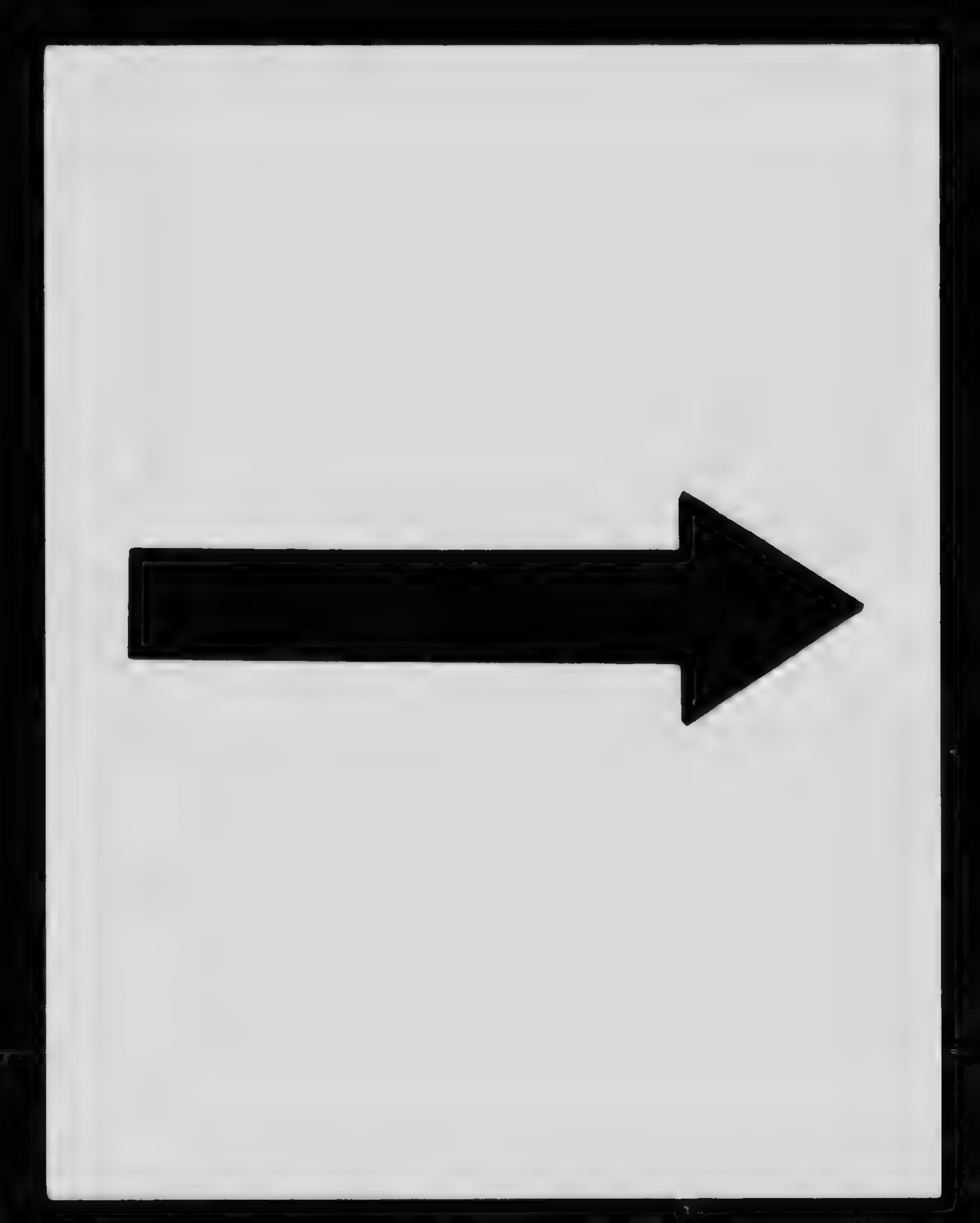
Il sentit quelques picotements sous les paupières et une larme brûlante, aussitôt séchée, obscurcit pour un moment sa vue.

Puis il murmura d'une voix brisée :

" Oh ! Claudia !... Claudia !... chère aimée... te reverrai-je jamais !... "

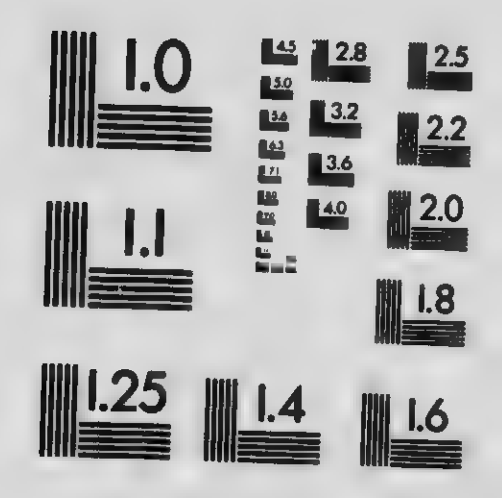
Et un cri de rage, de souffrance, de désespoir... un cri de bête mutillée jaillit de ses lèvres gercées par l'infernale chaleur.

Contre toute vraisemblance, contre toute possi-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





bilité, comme dans un de ces cauchemars qui torturent le sommeil, une clameur vibrante, sauvage, retentit en dehors de l'enceinte et fait dresser la tête aux vautours.

Sans-le-Sou, rappelé soudain à la réalité, reconnaît cette tonalité cuivreuse, comme un froissement de cymbales, et que pique une note de trombone :

" Huinck !...

— Rama !... c'est Rama ! " dit-il éperdu, n'en pouvant croire ses oreilles.

Il lance un nouveau cri, et à pleine voix :

" Rama !... Rama !... au secours !... au secours !...

— Huinck !... huinck !... fait de nouveau la voix de l'intelligent animal qui, entre temps, se met à souffler bruyamment.

— Rama !... au secours !... ma bonne bête... "

Au son vibrant et angoissé de cette voix qu'il connait si douce et si caressante, l'éléphant comprend que son ami est en grand péril.

Et comme ces vocables manquent absolument de variété, il répond :

" Huinck !... huinck !... huinck !... "

Comme s'il avait voulu dire :

" J'ai compris !... attends un peu !... "

Quelques secondes s'écoulent et un coup d'une violence inouïe éclate et vibre sur la porte de fer.

En même temps les grands vautours fauves, arrachés à leur torpeur, déploient leurs ailes immenses, et prennent l'essor avec des glapissements aigus.

Le choc, hélas ! produit plus de bruit que de besogne, car le maudit panneau blindé n'a pas fléchi.

L'éléphant a dû ramasser, avec sa trompe, une

seconde roche plus lourde et plus résistante que la première, car Sans-le-Sou l'entend geindre et haleter.

“ Boum ! ”

Un second coup éclate, et la roche, fracassée par cette poussée terrible, s'éparpille en menus morceaux.

“ Il faudrait du canon,” murmure Sans-le-Sou tout dépité.

L'éléphant, de son côté, voyant cet insuccès, ne s'entête pas.

Il laisse échapper un ronflement de colère, et Sans-le-Sou l'entend galoper, comme un cheval de cirque, autour de cette circonférence dont il cherche sans doute à reconnaître le fort et le faible.

A ce moment, quelques coups sourds, frappés dans le conduit souterrain, se font entendre.

Les compagnons du capitaine, inquiets de ne pas le voir revenir, l'appellent en frappant du talon le coffre dont le bois sec résonne bruyamment.

L'éléphant, qui de son côté a entendu à travers la terre, s'arrête et se met à souffler.

Sans-le-Sou redescend près de ses camarades qui frappent toujours et leur annonce la bonne nouvelle.

Maintenant on respire au fond du puisard et, sans les tourments de la faim et de la soif, on n'y serait pas trop mal.

“ Ah ! pécaïré, capitaine, s'écrie Marius, nous commencions à perdre le Nord.

“ Pas vrai, Johnny !

— Yes ! grande inquiétude.

— Oh ! oui, ajouta Patrick, nous craignions qu'il ne vous fût arrivé quelque chose...

— Eh ! oui... il m'est arrivé... un éléphant.

“ Rien que ça !... un éléphant, ce bon Rama qui

fait à lui seul un vacarme d'enfer et va certainement nous délivrer, n'en doutez pas.

— Té ! si nous pouvions seulement l'aider.

— Le mieux que nous puissions faire est de nous tenir tranquilles.

" A défaut de provisions, nous sommes ici au frais, tandis que là-haut, il y a une température à faire éclater des rochers... "

C'était en effet le parti le plus raisonnable, et tous quatre s'assirent sur le coffre en attendant les événements.

Ils gardaient maintenant le silence, et percevaient de vagues bruits au-dessus de leur tête.

C'étaient de lourdes allées et venues, des froissements brusques, alternant avec des grignotements de souris qui, à travers les couches de sable, parvenaient à leurs oreilles avec une singulière netteté.

De temps en temps, Sans-le-Sou donnait quelques légers coups de talon au coffre dont les flancs résonnaient.

" Sans vous commander, capitaine, pourriez-vous me dire pourquoi vous cognez le coffre ? demanda enfin Marius.

— C'est une manière de communication téléphonique que j'établis entre nous et Rama.

" Il travaille là-haut, le bon animal, et je lui dis de se presser. "

Marius regardait alors à la dérobée son chef dont la figure, à la lueur des phosphorescences, lui semblait quelque peu extraordinaire.

Et il se disait, à part lui, doutant d'une chose qui, non sans raison, lui paraissait étrange :

" Est-ce que la cervelle du patron ne serait pas dérangée ?

" Il a l'air diablement agité, et il nous raconte

des histoires du gaillard d'avant qui ne me rassurent pas du tout. "

Cependant, là-haut, le travail avançait grâce à l'adresse, à la vigueur, à l'intelligence de l'admirable auxiliaire arrivé si fort à propos.

Quelque merveilleuse qu'elle fût, la chose était pourtant bien simple.

Rama, qui errait toutes les nuits en pleine liberté, en bon noctambule aimant les endroits frais, le bain pris à deux heures du matin et les courses dans la rosée, n'était jamais attaché ni enfermé.

Il ne s'écartait pas, d'ailleurs, et se tenait toujours à portée de sifflet de son mahout.

On se souvient qu'il se trouva en présence de la troupe composée des gens qui avaient enlevé les fugitifs, et qu'il s'approcha de façon à percevoir les émanations particulières de son grand ami le capitaine Pennyless.

Les gredins le chassèrent même à coups de pierre, estimant sans doute qu'il s'approchait trop.

Il s'éloigna tout triste et vivement préoccupé de ce traitement qu'il ne méritait pas et auquel d'ailleurs son ami ne l'avait pas habitué.

Il réfléchit longuement, posément, en honnête et brave éléphant dont l'esprit bien pondéré ne s'emballe pas à la légère.

Et quand il eut médité de longues heures, il prit soudain son parti.

Sans retourner à son écurie, sans revoir son mahout, en évitant de rencontrer qui que ce fût susceptible de l'arrêter et de lui imposer une corvée, il partit.

La trompe basse, reniflant sur la piste, il s'avança gravement, guidé par son infaillible odorat qui le conduisit jusqu'à la Tour du Silence.

Mais là, une grosse difficulté surgit.

La troupe au milieu de laquelle flottait, subtile et presque insaisissable, l'odeur " sui generis " du capitaine, après avoir stationné devant le monument, était repartie au loin.

Le capitaine était-il avec elle ou n'y était-il pas?

L'éléphant suivit un moment la piste en agitant désespérément de tous côtés sa trompe afin de saisir au vol une bribe de ce funeste révélateur.

Il ne sentit rien et revint tout dépité à la tour empuantie par le cian des vautours fauves qui digéraient lourdement les charognes dévorées au loin.

Rama trottinait toujours autour de la lugubre enceinte, et, déconcerté par l'abominable odeur des rapaces, ne trouvait rien.

De guerre lasse, il allait se retirer, quand le cri d'angoisse jeté au hasard par Sans-le-Sou frappa son oreille.

Rama reconnut aussitôt la voix de son ami le capitaine Pennyless et lui répondit, joyeux, par un coup de trompette retentissant.

Alors s'établit entre eux cette communication si curieusement dialoguée, parfaitement comprise par l'éléphant, et qui aboutit à un travail réellement extraordinaire.

L'intelligent animal essaya de nouveau d'enfoncer la porte à coups de pierre ; mais, voyant ses efforts restés stériles, il songea qu'il fallait agir autrement.

Il entendit très distinctement les chocs répétés produits par les coups de talon sur les parois du coffre. Il s'approcha de l'endroit d'où le bruit semblait venir, écouta attentivement en relevant ses énormes oreilles, pencha de côté la tête comme pour concentrer sur son tympan tous ces sons et enregistrer la direction.

Cela fait et certain de ne se tromper, il frappa le sol de son pilon, comme pour dire :

" C'est bien là ! "

Puis il se mit incontinent à la besogne. D'abord il examina la paroi de brique, promena sur elle sa trompe et reconnut qu'elle ne présentait aucune solution de continuité. Il n'en parut pas autrement contrarié, mais cela lui suggéra aussitôt une expédient aussi curieux que rationel.

Il ramassa une pierre de moyenne grosseur, l'enserra dans le bout de sa trompe et s'en servit pour frotter énergiquement les briques.

Celles-ci, infiniment moins dure que le caillou, commencèrent à s'user rapidement, sous l'effort de cette friction violente et continue.

Au bout de dix minutes, l'extrémité de l'une d'elles s'effrita légèrement.

Rama n'en demanda pas davantage. Il laissa tomber le caillou et promena doucement l'appendice de sa trompe au milieu des débris.

Il les retira un à un, comme des esquilles, et constata qu'il y avait maintenant un petit trou.

Avec une adresse et une patience inouïes, Rama se mit à ébranler tout doucement, par petits coups imperceptibles, cette brique à demi rompue.

Il y parvint sans trop de peine et lança, en signe d'allégresse, un coup de trompette retentissant.

Cette première brique enlevée, le plus difficile était fait, et le reste n'était plus rien.

En effet, les parsis, en édifiant la Tour du Silence, n'avaient pas eu la prétention de bâtir une prison, mais un monument susceptible de résister aux seules intempéries.

Les briques étaient simplement jointes avec du

ciment, de façon à ce que leur masse, plutôt que l'enduit, les fît adhérer entre elles.

Rama enleva une seconde brique voisine de la première, puis aussitôt une troisième juxtaposée aux deux autres.

Tout heureux de son succès, l'éléphant fit entendre de petit grouînement de plaisir.

Et comme en bas, dans le sous-sol, retentissaient quelques coups sourds, il se mit à piétiner sur place, à souffler, à frétiller de la queue, bref à témoigner une hâte pleinement justifiée par réalité.

Maintenant, il saisissait à pleine trompe une brique, l'arrachait d'un mouvement sec, la lançait brusquement à dix pas et recommençait avec une vivacité toujours croissante.

L'ouverture s'élargissait à vue d'œil et les coups résonnaient de plus en plus violents, de plus en plus précipités.

En bas, comme on dit vulgairement, cela n'allait pas tout seul, et les quatre emmurés, en dépit de leur énergie, commençaient à défaillir.

Que l'on veuille bien se rappeller qu'ils n'avaient rien pris depuis la veille au soir, ni une bouchée de riz ni une gorgée d'eau ; qu'ils avaient subi les plus terribles violences, et qu'enfin ils avaient éprouvé les plus cruelles émotions.

Patrick, le premier, eut une brusque défaillance causée par le besoin et surtout par le manque d'air.

Il poussa un faible cri et murmura :

“ J'étouffe !... oh !... je meurs... ”

Il fléchit et s'allongea sur le coffre où il demeura sans mouvement.

Le capitaine voulut le frictionner, tâcher de rétablir la circulation, de faire pénétrer un peu d'air à travers ses mâchoires qui venaient de se contracter.

Lui-même se sentait mal. Ses oreilles tintaient; ses yeux, à la lueur des phosphorescences, voyaient de troublantes visions ; par moments, il lui semblait que son cœur cessait de battre, et que la Tour du Silence pesait de tout son poids sur sa poitrine.

Un bruit sourd, un souffle rauque le firent retourner.

Marius, pris à son tour par l'asphyxie, venait de s'affaler sur le sable.

“ Eh ! “ by God, ” s'écria Johnny, qu'est-ce que c'est ?... un vieux requin comme toi ?... ”

Mais c'est en vain qu'il essaya de secourir son camarade agonisant.

Brusquement, le souffle lui manqua, et c'est à peine s'il eut la force de murmurer :

“ Capitaine... j'ai bien peur... que Rama n'arrive trop tard... ”

Mais non ! Au moment où le timonier s'abat inanimé sur le corps du maître d'équipage, un pan tout entier de la muraille s'écroule !

Une averse de débris dégringole bruyamment dans le puisard envahi soudain par des flots d'air et de lumière.

Par l'ouverture béante, un appendice mobile se glisse avec un froissement très doux, et un souffle comme celui qui s'échapperait de la tuyère d'un soufflet de forge.

Puis le coup de trombone bien connu :

“ Huinck !... ”

C'était le bon Rama qui, après avoir jeté à bas cinq ou six mètres cubes de maçonnerie, passait sa trompe dans le conduit mis à jour et manifestait son allégresse par sa note la plus vibrante.

En même temps retentissaient des aboiements de chien et une voix humaine criait par l'ouverture :

“ Maître !... vous êtes sauvé...
“ C'est moi, Bérar !...
“ Délivré par le pundit Krishna, j'ai pris Bob pour vous retrouver... Bob a suivi Rama et nous voici !... ”

V

Les Afridis et leurs alliés avaient accumulé patiemment les moyens d'attaque et surtout de défense autour du camp de Chakdara.

Ils croyaient tenir et bien tenir les troupes anglaises que la faim et la soif devaient mettre sous peu à leur entière discrétion.

Repousser toute agression leur semblait d'autant plus facile qu'ils avaient la défensive, que leur double ligne était protégée par des obstacles naturels formidables, et que, enfin, ils étaient dix fois supérieurs en nombre aux contingents anglais.

Et pourtant, malgré les prodiges de valeur, ces montagnards qui sont de rudes combattants, pourvus d'ailleurs d'armes modernes, avaient été complètement battus !

Dans le premier moment, ils ne pouvaient concevoir cette défaite, plus sensible peut-être pour leur amour-propre, que dangereuse pour le succès final de la campagne.

Ils en étaient quittes pour reculer de quelques milles dans leurs montagnes et préparer un nouveau coup.

Mais il y avait un fait matériel qui leur enlevait une partie de leur assurance et leur imposait une réserve dont ils étaient peu à peu sortis.

Ce fait le voici :

La charge à la baïonnette exécutée par le régiment écossais avait été irrésistible.

Mais elle n'aurait certainement pu être poussée à fond si le feu n'avait été cent fois plus meurtrier que de coutume.

Les feux de salve avaient produit un effet épouvantable et couché sur le sol des rangs entiers qui ne s'étaient pas relevés.

Tout homme touché était un homme mort, ou du moins hors de combat, car il n'y avait pas de ces blessures légères permettant à un soldat de continuer la lutte.

C'est que, pour la première fois, on avait employé un projectile nouveau qui se révélait comme doué de propriétés réellement effrayantes.

Les contingents anglais, armés de l'excellent fusil Lee-Metford — si toutefois un instrument servant à tuer peut être excellent — tiraient la cartouche réglementaire avec balle à enveloppe de nickel.

Cette balle, de très petit calibre, produisait des blessures sérieuses, naturellement, mais moins graves cependant qu'on pourrait le supposer.

Quand elle ne frappait pas un os, elle faisait, à travers les chairs, un simple petit trou régulier, sans arrêter le combattant ennemi qui, en sa double qualité de musulman et de fanatique, n'en continuait pas moins à se battre intrépidement.

Déjà les Italiens, en Abyssinie, avaient constaté cette impuissance du projectile de petit calibre qui, en dépit d'une pénétration considérable, n'arrêtait pas sur place un adversaire vigoureux et résolu.

En gens pratiques, les Anglais eurent vite fait de trouver un correctif à cette innocuité relative.

Ce correctif se présenta sous la forme et l'appellation d'un projectile nouveau modèle qui s'illustra d'emblée sous le nom de balle Doum-Doum.

Doum-Doum, on s'en souvient, est cette petit ville située à six kilomètres de Calcutta, près du Camp de la Misère, et où se fabrique la cartouche en question.

Ce projectile est une petite merveille d'ingéniosité et de férocité homicides.

Dans l'ancienne balle, l'enveloppe en nickel empêchait seule l'expansion du plomb dans la blessure et comprimait ces terribles bavures qui lacèrent les tissus et font des plaies affreuses.

Le " remède " consista simplement à enlever cette enveloppe à la pointe de la balle, et à la fendre sur les côtés. De telle façon que le plomb, suivant l'expression anglaise, se montre seul au " nez " du projectile.

D'où le nom de balles à nez mou (soft nosed) que leur donnent aussi les philanthropes d'outre-Manche.

Soft-Nosed ou Doum-Doum, la chose est en vérité terrible.

La balle pénètre dans les chairs, mais tandis que la partie périphérique est arrêtée, la portion centrale en plomb, grâce à sa masse, continue d'avancer. Le plomb sort du nickel, s'étale en disque irrégulier, en champignon à bords déchiquetés qui met tout en bouillie sur son passage.

Les tissus sont anéantis ; les artères, les veines et les nerfs sont broyés à distance, par arrachement ; les os sont pulvérisés.

Bref, les désordres organiques sont tels que, par opposition au trou d'entrée du diamètre d'un crayon, le trou de sortie mesure dix centimètres et plus !

Dans ces conditions, réduction de fractures, ligatures de vaisseaux, pansements même, tout devient impossible.

Aussi, pour la majeure partie des cas, tout homme atteint est irrévocablement perdu.

On juge maintenant si une pareille blessure est suffisante non seulement pour arrêter, mais encore pour achever un fanatique !

Déjà, cependant, les balles Doum-Doum étaient connus aux Indes.

Quelques contingents sicks et gourkas, l'élite de l'armée indigène, s'en étaient servis dans quelques rencontres de moindre importance.

Mais le nouveau projectile, qui avait fait merveille aux mains de ces montagnards, n'avait pas encore été mis en usage parmi les troupes européennes.

Pour dégager le camp de Chak-ara investi par une véritable armée de musalmans, le général en chef n'avait pas hésité à faire distribuer à ses hommes ces engins formidables.

L'effet répondit, et au-delà, à ses espérance

Mais il suscita chez l'ennemi une fureur que l'on concevra sans peine.

Ces populations belliqueuses, qui ont une passion invétérée pour la bataille, s'étaient fait une habitude de ces bonnes petites balles à chemise de nickel, qui se conduisaient d'honnête façon, détérioraient à peine les vrais croyants et leur faisaient croire à une demi-invulnérabilité.

Et tout à coup, sans préambule, sans sommation, voilà des membres broyés, des torses ravagés, des têtes pulvérisées, des blessés mutilés, une effroyable boucherie humaine, et, en fin de compte, une véritable panique s'emparant des plus résolus, des plus enragés.

Le Mollah-Fou, le vieux Mokrani dont les prédications furibondes fanatisaient tous ces sectaires, était dans une rage indicible.

Il avait promis la victoire !... une victoire écla
tante !... l'anéantissement du corps d'armée an
glais !...

Le prestige du vieil énergumène aurait dû rece
voir une atteinte irréparable, si jamais les prophè
tes pouvaient avoir tort.

Il fit tant et si bien, se démena de telle façon
tortura si impudemment les textes sacrés, qu'il su
prouver aux Afridis que toute la faute en revenait
aux deux officiers prisonniers.

Transformer en boucs émissaires le major, et le
lieutenant, leur faire endosser la responsabilité du
revers, c'était l'enfance de l'art pour le mollah.

Et il y réussit d'autant mieux qu'un vaincu est
toujours heureux de pouvoir attribuer sa défaite
à une cause étrangère.

Aussi, le péril couru par les deux officiers était-il devenu d'autant plus terrible qu'ils se trouvaient absolument seuls, au milieu de fanatiques réputés pour les tortures effroyables qu'ils imposent à leurs captifs.

On allait donc inventer pour eux quelques-uns de ces supplices baroques et sauvages auxquels se complaît l'imagination des Asiatiques, ces tortionnaires de génie !

Ils savaient que rien ne pouvait les sauver, et bravement, en hommes conscients des risques d'une pareille guerre, s'attendaient à tout !

Ils avaient du moins la consolation d'avoir vu se rompre le cercle de fer qui entourait le camp et la pensée de la victoire gagnée faisait courir dans leurs veines une sorte de fièvre qui les exaltait.

Désormais sans inquiétude sur le sort de leurs compagnons d'armes, ils pouvaient penser à leurs propres douleurs qui venaient s'ajouter aux angoisses de la captivité.

Le cœur déchiré, ils opposaient un front serein aux énergumènes qui les insultaient et les menaçaient et gardaient une fièvre contenance qui, jusqu'à présent, inspirait le respect à la horde exaspérée.

Pourtant, un même besoin de solitude les étreignait.

Ils auraient voulu être soustraits à cette exhibition et au besoin être jetés dans un cachot pour pouvoir pleurer leurs chers morts.

Le Mollah-Fou se faisait remarquer par sa véhémence et sa loquacité.

Couvert de loques sordides, jambes et bras nus, la face maigre, aux yeux luisants, à la barbe hérissée, il venait invectiver les deux Anglais, leur mettait le poing sous le nez, les couvrait d'injures et tâchait même de les griffer de ses ongles noirs et recourbés comme des serres d'oiseau de proie.

Et toujours au milieu de mots incompréhensibles pour eux revenait celui de Doum-Doum que le forcéné leur jetait à la face avec des hurlements insensés.

Malgré son calme surprenant chez un jeune homme, le lieutenant Taylor sentit la colère l'envahir.

Tout à coup, le major le vit croiser ses deux poings sur sa poitrine.

Puis, aussitôt, l'un deux se détendit comme un ressort d'acier qui alla frapper, avec un bruit sourd le braillard.

Il y eut en même temps un craquement sec d'os brisés, et le vieux drôle, assommé, s'abattit comme une masse, la mâchoire inférieure fracassée.

“ Et ce coup de poing-là, est-il Doum-Doum ? ” demanda froidement le lieutenant après cet exploit que n'eût pas désavoué le champion du Royaume-Uni.

Le charme était rompu.

Le fanatique désormais incapable de faire un mouvement, de proférer une parole, s'agitait faiblement, en poussant des gémissements qui sortaient de sa gorge avec du sang, mêlé à de l'écume.

“ Bravo, Taylor ! fit le major avec un sourire triste.

“ Voilà un drôle qui, je l'espère, ne prêchera plus la guerre sainte contre nous. ”

Les deux officiers s'attendaient à être massacrés du coup, après cette cruelle mutilation d'un homme vénéré comme un saint.

Il n'en fut rien.

Soit que le prestige du personnage ait reçu une serieuse atteinte, soit que plutôt on les réservât pour un supplice ultérieur, les deux officiers furent enfermés, dans une sorte de maisonnette, bâtie en pierres sèches, devant laquelle se tint en permanence une troupe de bandits armés jusqu'aux dents.

Alors seulement ils purent échanger quelques mots, épancher leur cœur, et songer aux terribles nouvelles reçues au moment où commençait le feu.

Le major le premier rompit le silence qui régna quelques minutes dans le lugubre réduit où ils étaient confinés.

“ Ah ! Taylor, murmura-t-il d'une voix brisée, je suis bien malheureux.

“ Et ma femme, l'adorée compagne de ma vie, est morte... assassinée...

“ La double vue ne m'avait pas trompé !

“ Mes pauvres enfants sont seuls désormais dans la vie... sans soutien... car moi, je ne compte plus !...

— Et moi, Milord !... c'est mon père que j'ai perdu !... assassiné, lui aussi !...

" Mon père !... mon premier, mon unique ami...

" Ah ! milord !... laissez-moi pleurer à plein cœur... comme un enfant torturé par le mal...

" C'est atroce, voyez-vous, ce que je sens dans la poitrine, à la pensée que je ne reverrai plus ce père qui fut si bon... que je n'entendrai plus ces mots sortir de sa bouche " mon petit Edouard...", car j étais toujours tout petit pour lui...

" Ah ! mon père !... mon père !... "

Le major ouvrit ses bras, et le jeune homme navré s'y précipita en sanglotant.

Pendant quelques moments, ces deux intrépides officiers, qui avait affronté, sans la moindre émotion, la mort sur les champs de bataille, donnèrent un libre cours à la douleur qui les suppliciait Leurs larmes coulèrent, abondantes et cruelles ; de ces larmes qui creusent dans le cœur une blessure que rien ne peut cicatriser.

" Pensez donc, Taylor, fit le major d'une voix qu'il essayait vainement d'affermir, que Mary n'a que quinze ans et que Patrick n'en a pas quatorze.

" Leur mère disparue, leur petit nid ravagé, que sont-ils devenus ?...

" Sans ressources !... vous entendez : sans ressources... et avec cela, fiers comme des Ecossais!...

" Car, je puis vous le confesser, mon cher Taylor, je suis pauvre comme un cadet de famille...

– Qu'importe la richesse, milord !

" Vous êtes noble comme un Stuart, et brave comme tous ces braves qui forment l'héroïque régiment de Gordon !

— Et nous avions le bonheur !

" Ce bonheur complet, absolu, qui fait craindre pour sa durée... "

Il y avait dans la cabane quelques sièges grossiers et, par terre, quelques nattes en paille.

Le major se laissa tomber sur un de ces sièges, et le lieutenant s'assit près de lui, oubliant sa propre infortune pour compatir à celle de cet époux, de ce père si rudement et si injustement frappé dans ses plus chères affections.

Obéissant à un de ces impérieux besoins de confidences qui, à certains moments, s'imposent par les circonstances, le major ajouta :

" Notre famille, jadis opulente, avait été réduite à la plus complète pauvreté, lors du massacre de Cawnpour qui plongea dans le deuil notre chère patrie.

— Oui, interrompit le lieutenant, il n'est pas une famille dans tout le Royaume-Uni qui n'ait eu à pleurer la perte d'un de ses membres. "

Le major continua, nerveusement, parlant d'abondance évoquant ces douloureux souvenirs qui provoquaient ses larmes, mais du moins dégonflaient son cœur.

Il raconta comment son père confia toute sa fortune à un riche marchand parsi, et comment il trouva la mort dans cette abominable trahison qui sera une tache ineffaçable sur la mémoire de Nana-Sahib.

Il dit encore comment lui-même, sauvé dans son berceau, désormais sans soutien, fut élevé aux frais de l'Etat, avec les enfants des autres victimes, connut les misères de la vie d'orphelin, de cadet indigent, d'officier pauvre, jusqu'au jour où il put vivre avec la solde de son grade.

Il raconta son mariage, son bonheur, ses espérances, l'accroissement de sa famille, et l'ignorance absolue du dépôt fait par son père entre les mains du parsi.

Puis il continua :

“ J'en arrive au moment qui fut, pour ainsi dire, le roman de ma vie.

“ C'était quelques jours à peine, avant le début des hostilités. Il y a donc environ trois mois. On sentait en l'air comme de vagues indices précurseurs de la tempête prête à éclater.

“ Le gouverneur de Peïchaver, en prévision d'un soulèvement, m'avait chargé d'une rapide inspection des postes-frontières et m'avait adjoint, dans ce but, un demi-escadron de lanciers rouges.

“ Avec ces incomparables cavaliers, je fis, en rien de temps, un “ raid ” magnifique à travers un pays inaccessible, et où notre arrivée produisit un effet réellement prodigieux.

“ Je terminai par la passe de Khaïber, et je m'avançai dans ce lit de torrent qui va se resserrant du fort Djamroud à Ali-Masdjid où il n'est plus qu'un couloir mesurant à peine quinze pas.

“ Je voyais, de loin, s'avancer en toute sécurité, une splendide caravane comptant de douze à quinze cents chameaux pesamment chargés, qui serpentait capricieusement au flanc des montagnes, et venait de notre côté.

“ On était encore en pleine paix ; cette caravane qui représentait des millions, marchait sans escorte, et les chameliers étaient à peine armés.

“ Je me fis soudain cette réflexion, qu'une proie de valeur pourrait tenter la cupidité de ces pillards qui ne désarment guère et qui volontiers écument la région.

“ Je ne croyais pas si bien penser !

“ Derrière l'étranglement d'Ali-Masdjid se trouvent cachés, au nombre d'environ quatre cents, des bandits que je distingue avec ma lorgnette comme si je les touchais.

“ A peine les premiers chameaux sont-ils engagés dans ce boyau, qu'une fusillade enragée retentit et en jette en bas une cinquantaine.

“ Le désarroi se met dans l'interminable file qui flotte, oscille et se rompt, pendant que les conducteurs, éperdus, s'enfuient ou se jettent à genoux, implorant la pitié des assaillants.

“ Ces derniers se ruent sur cette proie trop facile, éventrent les ballots et égorgent sans pitié ces lâches qui supplient au lieu de se défendre.

“ Mes lanciers, jusqu'alors invisibles, assistent indignés à cet acte de piraterie commis d'ailleurs sur territoire anglais, et je n'ai pas besoin de vous dire que je partage leur indignation.

“ Nous sommes, en tout, soixante, massés à l'abri d'une sorte de promontoire...

“ Je me mets en tête, j'ordonne de débotter les lances et je crie de charger ?

“ Chose à peine incroyable, nous arrivons comme une trombe à travers ce lit de torrent, au milieu d'éboulis, d'obstacles insurmontables.

“ J'aperçois un vieillard octogénaire, qui, arraché de sa monture, est bousculé par les bandits qui vont l'égorger. L'un le tient par sa longue barbe blanche, l'autre lève sur lui son cimeterre...

“ D'un coup de revers j'abats le poignet qui brandit le sabre et d'un coup de pointe je troue la gorge de l'homme qui hale sur la barbe.

“ En même temps mes lanciers piquent et piquent encore en plein tas, en pleine masse de chair.

“ En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il y a par terre deux cents bandits, la poitrine trouée par la petite blessure qui ne pardonne pas.

“ Les autres, croyant qu'il y a un régiment derrière nous, s'enfuient éperdus où ils peuvent et comme ils peuvent.

" La caravane, valant plusieurs millions, est sauvée !

" Elle appartient tout entière au vieillard que je viens d'arracher à la mort.

" Il me témoigne avec exaltation sa reconnaissance. me demande mon nom et manifeste une émotion foudroyante quand je le lui apprends.

" — Le duc de Richmond, dit-il de sa voix cassée qui tremble et balbutie... le fils du colonel qui perdit la vie à Cawnpour !

" Ah ! milord, je vous ai cherché bien longtemps, pour vous remettre le dépôt sacré que me confia en mourant votre père...

" — Quel dépôt, que voulez-vous dire ? demandai-je interdit.

" — La fortune des ducs de Richmond... plus d'un million de livres !...

" Mais vous aviez disparu dans la tourmente, et, bien qu'un secret instinct m'avertît que vous viviez, je ne pus, malgré des efforts acharnés, vous retrouver.

" Puis le malheur s'abattit sur moi. Je perdis ma fortune et, quand je voulus tenter de la rétablir, je fus fais prisonnier et vendu comme esclave à l'émir de Caboul...

" Après des années de captivité, je réussis à m'enfuir et je gagnai les possessions russes. Repris et vendu de nouveau, je restai longtemps au service du khan de Boukara...

" Je pus enfin trafiquer pour mon compte, suivant en cela le génie de notre race qui nous pousse invinciblement au négoce, nous autres parsis.

" Désormais opulent, je revenais dans mon pays, rapportant cette fortune qu'envierait un radjah, lorsque vous, milord, le fils de celui qui voulut bien m'honorer de son amitié !...

Le major s'arrêta un moment, laissant le lieutenant stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

" N'est-ce pas, Taylor, que cette partie de ma vie ressemble à un roman ?...

" Que vous dirai-je de plus. Je rentrai à Peïchaver et j'accompagnai jusque-là le vieux marchand parsi qui avait été mêlé si intimement à l'histoire de ma famille.

" Doué d'une mémoire prodigieuse, il se rappelait tout ce qui se rattachait au drame de Cawnpour.

" Il n'avait pas oublié le lieu où il avait caché le trésor de mon père. Il me fit de mémoire un croquis détaillé de ce lieu, y joignit une description minutieuse et me remit ces documents si précieux en m'adjurant de les mettre en lieu sûr.

" Il me promit en outre, aussitôt ses propres affaires terminées, de transformer, si je le permettais le trésor en bonnes valeurs et d'en opérer, en mon nom, le dépôt dans les grands établissements financiers de l'Empire.

" Il me jura de se hâter, car il était bien vieux et il n'aurait pas voulu mourir auparavant. De mon côté je fis passer à ma femme ces documents en lui disant quelle importance ils ont pour nous et surtout pour nos enfants. Depuis ce temps, je suis demeuré sans nouvelles de mon vieux négociant parsi.

" Ma malheureuse femme a été assassinée quelques heures après avoir reçu ma lettre... notre habitation mise au pillage a été ensuite incendiée ... mes pauvres enfants m'annoncent que tout est anéanti !

" Eux-mêmes, sans aucune ressource, confondus avec les malheureux émigrants de la Misère, victimes d'un terrible accident de chemin de fer, n'ont

dû la vie qu'à l'intervention d'un généreux étranger, le capitaine Pennyless...

“ Mais ils sont fugitifs... Sur eux pèse un danger mystérieux et terrible !... ils sont forcés de se cacher, avec leur bienfaiteur, et ils se trouvaient, au moment où Mary m'écrivait cette lettre, dans une pagode inconnue, dont ils ignorent le nom, et qui ne doit pas être éloignée de Gaya dont le timbre postal est sur l'enveloppe.

— Cependant, milord, il faut espérer qu'ils vous seront bientôt rendus, fit le lieutenant.

“ Voyez-vous, l'adversité ne peut frapper sans relâche les mêmes personnes...

“ Ne sommes-nous pas, en ce moment, la vivante preuve du contraire, en songeant aux catastrophes qui depuis quelque temps s'abattent sur nous.

— Je ne puis croire à la durée de notre captivité.

“ Un incident va survenir... quelque chose d'inattendu, mais d'irrésistible, et nous serons libres...

“ J'en ai l'absolu pressentiment !

— Vous êtes jeune, mon ami, et la jeunesse est l'âge des plus folles espérances.

“ Quant à moi, je ferais tout au monde pour revoir mes pauvres petits ; mais je n'ai guère l'espoir de les retrouver.

“ Quoi qu'il en soit, jurez-moi, si vous devenez libre, de vous mettre à leur recherche, de les protéger... de les aimer... comme un frère aîné.

“ Je vous le demande comme au plus vaillant, au plus cher de mes compagnons d'armes... ”

Les traits énergiques du jeune homme reflétèrent soudain une vive émotion, à ces paroles solennelles.

Puis il secoua doucement la tête, en disant :

" Milord, veuillez ne pas oublier que mon sort est lié indissolublement au vôtre... qu'il n'est pas pour moi d'existence possible si vous périssez... de liberté, si vous-même demeurez captif.

— Mais si pourtant un fait indépendant de votre volonté vous faisait libre... si, nous évadant tous deux, j'étais tué... promettez-moi, Taylor...

— Je vous jure, milord, que je ferai ce que vous me demandez.

" Oui, je vous le jure par la mémoire vénérée de mon père. "

L'entrée brutale d'un peloton d'Afridis commandé par un homme d'aspect sinistre interrompit l'entretien. L'homme regarda les deux Anglais avec une indicible expression de haine et leur dit:

" Le tribunal qui vient de vous juger vous condamne à la peine de mort.

" Vous périrez de faim et de soif.

" Puis vos cadavres, découpés par quartiers, seront salés et envoyé au général en chef de l'armée anglaise...

" Et il en sera ainsi de tous les prisonniers, tant que l'on fera usage des balles Doum-Doum ! "

VI

En voyant descendre la trompe de Rama dans l'excavation pratiquée par l'éléphant sous la Tour du Silence, et en reconnaissant en même temps la voix de Bérar, le capitaine s'écria :

" Bérar !... mon brave garçon... c'est toi !...

" Ah ! il est grand temps...

" Vite !... de l'eau... de l'air... nous sommes mourants. "

Bérar dit quelques mots à l'éléphant qui retira sa trompe et s'enfuit au galop.

Quelques minutes après, il revenait, dardait de nouveau son appendice dans l'ouverture et soufflait légèrement.

On entendit un gargouillement intense et une trombe d'eau s'abattit au milieu du groupe.

A l'asphyxie succédait une véritable noyade, mais une noyade bienfaisante qui ranima soudain les malheureux qui, littéralement, agonisaient.

Sous la douche, Marius revint à lui, s'ébroua et s'écria :

" Eh ! bon Dieu !... me semble qu'il pleut !...

" Johnny !... mon bon... espère un peu pour voir...

— J'aimerais mieux... pour boire, rectifia le Yankee soudainement, rappelé à la vie par cette averse.

Mais, c'est Rama ! s'écria le Provençal ahuri, en reconnaissant, par l'ouverture, le profil grave de l'éléphant qui se découpait dans une bande lumineuse...

— C'est ça qui s'appelle avoir du nez... "

Patrick, de son côté, ouvrait les yeux et ne pouvait retenir un cri d'étonnement presque d'effroi devant l'imprévu d'une pareille scène.

" N'ayez pas peur, mon enfant, lui dit Sans-le-Sou.

" C'est la délivrance... un peu incohérente sans doute, mais complète."

Et comme la trompe du bon Rama était loin d'atteindre la hauteur du groupe, Sans-le-Sou empoigna solidement le jeune garçon par les hanches, l'enleva au bout de ses bras et cria :

" Tiens bon ! Rama... "

L'éléphant saisit à son tour Patrick, le retira

doucement de l'excavation et le posa sur le s
Cela fut fait si délicatement, si gentiment, q
Patrick prit à deux bras l'appendice mobile
l'embrassa. Rama, très sensible à cette cares
trompetta sa note la plus tendre, et de nouve
explora du nez les profondeurs du puisard.

Il ramena successivement Marius et Johnny,
peu impatient du reste de ne pas arracher son a
de ce trou béant où il devait être si mal.

Mais Sans-le-Sou avait son idée. Avant de
hisser, il voulait enlever de là le coffre qui n'éta
plus en sûreté.

Pour cela il avait besoin de cordages solides.

Il cria, par l'ouverture :

“ Bérar ! Johnny ! Marius !... il faudrait
tout prix me procurer une aussière... quelque chos
de résistant cherchez tous trois... trouvez-moi vit
cela...

— Té, capitaine ! J'ai votre affaire, répondi
Marius...

— Il y a là un taillis de rotins qui nous donne
ront des élingues à soulever un canon de vingt
sept. ”

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire,
l'Hindou à demi sauvage, et les deux marins, professionnellement habitués à tirer parti de tout, eurent assemblée quelques tiges de rotin, de ces ·.
ges tenaces, indestructibles, solides comme l'acier.

Sans-le-Sou, réellement infatigable, réussit à en
garrotter le coffre, puis, à son tour, se hissa jusqu'à la trompe de Rama.

L'éléphant, heureux de retrouver son ami, l'enleva doucement, le déposa sur le sol et, littéralement fou de joie, se mit à sauter sur place et à
faire une musique assourdissante.

Bob, de son côté, frétillait, cabriolait, haletait,

courait de l'un à l'autre et témoignait, avec une exubérance non moins attendrissante, son allégresse de bête affectueuse et dévouée.

Il n'y avait plus qu'à arracher le coffre de la cachette originale où il était enfoui depuis si longtemps. Les efforts de dix hommes réunis n'eussent pu seulement le remuer.

Sans-le-Sou tordit en forme d'anse l'extrémité du rotin passé à la partie inférieure dans les boucles disposées en élingue, et présenta cette anse à l'éléphant.

Il caressa doucement l'animal qui aspira fortement, passa l'appendice de sa trompe sur le câble comme pour en reconnaître les dimensions et s'assurer qu'il n'y avait rien qui pût le blesser.

Puis Sans-le-Sou lui cria :

“ Hisse-là !... Rama... hisse-là, mon garçon ! ”

L'éléphant enroula sa trompe autour du câble, puis lentement, progressivement, avec une vigueur irrésistible, mais calculée, tira. Le coffre monta en éraillant les parois sablonneuses et oscilla au milieu de l'excavation béante que bordaient en talus les briques arrachées.

Il apparut, massif, pesant, indestructible, avec ses cercles de fer, ses rivets d'assemblage, ses panneaux robustes et sa plaque d'argent oxydé sur laquelle se voyaient si nettement le nom et les armoiries des ducs de Richmond.

En vérité, Rama vous enlevait ce fardeau comme s'il n'eût pas pesé dix livres !

Mais maintenant que les trois hommes et l'enfant n'avaient plus à lutter pour le salut immédiat de leur vie, maintenant qu'ils respiraient le grand air et qu'ils étaient soustraits à la claustration dans l'immonde charnier, une nouvelle défaillance les saisit.

Le tourment de la faim et surtout celui de la soif les reprit, les anéantit.

" De l'eau !... de l'eau !... "

Ils criaient : de l'eau ! avec cette rauque et navrante intonation des naufragés qui succombent à ce supplice le plus épouvantable de tous la soif.

Le remède heureusement n'était pas loin.

Bérar les conduisit, ou plutôt les traîna vers une sorte de piscine servant à la purification des employés aux funérailles parsies.

L'eau était tiède, fadasse, de propreté douteuse. Ils s'y ruèrent avec ivresse, avec frénésie, avalant avec une gloutonnerie qui en disait long sur leurs souffrances !

Le fakir dut leur parler avec autorité, les rappeler à la prudence, leur dire enfin que le lieu n'était pas sûr... qu'il fallait fuir...

Fuir ! . c'est vrai... Bikanel et ses hommes pouvaient revenir et massacrer les cinq fugitifs.

Ce retour était même probable, car le policier voudrait s'assurer que les grands vautours fauves accroupis sur le parapet avaient fait leur immonde et funèbre besogne !

Grâce à l'intelligence et à l'adresse réellement prodigieuses de Rama qui se prêta complaisamment à la manœuvre, on put arrimer sur sa robuste échine le coffre.

" Et maintenant, fit Bérar, partons !... fuyons au plus vite et le plus loin possible. "

Patrick était absolument incapable de faire un pas.

Marius, rassemblant ses dernières forces, prit l'enfant sous les bras, le colla sur son dos et lui dit :

" Espère un peu, mon pigeoun ! ma vieille car-

casse de requin il est encore bonne à quelque chose ! ”

Bérar se mit à la tête du cortège et, s’enfonçant dans l’épais taillis de rotangs, appela Rama.

L’éléphant suivit docilement et s’avança derrière le fakir, en écartant sous sa masse les tiges menues et rigides qui eussent empêché la marche des Européens.

Ils pénétrèrent dans le sillage du pachyderme et marchèrent ainsi près d’une heure.

Le taillis finissait là et la jungle commençait, plus praticable, mais encore plus dangereuse s’il est possible.

La nuit allait venir et il était désormais impossible aux malheureux fugitifs d’avancer.

La faim et la fatigue de nouveau les terrassaient.

A défaut d’aliments plus agréables et plus substantiels, Bérar put leur procurer quelques mangues sauvages à la pulpe fibreuse, exhalant une insupportable odeur de térébenthine, quelques baies âcres et coriaces de talipot qui, vaguement, assouvirent ou plutôt trompèrent cette faim dont les tortures devenaient intolérables.

Ils avancèrent encore à la suite du bon Rama qui lui, du moins, se restaurait en pleine marche avec un paquet d’herbes odorantes, un bourgeon, une tige délicate ou un fruit sauvage arrachés au passage avec la trompe et dégustés avec cette sensualité réfléchie qui caractérise l’éléphant.

On stoppa enfin dans une clairière où chacun, harassé, comptait passer la nuit le ventre vide, quand Bob sauva la situation.

Le chien, en quête de quelque proie de hasard, venait de disparaître dans les graminées, quand un cri d’oiseau accompagné d’un convulsif battement d’ailes se fit entendre.

Instinctivement chacun se précipita, et Patric
le premier, trouva son chien plumant à plein
dents un admirable paon sauvage qu'il venait d
trangler.

Marius eut une exclamation de gourmandise
d'admiration.

" Régal des yeux et de l'estomac !... On dira
un demi-pintadon !...

" Capitaine !... Je vais vous faire un rôti so
gné, pas moins !... "

Pendant qu'il enlevait à l'oiseau palpitant s
splendide parure, Bob, qui s'était remis en quêt
faisait une autre capture.

Il venait de surprendre la femelle sur son nid
et l'étrangler également.

Patrick lui retira cette deuxième victime, en lu
promettant une large part du festin, quand le rô
serait à point.

Mais le nid renfermait une douzaine d'œufs cou
vés, et Bob jugea à propos de se les adjuger com
me apéritif.

Déjà pétillait la flamme claire d'un brasier allu
mé par Bérar ; déjà les deux paons plumés tou
chauds commençaient à rissoler sur une broche im
provisée par Marius.

Un peu de gaieté venait aux fugitifs qui, en
vrais et endurcis coureurs d'aventures, eussent
été parfaitement heureux, sans l'absence de Mrs
Claudia et de Mary.

C'était là, on le conçoit sans peine, l'obsédante
pensée qui hantait le capitaine jusqu'à la souf-
france et affectait douloureusement ses compa-
gnons si fidèles et si dévoués.

En vain voulait-il se raisonner, se prouver à lui-
même que sa chère compagne ne courait aucun
danger, que ce rapt audacieux devait être sans au-

tre conséquence qu'une grosse rançon, qu'un chantage dont souffrirait seul l'opulent coffre-fort du Roi du Pétrole.

En vain évoquait-il par la pensée la vaillance et l'endurance de sa femme, son ingéniosité, sa décision et toutes ces qualités viriles que tant d'hommes lui eussent enviées.

Il sentait au cœur une angoisse aigue, lancinante, qui de là s'irradiait dans tout son être et crispait son organisme jusqu'à lui arracher des cris que son énergie parvenait seule à étouffer.

Bérar, avec une branche feuillue, avait battu les herbes pour en écarter les reptiles et les insectes dangereux.

Patrick, bien restauré d'un copieux morceau de paon, s'était endormie à côté de Bob. Ce dernier avait ajouté à son omelette les reliefs du festin que les fugitifs avaient dévoré en véritables affamés.

Marius et Johnny avaient fait comme Patrick, pendant que le capitaine, plus inquiet que jamais, veillait dans la clairière où pétillait encore la flamme dont les lueurs se projetaient sur la masse énorme de l'éléphant.

Bérar, lui aussi, veillait et travaillait avec acharnement. Il avait coupé une grande quantité de rotins minces et flexibles, et avec une dextérité incroyable il en formait une sorte de guérite légère, mais d'une solidité à toute épreuve.

Quant au milieu de la nuit cette besogne fut terminée, il façonna, toujours avec des rotins, une échelle flexible comme une échelle de cordes, qui ne pesait pas quatre livres, mais pouvait en supporter cinq cents.

Rama dormait, accoté à un arbre, et ayant toujours sur le dos le coffre retiré de la Tour du Si-

lence. Bérar s'approcha du bon animal qui de meura immobile, puis il lança l'échelle qui s'accro cha dans une des encoignures du coffre.

Cela fait, Bérar grimpa sur l'échelle et dit au capitaine qu'il savait être éveillé :

" Le Sahib voudrait-il honorer son esclave en lui prêtant son aide ?

— Oui, Bérar ; que faut-il faire ?

— Que le Sahib daigne me passer ce clayonnage de rotin. "

Le capitaine lui tendit cette espèce de cage et Bérar, après un remerciement hyperbolique, s'occupa vivement de l'assujettir sur le coffre.

Sans-le-Sou lui passait au fur et à mesure des liens que le fakir employait avec sa prodigieuse dextérité.

Au bout d'une demi-heure, le léger édifice se dressait inébranlable sur le dos de l'éléphant qui sommeillait toujours, l'œil mi-clos, les oreilles en auvent, sentinelle vigilante à laquelle aucun bruit n'échappait.

A la clarté du brasier le capitaine contemplait émerveillé ce travail réellement surprenant.

" Mais, lui dit-il enfin, c'est un houdah que tu viens de construire là.

— Oui, Maître, un houdah qui pourra vous contenir tous.

— Et toi ?

— Moi, je prendrai la place du Mahout sur le cou de mon ami Rama.

" Et maintenant, si vous m'en croyez, Sahib, vous tâcherez de prendre un peu de repos, car la journée sera rude.

— Mais, je ne le puis... non, c'est impossible.

— Eh bien ! dormez !... dormez, Sahib !... oui, dormez !... car il le faut pour recouvrer toute votre vigueur...

“ Oui, dormez là !... sous la garde de Rama...

Alors, chose prodigieuse, le capitaine s'assit doucement... ses paupières battirent, puis il s'allongea sur les herbes, et bientôt s'endormit d'un sommeil d'enfant.

Dès l'aube, le fakir les éveilla.

Aux premiers rayons du soleil il acheva sa tâche de la nuit. Il coupa quelques belles feuilles de talipot, les attacha sur la cage en rotin, en fit une toiture imperméable au soleil comme à la pluie, et très fier des éloges que les fugitifs lui décernèrent avec enthousiasme répondit :

“ J'ai fait ce que j'ai pu ; maintenant, partons ! ”

Grâce à l'échelle, chacun put facilement grimper sur le dos de Rama, y compris Bob qui fut hissé à bout de bras, et l'on s'installa dans le houdah, le ventre vide, malheureusement.

Rama prit son trot allongé et partit dans la direction indiquée par Bérar.

Il marcha ainsi près de six heures sans s'arrêter une minute.

De nouveau, les fugitifs enduraient les tourments de la faim et de la soif, quand le fakir, apercevant un groupe de paillotes, dégringola vivement à terre.

Il examina la première de ces demeures primitives et constata que la porte avait, au coin gauche, un petit triangle noir, avec, au milieu, un cercle également noir.

Tout cela, d'ailleurs, presque imperceptible, et qu'un homme non prévenu n'aurait jamais pu découvrir.

Alors, Bérar, tout heureux, s'écria :

“ Que les Sahibs veuillent descendre !

“ Nous sommes ici en sûreté. ”

En même temps, il posait sur ses lèvres la lan
de son couteau et faisait entendre un sifflemen
violent, étrangement modulé.

Quelques minutes après, deux hommes à pein
vêtus d'un langouti crasseux accouraient, échan
geaient quelques signes mystérieux avec Bérar e
finalement tombaient à genoux devant lui.

Ce qui fit faire à Marius cette réflexion quelqu
peu saugrenue :

" Il paraît que notre ami Bérar est une légum
conséquente dans ce pays-ci. "

Bérar très noblement les fit relever, puis leu
adressa en langue hindoue de longues observa
tions qu'ils écoutèrent gravement avec une sorte
de recueillement.

Cela fait, ils poussèrent quelques cris qui firent
accourir leurs femmes et leur marmaille enfuies
derrière les buissons à l'arrivée de la caravane.

Avec un empressement qui n'était point exempt
d'une sorte de terreur, on apporta de l'eau bien
fraîche dans des gargoulettes, de l'eau-de-vie de
riz, des galettes de froment, des fruits, du miel et
pour l'éléphant des brassées d'épis de maïs.

A la disette succédait en un clin d'œil une abondance à laquelle ces pauvres affamés n'osaient pas, ne pouvaient pas croire.

Pendant qu'ils faisaient honneur à ces mets si simples et qu'ils trouvaient délicieux, les deux inconnus prenaient chacun un bâton, quelques menues provisions et se préparaient à partir.

Ils venaient saluer jusqu'à terre Bérar, puis s'agenouillaient, s'aplatissaient avec un respect qui confinait absolument le fétichisme.

De sa main aux doigts secs et noueux, le fakir leur fit un signe et ils s'élancèrent à travers la jungle où ils disparurent, en un clin d'œil, comme des ombres.

“ Et maintenant, ajoura Bérar, ces maisons sont à nous.

“ Tout ce qu'elles renferment est à nous... les gens eux-mêmes sont nos esclaves dévoués jusqu'à la mort !

“ Buvez ! mangez ! dormez !... vivez tranquilles et sans le moindre souci... Vous êtes ici plus en sûreté que si vous étiez gardés par un régiment... ”

Johnny, Marius et Patrick, écoutaient, stupéfaits et ravis.

Sans-le-Sou, lui, hochait gravement la tête et, regardant fixement Bérar, lui dit :

“ Peux-tu me dire, fakir, quels sont ces hommes ?

—Le Sahib s'en doute certainement...Qu'il veuille bien m'accompagner un peu à l'écart,... je lui dirai tout. ”

Ils firent quelques centaines de pas et arrivèrent en présence de ruines imposantes, cachés derrière des arbres géants pavoisés de lianes et qui formaient d'impénétrables pans de verdure.

“ Voici, ajouta simplement Bérar, un des temples de Kali, la déesse de la Mort, dont je suis un des prêtres.

“ Ces deux hommes sont les gardiens de ces ruines... des thugs... des étrangleurs... mes humbles, mes incorruptibles esclaves... les exécuteurs de mes volontés...

“ Ils sont, dans la province du Bengale, plus de dix mille sous mes ordres.”

Malgré sa vaillance, le capitaine écoutait, avec un petit frisson à fleur de peau, cette confidence faite par Bérar comme la chose la plus naturelle du monde.

“ Où vont-ils ? demanda Sans-le-Sou.

— Ils partent, avec l'ordre formel de recruter

une vingtaine de thugs, nos frères, puis de reche
cher et de protéger l'épouse du Sahib et la jeu
Anglaise.

" Jamais le Sahib ne pourra trouver de limie
plus habiles et de gardiens plus vaillants.

— Protégé par les Etrangleurs du Bengale, vo
là qui certes n'est point banal, songea le capitai
ne, et ma chère Claudia sera enchantée d'appren
dre qu'elle a reçu les bons offices de ces terrible
sectaires.

— Dès qu'ils auront la piste, continua Bérar, il
reviendront ici nous prévenir, pendant que les autres veilleront dans l'ombre.

— Merci, Bérar ! Je ne compte plus mes obligations envers toi et je ne sais vraiment pas comment te témoigner ma reconnaissance.

— Maître, vous ne me devez rien !

" Je suis ici le Roi des Ténèbres et je commande à une armée de fanatiques...

" Mais il y a au-dessus de moi les illuminés, les pundits, les Rois de la Lumière, dont je suis à mon tour l'esclave et qui sont vos amis... Ils ordonnent et j'obéis !

— Alors, fit le capitaine, ce seraient, selon toi les brahmanes qui seraient les maîtres de ces farouches adorateurs de la déesse Kali...

— Comme ils sont les maîtres de tout, ici...

— Explique-toi, ami fakir...

— Maître, le secret m'est imposé... mais vous n'êtes pas Anglais, je parlerai.

" Sachez d'abord que ce lieu où nous offrons à la déesse les sacrifices humains inspire une telle terreur, que nul profane, pas même un blanc, n'oserait en approcher. Ici, la terre, voyez-vous, maître, sue le cadavre !

" Il y en a des milliers et des milliers enfouis de

tous côtés, depuis le moment où ce temple, aujourd'hui en ruines, fut élevé à Dourgha, celle que nous appelons Kali, l'épouse du dieu Siva.

— Mais alors, le thugisme, ce qui constitue cette redoutable société des Etrangleurs, serait une secte ?

— Oui, maître, une secte religieuse.

— Je croyais cependant que les thugs tuaient soit par esprit de vengeance, soit simplement pour voler... ”

Le fakir eut un fin sourire et ajouta :

“ Quel que soit le motif qui pousse le thug à donner la mort, la victime n'en est pas moins offerte en holocauste à la déesse de la Mort.

“ Les initiés du troisième degré, les illusionnés, les pundits désignent ces victimes aux initiés du deuxième degré qui, comme moi, commandent aux Etrangleurs.

“ Et ces derniers agissent d'après les ordres que nous transmettons !... Il arrive parfois que l'exécuteur s'empare des biens de sa victime... Que voulèz-vous ! l'homme n'est pas parfait. Mais la plupart, croyez-moi, agissent poussés par l'esprit exclusivement religieux.

“ — C'est étrange !

“ — Mais, c'est également naturel.

“ Dans l'univers, il y a toujours, en tout et partout, le principe de la destruction opposé à celui de la création... Si par opposition à la vie il n'y avait pas la mort, il y aurait sur terre un excédent incompatible avec l'équilibre de la nature. C'est Kali, notre déesse, qui représente ce principe régulateur de la surabondance de vie... C'est elle qui ordonne que l'on détruise l'excédent...

“ Et voilà pourquoi la secte des thugs, avec ses mystères, ses prêtres et ses rites est d'origine divine.

—Comme s'il n'y avait pas assez des maladi
des accidents, et en fin de compte de la vieillesse
interrompit Sans-le-Sou...

Le fakir riposta d'une voix brève, avec un p
dur au front et une flamme dans les yeux, en vr
fanatique :

" Les brahmanes qui sont les maîtres de nos ex
istences, do nos pensées, de nos intelligences, l'en
seignent et le veulent ainsi !

" Les initiés remplissent donc une fonction sa
crée !

" Aussi, n'est pas initié qui veut !... il y un long
et pénible noviciat... il faut être sain de corps et
d'esprit, posséder l'adresse physique, l'endurance
à la fatigue, à la douleur et renoncer à tout, avant
de proférer, aux pieds de la déesse, le serment du
sang !

— Le serment du sang !

" C'est la seconde fois que tu m'en parles...

" En ma qualité de voyageur qui veut voir et
s'instruire, je voudrais que tu puisses m'en donner la formule. "

A cette demande, le fakir eut un brusque soubresaut et témoigna une véritable stupeur.

" Ma vie vous appartient, Sahib, répondit-il d'une voix étranglée, je suis prêt à verser pour vous tout mon sang... mais ne cherchez pas à connaître cette chose terrible que nous n'osons même pas nous répéter à nous-mêmes quand nous l'avons une fois proférée.

— Je n'insiste pas, fit Sans-le-Sou.

" Mais du moins pourrais-tu me dire comment le gouvernement anglais vous tolère et vous laisse vivre.

— Parce qu'il ne saurait pas faire autrement.

" Dans maintes occasions, il a tenté de nous

anéantir. Mais, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, les persécutions, les tortures et finalement la mort ont réchauffé le zèle des initiés et redonné une nouvelle force à notre secte.

“ Alors il y a eu d'épouvantables représailles exercées par nous, parmi les membres du gouvernement et on a fini par comprendre qu'il valait mieux nous laisser étrangler bon an mal an quelques milliers de “ natives ” plutôt que de mettre en danger la vie d'un seul blanc.

“ Car, tant que les blancs nous laissent en repos, nous ne les attaquons jamais !

“ Que vous dirais-je de plus, maître : le soin avec lequel sont recrutés nos adeptes, l'instruction que nous leur donnons, notre organisation nous rendent invincibles.

“ Agilité, finesse, bravoure, patience, nos étrangleurs possèdent à un degré stupéfiant ces qualités...

“ Ils guetteront des jours, des semaines, des mois, la victime désignée, mais ils arriveront fatalement à lui passer au cou le tissu de soie noire qui est notre seule arme, car il nous est défendu de verser le sang.

“ Enfin, sachez-le, nous avons partout des complices.

“ Vous entendez : partout ! aussi bien dans l'armée que dans l'administration, dans les cités populeuses que dans la jungle...

“ Aussi, la puissance de nos maîtres est-elle sans limite !

“ Du reste, vous en verrez avant peu un exemple, car, ou je me trompe fort, ou d'ici peu votre noble épouse et la jeune Anglaise seront libres !

— Je l'espère comme toi, fakir, et c'est pourquoi je me résous à la chose la plus incompatible avec mon tempérament : l'attente. ”

Mais Bérar, dont la sauvage prévoyance n'o
bliait rien, ne songeait pas que Bikanel, anci
adepte du troisième degré, ancien illuminé, poss
dait les secrets des thugs, et qu'il était homme
prendre une terrible revanche.

VII

Certes, jamais Mrs. Claudia, la vaillante épous
du capitaine Pennyless et Mary, sa jeune compa
gne, n'avaient couru de danger bien sérieux de
puis leur enlèvement. Une vieille rivalit
existait entre le capitaine Pennyless devenu le Ro
du Pétrole, et Jim Silver, l'opulent milliardair
américain, le Roi de l'Argent. Tous deux aspi-
raient à la main de Mrs. Claudia qui, comme de
juste, préféra l'homme de cœur qui était égale-
ment un homme d'esprit, beau d'ailleurs comme
un demi-dieu, au rustre yankee dont l'unique mé-
rite était d'être farci de millions.

Ce dernier en ressentit une haine féroce contre l'époux de la jeune femme et ne lui pardonna jamais son bonheur.

D'autre part, il aima toujours passionnément Mrs. Claudia et contre toute probabilité se jura qu'il l'épouserait tôt ou tard. Il lui fallait pour cela faire disparaître Sans-le-Sou, rester en apparence étranger à cette disparition, et quand le moment serait venu, se présenter à la jeune veuve et offrir, à titre de consolation, sa main et la royauté de l'Argent. Raisonnement qui d'ailleurs pouvait être réduit à néant par les événements.

Car, enfin, en admettant que Sans-le-Sou fût homme à se laisser supprimer du nombre des vivants, rien ne prouvait que Mrs. Claudia ne de-

meurât pas fidèle à son souvenir, et qu'elle voulût être consolée.

Mais ce butor de Yankee raisonnait les affaires de sentiment comme les affaires d'argent, et comme tout lui réussissait en y mettant le prix, il ne doutait pas d'enlever cette situation contre toute vraisemblance et contre toute possibilité.

On a vu avec quelle ruse, alliée à une complète absence de sens moral, il sut procéder et comment il faillit périr dans la première partie de son criminel dessein : faire périr son rival !

De très bonne foi il croyait Sans-le-Sou dévoré par les vautours fauves de la Tour du Silence et il triomphait froidement, avec cette allégresse contenue des gros manieurs d'argent.

Maintenant, il cherchait un procédé correct pour s'approcher de la jeune femme. Il convint avec Bikanel de jouer le rôle de libérateur.

A un moment donné, il surviendrait à l'improviste, avec des hommes recrutés en route, simulerait une attaque de la troupe du chef de la police indigène, la mettrait en déroute et délivrerait les deux prisonnières. Cela vous avait même un petit côté héros de roman qui séduisait ce loup-cervier de finance.

Dans ces conditions la jeune femme serait tenue à une reconnaissance proportionnée à la grandeur du service.

Mais un incident singulier vint démolir ce beau projet et causer des péripéties aussi émouvantes qu'inattendues.

Cruel et rusé autant qu'il est possible de l'être, Bikanel voulut à la fois satisfaire sa haine et s'assurer que sa vengeance était bien complète.

Après avoir mis en lieu sûr ses prisonnières, étroitement gardées d'ailleurs par ses complices, il

revint, dès le lendemain matin, à la Tour du S
lence.

A l'aspect de la brèche communiquant avec l'i
térieur de l'ossuaire, son visage se décomposa
d'abominables expressions de fureur jaillirent
ses lèvres blêmies. Il s'introduisit dans l'ouvert
re, pénétra jusqu'au puits intérieur, ne trouva au
cun débris humain encore sanglant et soupçonn
la vérité. Il sortit, inspecta les alentours de l
brèche, vit les énormes foulées de l'éléphant, le
empreintes du chien et les traces des pieds nus du
fakir. Alors il comprit tout et vit qu'il étai
joué.

Il revint dans un état de rage indescriptible se
demandant comment il pourrait jamais atteindre
les fugitifs.

Puis une idée bizarre, incohérente, surgit brusquement dans son cerveau si fécond en expédients. L'hypnotisme !... le sommeil magnétique ! la vision à distance de personnes ou d'objets particuliers !...

On sait que les brahmanes et les simples fakirs connaissent depuis des siècles ces phénomènes réellement surprenants, que nos savants officiels ignorent ou dédaignent de parti pris, et que seuls d'opiniâtres chercheurs étudient et approfondissent. La pratique séculaire de ces phénomènes leur permet d'obtenir des résultats absolument stupéfiants, et c'est une bonne fortune pour l'Européen quand ils consentent à soulever, devant lui, un coin de ce voile que, d'ordinaire, ils tiennent obstinément baissé. Toute cette science mystérieuse était familière à Bikanel, adepte du premier degré, pour lequel provoquer d'emblée, chez un sujet quelconque, la lucidité n'était qu'un jeu d'enfant.

Il pensa que Mary pouvait être le sujet et, sans

tarder, il lui ordonna de dormir. Contre son attente, il éprouva, de la part de la jeune fille, une vive résistance qui l'exaspéra.

On se souvient que Mary avait été antérieurement soumise, par le fakir, au sommeil artificiel, et que Bérar lui avait formellement interdit, pendant ce sommeil, de se laisser endormir par qui que ce soit, sauf Mrs. Claudia.

A l'insu de la jeune fille, cette défense formelle, subsistait toujours et la rendait réfractaire à toute suggestion étrangère.

Devant cette résistance inexpliquée, le brahmane déchu poussa un cri guttural, étranglé comme un rauquement de tigre. Son œil flamboyant, sa bouche se plissa en un rictus qui découvrit ses dents blanches, aiguës de fauve.

Mary, épouvantée, recula en laissant échapper un gémissement plaintif.

Ce regard lui produisait au cerveau la sensation d'une brûlure et lui causait une souffrance intolérable.

La comtesse de Solignac s'approcha, voulut intervenir et lui dit :

“ Ne torturez pas cet enfant ! ”

Il lui cria, d'une voix brutale qui vibra comme un froissement de cymbales :

“ Silence, femme ! ”

En même temps il darda sur elle, pour un moment son regard de flamme, l'enveloppa d'un geste circulaire et fit entendre un sifflement strident. La jeune femme exhala une plainte étouffée, recula, battit l'air de ses mains et tomba, plutôt qu'elle ne s'assit sur l'herbe.

Incapable de mouvement, de parole, de volonté il lui semblait qu'elle venait d'être frappée de paralysie, tant cet anéantissement avait été rapide.

Un brouillard s'étendait devant ses yeux. membres avaient la lourdeur et la rigidité du tal. Néanmoins elle voyait et entendait, m comme dans un cauchemar.

Bikanel se rapprocha de Mary et lui dit d'u voix terrible :

" Dormez !... je le veux. "

L'enfant se tordit sur elle même, secouée par spasme d'une violence inouïe et balbutia :

" Je ne peux pas !... je ne peux pas !...

— Dormez !... vous dis-je !... il le faut... Do mez !... "

Elle râla d'une voix mourante :

" Vous me tuez !... par pitié !... épargnez-moi !..

— Dormez !...

— Grâce !... je meurs !... "

Une écume rosée moussait à ses lèvres, ses yeu dilatés par l'épouvante et la souffrance demeu raient fixes, une sueur d'angoisse ruisselait sur sa face devenue d'une pâleur de cire ; et ses articula tions avaient d'affreux craquements.

Sans pitié pour ces tortures, pour cette agonie, le misérable eut de la main, rapidement passée de vant les yeux de Mary, un geste coupant, puis il poussa ce sifflement strident qui avait foudroyé Mrs. Claudia.

Il gronda une dernière fois avec un irrésistible accent de commandement :

" Dormez ! ou je vous tue. "

Les paupières de Mary battirent, un flot de sang lui monta brusquement au visage, elle eut un rauque soupir, serra ses mâchoires à les briser et s'abattit comme foudroyée.

" Il n'y a qu'à vouloir ! " fit en aparté le misérable avec un rire sardonique.

Puis il ajouta :

“ Pourquoi ne dormiez-vous pas ?

— Il me l'avait défendu, répondit d'une voix blanche, à peine intelligible, Mary demeurée inerte comme une morte.

— Qui ?

— Le fakir... celui qui m'avait endormie... dans la pagode.

— Bien !

“ Maintenant, voyez et répondez-moi...

“ Où sont le capitaine Sans-le-Sou, votre frère Patrick et les deux matelots ? ”

La jeune fille hésita un moment, puis s'écria frappée d'effroi :

“ Ils sont dans les ruines... avec des gens terribles...

—Quels sont ces gens ?

—Ceux que l'on appelle les Thugs... les Etrangleurs...

“ Il y a sous terre des squelettes partout... aux alentours des ruines... des tigres vont et viennent.. cherchant leur proie... ces tigres sont des mangeurs d'hommes...

— Bien !... très bien, cela !...

“ Qui les a délivrés !... qui les a fait sortir de la Tour du Silence ?... qui a enlevé leurs liens ?...

— Attendez !... attendez que je voie...

— Voyez !... mais hâtez-vous.

— C'est Johnny, qui les a débarrassés de leurs liens !...

“ Oh ! le bon Johnny !... Ils sont encore au milieu d'ossements... avec de grands vautours qui veulent les dévorer...

“ Mais ils se défendent... puis ils creusent le trou... sous cet affreux monument... alors ils trouvent le coffre.

— Quel coffre ? demanda Bikanel intrigué.

— Celui qui est enfoui sous la tour, et qui ferme la fortune de notre famille, répond Mary sa voix blanche et sans la moindre émotion.

— Comment savez-vous qu'il y a un trésor qu'il vous appartient ? demanda le policier, plus en plus stupéfait.

— Parce qu'il y a sur le coffre... le nom et armoiries des ducs de Richmond...

“ Et parce que je vois le trésor...

— Pouvez-vous m'en dire à peu pres la valeur

— Oui... peut-être... si vous m'aidez...

— Eh bien, voyez, par la pensée... comptez...che chez à bien approfondir...

— Oui c'est possible... attendez un peu...

—Que voyez-vous ?...

— Des pierreries... des gemmes ébiouissantes... y en a des quantités énormes...

“ C'est écrit sur l'inventaire... un parchemin...s gné de mon aïeul... il y en a pour plus d'un mil lion de livres... sans compter l'or monnayé...

— Un million de livres !... ” s'écria Bikane ébloui par l'énormité de la somme.

Puis il se dit :

“ Il faut que ce trésor m'appartienne ; il m'ap- partiendra bientôt.

“ Alors, plus de contrainte !... plus de serva- ge !... la vie libre avec l'opulence d'un rajah !...

“ Tout ces gens-là, vont disparaître et je serai seul propriétaire incontesté de cette merveilleuse fortune. ”

Il reprit tout haut, s'adressant à Mary :

“ Précisez-moi exactement la direction du lieu où se trouvent les personnes dont nous avons par- lé.

“ Est-ce qu'il n'y a pas au milieu des ruines, une statue énorme, d'une difformité bizarre et re- poussante ?

— Il me semble apercevoir dans les ténèbres, un monstre de pierre...

“ C'est une femme noire avec quatre bras... Elle tient d'une main un sabre, d'une autre, elle soulève par les cheveux une tête... je ne vois pas bien les autres... Ses pendants d'oreilles sont des cadavres... son collier se compose de têtes de morts...

“ Oh ! c'est horrible.

— Bien ! c'est le temple de Kali.

“ Je m'en doutais !

“ Bérar s'est cru très fort en les cachant dans ce lieu défendu par la terreur qu'il inspire.

“ Il ne pouvait mieux faire pour me les livrer pieds et poings liés, et les mettre à mon absolue discrétion.

“ Ah ! ce sera une belle revanche ! ”

Voulant encore tirer de Mary quelques nouveaux renseignements, il lui demanda :

“ Que fait le capitaine ?...

— Il dort dit-elle faiblement, respirant à peine.

— Et les matelots ?

— Ils dorment également.

— Et Bérar ?

— Je ne sais pas.. je vois mal... je ne puis plus...

“ Oh ! je souffre !... par pitié...

— Eh bien, deux mots encore . puis je vous éveillerai.

“ Que fait Bérar ?... Voyez !... je le veux !... ”

Elle poussa un gémissement à fendre l'âme et murmura d'une voix brisée :

“ Il attend le retour... des hommes...

— Quels hommes ?...

... Je ne sais pas... je ne peux pas...

Voyez !...

— Oh !... je souffre je vais mourir, fit-elle haletante.

— Voyez... il le faut... je le veux !...
— Les hommes partis chercher du secours... sont les Thugs... les étrangleurs...
— Où sont-ils ?... "

Elle eut un cri terrible et sembla se débatt contre une vision effroyable, et de sa main crisp montra les broussailles environnantes.

Elle se dressa rigide, allongea son bras cris par la catalepsie et râla d'une voix rauque, tou cassée :

" Là !... ils sont là... les étrangleurs...
" Là !... vous dis-je ! "

Bikanel d'un bond s'élança au milieu des haute herbes et des buissons, le revolver à la main, prê à faire payer cher aux intrus cet espionnage.

Il vit simplement les feuilles s'agiter ; il entendi un froissement imperceptible et crut apercevoi deux formes agiles qui disparaissaient comme de ombres.

Il revint en ronchonnant :
" Bérar ne s'endort pas !
" Il m'envoie déjà ses émissaires...
" Mais nous les connaissons, et ils ne sont guère redoutables pour ceux qui savent déjouer leurs ruses. "

Avisant enfin Mary, toujours affreusement contractée, il lui dit rudement :

" Oubliez tout ce qui vient de se passer, et n'en conservez nul souvenir, même si quelque autre personne vous endort. "

Il lui passa doucement les doigts sur les tempes, souffla légèrement sur ses yeux et ajouta :
" Eveillez-vous ! "

Les paupières de Mary battirent, son regard atone reprit soudain toute son intelligence, et la jeune fille se trouva debout, près de Mrs. Claudia

qui, de son côté, semblait sortir d'un cauchemar.

Le roi de l'Argent se tenait toujours à l'écart, maugréant contre ces incidents qui l'empêchaient de jouer la comédie de la délivrance. Il restait avec la moitié des sacripants composant la troupe de Bikanel, un ramassis de parfait gredins, aussi féroces que lâches, ce qui n'est pas peu dire.

Laissant les deux captives à la garde des siens, Bikanel vint l'informer en quelques mots, des événements qui venaient de se passer, en omettant toutefois ce qui concernait le trésor des ducs de Richmond.

Le Yankee l'écouta froidement et ajouta :

" Je comprends que mon ennemi est sain et sauf.

— Mais pas pour longtemps !

— Ainsi soit-il :

— Car je me charge avant peu de faire une veuve de cette charmante comtesse de Solignac !

" Nous allons partir ; vous me suivrez à distance raisonnable. et vous ne quitterez, à aucun prix, le poste que je vous assignerai.

— " Well ! " mais faites vite, car je trouve le temps horriblement long. "

Bikanel revint à son groupe, fit monter à cheval Mrs. Claudia et Mary, les confia aux soins des gens sur lesquels il pouvait absolument compter et donna le signal du départ. L'autre troupe suivit, et l'on partit, à toute vitesse, vers le temple de Kali.

La course fut longue et rude, en dépit de l'incomparable célérité des bêtes et de l'endurance des gens.

La nuit allait venir, quand on fut à un mille environ du temple de la terrible déesse.

Les deux troupes, séparées par un faible inter-

valle, campèrent dans la jungle épaisse qui ent rait les ruines et s'étendait au loin, à une dist ce énorme.

Quand les ténèbres se furent épaissies sur ce région sinistre, quand commença l'étrange troublante symphonie, composée des multip bruits de la vieille futaie primitive, Bikanel pa tit, tout seul, intrépidement.

Après s'être dépouillé de tous ses vêtement après s'être frotté la peau de substances mystérie ses répandant une violente odeur de fauve, il glissa silencieusement à travers tous ces végétau petits ou grands, au contact desquels demeura insensible son épiderme de bronze.

Il allait !... il allait !... Sans arme, faisant fu les chacals, effrayant les hyènes, et se dirigean d'instinct, à l'oreille, vers les points où commen çaient à s'élever quelques grondements de tigres

On sait qu'une colonie très nombreuse de ce terribles félins avait élu domicile dans cette par tie de la jungle circonscrivant les ruines.

Ayant goûté de la chair humaine, ils étaient devenus " mangeurs d'hommes. "

Non pas, comme on l'a dit souvent, parce que devenus vieux, ayant perdu leur vigueur et leur agilité, ils s'attaquaient à l'homme, la plus facile des proies.

Non, c'était en raison d'une préférence toute particulière, d'une sensualité gastronomique d'ordre spécial qui leur faisait aimer passionnément cette chair que les Thugs leur abandonnaient volontiers.

Les sacrifices humains étaient très fréquents et les tigres s'étaient habitués, depuis des temps immémoriaux, à prélever ce tribut sur la plus épouvantable des superstitions.

Donc, la chair humaine avait pour eux un attrait d'autant plus irrésistible que l'atavisme en avait pour ainsi dire imprégné des générations successives.

Et cette proximité des tigres ne pouvait être que très agréable aux sinistres sacrificateurs, puisqu'elle augmentait encore la terreur inspirée par ce lieu redoutable, et continuait à en éloigner les profanes.

De temps en temps, Bikanel s'arrêtait, disposait en entonnoir ses deux mains autour de sa bouche et poussait un rugissement imité avec une perfection inouïe.

Ce rugissement qui jaillissait dans la nuit, et se répercutait au loin, était le cri d'appel de la tigresse en fureur.

Jamais on n'eût pu soupçonner que d'un gosier humain pût sortir une clameur pareille et d'une tonalité aussi violente.

Les tigres, tapis sous bois, à l'affût, ou se glissant vers les sources, l'entendaient de proche en proche, se trompaient sur son origine, l'attribuaient à un animal de leur race et y répondaient à pleine gorge.

Bientôt, la jungle entière fut en rumeur et le plus formidable concert, que l'on eût dit exécuté par une légion de démons, s'éleva autour du temple de Kali.

Les appels de tigresses retentissaient de plus en plus rauques, de plus en plus furieux.

Les cris des mâles répondaient, de plus en plus frénétiques.

Un cercle de voix félines, s'appelant à la curée humaine, circonscrivait maintenant les ruines.

L'abominable sensualité des mangeurs d'hommes, éveillée avec une habileté diabolique, les at-

tirait invinciblement vers l'autel de la Déesse d
Mort !

Bikanel marchait toujours en rugissant, s'e
tant au bruit de ses propres clameurs, en vér
ble illuminé, et de plus en plus rétrécissait le ce
où vociféraient les tigres.

Qui n'a entendu parler de ces êtres bizarres c
jadis, terrifiaient nos campagnes, de ces sorci
que la superstition populaire appelait des "
neurs de loups. "

Ils avaient, et le fait est prouvé, l'étrange pri
lège d'apprivoiser les loups, de les appeler,
nuit, en imitant leurs hurlements, de s'en faire
compagner pour les conduire au carnage.

Les plus sournois, les plus cruels et les plus
rouches leur faisaient amicalement cortège et n
seulement ne leur causaient aucun mal, mais e
core folâtraient gaiement, familièrement, auto
d'eux, au grand effroi de ceux que le hasard re
dait témoins d'une pareille scène.

Dans l'Inde où tout est étrange, disproportio
né, colossal, l'adepte, l'illuminé, l'homme qui in
carnait plusieurs siècles de travaux obscurs, d'
tudes mystérieuses était, lui, un meneur de t
gres !

Les formidables félins accourus à sa voix d
fond de la jungle s'arrêtaient, interdits, la gueul
sanglante, les prunelles en feu, à l'aspect d'u
homme.

Puis ils s'approchaient, cauteleusement, invinci
blement attirés par ses gestes aperçus de leurs
yeux nyctalopes, par ses hurlements et par les
émanations des substances collées à sa peau.

Et ils venaient avec ces rauquements qui sont
leurs ronrons de chats géants, se frotter genti-
ment, on pourrait dire amoureusement, contre cet
homme qui les fascinait.

Maintenant, il les menait, par douzaines, à l'assaut du temple autour duquel se rétrécissait leur cercle, et où ils allaient infailliblement dévorer les fugitifs.

Il fallait en effet un miracle pour sauver le capitaine, Patrick, Marius, Johnny et Bérar, qui n'avaient certainement jamais couru un pareil danger.

VIII

Les fugitifs attendaient, dans cet asile jusqu'alors inviolable offert par les ruines du temple de Kali.

Pleins de confiance dans l'adresse, la bravoure et l'ingéniosité des Thugs envoyés par Bérar à la recherche de ceux qui avaient enlevé la comtesse, ils espéraient une heureuse et prompte solution.

Au moment où la nuit venait de tomber, l'un d'eux arriva sans bruit, se glissa au milieu du groupe et dit à Bérar :

“ Me voici ! ”

Cette entrée silencieuse était tellement bizarre et inattendue, que le capitaine laissa échapper une exclamation de surprise.

“ Quoi !... déjà !

— Qu'as-tu vu ? demanda froidement Bérar.

— Les deux blanches avec ceux qui les gardent.

— Et ton compagnon ?

— Parti à la recherche des frères.

— Bien !

“ Avez-vous été aperçus ?

— Oui, je le crois, parce que la jeune blanche, endormie par le chef hindou, a révélé notre présence.

— Que sont-ils tous devenus ?

— Ils me suivent à cheval, au galop... en d
troupes.

— Nombreuses ?

— Oui ! chaque troupe se compose d'une qu
zaine d'individus bien armés.

" Ils sont campés à moins d'un mille d'ici.

— C'est étrange, murmura Bérar.

" Ils devaient s'éloigner au plus vite, fuir ce li
dont nul n'approche, et ils sont là, comme s'
comptaient déjà nous tenir. "

Le fakir informa aussitôt le capitaine Pennyle
de ces faits rapportés par le Thug et de leur gr
vité.

En apprenant que sa femme se trouvait l
Sans-le-Sou se leva d'un bond et, malgré la tém
rité d'une telle entreprise, voulut attaquer séan
tenante, avec ses deux marins.

Bérar eut mille peines à lui démontrer la foli
d'une pareille action qui compromettrait le résu
tat final de tant d'efforts et les ferait massacre
tous, sans la moindre chance de réussite.

Puis il termina en lui disant :

" Laissez passer la nuit ; attendez seulement à
demain, et ces gens-là seront entourés, sans même
s'en douter, par une véritable légion de Thugs qui
n'en laisseront pas échapper un seul.

Comprenant la sagesse de cet avis et ne pouvant
faire mieux, le capitaine se résigna en serrant les
poings à cette attente si longue et si pénible, pour
un homme comme lui.

Cependant, malgré les nouvelles apportées par
son émissaire, Bérar était inquiet.

Il ne pouvait concevoir pourquoi leurs ennemis
s'approchaient ainsi du temple de Kali.

Non pas qu'il crût à une attaque de leur part.
Jamais un Hindou n'eût consenti à violer ce for-

midable sanctuaire dont une légitime terreur faisait un lieu d'asile inviolable.

Alors, quoi ?

Et c'est ce doute irritant qui préoccupait le fakir.

Il allait bientôt être édifié.

Quand les ténèbres furent devenues épaisses, l'éléphant, qui vaguait en liberté à la recherche de sa pâture, accourut inquiet, les oreilles en auvent, la trompe levée, en reniflant fortement.

De son côté, Bob fronça le mufle, baissa la queue et s'en vint, le poil hérissé avec les signes de la plus vive terreur, se blottir contre les jambes de son jeune maître.

Bientôt éclatait la formidable symphonie provoquée par Bikanel.

Les Européens écoutaient interdits, ne comprenant pas la cause de ce vacarme, et ressentaient une sorte de malaise, en dépit de leur vaillance éprouvée.

" Fichue musique ! grogna Johnny avec sa concision habituelle.

— Oui, renchérit Marius, c'est comme si qu'un train de marchandises, il passerait sur le viaduc de Bandol, mon pays, et qu'on écouterait dessous la voûte.

— Singe hurleur ? interrogea Johnny de plus en plus assourdi.

— Y a de ça, reprit le Provençal.

" J'ai entendu la bébête ainsi nommée en Guyane, à Saint-Laurent-du-Maroni, quand je faisais mon service à l'Etat sur le " Pourvoyeur. "

— C'est le tigre, n'est-ce pas, dit à son tour le capitaine.

— Le tigre ! oui, sahib, répondit d'une voix lente et grave le fakir.

" Et je me demande ce qui peut ainsi affoler terribles bêtes qui courent, s'agitent et rugiss comme à l'approche de la curée humaine. "

Rama l'éléphant soufflait de plus en plus, il rapprochait des hommes et manifestait à la la crainte et la colère.

Quant à Bob, malgré son intrépidité ordinaire était littéralement fou de terreur.

Marius reprit :

" Mais, la musique, il se rapproche, heingne.

" Qu'en penses-tu, Johnny ?

— " By God ! " rien de bon. "

Bérar s'était levé brusquement et l'oreille guet, le nez au vent, comme un limier, cherchait scruter le mystère que cachaient les ténèbres.

Maintenant les rugissements devenaient de plu en plus nombreux et intenses.

Tous les tigres de la région, et ils sont nom beux, semblaient s'être donné rendez-vous là.

Les quatre hommes et l'enfant eurent aussitôt l pensée qu'ils étaient cernés, bloqués étroitemen par l'infernale meute à laquelle semblait comman der un démon.

Bérar, qui écoutait silencieusement, finit pa distinguer au milieu de ce vacarme une voix dont le timbre différait.

" Mais c'est une voix humaine ! s'écria-t-il comme malgré lui, et en manifestant, pour la première fois, une vive émotion.

— Impossible ! interrompit vivement Sans-le-Sou.

" Il n'y a pas au monde un seul homme susceptible d'évoluer au milieu de ces terribles bêtes sans être dévoré à la minute.

— Excepté quelques pundits, quelques adeptes du premier degré, reprit Bérar.

Oui, il existe des privilégiés qui réussissent à se faire obéir des rois de nos forêts !

— Alors cette bande de tigres, selon toi, fakir, serait menée contre nous ?

— Je puis vous l'affirmer, Sahib !

“ Et le bandit, qui, trop lâche pour nous attaquer en face, nous jette ainsi en pâture à ces bêtes, est, n'en doutez pas, le même qui a voulu vous faire dévorer tout vifs par les vautours de la Tour du Silence. ”

Lentement, mais implacablement, le cercle se rétrécissait.

Nul espoir de le franchir, même sur l'échine de Rama. L'éléphant serait happé au passage par vingt tigres, qui, des griffes et des crocs, le mettraient en lambeaux.

Aux alentours, pas d'arbres sur lesquels se hisser en attendant le jour. Partout des buissons nains ou des arbustes de faibles dimensions.

Pas le moindre pan de muraille suffisamment élevé : pas de trou, pas de souterrain, pas de grotte, rien !

Les trois Européens sentirent un frisson les secouer de la tête aux pieds et une sueur froide perler sur leurs membres.

L'enfant poussa un cri de terreur et vint se blottir le long du capitaine.

Seul, Bérar conservait une impassabilité singulière, et pas un de ses muscles ne tressaillait sous le bronze de sa peau.

“ Allons, murmura-t-il, c'est fini !...

“ Je n'ai plus qu'un moyen... il est terrible... presque désespéré...

“ Mais je dois l'employer... coûte que coûte...

— Voyons, fakir ! s'écria le capitaine, dont la voix s'altéra, vas-tu nous laisser ainsi dévorer...

— Non, sahib.

" Mais il me faut lutter contre un adepte... brahmane, moi, simple fakir... et je crains c chouer...

" Je vais essayer...

" Mais quoi que voyiez, quoi que vous senti quelque horreur que vous éprouviez à certain co tact, ne bougez pas, ne criez pas, soyez immobi comme des hommes de pierres, et les tigres s'él gneront de vous.

— C'est bon !... tu seras obéi...

" N'est-ce pas, matelots ?... n'est-ce pas, P trick ?...

— Oui, capitaine, répondirent les deux mari et l'enfant.

— Eh bien ! reprit le fakir, domptez vos nerfs faites appel à toute votre fermeté, car jamais vou n'en aurez eu un pareil besoin. "

Comme il disait ces mots, il tirait de son cafta une petite flûte en roseau, l'approchait de ses lè vres et en tirait quelques sons très doux.

C'était comme un prélude auquel succéda un sorte de mélopée lente et triste, avec quelque cho se d'énervant.

En vérité, il y avait une singulière ironie entre cette musiquette échappée d'un humble roseau, et ce tonnerre de rugissements déchaîné par le meneur de tigres.

Bérar continuait à siffloter avec son calme inouï.

Peu à peu, de vagues frémissements se font sentir de tous côtés. De dessous les feuillets, entre les graminées, dans les interstices des pierres, il y a d'imperceptibles bruits de reptation, de légers froissements d'écailles.

Puis des sifflements courts, brefs, rapides...

Puis tous ressentent le long des jambes le con-

tact d'une chair molle, froide et flasque de reptile.

Frissonnants jusqu'aux moelles, à bout de souffle, glacés d'horreur, ils emploient toute leur énergie à conserver cette immobilité qui doit leur assurer le salut. Un râle étouffé s'échappe de la gorge de Patrick, qui balbutie d'une voix mourante :

"Des serpents !... partout !...

— Silence, enfant ! " murmure Sans-le-Sou près de défaillir lui-même en dépit de l'intrépidité dont il a fourni tant de preuves.

Les rugissements des tigres se font entendre là, tout près !

Dans quelques moments, les terribles félins vont bondir sur cette proie tant convoitée dont les émanations frappent depuis longtemps leur odorat.

Mais en même temps, Bérar accélère le rythme de sa musique.

Les serpents surgissent de partout, rampant sur le sol, s'enroulent aux buissons, se dressent sur les pierres, dardent leur langue fourchue et dilatent leur col.

Tous appartiennent à cette espèce redoutable dont la morsure est inévitablement mortelle, qui pullule aux Indes et que l'on désigne sous les noms de naja, de cobra capello, ou de serpent à lunettes.

Il n'est pas très grand, puisque les plus longs atteignent à peine deux mètres, sur quatre centimètres de diamètre. Mais il est d'une agilité prodigieuse, d'une irritabilité incroyable et, comme il vient d'être dit, son venin est toujours mortel.

C'est en somme le fléau de l'Inde : et il est par endroits tellement nombreux, que des districts entiers sont inhabités.

On sait qu'il possède cette curieuse particula[r]
de gonfler quand il est irrité, son col, de faço[n]
en tripler le volume.

Ce qui lui donne une physionomie plus étra[n]
et plus repoussante encore.

On sait enfin que les psylles ou charmeurs s'
font obéir, les domptent, les apprivoisent, les
tirent à eux et s'en font suivre avec une famili
rité réellement stupéfiante.

Tel Bérar qui, à ses talents de magnétiseur
d'étrangleur, joint celui de charmeur, et qui est u
des plus habiles et des plus réputés de tout le Be[n]
gale.

Sa musiquette est devenue aiguë, précipité[e]
grinçante.

Les serpents, d'abord à demi engourdis, son[t]
peu à peu devenus furieux. Ils sifflent, se tordent
balancent leur cou dilaté, s'élancent en avan[t]
comme des flèches, comme s'ils cherchaient un[e]
proie où enfoncer leurs crocs au venin foudroyant!

Devant le meneur de tigres se dresse maintenant
le meneur de serpents !

Le tigre est le roi incontesté des solitudes hindoues. Tout fuit devant lui, même le buffle sauvage, même le rhinocéros, même l'éléphant.

Mais lui-même recule devant le naja.

A moins de vingt pas du groupe humain figé sur place par l'épouvante et l'horreur, un tigre vient de bondir avec ce rugissement tout bref du fauve qui s'abat sur sa proie.

Il tombe au milieu d'un fourmillement de reptiles énervés, rageant, furieux sans savoir pourquoi et ne demandant qu'à mordre.

En un clin d'œil il est entouré d'anneaux mobiles qui se collent à ses membres, et happé par des crocs recourbés d'où jaillit le venin mortel.

Son cri de convoitise se fond en un hurlement d'épouvante et d'agonie.

Il veut reculer, s'enfuir, se frotter aux branches pour se débarrasser de ces étreintes glacées.

Inutiles efforts !

Le poison, injecté en vingt endroits, fait rapidement son œuvre. Le tigre chancelle, pousse un nouveau cri, tombe, s'agite faiblement et meurt.

Et toujours l'infernale petite musique s'élève dans la nuit, fait entendre ses notes aiguës, précipitées, lancinantes, qui portent à son paroxysme la fureur des najas..

Un second tigre s'élance à travers les branches et retombe lourdement, de tout son poids, avec son rugissement de bête avide de carnage. Puis en même temps un autre, et encore un autre...

Et cette réflexion traverse comme un éclair le cerveau des trois hommes et de l'enfant qui n'ont plus qu'une instinctive pensée de conservation :

“ Y aura-t-il assez de serpents, pour combattre et anéantir cette armée de tigres ? ”

Ils conservent toujours cette immobilité qui est leur salut ; mais, le premier moment d'horreur passé, un peu de lucidité leur est revenue, et ils peuvent entrevoir vaguement, à la lueur des étoiles, ce drame qui s'accomplit dans l'ombre.

Les tigres qui arrivent ainsi de tous côtés tombent invariablement sur une véritable litière de serpents.

Oui, les fugitifs peuvent se rassurer. Il y en aura assez.

L'élan des tigres se trouve brisé tout net et le même cri de douleur et d'effroi remplace le hurlement de convoitise précédant le carnage assuré.

Puis il y a sur place un piétinement saccadé, une tentative de fuite éperdue, et un écroulement subit du monstre bientôt foudroyé.

Il en arrive encore, mais ces clameurs d'épouv
te, ces râles d'agonie, cette odeur musquée pa
culière aux serpents, tout cela trouble les n
veaux arrivants et arrête ce bond formidable
félin qui se rue sur sa proie.

Devenus plus circonspects, ils se content
d'errer circulairement avec des grondements
fureur et de crainte.

Ils sentent le serpent et n'osent plus approch
comprenant comment sont morts ceux des leu
dont les cadavres jonchent le sol. En vain Bik
nel multiplie ses vociférations et tente de les ran
ner au carnage.

Le meneur de tigres est battu par le meneur
serpents.

Lui-même s'approche sournoisement pour co
naître la cause de cette retraite d'animaux qui c
pendant ne pèchent pas par excès de timidité.

Bientôt les sons de la petite flûte en rosea
frappent son oreille.

Il reconnaît un des airs familiers aux chasseur
de profession et murmure en grinçant des dents:

" Oh ! le démon !... il a soulevé une véritabl
armée de serpents, et pour la troisième fois je sui
battu.

" Il me faut fuir !... encore fuir !...

" Oh ! malheur sur lui !... malheur sur eux !..."

Incapable d'en dire davantage, exaspéré, n'en
pouvant plus, courbaturé par cet effort d'une vio-
lence inouïe, Bikanel se laissa tomber au pied d'un
arbre.

Les tigres, n'étant plus excités par ces clameurs
furibondes, se taisaient peu à peu et retournaient
lentement, comme à regret, vers leurs repaires.

Bérar, insensiblement, ralentissait le rythme de
sa musique. Les cobras, de leur cô.é, cessaient de

siffler, de s'agiter, d'enrouler et de dérouler convulsivement leurs anneaux.

L'apaisement se faisait du côté des reptiles que bientôt la reprise de la douce et traînante mélopée calmait graduellement. Ils regagnaient lentement les trous familiers où ils passaient de longues heures, lovés sur le sol frais et humide, à digérer en paix.

La petite flûte en roseau exhala encore quelques sons à peine perceptibles, puis le silence se fit. La voix gutturale de Bérar s'éleva dans la nuit.

" Les najas sont tous partis... il n'y a plus aucun danger. "

Alors il sembla aux trois hommes et à l'enfant que, pour la première fois seulement, ils pouvaient respirer.

Un long soupir dégonfla leur poitrine et un léger cri leur échappa.

Leur angoisse mortelle avait duré un quart d'heure au plus. Il leur semblait que l'affreux cauchemar avait pesé sur eux des semaines entières.

Tout péril était désormais écarté, ils s'endormirent d'un bon sommeil réparateur... Epuisé de fatigue, Bikanel s'était, lui aussi, endormi.

Il s'éveilla longtemps après, secoua ses membres mouillés de rosée, puis se mit en devoir de rallier son campement.

Il était, comme on peut le penser, d'exécrable humeur et combinait, sans tarder, le plan d'une éclatante revanche.

Déjà le crépuscule si court de la région tropicale empourpre les plus hautes cimes. Puis, brusquement, le soleil rougeoie à l'horizon.

Le bruit saccadé produit par des foulées de chevaux frappe l'oreille du bandit. En même temps,

un cortège imposant lui apparaît aux rou
lueurs de l'astre qui répand à torrents des spl
deurs d'apothéose.

Deux femmes vêtues de blanc, s'avancent à c
val, escortées d'une centaine d'hommes couve
seulement du langouti et dont les torses de bro
ont des reflets de métal. Ce cortège s'avance v
les ruines du temple de Kali.

Une exclamation de fureur échappe au miséra
en reconnaissant les deux prisonnières : M
Claudia et Mary !...

“ Libres !... elles sont libres, s'écrie-t-il atter
“ Mais alors !... ”

Il s'élance dans la direction de l'endroit où il
laissé, la veille au soir, les deux troupes. Un spe
tacle réellement épouvantable s'offre à ses r
gards.

Tous ceux qui composent le premier groupe so
allongés sur le sol, avec la face uniformémen
tournée vers le ciel.

Ils portent tous enroulés autour du cou le sini
tre foulard noir des thugs.

Plus de doute ! ils ont été étranglés pendant l
nuit par les implacables adorateurs de Kali.

Bikanel se met à la recherche du deuxième grou
pe, commandé par le Roi de l'Argent, un blanc
espérant que les étrangleurs n'auront pas osé por
ter la main sur lui.

Le premier cadavre qui s'offre à sa vue est posi
tivement celui du géant américain, Mr. Jim Silver,
milliardaire de son état, et qui s'intitule modeste-
ment le Roi de l'Argent.

Il est, comme les camardes, étalé très prosaïque-
ment sur le dos, la cravate noire serrée au col, et
faisant d'ailleurs une très laide grimace de pendu.

Il est mort et bien mort, car déjà de répugnants

essaims de mouches vertes se sont abattus sur lui et ont déposé leurs larves sur sa face.

Les chevaux, les armes, les provisions, les effets de campement, tout a disparu.

Les thugs, très dévôts à leur déesse, ne négligent pas les petits profits du culte et ne laissent rien perdre.

Bérar a tenu parole, et les terribles sectaires ont délivré les deux captives.

Et pendant que Bikanel vaincu, écrasé, s'enfonce en hurlant de rage dans les jungles, le cortège arrive aux ruines où se dresse imposante, dans sa formidable difformité, la statue de Kali.

Le capitaine, fou de joie. n'osant pas croire à son bonheur, aperçoit sa femme qui saute de cheval et s'élance vers lui en lui tendant les bras.

Deux cris retentissent à demi étouffés par une étreinte passionnée :

“ Georges !... mon cher Georges !

— Claudia !... ma chère Claudia !...

“ Enfin libre !... ”

Mary se laissait en même temps glisser de sa monture et se jetait en sanglotant de joie au cou de son frère.

Et pendant que Bérar contemplait ce bonheur, qui était son œuvre, Marius s'approchait de lui et, tout ému, lui serrait les mains à les briser, en disant :

“ Tu fais un drôle de métier, ami fakir, mais bagasse mon bon ! tu es un bien brave homme! ”

IX

Après cette délivrance miraculeuse, le capitain Pennyless n'en était pas moins un homme hors l loi.

L'accusation idiote et abominable portée contr lui par le défunt Roi de l'Argent et son âme dam née Bikanel subsistait toujours, aussi périlleus que jamais pour sa sécurité, son honneur et sa li berté.

Cette accusation, l'on s'en souvient, consistai à faire de lui un agent russe envoyé pour soulever les riots de Calcutta, chargés de prêcher la guerre sainte au Bengale, pendant que les populations du Nord-Ouest tombaient en masse sur les Anglais.

Et cette histoire monstrueuse obtenait d'autant plus de créance vis-à-vis des autorités, qu'il y avait eu dans tout le Bengale des révoltes importantes dont l'explosion concordait avec le rapide passage de Sans-le-Sou.

En conséquence, il lui fallait fuir, se cacher, éviter à tout prix les autorités anglaises et jusqu'aux plus infimes policiers indigènes qui, tous, devaient avoir son signalement, avec ordre de l'arrêter et de le livrer, mort ou vif.

En toute autre circonstance, gagner la côte et fuir cette terre inhospitalière eût été pour lui un jeu d'enfant.

Mais, depuis la rencontre de Mary etde Patrick, il se considérait comme ayant charge d'âmes.

Malgré la découverte du trésor qui était pour eux plutôt une gêne et même un danger, la situation des pauvres enfants était toujours aussi précaire.

Or, Sans-le-Sou avait promis de les rendre à

leur père, et il voulait, quoiqu'il pût arriver, tenir sa parole.

On juge, par ce qui précède, combien cette entreprise était difficile et périlleuse.

Pour le moment, l'essentiel était de connaître exactement le lieu où se trouvait le major Lennox.

Patrick et Mary savaient simplement qu'il était commandant au régiment écossais de Gordon, qu'il faisait campagne contre les Afridis et que sa dernière lettre était datée du camp de Chakdara.

C'étaient là des renseignements bien vagues, et qu'il importait de compléter. Mais comment ?...

Bérar, d'un mot, les tira d'embarras.

Décidément, cet étrangleur était de plus en plus pour eux une véritable Providence.

Le sommeil magnétique ! Puisque Mary était un sujet hors ligne, il n'y avait qu'à l'endormir et à l'interroger.

Ce qui fut fait séance tenante.

Et, chose merveilleuse, à peine le fakir eut-il provoqué ce sommeil étrange, que la jeune fille vit distinctement le camp des Afridis, qu'elle décrivit en quelques mots, et son père, oui, son père que l'on venait d'enfermer avec le lieutenant Taylor dans la maisonnette isolée.

Son délicieux visage, qui s'était épanoui à l'aspect de ce père qu'elle chérissait, manifesta l'expression d'une cruelle douleur, quand elle prononça ce mot terrible :

“ Prisonnier !...

— Prisonnier des rebelles !... gémit Patrick.

“ Oh ! mon Dieu !... protégez-le !

— Et condamné à mourir de faim... avec son compagnon... sanglota la malheureuse enfant dont la voix blanche d'hypnotisée sembla se briser.

— Et quand, cela ? demanda Bérar.

— Il y a quelques heures...

— Nous savons présentement ce qu'il importe de connaître, interrompit Sans-le-Sou.

“ Eveille-la, fakir, et combinons vite un plan.

“ Les minutes valent des heures...

“ Dis-moi, quelle est la distance d'ici à Peschaver ?

— Environ douze cents milles.

— Dix-sept cents kilomètres !... c'est effrayant !

“ Quelle est la ville la plus rapprochée de nous ?

— Maître, c'est Gaya.

— Y a-t-il un chemin de fer ?

— Oui, maître. ”

Patrick et Mary, pendant ce rapide colloque, sanglotaient, appuyés l'un sur l'autre et de leurs yeux noyés de larmes semblaient implorer le capitaine.

“ A quelle distance sommes-nous de Gaya ?

— Quarante milles.

— En combien de temps Rama peut-il nous y conduire ?

— En trois bonnes heures.

— C'est bien.

“ Maintenant, mes chers enfants, courage ! espoir !... nous allons tenter l'impossible pour sauver votre père.

“ Il nous faut pour cela de l'argent... beaucoup d'argent... et comme je suis présentement Sans-le-Sou, le bien nommé, je vous prie de vouloir bien être mes banquiers.

— Monsieur, dit avec dignité Patrick, en essuyant ses larmes, le plus noble usage que nous puissions faire du trésor de notre famille est de l'employer jusqu'au dernier penny pour le salut de notre père.

" Nous vous serons infiniment reconnaissants, ma sœur et moi, d'en disposer comme il vous plaira. "

Comme, en pareil moment, les actes valaient mieux que les paroles, Sans-le-Sou fit ouvrir séance tenante le vieux coffre.

Alors, ce fut un véritable éblouissement.

Mary ne s'était pas trompée dans l'évaluation qu'elle avait faite du trésor, lorsque, endormie par Bikanel, elle en énuméra le chiffre fantastique.

Il y avait là une fortune énorme, estimée, quarante ans auparavant, vingt-cinq millions de francs et dont la valeur avait presque doublé, tant les pierreries étaient splendides.

Sans-le-Sou lut rapidement l'inventaire signé du parsi et contresigné de l'aïeul des enfants, puis fit retirer environ trois mille livres sterling, c'est-à-dire soixante-quinze mille francs en or.

Cela fait, le coffre, dont on avait dû briser les serrures, fut fermé avec des liens en rotin et de nouveau assujetti sur le dos de Rama.

Sans plus tarder, chacun reprit sa place dans le houdah, Bérar prit un thug comme conducteur, et l'éléphant partit à fond de train dans la direction de Gaya.

Au bout de trois heures, le bon Rama, le flanc houleux, hors d'haleine, s'arrêtait aux premières maisons de ce chef-lieu de district qui ne compte pas moins de 70,000 habitants.

Pour le moment, il leur importait peu d'apprendre de la bouche du fakir que Gaya est une ville sainte, un lieu de pèlerinage aussi vénéré que ceux de Benarès, d'Allahabad, ou de Djaggernauth, que c'était déjà une cité importante, ayant des universités et des écoles renommées, quand Çakya-

Mouni vint y prêcher sa doctrine six cents a
avant l'ère chrétienne, et qu'on y trouve aujo
d'hui les plus curieux monuments de l'Inde prir
tive...

Une seule chose l'intéressait : le chemin de fer

On leur indiqua la gare centrale et ils y cour
rent sans désemparer.

Gaya, tête de la ligne qui se raccorde à la gran
de voie qui, de l'Est à l'Ouest, traverse l'empir
indo-britannique, est pourvue d'un matériel nom
breux et varié.

Sans-le-Sou demanda séance tenante à parler au
chef.

On le fit passer avec sa femme, Patrick et Mary
dans le bureau de ce personnage, pendant que Bé-
rar, Marius, Johnny et le thug demeuraient avec
l'éléphant qui portait toujours le trésor.

Le capitaine, résolu à jouer le tout pour le tout,
et favorisé d'ailleurs par les circonstances, paya
d'audace et s'en trouva bien.

Après ce salut froid et compassé de tout Anglais
en présence d'un inconnu, Sans-le-Sou, prenant
par la main les deux enfants, dit au fonctionnaire:

" J'ai l'honneur de vous présenter les enfants de
l'infortunée duchesse de Richmond dont vous de-
vez connaître la mort tragique survenue le mois
dernier. "

Puis il ajouta, modestement, prenant le ton et
les allures d'un subalterne :

" Quant à moi, je suis leur tuteur, et madame
est mon épouse. "

A ce nom aristocratique, un des plus illustres de
l'Angleterre, le chef de gare dégela subitement et
témoigna d'une prévenance de bon augure.

" En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-il
avec empressement.

— Nous venons d'apprendre que le père de miss Mary et de Mrs. Patrick, le major Lennox, duc de Richmond, est prisonnier des Afridis et que sa vie est en grand danger.

“ Nous avons réuni toutes les ressources de cette infortunée famille, sur laquelle s'apesantit si cruellement la destinée, et nous partons négocier la rançon de ce père... de ce soldat ! ”

Le chef de gare s'inclina de nouveau, sans répondre, ignorant où voulait en venir Sans-le-Sou.

Ce dernier continua :

“ En combien d'heures, au minimum, pouvons-espérer arriver à Peschaver ?

— Comptez sur cinquante heures.”

Un gémissement douloureux échappa aux enfants.

Cinquante heures ! Sans compter le temps pour aller de Peschaver au camp des Afridis. Peut-être quarante heures !

On arriverait trop tard et leur père, leur seul soutien, leur seul amour, aurait succombé à l'horrible supplice de la faim et de la soif.

“ C'est trop, beaucoup trop, reprit le capitaine.

“ Pouvez-vous nous donner un train particulier?

“ Une machine, un fourgon, un wagon-salon.

— On peut toujours...

— Combien ?

— Cela vous coûtera cinq cents livres (12,580 francs) et ne vous fera guère gagner que dix heures.

— J'en offre mille (25,000 francs), avec une prime de cent livres aux chauffeurs et aux mécaniciens et cinq cents livres pour vous, si le trajet peut s'effectuer en trente heures et moins si c'est possible.

“ Veuillez considérer qu'il s'agit d'un des noms

les plus illustres de l'armorial anglais, d'un des meilleurs officiers de l'armée, d'un des plus dévoués serviteurs de la reine.

" Il y a là un véritable cas de force majeure.

— C'est bien, gentleman, vous aurez un train particulier, fit le chef de gare qui pensait aussi à la prime de douze mille cinq cents francs qu'on venait de lui promettre.

" Il me faut une heure pour correspondre avec l'administration supérieure et surtout pour modifier télégraphiquement les horaires de façon à assurer votre sécurité et l'économie du temps.

— Ainsi, vous pensez qu'en trente heures...

— Le train arrivera à Peschaver : sans accident, bien entendu.

— Je vous suis mille fois reconnaissant.

" Pendant les préparatifs, je vais vous compter la somme. "

... Une heure après, avec une ponctualité de bon augure, le train, sortant du dépôt, stoppait devant la gare.

Le temps d'y entasser quelques provisions achetées au buffet, et les six voyageurs, y compris Bérar, prenaient place dans le wagon-salon.

Bob y sautait agilement, pendant que le bon Rama, demeuré seul, prenait tristement, conduit par le thug, le chemin de la Pagode Sacrée.

Le chef de gare avait bien fait les choses. Au lieu d'un wagon, il en avait fait atteler deux, ce qui procurait aux voyageurs tout le confort imaginable.

Enfin, le sifflet retentit, et le train démarra.

Les voyageurs partaient, en toute sécurité, heureux que nul n'ait soupçonné que le " tuteur " fût cet étranger si odieusement calomnié par des bandits, et mis jusqu'à nouvel ordre en dehors de la loi anglaise.

Malheureusement, ils ne pouvaient pas se douter qu'un homme, accouru sur un cheval blanc d'écume, et lui-même souillé de poussière, de sueur et de sang, arrivait au chemin de fer pendant la formation du train.

Cet homme avait dit quelque chose au chef de gare, et celui-ci l'avait autorisé à se glisser sournoisement dans le fourgon.

Le convoi rapide qui emportait le suprême espoir du major Lennox, emportait-il aussi un ennemi acharné à la perte de ces vaillants qui luttaient contre l'impossible ?

En moins d'une heure et demie, les cent kilomètres séparant Gaya de Patna sont franchis.

Cette vitesse est encourageante, d'autant plus que dans l'Inde les chemins de fer s'avancent avec une sage, mais énergique lenteur.

A Patna, le train prend la ligne du chemin de fer du Nord-Ouest, dont Peschaver est le terminus.

Il ne s'arrête dorénavant que le temps strictement nécessaire au changement de machine ou à l'approvisionnement d'eau et de combustible.

Chaque fois Sans-le-Sou descend pour stimuler, sous forme monnayée, le zèle du chauffeur et du mécanicien qui font tinter joyeusement les vieilles livres sterling du trésor et impriment à la locomotive une allure vertigineuse.

Après Patna, où l'on cultive en grand le pavot et que l'on pourrait appeler la ville de l'opium, voici Bénarès, la métropole, autant dire la Rome du culte brahmanique, où se trouve la grande école de théologie hindoue qui conserve les doctrines et répand l'enseignement de la religion ; voici encore Allahabad, la Prayâga ou Ville Sainte, située au splendide confluent du Gange et du Djemmah!

C'est maintenant Cawnpour, la ville au nom
nistre, la cité du massacre à jamais inoubliable.

Puis un nom aperçu dans un flamboiement
lumière électrique. Un nom de gare importante
Agra ! l'ancienne capitale de l'empire mogol.
train passe comme un météore pour stopper
moment à Delhi.

Encore une ville tristement célèbre par un épou
vantable massacre d'Anglais.

On est à mi-chemin de Peschaver et ce trajet
été parcouru en quatorze heures.

Sans-le-Sou est plein d'espoir. Le chef de gar
de Gaya a télégraphié au commandant de place d
Peschaver pour l'informer des événements relatif
au major, et aussi pour solliciter son concours.

Sans-le-Sou ne juge pas que ce soit assez. En
cours de route, il rédige une longue dépêche, demande en outre des chevaux et expédie le télégramme de Delhi.

Le train repart à toute vitesse en échevelant son panache de fumée. Puis il atteint Lahore, une ville qui compte cent cinquante mille habitants, comme Delhi et comme Agra ; comme elles aussi pleine de souvenirs remontant à l'époque la plus lointaine, qui contrastent de façon étrange avec le modernisme des tramways, de la lumière électrique, des modes apportées d'Europe par le dernier paquebot.

La distance diminue rapidement.

Aux interminables plaines du Radjpoutana et du Pendjâb, succèdent bientôt des terrains accidentés. Des ourlets de plus en plus escarpés se dessinent et font pressentir les contreforts du gigantesque Himalaya.

Puis une nouvelle plaine, ou pour mieux dire un plateau dont l'altitude égale environ quatre cents

mètres, et que circonscrit à l'horizon un chaos d'escarpements.

A l'Est du plateau, c'est Peschaver, l'importante cité de quatre-vingt mille habitants, à la muraille circulaire en pisé aux maisons en briques, la gardienne du défilé de Khaïbar.

" Peschaver !... c'est Peschaver ! " s'écrient les voyageurs courbaturés par cette course folle et qui ne sentent plus leur fatigue devant ce résultat merveilleux.

Vingt-neuf heures seulement ont été employées à ce formidable parcours.

Le train évite la ville indigène et gagne directement son point terminus aux cantonnements, c'est-à-dire à la ville anglaise située à quatre kilomètres, à l'Ouest, sur une ligne de six kilomètres de longueur, sur trois de large.

C'est là que se trouvent les services civils, la résidence et les troupes, sous la protection de la citadelle, ce Bala-Hissar, aux énormes murailles de brique, qui commande tous les environs.

Cette arrivée, annoncée par les deux dépêches et impatiemment attendue depuis de longues heures, produit une vive émotion aux cantonnements.

Le commandant de place et le résident sont venus en personne à la gare ; plusieurs amis du major Lennox et du lieutenant Taylor se sont joints à eux.

Patrick et Mary les reconnaissent à première vue et ne peuvent retenir leurs larmes, à la vue de ces fidèles amis des mauvais jours, dont la présence rappelle plus vivement encore le bonheur à jamais détruit.

Il y a des shakehands vigoureux, des bienvenues pleines d'émotion, des présentations rapides.

Plus que jamais, Sans-le-Sou juge prudent de

cacher sa véritable individualité, et de se conf
dans le modeste rôle de tuteur.

Il n'en est pas moins bien accueilli pour cela, contraire, ainsi que Mrs. Claudia dont la disti tion et l'éclatante beauté font sensation.

Quelle que soit leur hâte de partir pour le ca des Afridis, ils ne peuvent se dispenser de pas par la Résidence.

C'est là d'ailleurs que se tient, en permanen l'escorte qui doit les accompagner jusqu'a avant-postes ennemis.

Le résident a mis à leur disposition des cheva et des chameaux pour porter, en cas de besoin, leu bagages et leurs effets de campement.

Il s'étonne cependant que Mrs. Claudia et Ma veuillent se joindre à l'expédition, et leur conseil formellement de rester à Peschaver.

En vain il leur représente les dangers morte d'une pareille entreprise. En vain il leur affirm que les Afridis sont d'abominables brigands dou blés de fanatiques et que jamais certainement leu liberté, leur vie et leur honneur ne furent pareille ment menacés.

Mrs. Claudia répond simplement :

“ Oh ! moi, j'accompagne mon mari partout surtout au danger.

— Et moi, ajoute Mary je veux être la premièr à embrasser mon père s'il est libre, ou périr ave lui s'il meurt.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, ” dit tristement le résident qui dès lors accéléra le derniers préparatifs.

En deux heures, tout est fini et les cinq hommes — Patrick peut compter pour un homme — ainsi que la comtesse et la jeune miss partent à cheval, escortés par un peloton de lanciers.

Il est midi. On marche sans désemparer jusqu'à sept heures du soir, et par des chemins épouvantables.

La nuit vient. Il faut dresser les tentes, camper, se restaurer et attendre le lever du soleil.

On devine ce que doit être une telle nuit !

On repart au petit jour.

On presse la marche autant qu'il est possible et, en dépit d'efforts surhumains, on avance à peine.

La petite troupe atteint enfin le corps expéditionnaire anglais disséminé en une longue ligne qui fait face à une crête montagneuse au-dessus de laquelle flottent de claires fumées.

Le bivouac des Afridis !

On dépasse les tranchées anglaises, on franchit les dernières grand'gardes, les derniers postes avancés ; on laisse derrière soi les sentinelles perdues et on aborde ce terrain vague, cette zone meurtrière qui sépare les deux armées.

Les rebelles sont à douze cents mètres de là, dans une position formidablement retranchée.

L'escorte s'arrête. Il lui est interdit d'aller plus loin.

Sans-le-Sou prie sa femme de lui donner son écharpe blanche.

Il la saisit, la déploie, l'agite au-dessus de sa tête, pique des deux et crie d'une voix retentissante :

" En avant ! "

X

A côté du capitaine Pennyless galope Bérar.

Tous deux sont suivis de Mrs. Claudia, de Mary et de Patrick.

Johnny et Marius ferment la marche.

Bob, essouflé, tirant la langue, joue des pattes pour ne pas rester en arrière.

Le peloton arrive au triple galop à la tranchée avancée, garnie de rares combattants qui se replient vivement.

A la vue de l'emblème de paix agité par Sans-le-Sou, les hommes qui remplissent la seconde tranchée accourent et leur crient d'arrêter.

Comme ils ne voient pas d'uniformes, comme les nouveaux arrivants sont en petit nombre, l'attitude et le ton de ces parfaits sacripants sont tout d'abord assez pacifiques.

“ Le chef ! où est le chef ? ” s'écrie d'une voix de tonnerre Bérar, qui sait qu'avec les Orientaux il faut parler haut et ferme.

Un géant bronzé, aux traits superbes, s'avance, l'air dur, le sourcil froncé, en brandissant un fusil Lee-Metford sans doute ramassé sur le champ de bataille.

A l'aspect du fakir, il fait un mouvement de surprise aussitôt réprimé, puis ajoute :

“ La paix soit avec toi, Bérar !

“ Je ne m'attendais pas à la joie de te rencontrer...

— Et avec toi la paix, Mahmoud !

“ Ce jour qui me permet de te voir est un jour béni.

— Que veux-tu de moi, Bérar, et que veulent ces étrangers ?

— Je suis leur guide et leur ami.

“ Je viens avec eux traiter de la rançon des deux offficiers anglais que tu retiens prisonniers.”

Le front du géant, qui s'était éclairé à l'aspect du fakir, se rembrunit et reprend son pli dur.

“ Je ne veux rien entendre, fit-il rudement.

— La rançon sera énorme, et telle que de mémoire d'homme on n'en compta de pareille...

— Non ! te dis-je.

“ Les deux officiers sont enfermés depuis près de cinquante heures et condamnés à mourir de faim.

— Tu refuses la fortune pour toi et ta tribu ?

— Je refuse !

— Pourquoi ?

— Parce que la vie de ces deux officiers est le prix du sang.

“ Les Anglais nous font une guerre d'extermination... ils nous mutilent avec les balles Doum-Doum, et nous traitent de sauvages !

“ Les sauvages, ce sont eux !

“ Aussi, tous les prisonniers que nous leur ferons périront-ils ainsi.

— Réfléchis, Mahmoud !

— Non !... n'ajoute pas un mot de plus.

“ C'est inutile, car rien ne pourra ni nous tenter ni nous fléchir.

“ Retourne au camp anglais, emmène au plus vite ces étrangers dont la présence m'est odieuse et dont tu es la sauvegarde... car si tu n'étais pas leur ami, je les ferais vendre comme esclaves.”

Pendant ce rapide colloque échangé au milieu d'une véritable foule de bandits aux yeux luisants, aux bouches grimaçantes, aux loques épiques, à l'armement formidable, Mary, obéissant à une sorte d'influence, qu'elle ne saurait définir, regarde attentivement autour d'elle.

Sans être jamais venue dans ce lieu tragique, lui semble le reconnaître. Il y a même là qu ques aspects familiers qui font battre son cœur.

Elle voit, ou plutôt elle revoit cette maisonnet qui lui est apparue comme dans un songe et do son esprit a conservé le souvenir avec une nette singulière,

L'impression ressentie pendant le sommeil hy notique est d'autant plus vive qu'elle se rappor à ce père qu'elle chérit de toute son âme.

Oui, c'est bien là qu'elle l'a vu, jadis, avec u jeune homme, un officier de son régiment, priso nier comme lui.

Alors elle s'écrie en désignant la sordide bico que :

" C'est là !... mais c'est là qu'ils ont enferm notre père. "

Et Patrick aussitôt, comme un écho docile, s'é crie à son tour :

" Père est là !... Oh ! courons le délivrer..."

Déjà excellent cavalier, l'adolescent fait volte son cheval, puis l'enlève avec une vigueur incroyable et, sans savoir si on le suit ou non, pique au galop vers la maisonnette.

Sa sœur bondit derrière lui, puis les autres et enfin Bérar dont l'entretien avec le chef se trouve coupé net.

" Ah ! murmure Sans-le-Sou, si j'avais seulement avec moi un cent de mes cow-boys de New-Oil-City, comme nous aurions vite fait de passer sur le ventre à ces gredins-là ! "

Chez lui, l'homme d'action se réveille soudain, et il se dit :

" Si nous essayions d'enlever les prisonniers."

Il fait reculer son cheval le long de la porte et se met à le chatouiller de l'éperon en serrant la bride.

Le cheval essaie de pointer, puis, sentant un obstacle derrière lui, commence à ruer éperdument.

Les coups de sabots résonnent comme des coups de canon.

La porte craque, se désarticule et s'effondre.

Pâles, se soutenant à peine, épuisés par le jeûne atroce, les deux officiers se traînent jusqu'à la brèche, voient des cavaliers, aperçoivent deux amazones...

Le major reconnaît l'une d'elles et s'écrie éperdu, n'en pouvant croire ses yeux :

" Mary... mon enfant bien-aimée... est-ce toi que je revois !

— Et moi, père !... et moi !...

— Patrick !... mon petit soldat ! bégaye le pauvre père les larmes aux yeux.

— Père ! reprend la jeune fille, vous voyez nos bienfaiteurs, nos sauveurs...

— Milord, s'écrie Sans-le-Fou, nous venons vous délivrer ou périr avec vous.

" Tâchez de vous hisser sur le cheval de miss Mary... vous, lieutenant, montez sur celui de Patrick...

" Et puis, en avant !... à toute bride ! "

Tout cela s'accomplit en vingt secondes !

Certes, dans le premier moment de stupeur, cet audacieux coup de main aurait quatre ou cinq chances sur cent de réussir.

Et c'est pourquoi il fallait le tenter.

Mais il y a là un démon qui veille.. Un monstre de cupidité et de férocité.

Pendant que les Afridis perdent la tête, vocifèrent, se coudoient et se gênent mutuellement, il a réuni une vingtaine d'hommes résolus et les a massés en un clin d'œil entre la bicoque et la tranchée.

Vingt canons de fusils sont braqués sur les fugitifs qui se voient cernés.

Ce bandit, Bérar l'a reconnu le premier.

" Bikanel !... encore ce maudit !... rugit le fakir.

— Moi-même, " riposte le misérable en le narguant.

Les autres à leur tour reconnaissent leur bourreau, l'artisan de tous les malheurs, le monstre, qui, sans trêve, sans merci, s'acharne après eux depuis si longtemps !

Sans-le-Sou tire de ses fontes un revolver, l'arme et cherche à abattre le gredin comme une bête malfaisante.

Mais aussi lâche que féroce, il se cache prudemment derrière les Afridis qui lui font un rempart de leurs corps.

Et cette intervention donne aux autres le temps d'arriver de se masser autour d'eux en un cercle menaçant qu'il est désormais impossible de franchir.

Alors les persiflant de plus belle, il ajoute :

" Eh bien ! oui, je vous ai suivis pas à pas, depuis le temple de Kali jusqu'à Gaya... Là, je suis monté dans le fourgon en réquisitionnant une place au chef de gare... Je suis arrivé à Peschaver en même temps que vous, et je vous ai gagné de vitesse, pendant la nuit, alors que vous dormiez comme des brutes !

" Et maintenant je vous tiens tous à ma merci... oui, tous, avec ce merveilleux trésor dont la possession m'affole... "

Mais, eux, ne voulaient même pas l'entendre.

Patrick et Mary étaient sautés de cheval pour se ruer éperdument, follement, entre les bras de leur père qui, tout défaillant, les embrassait avec une

tendresse convulsive pendant que le lieutenant échangeait quelques poignées de main vigoureuses avec ses libérateurs.

En homme de précaution, le capitaine Pennyless, sachant qu'il allait pour délivrer des prisonniers à demi morts de faim et de soif, s'était précautionné de victuailles solides et liquides.

Marius et Johnny avaient leurs fontes bourrées.

Et pendant que Bikanel hurlait à ses hommes : " Saisissez-les vivants ! [illegible] entendez : vivants !... " pendant [illegible] oubliant ses souffrances, couvrait de baisers [illegible] fils et sa fille, pendant cette minute tragique et poignante qui allait décider de leur vie à tous, Sans-le-Sou présentait au lieutenant une bouteille clissée d'osier avec un sandwich, et lui disait avec un bon sourire :

" Buvez et mangez, lieutenant.

— Ah ! vous me sauvez deux fois la vie ! " s'écria l'officier en saisissant les aliments avec une avidité qui en disait long sur les tortures de l'emmurement dans la bicoque maudite.

Puis le brave jeune homme, s'oubliant pour son chef, lui dit, hésitant à troubler cet épanchement si doux :

" Milord, mangez !... prenez des forces, ne fût-ce que pour la lutte qui se prépare. "

Les hommes excités par Bikanel s'approchent de plus en plus, à toucher le groupe des Européens, et se mettent sur la défensive.

" Le trésor !... vous entendez ?... il me faut le trésor... hurle le bandit.

" Il sera votre rançon à tous, ou plutôt la rançon des tortures abominables que nous vous imposerons si vous ne consentez pas à le livrer... "

Maintenant le camp entier vocifère et couvre de

malédictions le petit groupe d'Européens. Il y a là plusieurs milliers d'hommes fanatisés par l'ancien brahmane qui n'aurait qu'un signe à faire pour qu'ils soient à l'instant mis en lambeaux.

Ce péril effroyable ne leur enlève pourtant rien de leur sereine impassibilité.

Mrs. Claudia sourit en les regardant d'un air méprisant ; Johnny leur crache à la figure le jus du tabac qu'il mâche avec sensualité, Marius les traite de gorilles !

Quelques secondes encore et ils vont être saisis par les pattes griffues allongées de tous côtés.

Le premier contact va amener le premier coup de feu.

Soudain Bérar semble prendre une résolution désespérée. Il tire de dessous son caftan une vaste pièce de soie blanche, la déroule vivement et l'étale devant ses amis comme pour les protéger.

Sur la fine étoffe, sont dessinées de larges mains rouges au nombre de cinq, disposées : deux et trois, en diagonale.

C'est l'exacte copie du pavillon sous lequel Mokrani, le Nollah-Fou, prêchait la guerre sainte contre les Anglais.

Ce sont d'ailleurs les deux seuls qui se trouvent dans toute l'Inde anglaise.

Alors Bérar s'écrie d'une voix de tonnerre qui couvre le tumulte :

“ Je viens au nom de Mon maître, le pundit Krishna, vous ordonner de mettre de suite en liberté, sans condition aucune, ces blancs !

“ Vous entendez, croyants !... le pundit ordonne !

“ Obéissez !

“ Malheur à quiconque oserait enfreindre l'ordre formel du trois fois saint, du trois fois né qui

commande à tous les fidèles : brahmanistes, musulmans ou bouddhistes ! ”

Les témoins de cette scène étrange, témoins intéressés, que l'émotion étreint, sentent que Bérar vient de jouer son va-tout, qu'après cette tentative pour assurer leur salut, il n'y a plus rien et qu'il faut périr misérablement dans ce coupe-gorge.

Instinctivement, ils se serrent les uns contre les autres, pour faire tête au danger qui va s'abattre formidable sur eux. Il y a quelques murmures violents, puis une poussée intense, une sorte de houle humaine qui vient se briser à quelques pas de cet emblème mystérieux et sacré.

Puis un grand silence se fait.

Alors les armes s'abaissent, les fronts s'inclinent, les échines se courbent en signe de respect.

La toute-puissance de l'ermite de la Pagode Sainte a eu raison du fanatisme aveugle.

En dépit de la fureur, de la haine ; en dépit des inimitiés de races, de croyances, de coutumes, de religions, Bérar a vaincu en faisant intervenir la parole et l'emblème de son maître.

Mais quel nouvel incident, quelle nouvelle traîtrise se prépare, pour faire échec à cette victoire inespérée ?

La fureur aveugle, la cupidité déçue font pour un moment oublier à Bikanel sa lâcheté proverbiale.

Ah ! Bérar triomphe et eux avec lui !...

Eh bien ! ce ne sera pas pour longtemps.

Bikanel arrache de la ceinture d'un Afridi un long pistolet damasquiné, s'élance à découvert sur Bérar et le lui décharge en pleine poitrine, en criant :

“ A mort l'imposteur !... A mort le faux f
kir !... A mort le faux pundit vénéré ! ”

Mortellement atteint, le fakir chancelle et, con
primant d'une main le sang qui jaillit à flots pe
dant que de l'autre il continue à brandir le pavi
lon, il dit à Sans-le-Sou, d'une voix défaillante

“ Maître !... J'ai trahi le serment du sang...
meurs... mais vous êtes sauvés.

“ Prenez le pavillon du pundit Krishna... tene
le haut et ferme... il vous protègera et vous fer
libres. ”

Tous voulaient s'empresser autour de lui pou
visiter sa blessure, essayer d'arrêter le sang, inter
venir, tenter de le sauver.

Alors Bikanel, absolument fou de rage, ne sa
chant plus comment empoisonner cette minute su-
prême, s'écrie, avec son rire de démon :

“ Mais rengainez donc votre pitié, niais que vous
êtes !

“ Ne soyez donc ni les dupes, ni les complices,
encore moins les obligés de Bérar.

“ Oui, Bérar le thug !

“ Bérar, le chef des Etrangleurs du Bengale ! ”

Dans le groupe où chacun, sauf Sans-le-Sou, ignore la véritable personnalité du guide, du sauveur, il y a un moment d'indicible stupeur.

Mais Bikanel, qui multiplie les coups, reprend, avec son ironie sauvage :

“ Duc de Richmond, il faut que vous sachiez que cet homme est l'assassin de votre femme !

“ Lieutenant Taylor, vous devez apprendre qu'il a passé au cou de votre père le foulard noir des Etrangleurs.”

En prononçant ces abominables paroles, Bikanel s'élance et allonge la main pour s'emparer de l'étendard sacré.

Mais alors une violente détonation retentit, et le bandit s'abat lourdement le crâne fracassé par une balle.

Bérar agonisant a utilisé ses dernières forces pour arracher son revolver de sa ceinture, l'armer, ajuster leur ennemi acharné et lui faire sauter la cervelle.

Alors, de ses yeux voilés par la mort qui va le prendre, il contemple fièrement l'étendard blanc aux rouges empreintes et dit d'une voix encore ferme :

" Dans la vie comme dans la mort... je n'ai jamais été qu'un instrument aveugle...

" Je ne regrette ni le bien ni le mal... je meurs et je rentre avec joie dans le Nirvâna !... "

....

Alors Mahoud, le chef des rebelles, laisse tomber sur le sable son sabre ainsi que son fusil et, sans armes, en signe de paix, s'avance vers les prisonniers.

Il s'incline avec respect devant l'étendard et lentement prend la parole :

" Nous vous avions condamnés à mort, et une seule puissance au monde pouvait vous sauver.

" Cette puissance, dont vous tenez l'emblème vénéré, exige que vous viviez et que vous soyez libres.

" Vivez donc, et regagnez librement le territoire anglais. "

Il fit avancer deux chevaux tout harnachés et les présenta aux deux officiers qui se mirent en selle.

Tous échangèrent un muet salut, et le petit groupe, étendard au vent, prit la direction des avant-postes.

Dix minutes après, ils retrouvaient leur esco
et arrivaient bientôt au quartier général angl
où une réception enthousiaste les attendait.
étaient désormais hors de toute atteinte, et pr
à courir de nouvelles aventures, que nous rac
terons peut-être un jour.

FIN

leur escorte
ral anglais,
ndait. Ils
te, et prêts
nous racon-